U d'/of OTTAWA
39003003236121

Louise CRUPPI

FEMMES ÉCRIVAINS D'AUJOURD'HUI

I

SUÈDE

PARIS
ARTHÈME FAYARD, ÉDITEUR
18 et 20, rue du Saint-Gothard

Univer ıtas

PT
9315
.C78
1912

AVANT-PROPOS

Pourquoi, nous a-t-on dit, étudier isolément, en divers pays, la littérature féminine ? N'est-il pas arbitraire de la séparer du courant général de la production contemporaine ? et feriez-vous l'étrange gageure d'ignorer de parti pris la production masculine, bien plus abondante et plus importante ?

Non, à coup sûr, et l'objection a sa valeur. Mais tout groupement d'œuvres littéraires porte un caractère d'arbitraire, et le groupement des œuvres féminines nous paraît présenter à cette heure même un certain intérêt de document.

Il y a à peine vingt ans que le nombre des femmes écrivains, en tous pays civilisés, est devenu considérable. La femme de lettres, hier encore phénomène isolé, fait partie aujourd'hui d'un nombreux groupe dont l'influence artistique, morale et sociale ne peut manquer de se faire sentir. Comment s'annonce cette influence ? La contribution apportée par la femme dans la littérature se fond-elle dans l'effort général, ou conserve-t-elle des caractères particuliers ? A travers les traits spéciaux à chaque race, à chaque pays,

pourrait-on trouver un fond commun, des traits *sui generis* s'appliquant à l'ensemble des œuvres féminines ?

La question est vaste, et on pourrait dire qu'il est hâtif de la trancher aujourd'hui. La première génération de femmes écrivains, si brillante qu'elle se soit montrée en divers pays, ne peut révéler ce que sera l'ensemble de la production littéraire des femmes quand celles-ci se seront habituées, non seulement au métier d'écrivain, mais à toutes les activités nouvelles dans lesquelles elles se sont essayées depuis si peu de temps.

Et pourtant, cette question si vaste, nous la voyons à chaque instant péremptoirement résolue. A chaque instant, des esprits généralisateurs, s'appuyant sur un petit nombre d'exemples tirés de leur voisinage immédiat, se prononcent sur les caractères d'ensemble de la littérature féminine, l'exaltent ou la dénigrent, déclarent sans appel que tel ou tel ordre d'activité est, ou n'est pas, du domaine de la femme.

Dieu nous garde de les contredire ! Ce serait imiter leurs affirmations hasardées.

Nous prétendrons seulement qu'avant de tracer les limites du domaine de la femme il serait bon de le parcourir. Et c'est là un très grand voyage, que les Parisiens entreprennent difficilement. En dehors de ses possessions dans tous les pays d'Europe, le domaine de la femme s'est constitué dans

le nouveau monde une puissante colonie. De plus, il ne s'est pas borné à la pure littérature. Les arts, les sciences, l'activité sociale sous toutes ses formes, fait partie aujourd'hui de ce vaste domaine.

Nous ne pourrons évidemment pas l'explorer tout entier. Mais si nous parcourons un peu la vieille Europe, d'où les nouveaux mondes ont tiré leurs idées conductrices; si nous envisageons la littérature, qui dans son ensemble reflète fidèlement les milieux, nous avons chance de tracer un tableau en raccourci de l'action féminine au vingtième siècle. Nous nous proposons donc de passer en revue les femmes de lettres notables actuellement vivantes en Europe. Quand nous l'aurons fait avec impartialité et conscience, je ne sais si nous pourrons nous permettre quelques conclusions... prudentes, sur la nature de l'influence féminine dans la littérature et les mœurs, mais nous aurons toujours fait un curieux voyage.

Les femmes de lettres qui ont atteint le public sont en général des figures intéressantes. Avant de parvenir au succès, elles ont eu à soutenir bien des luttes. Luttes contre elles-mêmes, contre les suggestions de l'éducation qui les engageait à rester dans la modestie et le silence; luttes contre leurs familles; parfois luttes contre l'amour, qui s'accommode mal de voir transformer l'image de grâce et de faiblesse féminines à laquelle il était

accoutumé; enfin luttes de la concurrence, plus âpre et plus maussade à l'égard de la nouvelle venue qui ainsi, inopinément, réclame sa place au soleil.

Ces luttes contre les opinions, parfois contre la morale établie, contre les préjugés et les intérêts d'un temps et d'un milieu, sont particulièrement révélatrices de ce milieu et de ce temps; les femmes qui ont vaincu tant d'obstacles, même si elles n'avaient pas de génie, étaient de fortes personnalités.

***

Et à ce sujet nous acceptons d'avance une critique qui nous sera sûrement adressée. Nous reconnaissons que les femmes dont nous tracerons le portrait ne seront pas toutes des écrivains de premier rang. Dans ce volume, sur une vingtaine de femmes que nous étudions, il n'en est que trois ou quatre vraiment très remarquables. Et c'est là une bien honorable proportion. Mais les autres ont toutes, en même temps qu'une production littéraire notable, le droit de retenir notre attention par leur caractère ou par les événements de leur vie. Quand, cherchant un écrivain, nous avons seulement rencontré une femme, nous ne l'avons pas écartée si elle avait une valeur personnelle, ou même une valeur historique.

Nous ne nous plaçons donc pas, dira-t-on, au

point de vue de la pure littérature? Non. Nous serions très inhabile à une critique didactique, s'appuyant sur l'abstraction des genres littéraires. Une œuvre est pour nous la révélation d'une âme, d'un point de vue humain particulier; et toutes ces âmes féminines, hier muettes, qui tout à coup, toutes à la fois, trouvent la parole, nous semblent révéler, dès qu'elles sont sincères, mille points de vue humains nouveaux. Puis la femme est, peut-être plus que l'homme, représentative du groupe social dans lequel elle est encadrée. Elle nous le peindra en nous peignant ses douleurs et ses joies, qui montrent, en même temps que sa personnalité, celle des êtres qui agissent sur elle. Elle nous dira ses rêves, qui (particulièrement dans les pays scandinaves où nous nous dirigeons d'abord) reflètent si fidèlement le rêve collectif de la race.

Puis... que ceci soit dit pour les Français, toujours inquiets d'esthétique! Ces femmes seront très souvent des femmes charmantes. A la grâce de l'esprit, elles joignent fréquemment celle de la forme. Le bas-bleu aux cheveux coupés est, en tous pays aujourd'hui, un type des anciens âges. La femme ne rend plus à l'homme le fâcheux hommage qui consistait à se masculiniser. Elle écrit sous son nom de femme, et suivant le conseil d'une de ses sœurs (1), elle garde aussi

(1) Ellen Key.

précieusement que la nature le lui permet « ce trésor de joie pour tous qu'est la beauté, la grâce de la femme ».

Elle garde aussi, très souvent, le plus précieux de ses charmes : la bonté. Elle devient rarement l'âpre et maussade « concurrente ». Parmi les femmes écrivains suédoises, toutes celles qui sont vraiment supérieures par l'esprit montrent aussi une haute valeur morale.

« Si le cœur de la femme se fermait, a écrit une de nos compatriotes, où donc l'humanité trouverait-elle un refuge ? » (1).

Mais le cœur de la femme ne se ferme pas à mesure que son esprit s'ouvre. Au contraire, sa bonté plus clairvoyante ne fait que s'étendre plus loin; et cette bonté est souvent visible dans les portraits que nous reproduisons.

Le lecteur peut donc entrer sans crainte dans le groupe au milieu duquel nous allons chercher à le guider. Il y trouvera autant de beaux yeux, autant de charmants sourires que dans le groupe lointain de ses aïeules aux cheveux poudrés.

⁂

Mais pourquoi, dira-t-on encore, commencer cette étude par la Suède, pays dont la nature, la race, les traditions sont si éloignées de nous?

Nous pourrions alléguer le nombre et l'impor-

(1) Mme L. Compain. *L'un vers l'autre.*

tance des femmes écrivains de ce pays, et cela paraîtrait justifier assez notre choix.

Il a cependant d'autres causes. Si, en étudiant les femmes scandinaves, nous nous sommes trouvés retenus par les *Liens invisibles* dont parle la grande conteuse, cela n'a pas été seulement un caprice personnel. D'autres Français, à la même heure, subissaient le même charme, et les Suédois, devant notre intérêt subit, s'écriaient avec quelque ironie :

— Il paraît que nous sommes à la mode !

Mais les modes sont la manifestation extérieure de mouvements profonds; et ce n'est pas par hasard que des esprits divers se dirigent à la même heure vers un même sujet d'étude.

Si la Suède aujourd'hui nous attire, c'est que ce pays de forte conscience, de vie intérieure intense, d'inépuisable fantaisie, offre un élément dont nos âmes françaises sentaient confusément le besoin. A d'autres heures, nous irons puiser à d'autres sources. Mais aujourd'hui, fatigués d'un positivisme dur dans le domaine moral et social, d'un réalisme parfois brutal dans le domaine artistique, il nous plaît d'aller plonger nos regards dans de clairs yeux bleus qui reflètent le fond des âmes plutôt que les contours des choses.

« Le monde que tu vois au dedans de toi, a dit un auteur du Nord, est bien plus beau que celui que tu vois quand tu regardes au dehors. »

Une image tirée d'une vieille Saga peint bien cette forme spéciale de l'imagination scandinave qui crée, non point en choisissant consciemment des traits dans les choses visibles, mais en fermant les yeux et par une sorte de floraison intérieure.

Au pays enchanté dont parle la Saga, on voit un lac recouvert d'une épaisse couche de glace; et, si on se penche sur ce miroir, on voit avec surprise qu'il ne reflète pas les sapins d'alentour. En le regardant plus longuement, on aperçoit au travers, emprisonnée sous la glace, une végétation merveilleuse, les fleurs éclatantes de plantes tropicales inconnues aux pays du Nord.

Nous avons été attirés par ces fleurs de rêve et nous avons demandé aux femmes suédoises de nous les apporter.

INTRODUCTION

Nous avions l'intention (indiquée par le titre de ce livre) de ne parler que des femmes écrivains suédoises actuellement vivantes. Mais nous nous trouvons obligés de jeter un rapide coup d'œil en arrière. Il est presque impossible, dans la Suède actuelle, d'isoler le mouvement littéraire féminin du mouvement social. Et il s'est produit en ce pays, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, une sorte de *Risorgimento* féminin, à la suite duquel la condition sociale de la femme a été changée de fond en comble. Ses victoires pacifiques se sont succédé d'année en année si rapidement que la situation légale de la Suédoise, très inférieure à celle de la Française en 1845, lui est aujourd'hui supérieure.

La littérature ne pouvait rester étrangère à un fait de cette importance. Presque toutes les femmes qui ont écrit en Suède depuis la seconde moitié du dix-neuvième siècle ont joué un rôle dans cette évolution féminine que la douce Fre-

drika Bremer commençait en 1845, et qui n'est pas achevée.

Il nous faut bien caractériser en quelques mots cette évolution, et il ne suffit pas pour cela de remonter à son début. Le mouvement de la femme vers l'activité sociale a revêtu dans les pays scandinaves un caractère si exceptionnel de rapidité, de sûreté, a fait preuve d'une si irrésistible force, qu'il nous faut chercher dans le passé l'explication de ce phénomène. La femme suédoise a une histoire, et une histoire glorieuse. Son influence ne s'est pas exercée surtout, comme nous le voyons dans les races latines, de manière indirecte, par l'ascendant qu'elle savait prendre sur l'homme. Elle s'est exercée directement, au grand jour.

Pendant des siècles, la Suédoise a participé à tous les modes d'activité masculine, même à l'activité guerrière. Les plus antiques légendes et chants scandinaves nous montrent la femme armée pour le combat (1). Et cela, non pas seulement dans des circonstances exceptionnelles, pour se défendre ou défendre les siens! Sans doute, c'est pour sauver son frère, Messire Haakon, que Belle Signild tue de sa main les neuf chevaliers, ses adversaires: c'est pour éconduire un prétendant fâcheux que Fière Marguerite fend en deux

(1) *Les vieux chants populaires scandinaves*, L. Pineau, Paris, 1898.

Messire Ivar du premier coup de son épée; c'est pour délivrer son fiancé prisonnier que Petite Christine envahit le Holstein à la tête de douze mille damoiselles en armes... Mais à côté de ces héroïnes de circonstance, les chants et légendes nous montrent de nombreuses femmes faisant à côté de l'homme le métier de la guerre (1). Des femmes conduisaient les redoutables barques des Vikings avec leurs maris et leurs frères. Les *Gesta Danorum* montrent à la bataille de Braavalla, aussi bien du côté suédois que du côté danois, des bandes entières de jeunes filles. La Valkyrie, guerrière céleste, et la Skjoldmö, guerrière terrestre, hantent l'imagination populaire, et bien longtemps après cette époque légendaire, la vierge armée reste un des types de prédilection de la poésie scandinave.

Et les conditions spéciales à la vie du pays de Suède font que, jusqu'à l'époque des guerres de Charles XII, le rôle de la femme reste singulièrement militant. La population suédoise est peu nombreuse : 5 millions d'habitants pour un territoire presque aussi vaste que celui de la France. Quand de lointaines expéditions entraînaient les hommes jeunes et robustes, force était bien de recourir aux bras féminins pour empêcher l'arrêt de la vie nationale. Les femmes avaient com-

(1) Marc Hélys : *A travers le féminisme suédois.* Paris, 1905.

pris leur rôle et l'assumaient vaillamment. Elles labouraient, récoltaient, exploitaient les bois, trafiquaient des produits du sol; et si un envahisseur survenait, elles savaient souvent, comme Anna Bielke au château de Calmar, comme Kristina Gyllenstierna à Stockholm, comme les femmes du Smaland, défendre la patrie par les armes. Jusqu'au siècle dernier, les filles de la noblesse trouvaient un javelot dans leur corbeille de mariage.

Pourtant, depuis longtemps, elles ne guerroyaient plus; mais jusqu'au milieu du dix-huitième siècle leur activité sociale était considérable. Les vieilles lois scandinaves les mettaient sur un pied de parfaite égalité. D'après un des plus anciens textes, la femme mariée « est maîtresse en son logis » et a les mêmes droits que son mari sur « les verrous, cadenas et clefs de la maison ».

L'influence germanique était bien venue, dès le moyen âge, modifier ces textes dans le sens de la sujétion de la femme. Mais sur ce point les mœurs ne suivaient pas les lois, et l'égalité morale subsistait. La femme, d'ailleurs, achetait sa dignité au prix d'un fort rude labeur. La vie familiale, resserrée en des demeures lointaines au milieu d'immenses solitudes, lui imposait la nécessité de pourvoir aux besoins de petites tribus de vingt à cent personnes. Tout se fabriquait sur place : étoffes, vêtements, nourriture. L'adminis-

tration de tels domaines, avec des bois, des mines, des exploitations de charbon, était une lourde tâche, et la femme y travaillait aussi durement que le mari. Il arrivait fréquemment que la maîtresse de maison, directrice de ces laborieux phalanstères, déployant ces qualités administratives de premier ordre que la reine Marguerite Valdemar (1) a léguées à beaucoup de ses descendantes, entrât au Conseil de la Commune et exerçât sur toute une région une puissante influence. La Commandante que Selma Lagerlöf nous peint dans *Gösta Berling*, représente ce type ancien de la matrone suédoise.

Au dix-huitième siècle, tout change. Il se produit un mouvement analogue à celui qui, sous Louis XIV, amena les seigneurs féodaux à la cour de Versailles. Les familles nobles, ou simplement aisées, viennent vivre à la ville, les domaines ruraux sont délaissés; la fabrication mécanique des objets nécessaires à la vie décharge les femmes de bonne famille de la plus grande partie de leurs occupations. En même temps, l'influence française, que la visite de Voltaire à la cour de Suède allait établir pour quelques années sur le sol scandinave, amène dans la vie féminine un complet bouleversement. Les anciennes Valkyries,

(1) Margareta Valdemarsdotter, née en 1353, a réalisé la première union des trois pays scandinaves par le traité de Calmar (1397) et a régné jusqu'à sa mort, en 1412.

les laborieuses Commandantes, laissant le fuseau après avoir laissé l'épée, prennent l'éventail et se costument en marquises. Pendant que les auteurs suédois s'escriment à faire de petits vers, des contes et des épîtres fort éloignés de leur génie national, elles revêtent le corps de baleines, la poudre et les paniers, qui doivent gêner singulièrement leurs mouvements robustes.

La littérature suédoise se libère assez vite de l'influence voltairienne, si lointaine, si inassimilable à son esprit. Dès le début du dix-neuvième siècle, le romantique Atterbom, puis le grand poète national néo-classique Tegnér rendent toute sa personnalité au génie suédois. Les pauvres Valkyries, elles, devaient garder plus longtemps leur affublement étranger. Des lois oppressives, restées autrefois sans effet à cause de l'esprit général et des mœurs, pesaient maintenant lourdement sur elles. L'homme avait pris une certaine habitude de tyrannie, et il l'exerçait avec quelque brutalité dans ce pays où la galanterie est peu connue. La condition de la femme bourgeoise en Suède au début du dix-neuvième siècle était vraiment pitoyable, bien inférieure à celle de la femme française à la même époque.

Et si l'on s'étonne de ce brusque revirement, que la visite de Voltaire ne suffit évidemment pas à expliquer, qu'on songe qu'il correspondait au profond changement d'habitudes que constituait

la vie dans les villes. Au lieu d'être la cheville ouvrière de la maison, la femme devenait une charge. Ses anciennes fonctions n'existaient plus, et on ne lui en confiait pas encore de nouvelles. On l'astreignit à de dures lois. En 1845, la jeune fille n'avait pas les mêmes droits que son frère à la succession paternelle; si elle ne se mariait pas, elle restait toute sa vie mineure et en tutelle, ne pouvant administrer ses biens. Elle recevait une éducation très restreinte, ne pouvant fréquenter aucun cours public. Sa situation dans la maison était humiliée, on la sacrifiait assez durement à son frère, seul capable d'être utile à la famille. Si on la mariait, c'était souvent contre son inclination, par une implacable décision des parents. Restait-elle vieille fille ? elle passait de la tutelle de son père à celle d'un parent quelconque, on se la transmettait avec la maison de famille, où elle n'était guère qu'un meuble encombrant.

Au point de vue légal, dira-t-on, cette situation était à peu près celle de la femme française sous l'ancien régime, et cela n'empêchait pas cette dernière d'exercer une influence sociale, et de se faire une vie fort agréable. N'y a-t-il pas toujours, pour une femme, la ressource d'être belle, coquette et de soumettre les hommes malgré les lois?

Mais l'arme redoutable de la coquetterie ne faisait pas partie de l'ancien arsenal des guerrières scandinaves. Depuis des siècles la femme

latine, présidente de cours d'amour, capricieuse reine de beauté, s'entraînait à des combats subtils où l'homme n'est pas le plus fort. La Suédoise, plus franche et plus rude, n'entendait rien à un tel jeu, et le Suédois sans doute y eût été un mauvais partenaire. Ellen Key reproche parfois à ses compatriotes de manquer des qualités féminines françaises qui ont créé les salons du dix-huitième siècle, et elle semble avoir raison. On peut tenir ce reproche pour un éloge et préférer la simple loyauté des mœurs du Nord aux manèges de la coquetterie. Mais il faut reconnaître que, réduites pour toute arme à leurs moyens de séduction, les Suédoises, malgré leur beauté, étaient plus malheureuses que les Latines.

Au bal, où la jeune Française se sentait reine, Hertha (l'héroïne du premier roman féministe de Fredrika Bremer) se sent humiliée et malheureuse, exposée comme en un marché au bon plaisir ironique de l'acheteur éventuel. Elle souffre dans sa dignité, dans son antique instinct d'indépendance. Elle souffre de la forte activité qui en elle reste sans emploi.

De cela surtout ! Les premiers romans qui, à la fois en Suède et en Norvège, expriment les plaintes de la femme et revendiquent ses droits, réclament avant tout pour elle le droit de travailler, de se rendre utile. Il y a là un caractère si spécial à l'esprit scandinave en général, et à l'état

social de la Suède actuelle, qu'il faut y insister particulièrement.

⁂

La vie est laborieuse en pays scandinave. La terre contient des richesses, mais dans cet âpre climat il faut les lui arracher durement. La principale fortune du pays, l'exploitation des forêts du Nord, exige des peines terribles. Les ouvriers chargés du flottage du bois travaillent de longues heures plongés jusqu'à la ceinture dans l'eau qui charrie des glaçons. L'extraction du fer, dans des mines à ciel ouvert, se fait par des températures de 40 degrés au-dessous de zéro. Le court été se passe dans une fièvre pour terminer certains travaux que l'hiver interrompra.

Dans la vie domestique, les habitudes de propreté rigoureuse, d'ordre et de stricte économie dans les maisons, sont de tradition immémoriale, et exigent un sérieux travail. Dans l'antique *Kalevala,* dont les chants ont été composés du neuvième au quatorzième siècle, la description des chambres de bain, des nettoyages minutieux qu'elles nécessitent, des lavages de la maison depuis le plancher jusqu'aux poutres du plafond « qu'il faut débarrasser des moindres traces de fumée », montre quelle a été de tous temps la saine activité des races scandinaves. La flânerie

et la nonchalance sont inconnues en de tels pays ; la religion et les mœurs sont austères, les plaisirs mondains presque nuls. Le travail est bien le seul intérêt, en même temps que la dignité de la vie.

Et le travail personnel de la femme qui, avant le dix-huitième siècle, était, nous l'avons montré, une nécessité nationale, redevenait en Suède, au dix-neuvième siècle, une inéluctable nécessité économique.

Le chiffre des naissances féminines dépasse de beaucoup là-bas celui des naissances masculines. Au temps où les familles nombreuses vivaient en phalanstère dans des propriétés rurales, les sœurs, les tantes, les nièces, trouvaient dans la laborieuse maison, où tout était fait par leurs mains, l'emploi de leur activité. Mais, venues à la ville et y vivant petitement, comment des familles appauvries pourraient-elles nourrir tant de bouches inutiles ? Comment l'homme, qui ne peut se charger d'elles, empêcherait-il les femmes de pourvoir à leur existence ? Créer à ces isolées des difficultés supplémentaires dans la lutte pour la vie serait d'une si visible injustice qu'on n'y a pas songé longtemps. Le mouvement féminin a rencontré un minimum de résistance ; beaucoup d'hommes l'ont tout de suite généreusement appuyé. Ils ont accepté de bonne grâce la concurrence féminine dans presque toutes les branches de leur activité.

Et cela leur semblait moins difficile qu'aux Latins. Ils n'éprouvaient pas cette gêne, ce sentiment du ridicule qu'éprouve le Français quand il voit à côté de lui une femme faire besogne d'homme. Il retrouvait dans cette camaraderie une habitude ancestrale, et la Suédoise la rétablissait avec facilité. Alerte et vigoureuse, voyageant à pied dans la montagne, portant au dos le petit sac dont elle ne permettrait pas à ses compagnons de la décharger, elle voulait être traitée, « non pas comme une femme, mais comme un être humain. » Et elle l'obtenait sans peine, et jamais l'inégalité dont elle a souffert pendant un siècle ne se fut établie si la Suède eût été sans communication avec les pays voisins. C'est la loi germanique, les mœurs françaises, qui étaient venues altérer l'idéal primitif des races scandinaves, qui étaient venues (pour un temps) désarmer la guerrière et la faire captive de son compagnon. Il y avait là une invasion morale que la femme suédoise a vaillamment repoussée, comme elle avait repoussé jadis les invasions guerrières.

⁂

Il faut dire aussi (car cela est une des grandes raisons de son succès) que le féminisme en Suède ne présentait pas les caractères qui, en

divers pays latins, ont excité contre lui de vives résistances.

Souvent, les premières revendications féminines ont porté sur la liberté de l'amour. Les romans de jeunesse de George Sand, paraissant presque en même temps que la *Hertha* de Fredrika Bremer, étaient des plaidoyers ardents pour les droits de la passion. Les Scandinaves s'en indignèrent. Camilla Collett (1) condamne sévèrement ces livres immoraux et révolutionnaires.

Sans doute, en 1845, la Suédoise réclamait le droit de se marier à son gré. Elle prétendait ne pas être, comme cela lui arrivait souvent, souffletée et enfermée par son père quand elle n'était pas d'accord avec lui sur le choix d'un prétendant. Mais sa révolte venait de sa dignité blessée, de son sens de la justice, encore plus que de son amour malheureux. La Suédoise voulait aussi le divorce, ne pouvant consentir à lier pour jamais

(1) Camilla Collett, femme de lettres norvégienne, dont le rôle a été, en Norvège, à peu près semblable à celui de Fredrika Bremer en Suède. Née en 1813, morte en 1895. Œuvres principales : *Les Filles du Préfet, Du Camp des Muettes.*

« Les romans de Mme Dudevant sont effrayants, écrit Camilla Collett dans *Les Filles du Préfet ;* il faut les lire avec cet intérêt plein d'effroi avec lequel on observe les violents bouleversements de la nature qui répandent la terreur et la dévastation... Tout cela ne convient pas à nos conditions, nous et la société française sommes aux deux extrêmes... »

sa volonté. Mais là aussi, c'est le sentiment de la fierté, de la liberté humaine qui la guidait bien plus que des considérations sentimentales. Les féministes ne réclamaient pas et ne montraient pas plus de liberté de mœurs que les autres femmes. Au début, au contraire, leur petit groupe, composé presque entièrement de célibataires, était, nous le verrons, de tendance ascétique.

Puis, en divers pays, la femme a dirigé du premier coup ses revendications vers le suffrage politique, et cela lui a créé de particulières difficultés. Elle l'a fait en des pays où, jusqu'alors son rôle était presque nul dans l'activité sociale, et où cette demande subite pouvait paraître prématurée. La Suédoise, au contraire, admise depuis longtemps dans les Conseils municipaux, cantonaux, paroissiaux, s'occupe d'administration, d'assistance et d'éducation avec beaucoup de dévouement et d'esprit pratique. Sans doute, elle veut le suffrage, complément logique à l'égalité qu'elle réclame ; mais dans les pays scandinaves (Norvège, Finlande) où elle l'a obtenu, elle ne s'occupe guère que de lois sociales : protection de l'enfant et de la femme, hygiène, antialcoolisme. En Suède, où quatre voix seulement, en 1906, au Riksdag, lui ont refusé le vote politique, elle ne semble pas trop violemment acharnée à sa conquête. Elle élargit avec patience son domaine dans la famille et dans l'administration,

elle semble encore plus soucieuse d'activité sociale que de pouvoir politique (1).

Enfin la féministe des pays latins est presque toujours libre penseuse et d'opinions avancées. Cela lui constitue d'emblée une opposition solidement groupée. Certaines féministes suédoises sont aussi des esprits d'extrême gauche, mais d'autres peuvent être d'esprit religieux et conservateur. C'était le cas pour les initiatrices du mouvement et pour un grand nombre de leurs défenseurs. *Hertha* comptait parmi ses premiers partisans le pasteur de sa petite ville.

En somme, si les questions d'amour libre, de politique et de religion ont pu venir se mêler aux polémiques soulevées en Suède par la question féminine, elles n'en font du moins pas partie intégrante. Dans son essence, le mouvement féminin suédois est d'ordre économique et moral. La femme veut gagner sa vie et obtenir son indépendance. Elle veut user de son activité, sentir qu'elle joue un rôle utile.

Et l'ensemble de la vie nationale ne peut que bénéficier de cette activité. Toutes ces isolées, que des circonstances douloureuses privent de foyer et de maternité, ont pu, suivant le généreux conseil d'Ellen Key, remplir le vide de leur cœur

(1) L'obtention du vote politique pour les Suédoises est, depuis l'avènement du ministère libéral actuel, assurée et imminente.

par un large amour pour la souffrance, pour l'enfance, pour la pauvreté. Les œuvres d'apprentissage, d'assistance et d'hygiène publique, pour lesquelles la Suède est à l'heure qu'il est au premier rang des nations d'Europe, ont reçu de l'effort des femmes la plus vigoureuse impulsion. On conçoit qu'un tel mouvement ne rencontre pas d'ardents adversaires.

D'ailleurs, nous l'avons dit, en demandant à appliquer ses forces au service de tous, la Suédoise ne cherchait qu'à reconstituer dans le monde moderne l'équivalent du rôle qu'elle jouait dans le monde ancien. Elle devait y réussir sans peine : parce que c'était le retour à une tradition, parce que c'était conforme à l'esprit de la race, parce que la baguette flexible, un instant inclinée vers le sol, se redresse d'un seul coup dans sa direction primitive.

⁂

Mais, dira-t-on, la littérature féminine suédoise ne va-t-elle nous offrir que des écrits de circonstance : revendications politiques ou sociales ? Ce serait, au point de vue de l'art, un médiocre bagage !

Bien loin de là. Nulle part, la littérature d'imagination : romans, contes, poésies, n'a plus d'éclat et plus d'attrait que dans les littératures

scandinaves. Les Sagas, anciennes ou modernes, ont pour caractère principal l'abondance de l'invention et de la fantaisie. Les femmes que nous étudierons (dont il nous faut connaître les tendances pour les bien situer dans le mouvement de leur temps) ont apporté leur large tribut à ce trésor de contes merveilleux dont les grands et les petits ont besoin là-bas pour bercer leurs rêves. A l'exception d'Ellen Key, qui a écrit surtout des livres de théorie sociale, pleins de fougue et d'une haute valeur, toutes les autres sont romancières, poètes, auteurs dramatiques. Encore Ellen Key a-t-elle, en dehors de son œuvre sociale, produit une œuvre de critique abondante et variée qui la classe au premier rang des *essayistes* contemporains.

Ces femmes de lettres sont donc restées littéraires : le souci de l'action sociale n'a pas, en elles, étouffé l'imagination. Et même il en est une (celle à qui le sentiment populaire a décerné, dans son pays, la plus haute récompense) qui ne s'est pas mêlée au mouvement social ; qui, vivant parmi les paysans dans une campagne lointaine, n'a écouté que les voix de la nature, n'a été inspirée que par les sentiments, les instincts profonds et immuables de sa race. A celle-là, nous ferons une place à part. Il le faut bien, car on ne saurait où la classer dans le mouvement des esprits actuels. Selma Lagerlöf n'est pas plus

contemporaine de Strindberg que de Tegnér ; elle est aussi bien contemporaine des antiques chanteurs de la Saga de Thidrick. Elle ne voit pas les vêtements variés dont les modes changeantes ont revêtu de siècle en siècle la pensée suédoise. Elle communie avec elle dans ce qu'elle a d'éternel : sa religiosité profonde, son amour de la nature, son intense faculté de rêve et de féerie.

Quand nous aurons suivi le mouvement littéraire et social qui, de 1845 à nos jours, a suscité des talents féminins nombreux et variés, nous reviendrons nous asseoir aux pieds de Selma Lagerlöf, et la prierons de nous conter quelques-uns de ces beaux contes qui, pendant les hivers obscurs, peuplent les plaines de neige de personnages merveilleux.

CHAPITRE PREMIER

De 1845 à 1880

De Sainte-Brigitte à Fredrika Bremer. — Enfance de Fredrika au château d'Arsta. — Les Voisins. — Hertha. — *Les voyages et les œuvres de Mamsell Fredrika. — Baronne von Knorring. — Emilie Flygare Carlén.*

L'activité littéraire de la femme suédoise s'était manifestée bien avant le dix-neuvième siècle, et elle avait eu à diverses reprises des représentants remarquables.

La fondatrice et la patronne de cette littérature féminine est une sainte, particulièrement vénérée des Suédois : sainte Brigitte. Elle écrit au quatorzième siècle, de très nombreux volumes de *Révélations,* qui passent pour de beaux documents de littérature mystique.

Deux siècles plus tard (1626-1689), la reine Christine, fille de Gustave-Adolphe, vient représenter son pays dans le grand mouvement de

la Renaissance. On connaît cette originale figure tragiquement célèbre par l'assassinat de Monaldeschi. Abandonnant la couronne, abandonnant aussi la religion réformée pour laquelle son père avait versé son sang, Christine, à vingt-huit ans, vient s'établir à Rome et se fait catholique.

Formée par la culture encyclopédique de cette brillante époque, savante latiniste, artiste et astronome, réunissant autour d'elle un cercle d'hommes célèbres, elle fonde l'*Academia Reale*. Elle écrit des recueils d'aphorismes, une autobiographie, et, surtout, des *Lettres* très appréciées.

Mais quel que puisse être le mérite de ces ouvrages, le souvenir en reste moins vivant dans la mémoire suédoise que celui de la vie peu édifiante menée par leur auteur. Chaque soir, aujourd'hui encore, dans la ville d'Upsal, une cloche qui porte le nom de la reine Christine, tinte à huit heures précises pour obtenir du ciel le salut de la pécheresse. Dans la jolie et traditionnelle cité, cet usage continuera sans aucun doute pendant les siècles à venir. Et ainsi, peu de gens de lettres auront fait aussi longuement que Christine retentir leur nom à travers les âges !

Après la mort de la reine, pendant une période prolongée, nous ne trouvons point de femme écrivain. On ne peut mentionner que Sophie-Elisabeth Brenner, poète fâcheusement prosaïque, et moraliste jusqu'à l'excès.

Fredrika Bremer.

Mais voici, en 1720, Mme Nordenflycht, une lyrique « dont la poésie est faite de feu et de larmes ». Amoureuse passionnée, sa plus belle pièce de vers lui est inspirée, au seuil de la vieillesse, par l'abandon de son amant. Elle est surnommée « la bergère du Nord ».

La reine Louise Ulrique, sœur de Frédéric le Grand, protectrice des lettres, imite visiblement, dans ses productions personnelles, la glorieuse Nordenflycht.

En 1755 apparaît Mme Lenngren. La Suède est en pleine période d'influence française, et, pour ses débuts, la jeune femme traduit en suédois *Zémire et Azor*, de Marmontel, et les comédies de Favart ! — Mais elle produit ensuite une œuvre personnelle abondante, en vers charmants, spirituels et clairs, qui demeurent aujourd'hui encore dans la mémoire des Suédois lettrés.

Elle meurt en 1817, et la littérature féminine subit une éclipse. Les circonstances sociales que nous avons retracées lui sont peu favorables. Il n'y a plus de femmes poètes, et le genre si féminin du roman n'est pas encore né. La bourgeoisie suédoise n'a pas trouvé son peintre. On ne lit en Suède, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, que des romans étrangers.

Fredrika Bremer vient donc créer dans son pays un genre littéraire. Au point de vue du talent, elle sera bien vite dépassée, mais elle laisse

dans son œuvre imparfaite l'empreinte d'une âme élevée et enthousiaste, d'une forte personnalité.

I

Elle était menue et frêle, avec de très petites mains, de grands yeux tout pleins de bonté, le nez dominateur, la bouche volontaire. Sa figure a été cent fois reproduite en bustes, en portraits, en gravures populaires; car elle a connu, non seulement dans les pays scandinaves, mais en Suisse, en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, une heure de brillante notoriété.

On la nommait, on la nomme encore *Mamsell Fredrika*. D'où vient cette appellation singulière ? Au siècle dernier, en Suède, les filles de la bourgeoisie n'avaient pas droit au titre de *Fröken* (mademoiselle), réservé aux filles nobles. Elles portaient un nom étrange, mot de français corrompu, on les appelait *Mamsell*. De très nombreuses femmes, en pays scandinave, ne peuvent espérer le mariage, et le titre dérisoire de « vieille Mamsell » les avait fait souvent pleurer. Fredrika Bremer réhabilita ce nom de moquerie. Elle le porta bravement, le promena, avec sa célébrité, à travers le monde : Mamsell Fredrika, dit-on en parlant d'elle avec une familiarité respectueuse et souriante. Et maintenant que, depuis quelques

années, ce nom a disparu des usages suédois, on le lui donne toujours, en souvenir de l'état de choses qu'elle a contribué à abolir.

A-t-elle vraiment exercé une influence personnelle sur le changement qui s'est produit en Suède au cours du dix-neuvième siècle, dans la condition de la femme ?

La légende le veut. Selma Lagerlöf, habile à fixer les légendes, a peint dans un conte charmant la vieille demoiselle, libératrice de ses sœurs.

Les historiens discutent. Ils démentent le joli fait, fréquemment affirmé, d'une visite personnelle faite au roi Oscar par Fredrika : visite au cours de laquelle la romancière aurait obtenu du souverain le droit à la majorité des filles suédoises.

Certains critiques veulent même contester à Fredrika son titre d'initiatrice : « Il y avait, disent-ils, une tendance générale, manifestée par les journaux du temps. Sans elle, les femmes eussent fort bien obtenu des réformes. »

Cela se peut. Un individu ne détermine pas à soi seul une évolution. Mais la légende est toujours plus véridique que l'histoire; et si l'imagination nationale a vu obstinément en Fredrika l'initiatrice, c'est que le mouvement, à son début du moins, était bien personnifié, symbolisé par elle.

Il faut la voir, dans la robe blanche romantique de son héroïne Hertha; les yeux levés au ciel, préoccupée surtout du royaume de Dieu, mais observant d'un œil très clair les choses de la terre. Il faut la voir, voyageuse inlassable, parcourant l'ancien et le nouveau monde pour y étudier, avec un grand sens d'organisation, les institutions féminines, et rapporter les meilleures à son pays natal. Il faut la voir, théologienne passionnée « disputeuse comme un vieux moine scolastique » si acharnée à la controverse qu'elle ne put, paraît-il, se tenir de discuter avec Pie IX quand elle se trouva en sa présence. Pratique et laborieuse, ayant créé autant d'œuvres qu'elle a écrit de romans ; ascétique et sentimentale, convaincue que la virginité est un état supérieur, et gardant une mystique fidélité à un chevalier de rêve.

Quand on l'a bien comprise, on comprend tout un groupe qu'elle a entraîné avec elle, qui a préparé les voies aux femmes d'aujourd'hui, parfois trop dédaigneuses de ces pionnières.

Il faut jeter un coup d'œil sur la vie de Fredrika Bremer parce que, voisine et lointaine, elle nous montre le chemin parcouru ; puis parce qu'il est curieux pour nous d'entrer dans ce vieux château d'Arsta, perdu si loin dans les neiges, où Fredrika enfant vivait et rêvait, « brodant éternellement sur une ruche grise. »

II

Elle naquit en 1801. A ce moment la Suède venait de vivre, sous le règne du charmant Gustave III, des années qui devaient lui laisser l'impression d'un rêve de délices. Ce monarque libéral, cher aux philosophes français, élevé par sa mère Louise Ulrique, sœur de Frédéric le Grand, dans le culte de Voltaire et de Montesquieu, avait entouré ses sujets éblouis du luxe des palais « rococo », du reflet des mondanités françaises.

Notre littérature, notre langue régnaient.

« Il y eut un rayonnement, écrit Tegnér, sur cette époque de Gustav ; une brillante fantaisie, étrangère et mondaine si vous voulez... mais il y avait du soleil là-dedans ! »

Seulement, ces années délicieuses allaient être expiées par de longs repentirs. Aux yeux de luthériens sévères, l'ère gustavienne devait ressembler quelque peu au séjour de Tannhauser dans le palais du Venusberg. Une dure réaction d'austérité lui succéda : et c'est pendant cette période que la petite Fredrika fut élevée, sous la férule d'un père despote, dans le triste château d'Arsta.

Une étiquette d'ancien régime régnait sur la maison. Le matin, les huit enfants entraient cérémonieusement dans la chambre du père, qu'ils

trouvaient en train de poudrer ses cheveux. Rangés sur deux files, ils lui souhaitaient un bonjour solennel. Puis, de toute la journée, on ne voyait presque plus le chef de famille... et l'on souhaitait qu'il en fût ainsi, car son caractère était redoutable. On faisait de longs et coûteux voyages en berline à travers toute l'Europe « pour l'instruction des enfants ». Mais l'humeur du père faisait de ces voyages un supplice : « Dussé-je y acquérir le génie de Tegnér, écrit Fredrika, je ne consentirais pas à les recommencer. »

Terribles pères ! presque tous ceux qui défileront sous nos yeux dans les romans de Fredrika et dans un grand nombre de romans de l'époque, seront taillés sur le même patron : tyrans sans pitié, bourreaux de leur famille, auprès desquels les « pères barbares » de notre ancien répertoire paraissent de bien bons garçons.

Les bourgeois suédois qui faisaient souche de famille dans la première moitié du dix-neuvième siècle, avaient-ils donc tous des âmes de tigre? C'est peu probable. Mais dans ce pays de scrupuleuse conscience, où les lois civiles et religieuses sont exécutées à la lettre, sans concession, sans esprit de conciliation, une mauvaise loi doit produire son maximum de mauvais effets.

La restauration de l'autorité paternelle, la

claustration des femmes (qui avaient trop dansé, sans doute, sous le règne de Gustave III) devait paraître une nécessité salutaire. C'était par esprit de devoir que les pères suédois enfermaient alors leurs filles.

« Pour être prisonnière sans avoir été condamnée à la prison, écrit Fredrika, il faut être femme ! »

Et que faire dans ces prisons? On avait arraché les Suédoises, nobles et bourgeoises, aux travaux importants qui, dans les domaines ruraux, leur conférait une utilité et une royauté, pour les mener participer aux fêtes de la ville. Les lustres étaient éteints, la fête terminée. Enfermées dans leurs appartements, elles s'étiolaient, inutiles et dédaignées.

A Stockholm, Fredrika ne sortait jamais, et, quand sa mère la voyait trop souffrir du manque d'exercice, elle lui ordonnait « de sauter à pieds joints derrière une chaise ». Et cette claustration n'était rien à côté de l'oppression morale qu'elle subissait, qu'elle voyait subir à ses compagnes. Eternellement mineures, elles ne disposeraient jamais de leurs personnes ni de leurs biens; on leur refusait le mari de leur choix, sans les consulter on les jetait à un autre. Etaient-elles riches? on convoitait leur fortune qu'elles ne pourraient jamais posséder ni défendre, et pour la conserver parfois on empê-

chait leur mariage. Etaient-elles pauvres? Ayant reçu l'instruction la plus nulle, ne pouvant pas et ne devant pas gagner leur vie, elles étaient à la charge de parents qui leur faisaient durement sentir leur infériorité.

Fredrika rêvait à tout cela dans son adolescence douloureuse, entre son père dur, sa mère faible et froide. Enfant laide, de caractère fier et violent, elle avait été particulièrement maltraitée, avait grandi dans la souffrance.

Dans son roman, intitulé *Le Foyer,* elle se peint sous les traits de la petite Petrea, disgracieuse et rudoyée ; nous la voyons à l'église, entre ses redoutables parents, tremblante sous la parole du pasteur qui, par surcroît, menace de la colère de Dieu. Terreurs folles, douleur, ennui exaspéré jusqu'à la rage.

Fredrika avait pourtant travaillé de son mieux, son intelligence avait été remarquée; elle s'était même essayée de bonne heure à la littérature, et sa première production avait été une *Ballade à la lune*, écrite en français! Mais elle avait vite remarqué que ses parents ne souhaitaient tirer de ses talents qu'un amusement vaniteux, et elle s'était dégoûtée de cela comme de tout.

« Je brodais éternellement, dit-elle, sur une ruche grise. J'avais toujours froid, le sentiment de *moisir*. La vie des femmes, la mienne, me paraissait épouvantable, je priais avec une sorte de

fureur d'être délivrée de mon sort, je me demandais avec désespoir pourquoi tant de souffrance, je doutais de tout. »

Les rêveries sentimentales des jeunes filles ne l'avaient pas longtemps troublée. Elle avait été trop malheureuse, dit-elle. A l'âge où on entre dans la vie avec de grands espoirs personnels, elle était arrivée à ce point de douleur où on renonce à soi-même. Elle voulait vivre pour autrui, soulager d'autres souffrances. Elle songea à adopter cette carrière de garde-malade, qui attire aujourd'hui en Suède une foule de jeunes filles de bonne famille, dont l'exercice remplace, en pays protestant, la prise de voile.

Son père s'opposa, bien entendu, à cette résolution. Elle dut se contenter de charités privées, et le manque d'argent, bien vite, l'arrêta.

Elle eut alors l'idée d'écrire, espérant, par de modestes gains, créer un petit budget à ses œuvres. En 1827, elle publia les *Esquisses de la vie journalière* sous un pseudonyme, en se cachant soigneusement de tous les siens. Le succès vint du premier coup. Un second volume parut en 1828, et réussit très brillamment.

Nous l'avons dit, Fredrika créait un genre littéraire : le roman de mœurs de la bourgeoisie suédoise, qui n'existait pas à ce moment.

La Famille H..., en 1830, obtint le plus vif

succès, et, dès lors, la production littéraire de Fredrika devint incessante, inépuisable.

Toutes ses évolutions intellectuelles, sentimentales, toutes ses relations nouvelles, tous ses voyages donnèrent naissance à un, à deux, à dix romans. Et ces livres innombrables produisirent d'innombrables éditions, et on les traduisit en anglais, en allemand, quelques-uns même en français; et des milliers de familles, en Europe et en Amérique, lurent tout haut, le soir, sous la lampe, ces volumes, qui se demandent parfois, aujourd'hui encore, dans les bibliothèques publiques des pays protestants.

Y a-t-il là-dedans du talent littéraire ? En peut-on retenir quelque chose ? Bien peu.

Il y a cependant des idées, des traits de caractère, de l'émotion et même de l'esprit; mais tout cela si délayé, si noyé qu'on est pris de découragement.

De ce flot cependant, deux ouvrages émergent: *Les Voisins,* dont on peut lire deux cents pages avec un véritable agrément, où un type tout à fait original, bien national, est vigoureusement tracé. Puis la célèbre *Hertha,* qui fut un petit événement historique, qui marque le point culminant de la carrière de Fredrika.

III

Hertha ne parut qu'en 1856. L'auteur avait, pendant la longue période qui s'était écoulée depuis son premier ouvrage, vécu une vie active, mouvementée, bien différente de celle qu'elle redoutait pendant sa triste enfance.

Entièrement libérée par le succès étourdissant de ses romans, puis (en 1837), par la mort du terrible père, elle avait voyagé, fondé des œuvres nombreuses, donné cours à son activité robuste et variée.

Au début de sa carrière littéraire, en 1831, elle avait rencontré Böcklin, savant théologien, qui avait eu sur elle une durable influence.

Depuis sa jeunesse, Fredrika était troublée d'inquiétudes religieuses. La foi était en elle très ardente, mais la raison exigeante: et comment concilier les souffrances des hommes, qui la tourmentaient si fort, avec la bonté de Dieu?

Böcklin, strictement orthodoxe, résolvait ces problèmes avec une parfaite aisance et offrait à Fredrika ses solutions. Mais elle n'était pas satisfaite et ne le fut jamais. L'interminable controverse qu'elle soutint contre tous était au fond une controverse contre elle-même. A mille lieues des libres penseurs, elle ne s'entendait pas avec les orthodoxes; il fallait qu'elle se fît, comme tant

de protestants « une petite Eglise bien à elle ». Pendant toute sa jeunesse, ce fut son grand souci. Elle échangea avec Böcklin une volumineuse correspondance dont la baronne Sophie d'Adlersparre, dans sa biographie de Fredrika, publie de longs extraits.

Après quatre ans de lettres théologiques, Böcklin demanda sa correspondante en mariage. Elle refusa. Böcklin resta pourtant la grande amitié de sa vie, mais elle ne se sentait pas faite pour le mariage. Comme dit Mortensen, elle était née vestale.

D'ailleurs, sur le terrain religieux même, elle devait s'éloigner de plus en plus des idées de Böcklin. Son ardeur mystique fut toujours passionnée, lui inspira ses pages les plus émouvantes, mais l'orthodoxie n'était pas son fait :

« Mon Eglise, écrit-elle plus tard, quand ses idées personnelles se sont dégagées, est celle où prient ensemble Fénelon et Channing, François de Sales, Hildebrand et Luther, Washington et Vinet, sainte Brigitte et Florence Nightingale... Socrate, Spinoza, Bouddha, Lao-Tseu... Que des vastes allées de ce temple, personne ne soit exclu de ceux qui ont souffert, de ceux qui ont aimé. Toute autre Eglise est trop étroite pour moi, et ne correspond pas à mon idée du protestantisme. »

Cette Eglise, à coup sûr, n'était pas celle de Böcklin.

Au point de vue littéraire, le refus qu'essuya le théologien n'est pas à regretter. Les livres que Fredrika écrivit sous son influence étaient si surchargés de philosophie religieuse qu'ils parurent pesants aux plus dévots lecteurs.

En 1835, Fredrika noua une relation qui exerça, au contraire, la plus heureuse influence sur sa vie littéraire. Stina Sommerhielm l'emmena en Norvège dans son château de Tomb.

Femme vigoureuse et pratique, bien « dans la vie », elle ramena son amie sur la terre, et lui fit exercer des facultés d'observation qui existaient en elle à un très haut degré. *Les Voisins* (1) écrits pendant ce séjour en Norvège, seraient un très bon roman, s'ils comportaient un volume au lieu de deux. Les personnages ont de la vie et de la couleur, l'arrivée des jeunes mariés dans le château de ma *chère mère* est un petit tableau qui reste dans l'esprit.

« C'était un dimanche, et on entendait dans la « maison les sons animés d'un violon... Mon mari « me fit monter un escalier conduisant à un beau « vestibule, et il ouvrit la porte de la salle. Je vis « un bal, tout composé de domestiques et de ser- « vantes parés de leurs habits de fête et tournant « gaiement ensemble. A l'extrémité de la pièce, « sur un siège élevé, je vis une femme grande et « forte, qui jouait du violon avec entrain et sé-

(1) *Les Voisins*, roman traduit en français en 1845.

« rieux, en battant fortement la mesure avec le « pied. Elle était coiffée d'un grand bonnet d'une « forme singulière, et que je ne puis comparer « qu'à un casque... Dès qu'elle nous vit, elle jeta « son violon et se leva d'un air un peu fier, mais « avec une physionomie gaie et ouverte. Je fis une « profonde révérence en baisant la main de ma « *chère mère*. Je tremblais bien un peu... mais elle « me donna un cordial et vigoureux baiser.

« Il faut que je dise un mot à mes gens, s'écria- « t-elle. Ecoutez, mes bons amis ! »

« Et elle frappa de son archet le dos de son « violon jusqu'à ce que le silence régnât dans la « salle.

« — J'ai à vous dire que... veux-tu bien te « tenir tranquille, toi, là-bas !... J'ai à vous dire « que mon cher fils, Lars Anders, a pris pour « femme Franciska Büren, ici présente. Les ma- « riages sont écrits dans le ciel, mes enfants, et « nous demanderons tous au Seigneur de bénir « son œuvre dans ce couple. Ce soir nous boirons « ensemble un *skol* à leur prospérité... Olaf, viens « ici et prends le violon ! »

« Un murmure de joie et de félicitations par- « courut l'assemblée...

« Ma *chère mère* est d'une taille forte, mais « belle, se tenant droite et un peu raide. Des traits « réguliers, mais trop prononcés, le menton proé- « minent, les dents belles, le sourire souvent gra-

« cieux ; mais parfois la lèvre inférieure s'avance « et donne à la figure une expression dure et sé- « vère. Ses cheveux tout gris s'échappent parfois « du bonnet-casque. Les mains sont grandes, mais « bien faites, et, comme on dit « ne servent pas « toujours à des travaux paisibles ». Elle a la voix « forte, parle haute et clair, se sert souvent d'ex- « pressions singulières et a toujours sur les lèvres « une foule de proverbes. Elle tempête contre le « damné luxe du temps, les prétentions des jeunes « femmes. »

Elle initie Franciska au soin du ménage, l'emmène à la cave :

« Ma *chère mère,* un morceau de craie à la « main, marquait de signes cabalistiques les ton- « nes de harengs et de saumons. Puis nous mon- « tâmes au grenier où il y avait à inspecter les « moules des pains, à fulminer contre les rats et « les souris, à vérifier le poids des sacs de farine. « Je dus figurer moi-même dans les balances, ma « légèreté fit rire Mme Mansfeld, qui m'affirma « que, du temps de Charles XI, toute femme qui « ne pesait pas un certain poids, était brûlée « comme sorcière !

« — Je n'inspecte ainsi ma maison que de « temps en temps, dit ma *chère mère.* Cela tient « les gens en respect et les choses en ordre. Si on « monte la montre régulièrement, elle marche « d'elle-même. Souviens-toi de ceci, Franciska !

« On voit des femmes courir de la cave au grenier, « affairées, agitant leurs trousseaux de clefs. Du « bruit et rien de plus : il vaut mieux gouverner « sa maison avec sa tête qu'avec ses talons. On en « voit aussi qui ne laissent aux domestiques « aucun repos. Mauvais principe ! Il ne faut pas « museler le bœuf utile. Rends-les responsables « de leur travail, tu y trouveras ton profit, et eux « aussi. Tiens-les ferme, mais donne-leur large- « ment ce qui leur revient. Trois ou quatre fois « par an, tombe sur eux à l'improviste, comme « l'ange du jugement ! Sonde les cœurs et les « reins, gronde comme une tempête, frappe s'il le « faut ! Cela nettoie la maison pour plusieurs « semaines. »

Cette *chère mère*, ce type éminemment national, a trouvé son accomplissement dans le chef-d'œuvre de Selma Lagerlöf : il a pris la forme définitive de la Commandante de *Gösta Berling*. Mais Fredrika Bremer en avait tracé une vigoureuse ébauche, et si elle n'avait faussé tout l'ouvrage par l'absurde aventure de Bruno, fils de ma *chère mère*, et frère surtout des héros romantiques les plus échevelés, elle eût fait une œuvre de grande valeur.

Elle a fait seulement une œuvre fragmentaire, qui a son intérêt comme document.

D'ailleurs, comment faire des chefs-d'œuvre au milieu d'une vie si agitée ? Fredrika fondait

des asiles, des orphelinats, commençait ses voyages à travers le monde: elle avait déjà visité le Danemark, l'Allemagne, l'Amérique du Nord qui devait lui inspirer les *Foyers du Nouveau Monde*, et chaque année, elle publiait des romans nouveaux. *Les Esquisses de la vie journalière* ont huit volumes. Ils valurent à leur auteur en 1844, la grande médaille d'or de l'Académie de Stockholm.

En 1848, un ouvrage qui sembla hardi, *Vie de frères et sœurs*, commença à agiter l'opinion. Fredrika avait fait la connaissance de miss Frances Lewin, amie de Stuart Mill, et celle-ci, la détournant de se faire garde-malade (ancien projet auquel Fredrika songeait à revenir), lui conseillait de combattre par la plume pour l'amélioration du sort de la femme suédoise.

La romancière revécut alors les souvenirs de sa jeunesse. Un léger mouvement se faisait bien sentir pour la libération de la femme, mais qu'il était faible et lent ! Sans doute, en 1845, on avait admis les sœurs à l'égalité du partage successoral avec leurs frères: Mais, à quoi serviraient des biens dont, éternelles mineures, elles ne jouiraient jamais ? Et pour les filles pauvres, quel lamentable sort! Fredrika vit sans doute passer devant ses yeux la triste théorie des « vieilles tantes » inutiles et méprisées, mangeant le pain de la charité :

« Grises silhouettes courbées, aux cols ronds, aux mantilles fanées, chapeaux défraîchis, robes retournées, figures ridées aux bouches enfoncées, mains ratatinées dont aucune ne porte l'anneau de mariage... » (1).

Et elles lui dirent sans doute, comme dans le conte de Selma Lagerlöf :

« Nous sommes seules sur la terre, laissées en « dehors du banquet de la vie, servantes de tous « à qui personne ne dit merci, entourées d'indif- « férence ou de mépris... Notre nom même est une « risée !... »

Fredrika songea à tant de misères ignorées, aux jeunes filles qu'un si triste avenir attendait, et dans un élan d'émotion généreuse elle écrivit *Hertha* (1).

IV

Ce roman causa, paraît-il, une sensation si vive que son auteur dut s'éloigner quelque temps pour laisser le calme revenir.

Etait-ce donc une œuvre révolutionnaire? Il faut le croire. Les livres qui font des révolutions

(1) *Mamsell Fredrika.* Unsichtbare Bande. Selma Lagerlöf. Munich, 1905.

(1) *Hertha* ou l'*Histoire d'une âme,* traduit en français en 1856.

sont généralement sentimentaux et emphatiques : il est certain, du moins, que *Hertha* obéissait à cette tradition. Elle fait penser, à ce point de vue, aux premiers romans de George Sand, qui paraissaient à la même époque, et qui ne lui sont nullement supérieurs. Seulement George Sand devait progresser dans la suite.

Par exemple, si on peut noter quelque ressemblance de forme entre *Hertha* et sa contemporaine *Indiana,* quelle différence quant au fond!

Pour défendre la cause féminine, Hertha (et c'est là son originalité) ne dément pas sa foi, ses tendances mystiques. Au contraire! elle se lève, bras au ciel, inspirée, demandant « Justice pour la femme, au nom du Christ, mort également pour le frère et la sœur ! ».

Et ce n'est pas le droit à l'amour qu'elle revendique : c'est la liberté pour l'activité, pour le dévoûment. Elle veut bien servir le foyer, « mais elle veut servir des milliers de foyers », raconter des histoires à des enfants « mais à des milliers d'enfants ! ».

Et le livre qui exprime naïvement cette soif d'action dévouée est encore presque lisible, malgré sa phraséologie d'un autre âge, tant il est sincère et touchant.

« Hélas! s'écrie Hertha, sais-tu que nous serons « bientôt vieilles ? J'ai vingt-neuf ans sonnés : « pourquoi avons-nous vécu jusqu'à ce jour ? Si

« nous avions pu apprendre quelque chose sérieu-
« sement, exercer nos facultés, je ne me plain-
« drais pas. N'est-ce pas extraordinaire qu'on
« donne aux jeunes gens tous les moyens de se
« développer suivant leurs aptitudes et qu'on
« n'agisse pas ainsi avec les femmes ? J'aurais
« été bien heureuse si j'avais pu étudier ce que
« les jeunes gens étudient dans les Universités,
« me frayer par mes propres efforts un chemin
« dans la vie. Qu'ils sont heureux ceux qui peu-
« vent s'appliquer aux arts et aux sciences et
« communiquer aux autres le bien qu'ils ont
« trouvé !... Et nous n'avons rien d'autre à faire
« que de nous demander chaque jour : que man-
« gerons-nous, que boirons-nous ? quelle robe
« mettrons-nous ?... Oh ! Alma, ne sommes-nous
« venues au monde pour rien autre chose ? Et
« pourtant, en nous aussi que de dons divers !
« Quelle intelligente et vive ménagère que notre
« Marthe, et, au contraire, combien Marie est
« réfléchie, pensive, charmée par l'étude !... Moi
« je serais peut-être devenue une créature utile...
« J'aurais voulu travailler, vivre, mourir pour mes
« semblables !... Il fut un temps où j'ai désiré
« surtout la carrière d'artiste, mais cette carrière
« même me semble maintenant trop étroite, si
« elle ne tend pas à un but plus élevé. Le mariage
« est pour moi une chose indifférente, malheu-
« reuse même, si elle n'amène un plus grand

« développement de l'âme au service de la lumière « et de la vérité. Ce que je cherche, ce que je « désire, c'est une sphère d'action où je vive « pleinement. non seulement pour moi, mais pour « les autres, pour mon pays, pour l'humanité, « pour Dieu !...

. . . . . .

« ... Je rêve d'aller à Stockholm et de parler « au Roi.

« — Au Roi, Hertha!

« — Oui, au Roi. On dit que le roi Oscar est « noble et bon. « Sire, lui dirai-je, je suis venue « vous implorer pour moi et mes semblables qui « souffrent comme moi. On nous tient comme des « enfants dans l'ignorance de nos droits et aussi « de nos devoirs, on nous retient mineures pour « que nous n'arrivions jamais à la maturité de « notre raison... Et pourtant Dieu nous a faites « libres! En d'autres pays chrétiens, en Norvège, « par exemple, les femmes jouissent de leurs « droits. Et la loi veut que les filles de Suède « restent toujours en tutelle! Elles en appellent « à votre justice! Qu'on nous laisse essayer nos « forces! Les enfants n'apprendraient pas à mar- « cher si on ne leur ôtait leurs langes, ils n'ou- « vriraient pas les yeux si on les tenait dans « l'obscurité. Qu'il nous soit permis de marcher « par nous-mêmes et on verra que nous pouvons

« nous soutenir, et même soutenir les autres ! « Qu'on nous donne la liberté, la possession de « nos vies, de notre fortune, et alors nous servi- « rons, nous aussi, notre roi et notre pays. Notre « avenir est celui de la société tout entière. Beau- « coup de vices et de malheurs viennent de ce « que la femme ne se comprend pas elle-même « et ne comprend pas sa vocation ! »

Et si quelque lecteur français est tenté de déclarer ici que Hertha est une insupportable prêcheuse, il sera pleinement dans son droit, car Hertha attendait de sa part une telle appréciation ! Dans un curieux chapitre intitulé *Le Rêve de Hertha,* celle-ci se voit parcourant le monde et allant dans tous les pays réclamer justice pour ses semblables. Partout elle est éconduite, et parfois avec brutalité... En France, on l'accueille avec mille saluts et gracieux sourires. On lui affirme qu'il n'y a rien à changer, « car la femme gouverne le monde : elle est partout souveraine par ses grâces et par ses charmes ! »

On voit quelle image se faisait la Suédoise du Français galant et frivole. Exerçons une noble vengeance en la comprenant mieux qu'elle ne l'eût espéré.

En somme, Hertha revendique pour les femmes le droit à l'instruction, au travail et à la liberté. Elle ne revendique nulle part plus de liberté dans l'amour. Cette question viendra bien

aussi agiter les esprits suédois, mais plus tard, à une autre période du mouvement féminin.

L'originalité, sans doute unique, de ce mouvement en Suède, c'est d'avoir eu un point de départ religieux : et non seulement religieux, mais ascétique. Hertha laisse clairement voir que la virginité lui semble un état supérieur :

« C'est la femme vierge qui était jadis prêtresse des dieux. »

Fredrika n'empêchera pas Hertha de se marier, mais cette héroïne préférée, dans laquelle elle a mis tant d'elle-même, n'épousera celui qui l'aime que quand il sera mourant, quand ce mariage, de toute évidence, ne pourra être autre chose qu'un acte de dévoûment!

Un critique a fait spirituellement observer que Fredrika dépense une ingéniosité sans bornes, accumule péripéties sur péripéties pour empêcher ses héroïnes de se donner à l'homme. Il y a là sans doute un enfantillage qui fait sourire. Mais puisque tant de Suédoises sont condamnées, par leur nombre, à mourir filles, il faut bien qu'elles se créent un idéal conforme à leur état! Les livres de Fredrika seront pour elles une lecture réconfortante.

Il n'y a d'ailleurs pas d'étroitesse morale dans ces livres de vieille fille. Si Hertha et ses sœurs préfèrent le célibat pour quelques « grandes âmes », elles ne s'appliquent pas moins à réha-

biliter socialement la fille-mère, et ce sera un des nobles soucis de leur parti. Hertha veut, au grand scandale de la petite ville qu'elle habite, faire entrer dans la société de charité qu'elle a fondée une fille séduite, relevée par la souffrance et par le travail. L'audace est forte! et l'auteur le sent si bien qu'elle n'a pas le courage de soutenir jusqu'au bout cette énormité. A point nommé, le séducteur revient épouser sa victime!

L'intention, cependant, était courageuse si l'on songe à l'époque, et à la catégorie des lecteurs auxquels s'adressait Fredrika. *Hertha*, sur ce point et sur bien d'autres, donne l'indication timide, mais juste, des voies que suivra l'avenir.

V

L'audace modérée du livre, le bruit causé par son apparition ne fit point de tort à Fredrika. Il est bon, au contraire, de paraître en avance sur son époque... quand ce n'est que de peu d'années et quand on doit vivre longtemps. *Hertha* paraissait en 1856, et en 1858 le roi Oscar décidait que les filles de Suède seraient majeures à vingt-cinq ans.

A ce moment, Fredrika était partie pour cette série de voyages qui dura de longues années, qui

lui inspira une quantité de livres, inutiles aujourd'hui, mais utiles alors aux nombreuses femmes qui les lisaient avidement. En 1858, elle était en Suisse, près de Vinet, qui fondait une Eglise libre; puis elle alla pour la seconde fois en Amérique, où elle était très appréciée. La vie énergique et active des Américaines, leur goût de l'association devaient avoir une grande influence sur les Suédoises. Fredrika une des premières « découvrit l'Amérique » pour les lectrices de son pays. Ses *Foyers du Nouveau Monde* furent très lus; *La Vie dans le Vieux Monde* (en 6 volumes), qu'elle publia après un séjour en Orient, ne le fut pas moins. Là, près du berceau du christianisme, la passion et l'inquiétude religieuse l'avaient ressaisie. L'apparition de *La Vie de Jésus*, de Strauss, vint la bouleverser. Elle écrivit, pour le réfuter, *Les Veillées matinales*, et ce fut, de tous ses ouvrages, celui qui lui tint le plus au cœur. Elle alla en Palestine, à Rome, où elle vit Pie IX, en Grèce...

L'énumération de ses livres, autant que celle de ses voyages, serait une fatigue inutile. Tous ces feuillets ont disparu après avoir accompli leur tâche. Livres de femme écrits pour des femmes, ils ont éveillé l'intérêt de celles-ci à l'égard des problèmes que soulève leur propre vie, ils leur ont montré de nouveaux horizons. Et ils ont eu peut-être plus d'influence sur elles que n'en au-

raient pu prendre des œuvres plus originales et plus fortes.

En 1861, après avoir fait presque le tour du monde, la voyageuse vieillie revenait dans sa patrie. Sa renommée était alors très grande. « Elle était, dit un critique, aussi connue dans tous les pays étrangers que l'était Tegnér. » Comme ce n'était pas à cause de son génie, il faut espérer que c'était à cause de sa grande, de sa rayonnante bonté. Cette bonté fondait toutes les résistances, et les partis les plus opposés en Suède entouraient de respect Mamsell Fredrika, chargée d'années, de travaux et de bonnes œuvres. Dans sa maison, à Stockholm, se pressaient de nombreux amis, Suédois ou étrangers.

Tant que sa santé le lui permit, Fredrika s'occupa de ses fondations : son Orphelinat, l'Asile des femmes âgées, l'Ecole normale d'institutrices. Mais la vieillesse vint, elle regagna le château d'Arsta, où s'était écoulée sa triste enfance. Elle y vit avec joie une génération nouvelle jouir d'une jeunesse plus heureuse et plus libre que ne l'avait été la sienne, elle espéra un meilleur avenir :

« Patrie, écrivit-elle, je te lègue mes orphelines. Sois meilleure pour elles que tu ne l'as été pour moi. Dans ton propre intérêt, pour ton propre avenir, donne-leur le foyer, la vie de l'esprit. Je ne te demande plus rien pour moi, je pose mon bâton de pèlerin, mon voyage est fini. »

Elle mourut dans la nuit du 31 décembre 1865. Selma Lagerlöf imagine que pendant cette nuit même Mamsell Fredrika fut transportée en rêve dans son église, et y vit, réunies pour une messe de minuit, dans leurs atours fanés, toutes les vieilles filles trépassées. Et elles s'écrièrent :

« Que son nom soit béni! Elle a libéré les nôtres de la tyrannie, elle a fait entrer les jeunes filles dans l'activité de la vie, elle leur a donné le travail et la liberté!... Et nous, pauvres êtres méprisés, sans but dans la vie, sans joie ni tendresse, nous ne sommes plus que de tristes souvenirs, des fantômes évanouis ! »

VI

Après Fredrika Bremer, et avant d'arriver à la période vraiment moderne de la littérature féminine suédoise, nous trouvons deux femmes écrivains importantes, dont le nom subsiste, dont quelques ouvrages sont encore lus : la baronne von Knorring et Mme Emilie Flygare Carlén. Avec Fredrika, elles composent une curieuse trinité : l'apôtre, la femme du monde et la femme du peuple. Fredrika élève la croix du missionnaire, la très jolie baronne joue de l'éventail, Emilie Flygare Carlén, élevée parmi les pêcheurs, sait manier l'aviron.

Cette dernière, très intelligente, vulgaire et vigoureuse, semble avoir eu une personnalité marquée. Ses récits se perdent malheureusement, comme ceux de ses contemporaines, dans une déplorable prolixité : mais il s'y trouve une foule de traits pris sur le vif, pleins de relief et de couleur. Elle ne prêche pas comme Fredrika, ne fait pas de l'esprit comme la baronne, elle est objective, a des traits justes et vivants. Bien avant ce qu'on a appelé en Suède l'*irruption du naturalisme*, elle tire de la vie des pêcheurs de la côte ouest des tableaux pleins de naturel.

Les « gens de la côte » ont apporté dans la littérature suédoise leur note particulière. Ils ont le verbe haut, la parole hardie et colorée, le geste turbulent. Ils effarouchent un peu les habitants des forêts qui, silencieux et taciturnes, regardent avec méfiance passer ces agités... Ainsi Fredrika, mince et éthérée, demi-couchée sur son divan, regardait avec terreur évoluer dans son salon la grosse et bruyante Emilie Carlén. Celle-ci, voyant son hôtesse esquisser un geste pour lui ouvrir passage au milieu de petites tables et de bibelots menus, s'écriait :

— Laissez donc ! je vais bien naviguer jusqu'à vous !...

Et, bousculant tout, elle parvenait au divan, sur lequel elle s'écroulait avec fracas.

Les Suédois prétendent que les « côtiers »

tiennent de leur origine danoise leur caractère particulier, et notamment leur liberté de langage.

Emilie Carlén les représente bien ; il y a de la franchise et de la verdeur dans ses ouvrages. Elle était la plus jeune d'une famille de quatorze enfants, et avait passé ses premières années dans une petite boutique où son père vendait de l'épicerie aux pêcheurs. De vieux matelots, qui avaient couru le monde entier, s'installaient près du comptoir, et racontaient des histoires à la petite demoiselle. Elle entendait les légendes du Näcken, l'esprit malin qui, jouant de la harpe, attire les bateaux et cause les naufrages... Mais, moins impressionnée par les légendes que par la réalité, elle observait les pêcheurs, les contrebandiers, la dure et âpre nature. A seize ans, elle faisait pour son père des voyages d'affaires dans les îles, seule avec un vieux marin. A vingt ans, elle épousait un médecin dans le Smaland, la région de Suède la plus aimée de Dieu, dit-on, parce qu'elle est la plus pauvre. Sa vie est pleine d'aventures. Veuve de bonne heure, elle rentre chez ses parents, puis, après quelques années, se fiance... et son fiancé meurt sous ses yeux, noyé dans le lac de Bullaren. Elle perd un fils aimé, et c'est assez tard dans la vie qu'elle trouve la paix par son mariage avec l'écrivain Carlén : c'est vers la cinquantaine qu'elle arrive à la célébrité, qu'elle obtient un grand-prix de l'Académie de Stockholm

pour son roman intitulé : *Une Maison de Commerce à la Côte.....*

De cette existence dure et agitée, de ces contacts avec la nature et avec les diverses classes de la société, elle a rapporté et fait passer dans ses œuvres quelque chose de plus vivant et de plus fort que ce qu'y peuvent mettre des femmes du monde ou des bourgeoises. Elle a surtout senti et dépeint la nature âpre de son pays natal. Jetons avec elle un coup d'œil sur une de ces îles désolées qu'elle parcourait dans sa jeunesse, île dont elle a fait le théâtre d'un de ses principaux romans (1) :

« Sur la côte occidentale de la Suède, au nord « de Marstrand et à vingt mille environ du *Pater-* « *Noster,* cet écueil qui a causé tant de naufrages, « s'étend un petit groupe d'îles désertes. Une « seule : l'île du Chardon, compte quelques habi- « tants. C'est un rocher, presque sans trace de « végétation. Les plantes ou arbrisseaux qu'on « y rencontre çà et là ont une apparence ché- « tive et étiolée. Toute l'île, couverte de masses « de pierres, présente l'image d'une affreuse sté- « rilité... Une des ailes de la petite habitation « semblait être plus neuve, car grâce au bois « blanc et à la mousse plus fraîche qui en com- « posaient les murs, elle contrastait avec l'autre, « toute noircie par l'eau salée. Les fenêtres, véri-

(1) *La Rose de l'Ile du Chardon.* Paris, 1845.

EMILIE CARLÉN

« tables lucarnes, étaient formées de deux car-
« reaux de vitre superposés, et dans l'espace qui
« séparait chaque fenêtre la muraille était toute
« garnie de peaux de veau marin. A une extré-
« mité de la cour, on avait dressé plusieurs per-
« ches, entre lesquelles des cordes tendues sou-
« tenaient des quartiers de morue régulièrement
« étagés. Au milieu de la cour s'élevait un mât
« surmonté d'un coq en fer blanc qui tournait,
« avec un cri aigu, au gré de chaque vent. Un
« chien de garde, d'aspect féroce, se tenait ac-
« croupi près du porche, les yeux obstinément
« tournés du côté de la mer. Un chat maigre,
« occupé à dévorer quelques débris de poisson,
« complétait le tableau...

« Le hâle avait bronzé la figure de l'homme,
« ses cheveux, qui commençaient à grisonner,
« étaient arrangés en tresses épaisses, sa barbe
« était toute hérissée. Il portait un grand paletot
« de laine et de larges braies de velours de coton.
« Ses jambes étaient protégées par des bottes
« en peau de veau marin... C'était Haraldson, le
« maître de la maison. »

Le tableau est original et *vu*. Il est bien fâcheux que la vieille nef du romantisme ait trouvé moyen d'aborder jusque dans l'île du Chardon, et y ait débarqué ces personnages convenus, en habits de théâtre, qu'elle promenait alors à travers le monde entier. Anton l'innocent fait partie de sa

troupe, ainsi que la trop blanche ingénue qui dépare le vigoureux roman intitulé : *Les Contrebandiers.*

Mais si on a la patience de feuilleter longuement ces vieux livres, sans se laisser décourager par d'invraisemblables aventures et de longues pages de sentimentalité plaquée, on y sent par moments de saines bouffées d'air de la mer, et, dans les caractères, des élans d'ardeur sauvage qui ne sont pas des souvenirs littéraires, mais des impressions directes reçues par l'auteur. Le peuple suédois a d'ailleurs beaucoup goûté les très nombreux romans d'Emilie Flygare Carlén. Ils ont trouvé, et trouvent encore, un public assez analogue à celui qui lisait chez nous Ponson du Terrail ou Eugène Sue.

VII

N'allons pas oublier la charmante baronne von Knorring! Elle serait bien étonnée de ce dédain, elle qui fit tant de bruit à son apparition dans le monde, avec ses « seize ancêtres et ses vingt-cinq talents! ».

Il est vrai qu'elle raconte elle-même la grande impression qu'elle a produite, et cela dans un ouvrage intitulé *Les Illusions.*

Mais il est bien certain qu'elle était fort jolie; les témoignages des contemporains en font foi. Puis on peut, parmi ses vingt-cinq talents, lui compter le talent d'écrire, puisque, après plus de soixante ans, on réimprime encore son roman intitulé *Le Valet de Ferme* (1).

Chose étrange, cette mondaine a trouvé le succès dans un roman de mœurs paysannes! Nous ne dirons pas de ce livre, comme de ceux d'Emilie Carlén, qu'il semble pris sur le vif. Au contraire, c'est un roman purement romanesque, et c'est par là peut-être qu'il a réussi.

Le sujet en est touchant. Un garçon fermier a séduit une jeune fille, elle est enceinte, son patron l'oblige à l'épouser. Il est très malheureux, ayant dû étouffer un autre amour dans son cœur. Après plusieurs années, le fermier apprend que le patron était le père de l'enfant, et que c'est par une véritable trahison qu'il a été, lui, amené au mariage. Transporté de rage, il tue son patron. L'histoire est bien contée, elle a plu, elle plaît toujours ; aucun morceau détaché ne pourrait nous y intéresser.

Les romans mondains de la baronne nous sont moins accessibles encore. Ils ont été traduits en danois, en allemand et quelques-uns en français (2). Ils ont passé pour spirituels, méchants;

(1) *Torparen och Hans omgifning.* Stockholm, 1843.

(2) *Les Cousins,* Paris, 1844.

on les a même trouvés immoraux, participant de l'impardonnable légèreté de l'époque de Gustave III... Nous n'y voyons aujourd'hui qu'un oiseux bavardage.

Pourtant ces romans avaient de gros tirages, l'auteur avait obtenu un grand-prix de l'Académie de Stockholm, et ces trois femmes: Fredrika, Mme von Knorring, Emilie Carlén, ont eu, de 1840 à 1880, une incontestable renommée. Elles ont habitué le public à compter avec les talents féminins. Elles ont servi le progrès, soit directement, comme Fredrika, soit indirectement, comme les deux autres, par la notoriété de leur nom. Des femmes écrivains, au talent plus solide, aux idées plus hardies, allaient leur succéder et les faire reculer dans le passé. Mais ces femmes modernes doivent un souvenir reconnaissant aux pionnières, et surtout à la dévouée, à la généreuse Fredrika Bremer.

CHAPITRE II

L'École Naturaliste de 1880

Progrès sociaux de la femme suédoise. — Baronne Sophie d'Adlersparre. — L'irruption du naturalisme : Anne-Charlotte Leffler. — Gustave obtiendra le pastorat. — *Œuvres diverses. — Le roman de la suédoise italienne. — Anne-Charlotte épouse le duc de Cajanello. — Sa vie à Naples. — Sa mort.*

Emilie Flygare Carlén, née en 1807, ne mourut qu'en 1892. Son existence lie donc (chronologiquement du moins) la période romantique à la période moderne.

Au cours de cette longue vie, elle avait vu s'accomplir de grands changements dans la condition de la femme. L'égalité successorale, le droit à la majorité, l'entrée dans les diverses branches de l'activité sociale avaient été obtenus. Dès 1862, les femmes avaient acquis le vote municipal et provincial, influant ainsi sur la composition de la Chambre Haute (1). On les admettait peu à peu dans les Facultés comme élèves, dans les

(1) Marc Hélys : *A travers le féminisme suédois.*

lycées comme professeurs, on leur ouvrait les administrations publiques : chaque année voyait s'élargir leur domaine. Cette conquête incessante était l'œuvre de tout un groupe : parti féministe tenace et pratique, poursuivant méthodiquement l'égalité d'éducation, l'égalité économique entre les deux sexes.

Ce parti comportait une fraction modérée et une fraction avancée. La fraction modérée était fort bien représentée par la baronne Sophie d'Adlersparre, née d'une famille de très ancienne noblesse.

Femme du monde, musicienne, intelligente et charitable, d'esprit modéré et religieux, la baronne d'Adlersparre démontra que le féminisme pouvait être « de très bonne compagnie ». Ruinée, elle sut, sans orgueil mal placé, travailler pour vivre, donner des leçons de musique, faire des travaux manuels avec une grande habileté. Elle se mit aussi à faire des traductions de l'anglais, et traduisit notamment les œuvres de Mme Beecher-Stowe. Elle fonda la première revue féminine suédoise : *Revue pour le foyer,* puis écrivit dans *Dagny,* où elle eut à dire son mot sur toutes les questions de progrès féminin à l'ordre du jour. Ce mot exprimait invariablement, pour emprunter notre langage politique, une opinion « centre gauche ». Parlait-on du suffrage municipal pour les femmes ? L'auteur déclarait en termes prudents

que ce serait une décision peut-être prématurée, mais se réjouissait avec mesure lorsque cette conquête était acquise.

Si cette attitude de modérantisme lui attira quelque blâme des esprits avancés, l'œuvre admirable de la baronne au point de vue philanthropique et social lui valut l'estime et la reconnaissance générale (1). Puis elle soutint toujours, par ses écrits et par son exemple, l'idée qui était le point de départ de toute la réforme : que la femme doit travailler, avoir sa part de la tâche sociale.

« La femme a besoin du travail, et le travail a besoin de la femme », disait-elle. En somme, elle continua, avec un grand sens pratique, l'œuvre de Fredrika Bremer, et elle donna d'ailleurs à la Ligue qu'elle a fondée, et qui est pour les femmes suédoises un sérieux appui au point de vue matériel et moral, le nom de son illustre devancière.

La biographie de Fredrika, en deux gros volumes, est un véritable monument à sa mémoire et constitue l'œuvre littéraire la plus importante de la baronne d'Adlersparre (2).

(1) Sous l'inspiration de la baronne d'Adlersparre ont été fondées la *Ligue Fredrika Bremer,* la branche suédoise de la *Croix-Rouge,* la Société des *Amis du travail manuel,* etc., etc.

(2) La baronne a été aidée dans ses travaux par une de ses parentes, femme de lettres distinguée, Mlle Sophie Leijonhufvud.

La fraction féministe intransigeante, sectaire, avait une toute autre allure. Il nous est difficile de nous en faire une idée, car nous ne trouvons en pays latin rien d'analogue à ce petit groupe. Nous sommes obligés, pour comprendre son esprit, de nous représenter la population si nombreuse de célibataires féminines qui, en pays scandinave comme en pays saxon, a fini par constituer une sorte de troisième sexe : celui des abeilles ouvrières de la ruche.

En Suède, vers 1880, les féministes, d'esprit luthérien, de mœurs austères, s'habillant de costumes masculinisés, envahissant les bureaux et les banques, revendiquant l'égalité absolue avec l'homme, prenaient des airs de congrégation protestante et déclaraient la guerre à l'amour.

Et qu'on ne se hâte pas de sourire ! Cette « Armée du Salut féminin » a eu une sérieuse influence en Suède. Nous la rencontrerons en retraçant la vie d'Anne-Charlotte Leffler, et surtout celle d'Ellen Key.

Le groupe morigène les femmes vraiment supérieures qui s'éloignent de son catéchisme, il obtient des victoires par son acharnement, et il sauve, en tous cas, par ses excès même, l'ensemble des féministes de tout soupçon d'immoralité.

Il nous fallait parler de ces divers états d'es-

prit pour déterminer le milieu social où ont évolué les femmes écrivains vers 1880.

Il nous faut dire aussi, pour déterminer leur milieu littéraire, que vers cette époque les théories du naturalisme français, et les ouvrages se réclamant de cette école, avaient causé en Suède une sorte de révolution. Comme en France, d'ailleurs, ces théories semblaient subversives, étaient combattues avec violence par l'ensemble des esprits conservateurs. Les esprits modernes, au contraire, en étaient très séduits, et l'influence de Flaubert, de Zola, de Maupassant surtout (influence plus sensible peut-être à l'étranger qu'en France), se révélait chez Anne-Charlotte Leffler et chez Ernst Ahlgren, comme chez l'écrivain Gustaf de Geijerstam.

Cela n'empêchait pas leur originalité, et nous sommes souvent surpris de retrouver nos idées si transformées par leurs vêtements étrangers que nous avons peine à les reconnaître.

Ces idées, d'ailleurs, sont-elles bien à nous ? De grandes vagues balancent l'ensemble des esprits pensants de l'idéalisme au naturalisme, de la science à la croyance. Ces marées se font sentir sur tous les points du globe. Les écrivains de chaque pays tracent une petite ligne qui détermine l'étiage, la hauteur de la vague au moment où elle les a baignés ; mais ce serait présomption de leur part de croire déterminer le mouvement

qui porte en même temps cette vague sur de très lointains rivages.

Il faut pourtant, pour notre compréhension du mouvement suédois, établir un synchronisme avec le mouvement français, et savoir que les premières nouvelles d'Anne-Charlotte Leffler parurent la même année que les *Soirées de Médan*.

I

En même temps qu'une femme de lettres originale, c'est un curieux roman qui nous sera révélé par l'étude d'Anne-Charlotte Leffler. Il y a plaisir, d'ailleurs, à passer quelques instants auprès d'elle. Cette grande personne, à la taille élégante, aux beaux cheveux blond clair, avec son expression calme et bienveillante, sa main chaude et douce « qui n'étreint pas nerveusement la vôtre, mais la retient longuement et tendrement » est un être près de qui on sent qu'il fait bon vivre.

« Elle a en elle, dit Ellen Key, la clarté d'une après-midi de soleil. » Et, plus loin, nous empruntant notre expression française : « Elle est bonne comme le bon pain. »

Et l'œuvre même d'Anne-Charlotte, d'observa-

tion saine et lucide, d'ironie sans amertume, de parfaite composition, donne une impression d'équilibre et de sérénité.

Et ne semble-t-elle pas bien raisonnable, bien à l'abri des orages de la vie, la jeune fille qui, à vingt ans, au moment de ses fiançailles, écrit à un ami :

« L'amour tranquille, qui grandit avec les « années, qui est soutenu par l'estime et la con- « fiance, paraît peut-être insuffisant à la nature « juvénile, mais c'est encore ce que la vie a de « mieux à offrir... et il vaut mieux mener l'atte- « lage au départ avec sagesse et lenteur que de « partir d'un tel élan qu'on verse à la première « ornière. »

Croyant se conformer à ces maximes prudentes, Anne-Charlotte entrait bien imprudemment à vingt ans, en 1872, dans la maison de M. l'assesseur Gustav Edgren. C'était un homme honorable et bon, beaucoup plus âgé qu'elle, de santé chancelante, et qui jugeait, avec bien des personnes d'esprit conservateur, nées en Suède et en d'autres lieux, qu'il sied mal à une femme d'écrire et de publier des livres. Anne-Charlotte promit donc de s'en abstenir, et c'était dur pour elle, car elle avait été d'abord encouragée par des parents bien-

(1) *Drei Frauenschicksale, von Ellen Key.* Fischer, Berlin. Ce livre contient, avec la biographie de Sophie Kovaleski et celle d'Anne-Charlotte Leffler, celle de Victoria Benedictsson.

veillants, et son père avait fait imprimer lui-même son premier recueil de nouvelles.

Pourtant, elle tint parole deux ans. Mais en 1880, prise d'une brusque fièvre, elle écrivit en quinze jours une pièce intitulée *La Comédienne*, qui fut aussitôt reçue et jouée au Théâtre national de Stockholm. Il est vrai que l'anonymat fut strictement gardé. L'auteur eut la rare fortune d'assister à sa « première » dans un fauteuil d'orchestre, sans que personne songeât qu'elle prenait au spectacle un intérêt particulier.

Mais le succès de la pièce, jouée souvent et souvent reprise, allait inévitablement engager l'auteur à ressaisir la plume. M. l'Assesseur dut s'y résigner : il devint le mari d'une femme de lettres.

Pourtant, le succès de *La Comédienne* resta pendant plusieurs années sans lendemain. Deux autres pièces, *L'Elfe* et *Le Vicaire*, eurent un sort moins brillant. Et il faut peut-être se féliciter que le succès de ses œuvres dramatiques se soit momentanément arrêté, car Anne-Charlotte revint à la nouvelle, genre qu'elle avait déjà essayé dans son adolescence, et où elle devait vraiment arriver à la maîtrise.

Ses deux recueils intitulés *Dans la Vie* (1), publiés en 1882 et 1883, devinrent presque tout de suite des livres classiques dans la littérature scan-

(1) *Ur lifvet*. Stockholm, 1882-1890.

dinave contemporaine. Ce sont de courts tableaux, tracés avec un art consommé, de la vie intime de la petite bourgeoisie suédoise. Une observation pénétrante, une ironie mêlée de pitié, un art de composition remarquable, telles sont leurs qualités dominantes. Peu ou point d'intrigue, jamais d'événements tragiques, mais une émotion se dégage peu à peu de cette analyse attentive des menus faits cruels qui composent les humbles vies.

Le chef-d'œuvre d'Anne-Charlotte en ce genre est une courte nouvelle intitulée : *Gustave obtiendra le pastorat.*

L'auteur nous conduit dans une pauvre chambre où travaillent trois vieilles filles de soixante, cinquante et quarante-cinq ans, auprès de leur mère de quatre-vingts ans, qui les appellent toujours *fillettes.*

« — Gustave obtiendra le pastorat, dit la vieille « Mme Muurmeister (Muur avec deux u parce « que la famille était noble). Vous pourrez dire « ce que vous voudrez, je le sens en moi, il l'ob- « tiendra !

« — Tu as toujours dit cela, maman, chaque « fois qu'il l'a demandé et ne l'a pas obtenu, « dirent les filles.

« — C'est possible, mais cette fois mon pres- « sentiment est plus que sûr, vous verrez, vous « verrez !

« Et souriante, elle secouait sa tête blanche « et tremblante.

« — Ah ! chère maman, tu es comme une en- « fant, tu ne sais pas du tout comment va le « monde.

« — Nous devons tous être des enfants au re- « gard du Seigneur.

« Une douce paix se répandit en elle. Cette paix « lui était venue tard dans la vieillesse. Avant, « elle était, comme Amélie, âpre, mécontente ; « elle se plaignait de la vie dure et sans joie « qu'elle menait avec ses enfants. Elle n'avait pas « été une âme facilement soumise, au contraire « inquiète, active, pleine d'espérances inassou- « vies, non éteintes. Mais elle avait passé quatre- « vingts ans, et la vie commençait à lui appa- « raître comme un paysage au crépuscule, quand « les détails s'évanouissent et que seules les « grandes lignes apparaissent encore. Elle tou- « chait au bienheureux sommeil de la vieillesse « et les ennuis glissaient facilement sur son « âme. Que Gustave obtînt le pastorat, c'était « vraiment la seule chose qui lui tînt au cœur, « la seule à laquelle elle pensait pendant que, « douce et tranquille, elle restait de longues « journées assise dans son fauteuil à tricoter « près de la fenêtre. »

Et les trois vieilles filles sont dessinées avec une tendre ironie. Jetta, encore jolie à quarante-

cinq ans, gardant des prétentions avec ses joues rondes et roses, ses petits pieds gracieux, peignant à l'aquarelle des cartes pour un libraire. Amélie, qui fait de la broderie en couleur pour la société *Les Amis du Travail,* et se croit bien supérieure à cause de l'art avec lequel elle assortit les soies, à sa sœur aînée, Hilda, qui fait de la broderie blanche.

— Hilda n'a jamais eu la moindre fantaisie dans l'esprit, disent les sœurs.

Et celle-ci, âgée de soixante ans, muette travailleuse obstinée, qui, par sa ténacité sans repos, gagne plus que les deux autres, est la seule de cette famille qui ait une vue de la vie, qui sente la misère de ces petits travaux de femmes du monde, inutiles et dérisoirement payés. Elle seule s'écriera, quand on parlera des prétentions des femmes nouvelles à travailler comme les hommes :

— Elles ont bien raison ! il faut que les femmes apprennent à être utiles, et à se rendre indépendantes !

Mais ces mots tomberont dans la désapprobation générale, et la mère et les filles, dans leur chambre délabrée, s'applaudiront de n'avoir jamais « travaillé au dehors », de n'être pas sorties seules, d'être restées des *dames* dans leur pauvreté.

La réaction hardie par le travail, l'entrée des

filles bourgeoises ou nobles dans les administrations, les universités, les banques, commençait au moment où Anne-Charlotte écrivait ses nouvelles, mais elle rencontrait de vives résistances. Les « demoiselles pauvres » gardant une fausse et triste élégance étaient légion ; et leur misère intellectuelle, leur état d'éternelle enfance, est peint avec infiniment de clairvoyance dans la nouvelle que nous citons.

Incapables de pourvoir par elles-mêmes aux besoins de la famille, les femmes mettent tout leur espoir dans le frère Gustave, depuis trente ans coadjuteur dans une paroisse de la banlieue de Stockholm. Il approche de la soixantaine. Obtiendra-t-il enfin le pastorat ? Il le faudrait bien, car à la mort de sa mère il devra se charger des sœurs.

Mais Gustave, bon fils et brave prêtre, est inintelligent et maladroit. Chaque fois qu'un pastorat a été vacant, il a fait quelque fausse démarche qui rendait sa nomination impossible.

Cette fois n'a-t-il pas été prêcher violemment contre les piétistes, alors que les plus importants de ses paroissiens font partie de la secte nouvelle ! Il se vante de cet exploit auprès de sa famille, et se vante également d'avoir, en visitant une prison, mis tant d'éloquence à faire honte de sa faute à un criminel que celui-ci s'est pendu la nuit suivante !

Pourtant, inconscient de ses maladresses, Gustave espère le pastorat, et la mère mourra dans cet espoir trompeur. Quand le pauvre coadjuteur, après de dures mésaventures, arrivera tout honteux conter aux siens sa déception nouvelle, il trouvera les sœurs, éplorées comme de petites filles abandonnées, qui lui conteront la mort de la vieille mère :

« Elle a dit : Est-ce mon fils le pasteur qui arrive ?... Et elle s'est endormie. »

Alors, le pauvre Gustave qui, dénué d'ambition, souffrait surtout à l'idée de la déception maternelle, s'écrie au milieu de ses larmes :

« Elle est morte dans son illusion ? remercions Dieu ! C'est tout à fait comme si j'avais obtenu le pastorat. »

Le sujet est ténu, mais avec son exécution sobre et précise, ce petit tableau d'une couleur suédoise caractérisée est tout à fait savoureux. Anne-Charlotte connaît à merveille les pauvres âmes féminines, à l'horizon rétréci, au caractère domestiqué. Sa *Tante Malvina,* dans une autre nouvelle du même volume, est une silhouette émouvante, une humble, une résignée, qui a un seul, un court moment de révolte pour avoir été trop blessée dans son amour maternel. *L'Asile des Pauvres* contient aussi de beaux portraits d'êtres écrasés par la vie.

II

Les Suédois apprécièrent très fort les nouvelles d'Anne-Charlotte et, si ce n'est là une illusion de notre orgueil national, il semble qu'elles leur aient plu par ce qu'elles contenaient de qualités françaises. Ce mot peut paraître paradoxal, car les sujets traités sont très suédois, et tous les détails matériels soigneusement observés accentuent la couleur locale ; mais l'exécution ferme, l'esprit net et concret, semblent se rattacher à la famille latine. Ellen Key observe avec finesse, et non sans surprise, la nature d'Anne-Charlotte. Elle n'est ni rêveuse, ni mystique, les problèmes de l'au-delà ne la tourmentent guère. La vie, dans ses manifestations réelles, dans ses conflits visibles, retient surtout son attention.

« Elle ne tombe jamais, dit Ellen Key, dans ce monde des sensations inexprimables qui, pour bien des êtres d'imagination, est le monde véritable. Le cercle immédiat qu'elle peut observer de ses yeux, c'est là ce qui attache et retient son esprit. » Et cette tendance, chez nous si répandue, étonne singulièrement au pays où les plaines de neige sont sans cesse peuplées de fantômes. Et aussi la précision du style étonne dans la langue suédoise, qui souvent enveloppe la pensée de dra-

peries flottantes au lieu de la serrer de près. Les petites nouvelles d'Anne-Charlotte rappellent tout à fait, quant à l'exécution, les nouvelles de Guy de Maupassant.

Il n'y a pas imitation puisque les sujets, la matière des récits est tout à fait originale, mais l'auteur emprunte à la formule naturaliste notamment son objectivité absolue, puis le système de la « tranche de vie », favorable à un esprit comme le sien, qui ne veut ni ne peut enfanter des intrigues abondantes.

Anne-Charlotte a même, un certain jour, vraiment plagié le naturalisme, et cette fois, non seulement dans ses procédés, mais dans ses sujets mêmes... et ce jour-là elle a été fort mal inspirée. Elle a écrit une nouvelle intitulée *Aurora Bunge,* qui causa un petit scandale ; qui, ayant été attaquée avec excès, fut violemment défendue, et qui ne méritait vraiment pas cet excès d'honneur.

Aurora Bunge est l'histoire d'une jeune fille mondaine, d'une « reine de bal », qui atteint la trentaine sans être mariée, et qui, fatiguée moralement et physiquement de son existence fausse et conventionnelle, passe pour la première fois trois mois à la campagne dans un pays reculé. En pleine nature, elle refait sa santé et sa force... et un beau jour, dans un subit éveil des sens, se

(1) Aurore Bunge. Stockholm, 1883. Second volume du recueil intitulé : *Ur lifvet.*

donne à un homme du peuple. Vite revenue de sa folie, elle fuit son amant d'un jour, et pour cacher les suites de sa faute, conclut hâtivement un mariage « convenable » béni par le clergé et entouré d'un public aristocratique.

Cette histoire brutale a pu, sans doute, se dérouler dans la réalité. Le début, la lassitude de la jeune mondaine, est traité avec finesse. Mais le fait qui est le nœud du drame, la brusque surprise des sens qui jette la jeune fille aux bras du premier passant... ce fait imprévu nous est indiqué de façon si sommaire qu'il nous laisse absolument déconcertés. Logiquement, il n'est pas impossible, mais pour qu'il nous paraisse artistiquement vivant, il fallait l'entourer d'une atmosphère de trouble sensuel, que Mme Charlotte Leffler n'a même pas songé une minute à créer.

Moralement, c'est à son éloge ; mais comme artiste, elle a eu tort de choisir un sujet qui lui convenait mal. Cette anecdote violente, naïvement contée, est fausse et désagréable.

Faisons d'ailleurs notre *mea culpa*. L'école naturaliste française de 1880, pour laquelle *naturalisme* signifiait trop souvent grossièreté, étendait alors sa contagion sur toute l'Europe littéraire. Anne-Charlotte n'a ressenti qu'une bien légère atteinte du mal, car le fait a été unique dans sa carrière.

Elle a été d'ailleurs trop punie. *Aurora Bunge*

déchaîna d'excessives indignations. Les esprits réactionnaires furent heureux de crier à l'immoralité contre un écrivain dont les idées hardies s'affirmaient dans diverses œuvres, et notamment dans la nouvelle intitulée : *En lutte contre la société.*

Anne-Charlotte souffrit ces attaques avec une patience souriante.

« Il est assez dur, dit-elle, surtout pour une « *faible femme,* de savoir qu'on est regardé « comme apôtre de l'immoralité par une foule « de gens respectables !... Mais si on a seulement « quelques bons amis qui vous défendent contre « les attaques et contre tout scrupule intérieur, « alors cela va encore ! »

Et les critiques ne vinrent pas seulement du groupe réactionnaire. *Aurora Bunge* irrita vivement le groupe féministe sectaire. L'Armée du Salut féminin n'ordonnait-elle pas « de ne présenter la femme dans la littérature que comme un être indemne de toute sensualité ! »

L'auteur d'*Aurora Bunge* s'écartait singulièrement du programme. On le lui fit sentir.

Anne-Charlotte est pourtant, à nos yeux de Français, et même aux yeux de bien des Suédois, un écrivain très féministe. Elle réclame le droit de la femme à son complet développement. Elle combat le préjugé (dont elle avait personnellement souffert) au nom duquel on prétend, même

quand aucune nécessité d'ordre économique ne l'exige, borner son horizon au ménage et aux prétendus devoirs mondains. Elle peint surtout, et avec une émotion sincère, les douloureuses figures de femmes du peuple, écrasées par un travail excessif, usées par des maternités nombreuses et misérables, et dont la servitude paraît au mari et aux fils chose toute naturelle.

Une de ses nouvelles, *Un morceau de pain* (1), dessine avec force une de ces lamentables silhouettes .

La donnée de la nouvelle est celle-ci :

Une place assez avantageuse est briguée par trente concurrents. Le lecteur est introduit successivement dans deux familles inconnues l'une de l'autre, dont le bonheur, dont la vie même dépendent de l'obtention de cette place. Une fillette de quinze ans va prier Dieu avec passion de la donner à son père ; elle rentre, réconfortée par sa prière, mais reste comme frappée de la foudre en entendant dire tout à coup que vingt-neuf personnes forment à ce moment le même vœu :

« Trente concurrents ! Et parmi eux il y en « a certainement beaucoup qui ont prié Dieu « comme elle, à genoux, pour qu'il les aide, et « aussi qui l'ont prié pour qu'il ne contente pas « sa propre espérance !... Là, tout autour, dans « le pays, il y a des mères, des filles qui pensent,

(1) *Ur lifvet*. 3e recueil, 1889.

« comme elle l'avait pensé, que Dieu doit avoir « pitié de leur misère et doit les exaucer. Et « toutes celles-là sont des ennemies, ne pensent « pas qu'elle sera misérable si leurs vœux sont « accueillis ! Et elle-même, avait-elle le droit de « demander un avantage qui ne peut s'obtenir « que par la douleur des autres ?... »

Et le caractère de cette fillette de quinze ans est tout à fait « jeune Suède ».

La mère misérable, usée par huit maternités, écrasée par un labeur de bête de somme, veut associer sa fille à sa lamentable vie. Mais l'enfant est intelligente, énergique, elle ne songe qu'à travailler tout le jour dans des livres, comme le font ses frères moins bien doués qu'elle. Elle oppose une vive résistance.

— Tu as tort de ne pas l'élever à souffrir, disent à la mère les voisines. C'est une femme ! Il faut qu'elle ne vive que pour les autres !

Pourquoi cela ? Elle veut développer son esprit et sa force, vivre aussi pour elle-même ! Elle est bonne pourtant, honnête et même tendre, mais son être vigoureux et sain se refuse à l'immolation. Ses frères peuvent bien prendre leur part des soins matériels de la vie ; pourquoi retomberaient-ils entièrement sur la femme, qui peut, comme l'homme, être mieux douée pour tout autre chose ?

Que chacun, sans distinction de sexe, adopte le

travail qui convient le mieux à sa nature, telle est la conclusion hardie d'Anne-Charlotte, non seulement dans cette nouvelle, mais dans un roman intitulé *Songe d'été*.

La comédie : *Les Vraies Femmes*, est aussi d'une signification féministe très nette. L'auteur, sous ce vocable ironique, désigne celles qui, suivant l'ancienne tradition, toujours cèdent, toujours pardonnent, toujours s'effacent, et par cet oubli de leur dignité, par cette annulation d'elles-mêmes, ne font que pousser les hommes à l'égoïsme et à la dureté.

III

Mais Anne-Charlotte Leffler avait l'esprit trop large pour ne pas voir ce qu'Ellen Key a maintes fois éloquemment exprimé : « qu'il n'y a pas de « question féminine pure, qu'il n'y a que des « questions sociales et morales ; que ce qu'il faut, « c'est plus de justice pour tous les faibles : « l'enfant, la femme, le déshérité ». Aussi est-ce la plaie de la misère, les injustices et les duretés des riches qui ont inspiré à Anne-Charlotte son œuvre la plus forte et la plus passionnée, un drame intitulé : *Comment on fait le bien* (1). Le thème est celui-ci :

(1) *Hur man gö godt*. Stockholm, 1865.

Le baron de Duhring a séduit une pauvre ouvrière et a eu d'elle deux filles. Abandonnée, cette femme a épousé un ouvrier ivrogne, dont elle a plusieurs enfants, et qui la bat. Marié, et menant une vie fastueuse, le baron a perdu son unique enfant légitime. Il songe alors à ses filles naturelles et adopte l'une d'elles, la plus jolie des deux : Bianca. Entrée à douze ans dans la riche maison de son père, celle-ci a bientôt oublié sa triste enfance. Elle aime sa mère adoptive, qui la comble de gâteries ; elle devient orgueilleuse, frivole ; elle est fiancée à un jeune ingénieur qui l'entoure de luxe et de flatteries. Mais un jour, dans une vente de charité où, sous couleur de recueillir de l'argent pour les pauvres, elle flirte, se montre excentrique et coquette, sa sœur Svéa, avec l'ouvrier Frithiof qui est son fiancé, parviennent jusqu'à elle et lui demandent secours.

L'acte suivant, dans la pauvre mansarde où la jeune fille est accourue sans quitter sa toilette de bal, est poignant dans la dureté de son réalisme. La mère, lasse et abrutie de souffrance, les nombreux enfants dont deux sont infirmes, toute la triste maisonnée tremblant de peur de voir rentrer l'alcoolique... et, misère suprême ! la propre sœur de Bianca, Svéa, d'un an plus âgée, devenue une prostituée et le disant sans pudeur et sans honte !... Tout cela éveille Bianca durement de son beau rêve. Le brave ouvrier Frithiof

aime Svéa. Il accuse de sa dégradation un riche ingénieur qui l'a séduite, et dont l'abandon l'a jetée au vice. Il épouserait malgré tout la pauvre fille, mais il est chassé de sa place parce qu'il a excité ses camarades ouvriers à demander une augmentation de salaire ; et le patron qui l'a chassé est Wulf, le fiancé de Bianca.

Celle-ci se flatte d'amener son fiancé à reprendre l'ouvrier, à améliorer son sort et celui de ses camarades. Elle sait qu'il le peut, que sa fortune est grande. Pour Svéa, elle veut la sauver. Elle apprend avec horreur ce qu'elle ignorait : que Svéa était aussi fille du baron de Duhring, que c'est seulement parce qu'elle, Bianca, était la plus belle qu'on l'a choisie, laissant l'autre au ruisseau ! Elle réparera de si affreuses injustices. Elle rentre chez ses parents adoptifs, révoltée, résolue au combat.

Et ce combat, qui se livre au troisième acte, contient de véritables beautés. La scène de Bianca et de son fiancé est surtout remarquable. La jeune fille conte la poignante histoire de sa famille, et ce qui lui tient le plus au cœur : la dégradation de Svéa. Elle s'indigne contre le séducteur. Mais ici Wulf emploie l'argument facile :

« Tu parles de ce que tu ignores, mon amie !
« Les filles qui tombent à une telle vie étaient
« prédestinées au vice, elles l'avaient dans le
« sang.

« Bianca. — C'est faux ! Nous avons grandi « ensemble. Svéa était toujours meilleure que « moi. Si mon père l'avait adoptée et m'avait « abandonnée, c'est moi qui serais ce qu'elle « est ! »

Bianca insiste pour que Wulf reprenne les ouvriers chassés, augmente les salaires : elle n'obtient que d'insignifiantes concessions. Elle exige de ses parents adoptifs qu'ils recueillent Svéa et la traitent comme elle-même : on crie à la folie ! Alors, l'injustice fondamentale lui étant révélée, Bianca, malgré les larmes de sa mère adoptive, s'écrie :

« Je ne rentrerai pas dans votre maison ! Il « faut que je retourne avec ceux à qui j'appar- « tiens. Je ne pourrais plus vivre dans vos sa- « lons. Je sens que je suis du sang des autres ! « leurs souffrances, leur vie terrible, tout cela « excite en moi une ardente révolte contre vous. « Je suis avec Frithiof, je suis avec Svéa, je « suis avec eux tous, contre vous tous !... »

Il y a vraiment dans ce drame une belle ardeur combative et généreuse, et on comprend les applaudissements populaires qui couvrirent les murmures des loges élégantes, quand la pièce vit le feu de la rampe, à Stockholm, pour la première fois.

IV

A trente-huit ans, toujours très séduisante avec sa taille élancée, ses beaux cheveux de blonde du Nord, Anne-Charlotte semblait à jamais fixée dans cette ville de Stockholm, où son salon était fort recherché. Elle recevait très simplement, avec grâce, des gens de tous les partis. « Sa maison, dit Ellen Key, donnait une impression de solidité bourgeoise, avec le charme du laisser-aller artistique. » Ses œuvres, qui avaient vaincu les premières résistances, étaient très appréciées non seulement en Suède, mais en Norvège et en Danemark, traduites en allemand, en hollandais, en russe. Anne-Charlotte était soigneuse de sa notoriété et savait habilement se concilier d'utiles appuis (1). Il semblait que sa vie, toute remplie d'occupations intellectuelles, dût entrer paisiblement dans son automne sous le ciel froid de son pays natal. Et voilà tout à coup qu'un orage de passion vient bouleverser cette existence, l'emporter et la transplanter en une contrée aussi éloignée que possible de la race, du climat et des traditions scandinaves !

Il faut se souvenir ici qu'Anne-Charlotte n'avait

(1) Georges Brandes.

connu ni l'amour, ni la maternité. Son mari, qui n'était pour elle qu'un père, ne lui donnait même pas la joie d'une intimité intellectuelle, puisque l'activité littéraire de sa femme, loin de l'intéresser, lui déplaisait. Le vide du cœur et du foyer étaient donc fort pénibles, et il faut pour le moins excuser la passion violente et partagée qu'Anne-Charlotte, au cours d'un voyage en Italie, conçut pour Pasquale del Pezzo, bientôt duc de Cajanello. C'était un homme aimable et bon, d'une vive intelligence. Il aima passionnément l'étrangère, et, sous le beau ciel de Naples, dans des jardins en fleur, lui fit entrevoir le rêve d'une existence nouvelle.

Anne-Charlotte demanda le divorce. Son mari se conduisit en galant homme, facilitant la rupture du lien. Libre, elle épousa le duc de Cajanello ; un enfant naquit bientôt, malgré les quarante ans de la mère, dont les cheveux blonds grisonnaient déjà. Et il n'y a rien d'aussi touchant dans les œuvres littéraires d'Anne-Charlotte que les hymnes de bonheur conjugal et maternel qu'elle écrit de son balcon surplombant la mer bleue, et qu'elle envoie à ses amies de Suède.

Ce mariage, qui semblait paradoxal, créa l'union la plus parfaite :

« Jamais deux êtres ne se sont plus entière-« ment compris, écrit Anne-Charlotte ; tout sem-

« blait nous séparer : la race, la langue, l'éduca-
« tion, le caractère... et cependant, rien ne nous
« sépare ! »

L'âge semblait aussi peu assorti, puisque le duc de Cajanello n'avait que trente ans. Mais, dit la duchesse d'Andria, qui a écrit sur Anne-Charlotte une intelligente et sympathique étude, « il suffisait de les voir ensemble pour comprendre qu'aucune difficulté, aucune barrière n'ait pu les empêcher de confondre leurs existences (1). »

Il semble bien que le bonheur d'Anne-Charlotte ait atteint les limites permises à l'humanité. Au moment où elle croyait n'avoir plus devant elle que le déclin d'une vie grise, où elle s'était, avec un regret toujours inapaisé, faite à l'idée de n'avoir pas d'enfants, de vivre une vie purement intellectuelle dans son pays de froid et de neige, voici tout à la fois l'amour, l'enfant, les fleurs et le soleil !... Et voici en même temps un renouveau de notoriété littéraire, car dans sa patrie d'adoption la femme de lettres suédoise trouvait un chaleureux accueil. Non seulement le duc de Cajanello, apprenant la langue de sa femme, devenu bientôt familier avec la littérature scandinave, devait traduire lui-même quelques-unes de ses œuvres, mais les critiques importants, le

(1) Préface de la duchesse d'Andria à un roman d'Anne-Charlotte Leffler, duchesse de Cajanello : *Il Dubbio.*

public lettré, s'éprenait bientôt de l'étrangère.

Son drame était traduit par le célèbre poète napolitain Salvatore di Giacomo, sous ce titre : *Come si fa il bene*. Et Benedetto Croce écrivait, pour lui servir de préface, une très intéressante étude sur Anna-Carlotta.

Dans cette préface, où il esquisse un tableau de la littérature scandinave contemporaine, l'éminent critique italien observe combien les problèmes moraux et sociaux soulevés par Anne-Charlotte, et en général par les écrivains du Nord, dépassent en intérêt et en portée l'éternelle histoire d'adultère dont vivent ces temps derniers le théâtre et le roman latin. Il observe avec raison que la « littérature d'idées » trouve en pays scandinave un immense public, puisque tout drame d'Ibsen était à l'avance assuré de quarante mille lecteurs ; puisque les écrivains sont classifiés là-bas d'après les idées qu'ils soutiennent, comme s'ils étaient des philosophes ou des hommes politiques ! Et le critique réfute avec force les objections des partisans de « l'art pour l'art ».

Sans doute il ne faut pas qu'en un roman ou un drame s'introduisent tout à coup des dissertations philosophiques ; mais l'idée, la thèse, si on veut ainsi l'appeler, peut être le postulat de l'œuvre d'art. Sur cette base, une action peut s'édifier, vivante. « L'art moderne peut et doit être imprégné de tous les problèmes qui agitent

le monde contemporain, comme l'a toujours été le grand art. »

Et qu'on ne dise pas que cela nuira à la forme, au contraire ! « La rénovation du con-
« tenu doit entraîner la rénovation de la forme ;
« à une pensée plus profonde correspond une
« forme plus raffinée... La littérature ne peut
« rester étrangère aux soucis les plus élevés de
« l'âme humaine, sous peine de descendre au
« rang inférieur de fournisseuse de lecture de
« pacotille. »

Et pour convaincre de cette idée si juste et si féconde les Latins, souvent trop portés à voir dans l'art un simple amusement, ou la satisfaction d'un vain dilettantisme, pour les convertir à cette plus haute conception de l'art, rien de plus utile que de répandre parmi eux, comme Benedetto Croce a contribué à le faire, la connaissance des littératures du Nord. L'échange intellectuel entre deux pays aussi franchement opposés doit être fructueux pour tous deux. Le Nord, avec la force et la profondeur de sa pensée, la puissance de sa vie intérieure : l'Italie, avec ses dons plastiques, son émotion et sa grâce, son sens de la beauté de vivre, quelle admirable alliance !

En son domaine personnel, Anne-Charlotte la réalisait. Elle avait apporté à sa nouvelle patrie un fragment intéressant de la pensée suédoise, elle recevait d'elle, en échange, une vue nou-

velle de la nature, de la vie et de l'amour. Elle l'avait senti déjà, même avant ses fiançailles.

« Trop de contemplation intérieure dans le « Nord, écrivait-elle de Naples. Trop de rêves « lourds sous notre ciel gris ! C'est de l'Italien « du Sud qu'il faut apprendre à vivre, il le sait. « Ah ! Capri, ses petits jardins pleins de roses, « et le soir, les joyeux chants d'amour des joueurs « de mandoline ! »

Et elle rappelait les paroles de son amie Sophie Kovalevski : « Qui n'a pas connu l'Italie n'est que la moitié d'un être humain. »

Charlotte écrivait en 1889 :

« Je n'ai jamais tant vécu que dans ces six « mois. Je ne croyais pas possible de trouver en « moi une telle richesse de vie nouvelle. C'est « une joie indescriptible de vivre ici dans ce per- « pétuel soleil, avec cette vue sublime sur la mer « et le ciel ! Je n'y puis croire quand on m'écrit « de chez moi, me parlant de l'obscurité pro- « fonde. Moi qui adore la nature, j'en jouis à « toute minute ; l'Italie a gagné mon cœur à tel « point que je crois que je ne pourrais plus « jamais vivre heureuse dans le Nord.

« J'ai en moi toute la richesse du bonheur le « plus parfait, le plus accompli. Il me semble « que j'ai reçu du ciel un don si immense qu'au- « cun être humain que je connaisse n'en a ja- « mais reçu un pareil ! »

Le duc de Cajanello voulut voir la patrie de sa femme. On alla passer un Noël dans la famille suédoise. L'Italien admira les nuits claires du Nord, il aima tout ce que Charlotte avait jadis aimé. Ses lettres à lui sont aussi des chants de joie. Sa femme, plus jeune qu'à vingt ans, avait un art merveilleux pour remplir et charmer les heures.

Le travail n'était pas oublié. La biographie de Sophie Kovalevski, morte peu après le mariage de son amie ; deux pièces intitulées *Le Bonheur de la Famille,* un second volume du roman intitulé *La Femme et l'Amour ;* un conte de fées : *Les Voyages de la Vérité ;* plusieurs nouvelles et impressions qui forment deux volumes d'écrits posthumes, et enfin ce roman : *Etroit horizon,* que la mort devait interrompre, tel est à peu près le travail d'Anne-Charlotte dans sa seconde existence.

La transformation qui s'était produite dans l'âme de l'auteur apparaît dans ces ouvrages, surtout dans *La Femme et l'Amour.*

« Que ce livre est humain, tendre, rêveur, comparé à ses autres œuvres ! dit Georges Brandes. On y sent un lyrisme caché et contenu. Il y a littéralement du soleil dans ce livre. »

Les revendications féministes, Anne-Charlotte l'avoue, sont un peu oubliées. L'héroïne, Alie, ne réclame de l'homme que l'amour. Mais, toujours

exigeante et fière, elle le veut entier, complet : elle veut qu'il soit, pour lui comme pour elle, non pas un moment de la vie, mais le principe vital. Elle veut changer en une réalité le nom de caresse : « *Anima dell'anima mia !* »

Il est vrai que l'amour avait tout donné à Anne-Charlotte. En son pays de Suède, malgré les conquêtes du féminisme, elle avait eu peine à obtenir dans son ménage le droit à l'activité littéraire. Ici, près d'un homme amoureux, fier de son talent, elle trouvait, non seulement la sympathie, mais une aide intellectuelle. Elle travaillait avec son mari la littérature latine, elle lisait Dante, Ariosto, Leopardi, Carducci et les poètes modernes italiens. Dans cet esprit ouvert et varié, une telle culture devait porter de beaux fruits.

Mais le bonheur d'Anne-Charlotte s'était élevé trop haut : la foudre tombe sur les cimes. En pleine joie déjà, alors qu'elle attendait son enfant, des pressentiments l'avaient troublée.

« Souvent, je sens en moi une grande angoisse.
« Il me semble que notre bonheur est trop com-
« plet, trop intense pour que cela puisse durer,
« et je crois ou que je vais mourir, ou que l'en-
« fant ne viendra pas bien au monde. »

Il vint cependant, beau et vigoureux ; la mère se remit à merveille et jouit pleinement de la première enfance :

« Les yeux de Gaëtano sont déjà si attentifs !

« Jamais il n'a eu le regard flottant, incertain « des nouveau-nés, il semblait tout de suite obser- « ver les choses. Et il aime déjà notre beau ciel « de Naples ! Quand il pleure dans sa chambre, « je n'ai qu'à l'emporter sur le balcon et à m'y « asseoir avec lui ; ses yeux se tournent ravis « vers le ciel, il reste longtemps, longtemps tran- « quille. Et moi, j'ai les larmes aux yeux en le « regardant. »

Gaëtano grandit, on fonda sur lui de merveilleuses espérances (1). Charlotte vécut heureuse, entourée d'un cercle d'amis, gens de lettres et gens de la plus agréable société italienne, qui l'admiraient, encourageaient son travail. Et en 1892, à quarante-trois ans, pendant qu'elle travaillait avec ardeur au roman intitulé *Etroit horizon*, elle sentit un frisson de fièvre. A l'instant, elle en eut la vision : c'était la mort qu'elle avait redoutée !

Mais cette impression s'effaça, elle continua son travail, et à son mari qui la pressait de se coucher, elle dit :

— Mais j'ai encore tant à écrire, où trouverais-je le temps pour tout cela ?

Elle mourait cinq jours après, consciente de la mort et courageuse, ayant pour tous ceux qui la soignaient des paroles de douceur et de bonté.

(1) Ce jeune homme fait actuellement ses études à l'Université de Stockholm.

« Une noble figure de femme vient de disparaître, écrivit Benedetto Croce ; génie de penseur et d'artiste, frappé au milieu de sa force « et de son activité. Il y avait en elle le vivant « enthousiasme d'une âme qui aime. Elle nous « aurait dit encore des choses, grandes, profondes et belles, comme elle nous en avait dit « beaucoup déjà. Son intelligence était aussi « vaste que son cœur, sa vie fut vraiment celle « des élus. »

Si beau que soit un tel éloge, nous lui préférons encore ces quelques lignes écrites à Ellen Key par le mari désespéré :

« Elle avait le génie de l'amour. Car l'amour a « sa génialité autant que l'art, que la science. Ce « ne sont pas tous les êtres qui savent aimer. « Mais elle le savait jusqu'à la perfection. »

Que ce soit le dernier mot prononcé sur Anne-Charlotte ! De tous les éloges donnés à une femme on n'en peut imaginer aucun qui lui fasse un plus grand honneur.

CHAPITRE III

L'École Naturaliste de 1880

(*Suite*)

Ernst Ahlgren (*Victoria Benedictsson*). — *Ses* Récits scaniens. — *Son* Journal. — *Enfance de Victoria ; son mariage. — Le village de Hörby. — Une amitié littéraire : Axel Lundegard. — Maladie et douleurs. — Suicide. — Une lettre d'adieu.*

La duchesse de Cajanello nous a entraînés bien loin de son pays d'origine. Ernst Ahlgren, la Scanienne, va nous ramener aux bords de la Baltique. Son caractère tourmenté, son existence tragique, crée le plus frappant contraste avec le tendre roman de la Suédoise italienne.

Examinons et comparons ces deux femmes, dont les œuvres constituent le plus important bagage de l'école naturaliste féminine suédoise de 1880.

I

ERNST AHLGREN (*Victoria Benedictsson*)

La mort d'Ernst Ahlgren, en 1888, fit grand bruit dans le monde littéraire de Suède.

La jeune femme qui, à trente-sept ans, terminait sa vie par un suicide longuement prémédité, déjà tenté à plusieurs reprises, venait de produire coup sur coup, en six ou sept années, des œuvres très remarquées. Chaudement discutés d'abord, ses romans, ses nouvelles étaient alors très en vogue dans le public lettré. Les idées hardies d'Ernst Ahlgren, ses relations d'amitié fraternelle avec un jeune écrivain dont la réputation commençait à s'affirmer : Axel Lundegard ; le récit, murmuré à l'oreille, d'un amour malheureux pour un homme de lettres célèbre... mille circonstances firent de cette mort une sorte d'événement de famille dans les lettres scandinaves. Autour de cet événement, s'agitèrent de vives controverses, et le temps n'a pas encore apporté l'apaisement. Deux publications toutes récentes : *Autobiographie de Victoria Benedictsson (Ernst Ahlgren) tirée de lettres et de notes réunies et publiées par Axel Lundegard* (1), et un *Recueil de*

(1) Victoria Benedictsson. *En själfbiografi ur bref och anteckningar samlade af Axel Lundegard.* Stockholm, 1908.

lettres publiées par Mme de Geijerstam, belle-fille de la disparue, ont réveillé, l'été dernier, les souvenirs et les discussions.

Il n'y aurait peut-être pas grand intérêt pour des étrangers à examiner cette affaire intime, si la personnalité d'Ernst Ahlgren ne s'imposait d'emblée à l'attention émue, à la sympathie ou à l'antipathie de tout être pensant qui s'approche d'elle. Son talent est réel : de forte saveur, âpre et cru en même temps que sensible. Le don d'observation qu'elle a montré dans ses tableaux de la vie des paysans scaniens est très remarquable. Et pourtant on comprend que l'intérêt du public suédois se soit attaché à la personnalité d'Ernst Ahlgren encore plus qu'à son œuvre: elle lui est très supérieure. Son œuvre est en bonne place dans la littérature scandinave du dix-neuvième siècle; mais les cris de douleur, de révolte ou de joie que l'auteur a exhalés dans le *Journal* écrit pour elle-même, iront toucher, à travers les pays et les temps, tous les êtres qui ont adoré ou maudit la vie. Disons plutôt : tous ceux qui l'ont adorée et maudite, car ce sont les mêmes. Tous ceux qui se sont écriés avec ardeur, comme l'a fait Ernst Ahlgren :

« La vie est si belle, si riche, si changeante ! le « bonheur existe, je te le dis, le bonheur existe, « c'est un mensonge de le nier !... » Tous ceux-là, un jour, ont appelé désespérément la mort, car ils

ont été déçus et n'ont pu supporter l'évanouissement de leur rêve.

Pour tous ces passionnés, pour tous ces êtres sans sagesse, altérés de bonheur, exigeant une vie complète, incapables de résignation, Ernst Ahlgren, dès qu'ils la connaîtront, deviendra une sœur aimée. Son âme correspond à celle de toute une famille humaine. C'est donc son âme qu'il nous faut interroger, et pour cela nous devons pénétrer, non seulement dans son œuvre, mais dans son existence. Nous devons, comme l'ont fait les Suédois, refaire le procès de ce suicide, rechercher quelles raisons cette femme avait de vivre, quelles raisons elle avait de mourir.

II

Sa première raison de vivre, elle nous l'eût bien vite indiquée elle-même : c'était sa passion pour le travail.

« Tu ne peux pas être tout à fait malheureux puisque tu as le pouvoir de travailler », écrit-elle à un ami.

Jeune fille, attristée par le désaccord de ses parents, elle travaille avec ardeur la peinture, vers laquelle elle se croit d'abord attirée. Mal mariée, elle cherche une diversion à sa mélancolie dans

toute espèce de travaux. En dehors de son ménage, dont elle s'occupe sérieusement, elle gère un bureau de poste et une librairie dont son mari est directeur, s'initie aux travaux d'une banque, donne des leçons de musique, cherche de tous côtés un aliment à sa robuste activité. Enfin elle commence à écrire, et de ce jour une confiance, une certitude entre elle :

« Je ne sais pas si je serai forte ou faible dans « ce métier, mais c'est *mon métier*. De cela je suis « bien sûre.

« Quand je me sens traquée comme une bête, « je rentre dans mon monde intérieur, j'invente, « je vois les scènes qui se feront... si je vis !... « et je redeviens forte et calme. Ne me crois pas « exagérée ou présomptueuse, j'ai très peu d'am- « bition, j'écris peu et lentement. Mais il se meut « en moi des êtres que j'ai vus, ou qui se sont « formés je ne sais comment. Je les entends, je « les vois, ils vivent, la pensée de les laisser « mourir m'étouffe... Ce serait pour moi la même « chose que pour Hedwige de tuer le *Canard* « *sauvage !* »

Alors commencent pour elle de belles heures de travail. La solitude lui devient chère :

« Il y a deux sortes de solitude, dit-elle ; l'une « lourde et dure, que l'on ressent en se trouvant « coude à coude avec les hommes. L'autre : la « solitude pour le travail, est ce que j'ai connu

« de plus doux. Cela doit ressembler à ce que « l'on ressent près de quelqu'un qu'on aime. »

Ailleurs, elle écrit : « Le travail a une puis- « sance, il est Dieu et Satan... Moloch, je suis « prête à tout jeter dans ta gueule ! Pourquoi ? « pour la gloire ? *Humbug !* Pour ce qui me « paraît la suprême félicité : le repos. Mais le « repos que j'entends n'est pas un lâche som- « meil, c'est l'équilibre de toutes les forces vivan- « tes, c'est ce que le chrétien appelle *le repos* « *en Dieu.* »

Et plus heureuse que bien d'autres artistes, elle travaille avec confiance; elle n'exagère pas sa valeur, elle se met bien à son rang, mais elle a la ferme certitude que son labeur consciencieux portera des fruits.

Un jour on lui voit sculpter dans un morceau de bois une petite lyre : « Comment feras-tu pour lui mettre des cordes ? demande-t-on en riant.

« — Avec de la patience et mon vieux canif, j'en viendrai bien à bout, répond-elle. »

Elle en vient à bout, en effet ; et ce travail qui lui cause tant de joie n'est pas un travail superficiel et rapide. Elle n'a pas la vulgaire facilité des artistes inférieurs. Regardons-la, décrivant à Ellen Key le mécanisme de ce travail :

« Les caractères m'apparaissent comme dans un « éclair, comme si cela m'était donné. Après, je

« vois des situations, des faits comme points de « repère. Ce premier travail dans la tête, sans « moyens extérieurs, c'est quelque chose de si « sain, de si fortifiant ! cela ôte tout souci, cela « élargit la vue de la vie. Mais après, quand il « faut mettre la plume sur le papier, alors il « faut toute ma force de volonté, car les mots « ne me sont pas donnés pour rien ! C'est une « torture, mais je l'aime ! Comme il faut cher- « cher, tourner et retourner pour trouver l'ex- « pression juste, le mot vraiment caractéristique « d'un être humain ! Mes souvenirs de la vie « me servent de diapason ; mais comme il est « difficile de trouver, parmi tous les mots, celui « qui rend précisément la note juste ! il faut « tendre l'oreille, écouter, écouter encore... Mais « lorsque, enfin, c'est au diapason, quelle joie ! « Pour les gens qui ne sont pas écrivains, un « synonyme en vaut un autre ; ce n'est pas ainsi « pour moi. Parmi tous les mots, il n'y en a « qu'un qui soit le vrai, et quelquefois je ne « trouve pas celui-là ! Ainsi, qu'est-ce qui rend « le mot anglais « *sauntering* » ? *Flâner* ne rend « pas cela. « He sauntered down the alley... » Il y « a un rythme dans cette phrase, quelque chose « dans la démarche d'abandonné, de paresseux. « Je suis désespérée quand une langue étran- « gère a un mot parfait pour ce que je veux « dire alors que la mienne ne l'a pas. Ainsi

« s'acharner à... » est une expression pour laquelle « je donnerai de l'or quand il s'agit d'une cer- « taine couleur d'impression, parce que cela est « apparenté avec *chair, chair et sang.*

« Par une insconsciente association d'idées, « cela donne quelque chose d'énergique, de sau- « vage, que je ne peux pas rendre en suédois... »

Tous les écrivains reconnaîtront dans cette page une artiste de race; elle connaît ce que Flaubert appelait « les affres du style ». Et elle ne se borne pas à un vain dilettantisme de forme. Avant tout elle veut dépeindre des millieux et des personnages vivants, et pour y parvenir, elle choisit ses sujets autour d'elle, dans le pays qui est le sien, dont elle a lentement pénétré l'âme.

Née dans la Scanie, province située à l'extrémité méridionale de la Suède, elle aime ses vastes plaines qui s'étendent à perte de vue :

« J'aime habiter sur une hauteur, dominant un « immense espace, avec le soleil sur la plaine. « J'aime voir la mer comme une lame de couteau « au bout de l'horizon. C'est à cela que je suis « habituée... nous autres gens de la plaine, avons « besoin d'une étendue infinie pour nous sentir « libres. Dès que quelque chose arrête le regard, « c'est comme si cela arrêtait la pensée, et je « veux que la mienne s'en aille loin, aussi loin « que possible ! »

Sur ce sol plat, que les fleurs de trèfle, « au

parfum si douceâtre qu'on croit le sentir sur les lèvres », recouvrent au printemps d'un uniforme tapis rose, Ernst Ahlgren fait surgir des paysans obscurs et rudes, dont elle a appris la langue particulière, dont elle a compris les cœurs. Paysans scaniens, travailleurs muets et fermés, d'une économie parfois sordide, plus proches des Normands de Guy de Maupassant que des Dalécarliens aux costumes éclatants, à l'âme ardente et mystique dépeints par Selma Lagerlöf. Elle ne les pousse pas à la caricature, ni au tragique. Elle ne les embellit pas, car elle hait l'art conventionnel, qui prétend corriger la nature ; elle les aime pourtant, car elle ne les aurait pas compris si elle ne les avait aimés. Ses récits donnent avant tout une impression de simplicité et de franchise ; puis, dit G. Brandes :

« On y sent une telle sûreté, une si énergique « maîtrise, qu'on sait avec certitude que les choses « n'ont pas pu se passer autrement qu'elle les dé- « peint... elle sait les manières de voir et de pen- « ser des paysans de Scanie en toute circons- « tance de la vie, comme si elle était des leurs. »

« Je ne vise pas au grand art, dit-elle dans sa « préface. Je marche pieds nus sur la grande « route de la vie journalière, et c'est à cause « de cela que, mieux que mes compagnons de « voyage bien chaussés, je sens les pierres et les

(1) Från Skåne. Stockholm, 1884.

ERNST AHLGREN

« épines ; à cause de cela aussi je sens combien « l'herbe que personne n'a foulée est douce et « fraîche au bord des fossés... Je ne suis ni mo- « raliste, ni philosophe, je voudrais seulement « être peintre ; je ne veux ni accuser, ni excu- « ser, ni enseigner ; je voudrais seulement expri- « mer la vie... »

Nous voudrions faire sentir au lecteur français combien elle y a réussi ; mais rien n'est plus difficile que de faire passer des « récits paysans » d'une langue dans une autre langue, d'une âme dans une autre âme. Il est des scènes comiques en dialecte scanien qui sont, paraît-il, infiniment savoureuses, mais elles resteront toujours pour nous lettre close. Heureusement, certains récits, d'une humanité plus générale, nous permettront de deviner l'œuvre. Donnons presque en entier une courte nouvelle intitulée : *Deuil.*

« La pièce est pauvre. Sur le lit repose la femme, « les mains crispées sur la poitrine. Ses traits « sont réguliers, quoique maintenant couverts de « l'effrayante couleur de la mort. Oui, elle a été « une bonne épouse, travailleuse, affable, éco- « nome ; il a été toujours content d'elle, ils ne « se sont jamais disputés, leur vie a été tran- « quille. Ils n'avaient en commençant que le tra- « vail de leurs mains. Ils n'ont jamais eu d'en- « fants, et l'homme trouvait que c'était une bonne « chose : le ménage ne coûtait pas cher. Oui,

« maintenant, elle est morte. Les fenêtres sont « remplies de belles plantes prospères, plus belles « qu'on ne pourrait s'y attendre dans une mai- « son de paysan. Les fleurs, les unes par-dessus « les autres, se penchent vers la vitre et la lu- « mière. Les plantes des Hansson avaient tou- « jours une quantité de fleurs...

« L'homme se tient tête nue près du lit et re- « garde celle qui y repose. C'est peut-être bien « la première fois qu'il a la tête découverte dans « sa propre maison ! Les cheveux sont roux, « coupés court, et entourent la tête comme une « brosse dure, la barbe aussi est rousse et touf- « fue. Son teint est d'un gris sale, la lèvre supé- « rieure a déjà une ombre de tabac à priser, « mais il prend cependant une autre prise. La « tabatière est sa consolation. Par le travail et « le manque de soin, ses mains sont devenues « dures comme des griffes, le linge est sale, les « pieds, dans leurs bas de laine jaunâtre, parais- « sent encore plus grands dans les sabots dif- « formes, au-dessous du pantalon court qui n'ar- « rive pas à la cheville.

« Cette morte a-t-elle jamais aimé cet homme ? « Qui sait ? Probablement il n'y a jamais pensé « lui-même, et peut-être elle non plus !

« Eh bien, elle est morte maintenant, et il faut « qu'il aille trouver le pasteur. Les sabots sont « échangés contre une paire de bottes ; par-des-

« sus le gilet gris et le tricot rayé de bleu, il « endosse un veston gris ; il pose la casquette « usée sur sa tête et s'en va.

« Vous croyez qu'il est pauvre ? Loin de là. Il a « commencé sa carrière comme manœuvre char- « pentier, il a continué pour son compte à bâtir « des maisons pour les autres, et à la fin pour « lui-même aussi. Maintenant, il est à l'aise. « Selon ses habitudes de vie, il est même riche ; « mais sa personne n'a pas changé. Il est seule- « ment un peu plus raide, un peu plus couvert « de tabac à priser, un peu plus hirsute qu'au- « trefois, car maintenant il est son maître, et « il n'a plus besoin de faire de frais pour per- « sonne ! »

« Il entre chez le pasteur, dit bonjour avec « son ton nasillard habituel.

« — Bonjour ! répond le pasteur. Et il lève « les yeux de son brouillon de sermon, car c'est « vendredi. Ah ! c'est Per Hansson qui se pro- « mène aujourd'hui ?

« — Oui, répond Per Hansson, ôtant lente- « ment son bonnet. J'avais une petite commission « pour M. le pasteur...

« Il a l'air embarrassé, et il est évident qu'il « ne sait comment il doit s'exprimer.

« — Ah !... Bien, asseyez-vous ! dit le pasteur. « Et, pour l'aider dans son embarras en lui don-

« nant un peu de temps, il ajoute : Comment « cela va-t-il chez vous ?

« — Cela ne va pas très bien, répond Per « Hansson. Et il se gratte un peu la nuque tout « en tenant la casquette à la main. Je voulais « justement dire à monsieur le pasteur que ma « femme expira ce matin à cinq heures... oui, « voilà ce qu'elle a fait.

« — Expira ?... répète le pasteur, regardant à « la dérobée et avec une sorte d'horreur le ves- « ton gris. Mais il me semble que je n'ai pas « entendu dire qu'elle fût malade ?

« — Non, elle n'a été au lit que pendant trois « jours, mais elle n'avait pas été réellement en « bonne santé depuis plusieurs années.

« — Quelle était sa maladie ?

« — Oh ! c'était une maladie douce.

« — N'aviez-vous pas consulté le médecin ?

« — Oui, le docteur est venu hier, mais cela « n'a servi à rien.

« Il y eut un instant de silence pendant lequel « Per Hansson maniait toujours sa casquette, ne « sachant évidemment s'il devait rester ou s'en « aller. Il manquait d'expérience en ces sortes « de choses.

« Le pasteur se sentait aussi un peu embar- « rassé, car si cela était du chagrin, c'était au « moins un genre de chagrin auquel la forme « habituelle de consolation ne convenait pas.

« — Est-ce que vous ne voulez pas prendre « un verre de bière ? dit-il pour terminer une « longue pause qui, jusque-là, n'avait été cou- « pée que par la respiration enrhumée de Per « Hansson.

« — Merci, répondit le veuf avec son accent « lent et large. Ça serait peut-être bon de pren- « dre quelque chose pour chasser le chagrin.

« Il but son verre de bière et remercia le pas- « teur avec son salut gauche et oblique. »

. . . . . .

II

Ernst Ahlgren ne traite pas toujours avec sévérité ses pauvres modèles paysans. En bien des récits, elle nous fait sentir, sous leurs dehors ingrats, de la beauté morale. La nouvelle intitulée *Au lit de mort,* nous montre une brave femme, maîtresse d'un paysan veuf, à qui elle a donné trente ans de sa vie. Elle a bataillé contre la misère avec lui, a élevé ses nombreux enfants, et refuse d'accepter le mariage *in extremis* qui lui est offert. Elle préfère rester la « pierre de scandale », être méprisée, insultée par les villageois pieux et austères.

Pressée de questions au sujet de son refus, elle avoue qu'à vingt ans, elle a commis une faute,

a été en prison... Elle n'est pas digne d'être épousée par son maître ! Aucun pardon ne vaincra sa résistance.

Plusieurs de ces nouvelles arrivent à l'émotion par les moyens les plus sobres, sans le moindre mot sentimental. C'est là vraiment un art sain et robuste, et l'on conçoit que ces petits volumes de *Récits de la vie du peuple* soient goûtés aujourd'hui autant, ou même plus, qu'à l'heure où ils parurent. L'auteur n'a suivi en les faisant aucune mode littéraire, elle n'a pris conseil que de la vie réelle et de sa propre nature.

Cette nature, si on la jugeait par cette œuvre seule, donnerait une impression de parfaite santé. Il faut, pour écrire ces récits, avoir l'esprit droit, l'œil clair, la main sûre. Ernst Ahlgren avait donc tout cela, du moins à de certaines heures. Elle avait aussi, elle avait par-dessus tout une conception de l'art élevée et vigoureuse. Rien ne lui inspirait de plus vives colères que la littérature mondaine, avec la fausseté de son idéal élégant :

« J'étais hier dans un beau salon d'hôtel, lisant « un roman mondain... je suis prise de haine ! « Cette phrase entendue un jour : « Comment « peut-on causer avec une bonne ? » me re- « vient comme un *leitmotiv*... Je me suis enfuie, « j'ai couru dans la campagne m'asseoir sous « un arbre, j'y suis plus à mon aise que dans « les salons... Je les hais, je hais ces apôtres

« d'un faux raffinement ! Loin d'ici ! Ma poi-
« trine se gonfle d'une ardente aspiration vers
« mon travail, vers ma pauvreté, vers ma soli-
« tude. J'appartiens à la classe inférieure dans
« la littérature, je suis de ceux qui vivent pour
« travailler, non pour jouir... je me sens en
« *blouse*. Je déteste leur art mondain avec sa
« pauvre petite sentimentalité qui se surexcite
« par la vanité et les mots vides ! Je déteste cet
« esprit de flirtation qu'il faut tenir sans cesse
« au chaud comme la bouteille de café. Je dé-
« teste cette faiblesse qui aime les chiffons parce
« qu'on ne peut pas aimer l'être qui est dessous,
« qui par des mensonges écarte ce qui lui paraît
« être la laideur. Je le déteste, ce jeu de l'ima-
« gination avec des sentiments châtrés !... Je
« vous comprends pourtant, pauvres jeunes gens
« sans moelle, et j'ai pitié de vous... Mais je dé-
« clare la guerre à vous et à votre art, aussi long-
« temps que je pourrai écrire et penser ! »

Détestant si fort l'art mondain, Ernst Ahlgren se prétend naturaliste, réaliste. En Suède, comme en France, cette théorie, vers 1880, semblait faire partie de l'ensemble des doctrines des libres esprits, et elle était vivement combattue par les conservateurs. Ernst Ahlgren fut très fort attaquée par eux pour avoir peints des choses « laides et horribles ». On eût dit que les esthétiques traditionnelles participaient des croyances tradition-

nelles : elles trouvaient les mêmes assaillants et les mêmes défenseurs.

Mais si la théorie dite *naturaliste,* devait conduire en France à de réels excès ; si elle devait substituer à un type conventionnel de beauté un type de laideur non moins conventionnel ; si surtout elle devait mener, pour un certain temps, à des œuvres d'un matérialisme grossier, niant de parti pris toute la noblesse morale de l'homme, une telle conception était bien loin de l'esprit d'Ernst Ahlgren. Bien loin aussi de l'esprit de ces grands idéalistes scandinaves : Strindberg, Bjornson, qu'en leur pays on a parfois qualifié de réalistes, par un bien singulier abus des mots. Il ne semble pas qu'il y ait eu en Suède un seul *réaliste* au sens où nous l'entendons. A quelque moment, toujours, le Scandinave est repris par le rêve. Ernst Ahlgren, en tout cas, était bien loin de l'esthétique qui inspirait les *Sœurs Vatard,* quand elle affirmait que :

« Si on ne peut écrire de façon à ce que les hommes deviennent meilleurs après avoir lu, il ne vaut pas la peine d'écrire ! »

Par *naturalisme,* elle entendait simplement ce que tout le monde aurait dû entendre : Sincérité, observation directe de la vie, sans parti pris d'esthétique. Elle affirmait avec raison qu'il n'y a pas de beauté ou de laideur sans mélange.

« Dans le plus noir tableau, il y a une tache « de lumière que nous n'avons pas su voir... »

« La légende raconte, écrit-elle, que Jésus pas- « sait un jour devant le cadavre d'un chien. Tous « détournaient la tête avec horreur. Lui seul re- « garda la bête morte et dit en souriant triste- « ment : « Mais il avait de bien jolies dents « blanches !... » J'aime ce qui fait aimer les choses « laides et tristes, j'aime la sympathie qui rap- « proche des objets et des êtres méprisés. »

L'idéal artistique d'Ernst Ahlgren était donc sain et élevé, et elle ressentait d'ardents enthousiasmes devant les œuvres qui lui semblaient réaliser cet idéal. Elle écrit à propos d'un nouvel ouvrage de Strindberg :

« J'aime tellement ce livre que les larmes m'en « viennent aux yeux ! Je voudrais l'avoir sous « mon oreiller et le caresser de la main en me « réveillant... Il s'agit là seulement d'une vieille « femme : et cela est si simple, sans un orne- « ment, sans une théorie, sans une attaque ! « C'est un morceau de vie soulevée de la main « la plus légère, et transporté dans un cadre « tout uni, le plus petit des cadres : mais c'est « cela que j'appelle de l'art. Il n'a plus pensé « au public, il a écrit pour lui-même, c'est ce « qu'il y a de chaud et d'humain en lui qui s'est « fait jour. Les théories passent mais ce qui est « pris au fond de l'humanité reste toujours. »

La nature était aussi pour Ernst Ahlgren une source de joies profondes. Nous lisons dans son journal d'avril 1886 :

« Quelle journée de printemps aujourd'hui ! « fine et pleine de langueur. La nature a l'air « d'attendre, tout paraît arrêté. Le ciel est cou- « vert, et c'est comme une douceur d'un blanc « gris métallique. Pas la plus légère brise, c'est « silencieux. Pas de gazouillis de moineaux, et « le coq ne chante que de temps en temps, avec « de longs intervalles de silence, et cela paraît « si lointain, si voilé, qu'il me semble que ce « n'est pas mon oreille qui perçoit le bruit. J'ai « marché là-dedans dans mes pensées, et dans « tout mon corps je ne sentais aucune douleur, « aucune gêne, un calme bien-être m'enveloppe « comme d'un vaste et chaud manteau. Il faut « garder le souvenir de jours comme ceux-ci, « où on se sent les bras pleins de richesses... « C'est une paix dans mon âme comme si j'étais « fondue dans la nature. Un état plus harmo- « nieux ne peut être conçu par un esprit hu- « main !... »

Ne semble-t-il pas, en effet, qu'Ernst Ahlgren avait les bras « pleins de richesses » ? Une vive intelligence, un talent vigoureux, le sentiment de l'art et celui de la nature ; n'y a-t-il pas là de beaux éléments de bonheur et de vie ?

Elle eut, de plus, comme nous le verrons, la

rare fortune de l'amitié vive et fidèle d'un frère intellectuel qui partagea plusieurs années de son existence. Et pourtant, cette belle affection, nous ne la comptons pas parmi ses raisons de vivre. La nature d'Ernst Ahlgren était ainsi faite qu'elle retira de cette amitié des douleurs en même temps que des joies. Autant ses relations avec la nature, les choses, les hommes pris dans leur ensemble, sont normales, saines, bien établies ; autant ses relations personnelles avec les êtres qui l'entourent sont difficiles, mal équilibrées, produisent à tout instant des malentendus et des souffrances.

Voyons donc ce qu'était Ernst Ahlgren dans sa personne physique et morale, dans ses relations avec sa famille, ses amis, dans les événements particuliers de son existence. C'est là que nous trouverons sans doute les raisons qu'elle eut de mourir.

III

Et d'abord, rendons-lui son véritable nom, car Ernst Ahlgren n'est qu'un pseudonyme littéraire. Victoria Bruzelius, qui devint en se mariant Victoria Benedictsson, était fille de Thure Bruzelius, d'une célèbre famille de pasteurs.

Celui-ci avait eu d'abord le désir d'entrer dans l'armée, et s'était vu contraint par les circonstances à mener la vie de propriétaire terrien.

De sa vocation contrariée, il lui était resté le goût d'une vie physique très active. Avec lui, Victoria apprenait à monter à cheval, à tirer au pistolet : « Il me traitait tout à fait comme si j'avais été un garçon. »

Ce descendant de pasteurs, militaire manqué, n'était pas un ascète ; il trompait sa femme, et lui faisait seulement la concession d'en éprouver quelquefois des remords. Quand il les exprimait l'épouse vertueuse, austère et dure, le recevait fort mal. En elle vivait l'âme d'un pasteur rigide, de ceux qui parlent plus volontiers des colères de la Bible que des douceurs de l'Evangile :

« Ma mère me faisait pendant de longues « heures lire tout haut l'Ecriture. J'ai appris d'elle « à craindre Dieu, non à l'aimer... Ma mère était « toujours tragique, fortement tragique, sans « larmes. Je ne l'ai jamais vu pleurer. Elle pré- « tendait qu'elle avait pleuré autrefois, mais cela « me paraissait aussi invraisemblable que les « miracles bibliques, auxquels je ne croyais pas « non plus. »

Le ménage était fort désuni et vivait même pendant de longues périodes tout à fait séparé. Une courte réconciliation se produisit au moment du mariage de la sœur aînée, et Victoria dut le

jour à ce bref rapprochement. Quand elle naquit, la haine était déjà revenue, et les parents se querellèrent au sujet de son nom. Victoria attache à cette circonstance une importance un peu superstitieuse :

« Je suis venue sans motif dans la vie, aussi « je n'ai jamais pu y bien trouver ma place... le « fil qui lie à l'existence est plus fragile pour « moi que pour les autres. »

A coup sûr il est pénible de naître d'un couple désuni ; mais combien d'entre nous, et des meilleurs, ont connu cette souffrance ! Et ne naît-on pas toujours « sans motif ? »

Victoria eut une fort triste enfance. Elle préférait de beaucoup à sa mère son père, d'humeur changeante, parfois gai et spirituel, parfois violent et mélancolique, conteur de belles histoires, guide de grandes promenades.

La mère eut pourtant son influence. Elle fit de sa fille l'héritière de ses principes de morale : morale rigide, tout d'une pièce, surtout en ce qui concerne les choses de l'amour. Ses principes un peu surannés contrastent parfois avec la liberté et la largeur d'esprit dont Ernst Ahlgren fait preuve à tout autre point de vue. Quand elle écrit dans son *Journal* que « le bonheur ne peut se trouver que dans le mariage et jamais dans l'union libre », c'est l'esprit de Mme Bruzelius qui est venu guider sa plume.

Entre ses parents ennemis, l'enfant devait parfois ruser, même mentir, pour ne blesser personne. Elle en souffrait cruellement : « De là vient mon amour pour la vérité, qui va parfois jusqu'à la brutalité. »

Dans cette situation fausse, elle trouvait très dur d'être « une fille », de se voir si longtemps contrainte à la dépendance. Qu'il eût été bon d'être « le garçon de papa ! » C'était seulement en cachette qu'on pouvait aller faire des expéditions dans la campagne, manger, coucher chez les paysans, ce qui était pour Victoria la grande joie !

Toute jeune, elle préféra la société des frustes habitants de la plaine de Tellengord à la « bonne société » que sa mère eût voulu lui voir fréquenter. Elle aimait, comprenait ces paysans aux sentiments simples, à la vie dure et laborieuse. Au contraire, la vie des femmes de la « bonne société » lui paraissait intolérable. Convention, mensonge, absence de tout travail sérieux, par-dessus tout, esclavage moral et social, tout cela révoltait Victoria comme cela révoltait à la même heure une foule d'esprits féminins de son pays. Mais comme elle était une silencieuse, une concentrée, cette révolte, chez elle, se traduisait en douleur. Et en une douleur de forme toute spéciale : une honte brûlante d'appartenir à ce sexe inférieur ! Elle l'exprime vivement dans une nouvelle intitu-

lée : *Dans les ténèbres*. Elle ressent une sorte d'horreur de son sexe impur et menteur, elle ne peut voir sans répulsion une femme se déshabiller!

Comme un tel sentiment est évidemment puéril et morbide, on en sourirait si on ne le sentait douloureux. Il fait partie en effet des symptômes anormaux qui, depuis la jeunesse de Victoria, pouvaient faire redouter sa fin tragique. Elle souffre d'une maladive humilité. Elle rougit non seulement d'être femme, mais d'être gauche, ignorante et laide. Sur ce dernier point, son erreur est certaine. Fillette elle était, il est vrai, « grande et maigre, mal vêtue des robes fanées de sa sœur aînée », mais ses portraits nous montrent une belle figure aux traits réguliers, aux larges yeux noirs et brûlants. Pour son ignorance, elle l'exagère ; car, s'il est exact, comme elle le remarque, que « personne, famille ni Etat, n'a dé« pensé un sou pour son instruction, et qu'elle a « dû se contenter de miettes... », le grand travail auquel elle s'est personnellement livrée a valu largement une éducation universitaire. Elle attache à ces études classiques qui lui ont manqué une importance excessive. C'est pour elle un des éléments de cette supériorité masculine « à laquelle elle croit, dit Lundegard, aussi fortement que Strindberg. »

« Je me tiens comme une mendiante, dit-elle,

« au pied de l'arbre de la science dont je ne pour-
« rai jamais atteindre les fruits ! »

Elle connaît cependant à merveille plusieurs langues vivantes et plusieurs littératures, mais cela ne compte pas à ses yeux et son ignorance l'écrase.

« Elle savait qu'elle ne savait rien, dit Lundegard, mais elle ne savait pas que c'est le commencement de la sagesse. »

Son provincialisme aussi, son accent scanien, ses manières gauches, lui faisaient honte. Elle tombait à ce point de vue dans une contradiction assez ordinaire chez les gens qui méprisent le monde : ils voudraient cependant pouvoir y briller. Victoria évidemment n'avait pas ce qu'il faut pour cela. Avant tout elle éprouvait à s'exprimer une difficulté torturante. Non qu'elle manquât de rapidité de conception, ni du sens de l'humour, elle était même fort spirituelle. Mais quand il fallait exprimer ses sentiments, surtout dans une circonstance importante, surtout à ceux qu'elle aimait, une contraction nerveuse l'étreignait, la rendait muette. Disait-elle quelques mots, le son de sa voix la frappait étrangement :

« Le son de ma propre voix, dit-elle, agit sur
« moi d'une façon étrangère et effrayante. Cette
« voix sans âme, qui n'a rien de commun avec
« moi-même, n'a pas un seul accent pour ce que
« j'éprouve... C'est si amer que je ne puis le dire !

« Dans tout ce qui touche à ma vie intime, je « subis les mêmes souffrances que si j'étais « muette. Je n'ose pas toucher aux nuances déli- « cates de mon âme avec cette voix. Sa banalité « monotone rend tout ce qui était frais et vivant, « fané et mort. Je me tais. »

Elle se tait. La difficulté qu'éprouve tout être humain à communiquer ses sentiments profonds devient pour elle insurmontable, absolue. Il est dur d'entrer dans la vie avec une telle maladie morale, que la maladie physique allait bientôt venir aggraver.

A seize ans, nous l'avons dit, Victoria Bruzelius, sentant avec raison que le travail seul équilibrerait sa nature inquiète, voulut aller étudier la peinture à l'Académie des Beaux-Arts de Stockholm. Ses parents s'y opposèrent. Elle entra alors comme institutrice dans la maison d'amis de sa famille, et, en trois ans de travail, économisa la somme nécessaire à son entretien d'une année à Stockholm. Elle renouvela alors sa demande, mais se heurta au même refus. C'était une question de principe : une jeune fille de bonne famille ne pouvait devenir artiste.

Cette résistance causa à la jeune fille une excessive douleur. Combien d'artistes pourtant, hommes ou femmes, ont trouvé au début de leur carrière cette même difficulté ?

Puisqu'elle était (et elle l'avait prouvé) en état

de gagner sa vie, elle pouvait, à sa majorité, suivre la voie qu'elle avait choisie. L'existence n'était pas perdue par ce désaccord familial ! Elle en jugea autrement, l'avenir lui parut à jamais barré, le bonheur impossible. Un flirt à peine ébauché l'année précédente, terminé par un malentendu et un départ, laissait à la naïve jeune fille l'impression qu'elle avait épuisé toute faculté d'amour. Elle commit une sorte de premier suicide en acceptant, malgré les justes remontrances de ses parents et de ses amis, la main de M. Benedictsson, receveur des postes et directeur de la Banque à Hörby, de vingt-cinq ans plus âgé qu'elle, veuf et père de cinq enfants !

Elle regretta, dit-elle, sa décision aussitôt prise, et pria le fiancé de lui rendre sa parole. Mais, comme il s'y refusait, elle se crut liée par sa promesse.

Rien pourtant ne la contraignait à une telle folie, et quand, saisie de dégoût et d'horreur par la révélation de l'amour physique en de telles circonstances, elle exhale d'amères plaintes contre la société et les conditions du mariage moderne, nous concevons contre elle un peu de mauvaise humeur. Que n'a-t-elle épousé un jeune homme ? Le roman intitulé *Pengar* (*Argent* aurait beaucoup moins d'âpreté ! Car c'est dans ce roman qu'elle devait exprimer les premières rancœurs de sa vie conjugale. Le réveil de son héroïne, le

lendemain des noces, près du mari indifférent hier, aujourd'hui physiquement détesté ; son long sanglot navré de douleur et de honte... tout cela, on le sent, a été cruellement vécu.

Mais le roman ne devait paraître qu'en 1884. En 1880, Victoria n'exprima pas ce qui se passait dans son âme. Nous savons seulement, par quelques mots du *Journal,* que l'idée du suicide lui apparut fréquemment dès cette époque.

IV

Elle était partie avec son mari pour le village de Hörby, en Scanie. C'était un tout petit village, perdu dans une campagne lointaine ; privé à cette époque de toute communication avec les centres habités.

Vingt maisons y étaient rangées au bord d'un petit ruisseau dans la plaine. L'église blanche élevait le chapeau de sa tour entre le presbytère et l'auberge. La maison du receveur, la troisième à gauche, avait deux étages et un jardin, et donnait d'un côté sur l'étroite ruelle qui conduisait à sa librairie. Deux allées ombragées de très grands arbres : l'une de châtaigniers, l'autre d'ormes et de frênes, virent passer mille fois la longue et mince silhouette de Victoria Benedictsson qui,

lentement, promenait dans cette paix le tumulte de sa vie intérieure.

Les premières années furent terribles : elle se sentait murée. L'erreur de son mariage était irréparable, car sa conception monogamique était telle qu'elle lui interdisait le divorce autant que l'infidélité. La maladie vint bientôt aggraver un état moral de mélancolie profonde. De ses deux enfants, nés douloureusement, l'un mourut en bas-âge. Et (bien qu'une telle façon de sentir inspire de la répulsion), il faut bien noter que Victoria avoue avoir ressenti peu de chagrin de la disparition du petit être ! Né d'une union qui lui inspirait de l'horreur physique, il n'avait pu conquérir sa tendresse.

Le fait est d'autant plus étrange que Victoria n'avait pas d'animosité à l'égard de son mari. C'était un brave homme. Dans diverses lettres, elle le nomme le *bon père,* et elle montre aux cinq enfants qu'il avait eus de son premier mariage, une tendresse qu'elle ne pouvait éprouver pour ses propres enfants.

Renonçons à expliquer, et surtout à juger, de semblables anomalies. Peignons seulement dans sa vérité un douloureux type humain.

A Hörby, pendant les premières années, Victoria se cherche avec angoisse. Désireuse d'accomplir tous ses devoirs, elle est une parfaite ménagère. Elle tricote en lisant. Elle inscrit sur son

Journal, avec satisfaction, que la fabrication des saucisses s'est effectuée vite et bien. Elle gère la librairie, mais ce commerce est peu important : on y vend des catéchismes et des calendriers. Une petite table à jeu suffit comme comptoir, et servira bientôt en même temps de table à écrire. Le jour du marché seulement la petite boutique s'anime, Victoria reçoit les clients et se livre à des observations qui lui serviront pour ses œuvres futures. Une très touchante nouvelle : *Les Béquilles,* a pour cadre la petite librairie.

Victoria apprend aussi le travail de la banque : elle dessine, peint, donne des leçons de musique, s'occupe des enfants de son mari, pour lesquels elle est à la fois une camarade et une institutrice. Ces enfants l'aiment et l'admirent. Sa belle-fille, mariée plus tard à l'écrivain Geijerstamm, restera sa meilleure amie.

Et pourtant, malgré tous ces efforts d'activité, la tristesse la ronge. Elle commence à écrire : de courtes nouvelles, d'abord refusées, puis accueillies dans quelques revues, et se voit de ce fait blâmée par son mari et par le petit entourage provincial. Elle est d'ailleurs à Hörby, dans ce « trou de souris » qu'elle aime quelquefois, qu'elle maudit à d'autres heures, si loin de tout mouvement littéraire et intellectuel ! Elle se sent dans un désert.

Une grave maladie survient en 1881 : une

affection de l'articulation du genou, qui semble de nature tuberculeuse. Une opération est nécessaire. La jeune femme, refusant le chloroforme, la subit stoïquement. Deux années entières elle reste couchée, constamment reprise de fièvre, plusieurs fois en danger de mort.

A ce moment, celle qui devait, si peu d'années après, quitter volontairement la vie, l'eût cruellement regrettée. Elle s'est dépeinte en un récit, transcrit par Lundegard, qui nous montre une femme couchée et mourante, regardant à travers la fenêtre son petit jardin envahi par les herbes et brillant de soleil. La douceur de la nature la pénètre plus que jamais, et elle pense avec angoisse qu'une partie de cette beauté va mourir avec elle « puisque nul ne verra plus ce tableau « avec les mêmes yeux, nul n'en jouira plus avec « le même cœur ».

Cependant l'heure de Victoria Benedictsson n'était pas venue. Elle quitta son lit de douleur, reprit une vie à peu près normale. Mais elle était boiteuse pour toujours.

C'en était fait de l'exercice physique, du cheval, des longues courses qu'elle avait aimées : pour toujours elle devait traîner sur des béquilles, sa « longue taille spectrale » surmontée du visage pâle aux yeux plus douloureux et plus brûlants.

Au plus dur moment d'une telle crise, Victoria avait vu venir à elle l'être qui allait tenir la plus

grande place dans les dernières années de sa vie : elle avait fait la connaissance d'Axel Lundegard.

C'était le fils aîné du pasteur de Hörby; il était alors étudiant à Stockholm, il avait dix-neuf ans, Victoria trente et un. Lundegard a écrit le récit de leur première entrevue :

« Le visage de Victoria Benedictsson, sur le fond « blanc du lit de malade, apparaissait comme « usé, transparent, presque immatériel, portant « des traces de souffrance profonde. »

Cette première entrevue fut froide et silencieuse. La jeunesse de Lundegard le rendait timide, et Victoria, nous le savons, ne pouvait pas parler! Heureusement pour cette intimité naissante, les amis furent tout de suite séparés. Axel retourna à Stockholm, et Victoria, qui retrouvait la plume à la main l'honnête franchise de sa nature, entama bravement la correspondance :

« Camarade! je sais que nos opinions, sur bien « des points, sont les mêmes, que nous combat- « tons le même combat, que vous appartenez au « groupe subversif de la *Jeune Suède*... En fût-il « autrement, cela ne m'empêcherait pas de vous « tendre la main, car l'esprit de parti est ce que « je déteste le plus ! L'honnêteté, l'effort vers « la vérité, l'effort pour n'être pas infidèle à soi- « même... avec cela nous nous entendrions tou- « jours! »

Axel répondit sur le même ton. Il eut le rare mérite de comprendre, lui si jeune, la haute valeur de cette âme compliquée. Une correspondance s'établit, puis des confidences littéraires, puis une collaboration constante. Des chapitres de *Pengar* firent le voyage de Hörby à Stockholm, les œuvres de Lundegard furent envoyées à Victoria. Chacun annotait longuement les manuscrits de l'autre. Après des mois, des années de ce travail, « il y eut, dit Lundegard, une masse commune, où « on ne pouvait plus discerner qui avait apporté « ceci ou cela ».

Renseignée, encouragée par son ami, délivrée de la solitude intellectuelle, la jeune femme travaillait avec courage. *Pengar, Fru Marianne*, les premiers *Récits de la vie du Peuple* furent publiés en 1884 et 1885. *Pengar* (l'Argent) eut le vrai succès : celui qui s'affirme victorieusement après des polémiques et des attaques. Mais ce succès, à notre avis, fut de moins bon aloi que celui des autres ouvrages d'Ernst Ahlgren. C'était là, pour reprendre le si juste principe exprimé par l'auteur lui-même, une de ces œuvres d'attaques et de théories qui passent, non pas une de ces œuvres profondément humaines qui restent. Et même, en tant que théorie, la théorie exposée dans *Pengar* ne se tient pas très bien. L'auteur s'élève avec raison contre les mariages d'argent, avec excès contre la prétendue ignorance com-

plète des réalités physiques dans laquelle on élève les jeunes filles. Elle attribue à cette *conventionnelle pruderie* (qui causa, dit-elle, son infortune personnelle) un trop grand nombre de malheurs.

Si le mal existe, c'est seulement pour un petit groupe de jeunes filles bourgeoises (car les filles du peuple connaissent assez tôt la vie!) et il est rare que cette ignorance relative les amène à étouffer complètement l'instinct. Agnès, plus naïve pourtant que Victoria Bruzelius, savait bien refuser d'épouser un barbon! Et s'il faut cependant admettre que les jeunes filles resteront, tant qu'elles seront pures, ignorantes d'elles-mêmes et sujettes à l'erreur, on n'aperçoit guère à cela de remède, car l'éducation théorique la plus hardie ne supplée en rien à l'expérience.

Victoria veut-elle que les filles vivent avant le mariage aussi librement que les garçons ? Ce serait le seul remède au mal qu'elle déplore. Mais, à Lundegard, qui lui pose la question, elle répond avec horreur :

— Non! non! Si l'égalité devait consister en ce que les deux sexes soient aussi vicieux l'un que l'autre, j'aimerais encore mieux ce qui existe.

Le sens général du roman se dégage mal, et les caractères n'en sont pas originaux. Son succès, cependant, s'explique. Si le mariage d'argent est un vieux thème, connu en tous pays et de tout temps, il avait une particulière actualité, il y a

trente ans, en Suède. Les familles très nombreuses, où l'élément féminin dominait, s'appauvrissaient beaucoup, et les carrières indépendantes s'ouvraient alors difficilement aux femmes. Que de filles vendues à l'acheteur conjugal! Le cri de dégoût et de révolte de Selma, l'héroïne de *Pengar,* devait trouver dans bien des cœurs féminins un douloureux écho.

Les fières vierges du Nord ne voulaient plus être vendues! Comme Selma, comme toutes les féministes suédoises, elles demandaient qu'on reculât pour la femme l'âge légal du mariage. Comme elles, repoussant l'union sans amour qu'elles jugent dégradante, elles se jetaient au travail libre, avec un sentiment de délivrance et d'orgueil.

Dans *Pengar,* dans son second roman intitulé *Fru Marianne,* dans bien des pages du *Journal,* Victoria fait ressortir vivement l'humiliante condition de la femme. Elle raille ce qu'elle appelle le système du harem occidental :

« La femme est gardée comme un article pré-
« cieux en vue de l'acheteur éventuel. Elle ne vit
« pas la vie à ses propres risques, on dirait que
« sa vertu est comme un emprunt fait à la morale
« publique, qui à cause de cela laisse un détective
« sous forme de chaperon la surveiller partout!...
« Si elle est séduite, c'est un vol fait à la collec-
« tivité! »

Quand sera-t-elle responsable d'elle-même? Quand sera-t-elle, par une éducation égale à celle de l'homme, affranchie du mépris protecteur de son compagnon? Quand pourra-t-elle, gagnant sa vie, ne plus se marier par nécessité économique et choisir selon son cœur?

Ces idées se retrouvent dans la plupart des romans féminins de la même époque. Ce qu'Ernst Ahlgren y apporte de personnel, c'est cette ardeur douloureuse, et comme farouche, qui l'anime quand elle note ses propres sentiments. Dans ces romans imparfaits, trop subjectifs, il y a des pages émouvantes.

Les luttes de plume, l'activité littéraire, le succès, apportaient à la vie de Victoria un précieux aliment. Sans doute, Mme Benedictsson restait malheureuse et solitaire. Mais ce personnage imaginaire récemment créé : Ernst Ahlgren, la sortait puissamment d'elle-même. Elle lui attribuait ses succès, ses joies, l'amitié de Lundegard. En écrivant à ce dernier, elle signait presque toujours: « Ton ami, Ernst. »

Comme elle ne trouvait dans son entourage aucun conseil, aucune sympathie pour les occupations qui étaient venues remplir le vide de sa vie, l'amitié du camarade littéraire, du collaborateur, tenait de plus en plus de place. Depuis 1883, sa vie est si étroitement liée à cette amitié; son histoire, qui ne contient plus d'événements, qui n'est

qu'une évolution sentimentale à dénoûment tragique, tient tellement tout entière dans la correspondance et la collaboration avec Lundegard, que nous devrons, pour la raconter, suivre presque exclusivement le journal laissé par Victoria et publié l'été dernier par son ami. Et ici une digression s'impose. D'où vient ce journal si intime? Pourquoi Lundegard, qui n'en avait d'abord publié, dans *Elsa Finne,* que quelques fragments enveloppés d'une fiction romanesque, s'est-il cru obligé, après vingt ans, de le livrer au public?

Il faut répondre à cette question avant de poursuivre, pour bien déterminer les relations de Lundegard et de Victoria.

V

Ici il faut d'abord avouer que le monde littéraire, même en Suède, n'est pas dépourvu de malignité. Axel Lundegard peut en témoigner. Il s'est trouvé de bons confrères pour déclarer que, dans la collaboration, la morte avait apporté toute la partie originale; on ajoutait même dans l'intimité que les papiers laissés par elle n'avaient pas été inutiles à la confection des ouvrages signés ultérieurement par le jeune écrivain seul...

Si ces racontars empoisonnés ont suivi Lundegard dans sa carrière et s'il en a éprouvé quelque tristesse, il peut heureusement, pour se consoler, relire le dernier adieu de son amie :

« Tu as été pour moi plus que parents, amis, « famille... Tu as été si bon que je ne peux te « remercier. »

La conscience d'avoir adouci cette courte existence, d'avoir été fraternellement aimé par cette femme supérieure et malheureuse lui font certes oublier toutes les amertumes. Ne le connût-on que par sa préface au journal, et par les courts récits pleins de tact et de cœur dont il en a ponctué les chapitres, on sent en Lundegard de l'élévation et de la bonté. La calomnie n'a pu l'atteindre. Il a pris d'ailleurs un parti héroïque, le seul qui pût désarmer les critiques féroces. Surmontant des scrupules (pourtant bien légitimes), il a tout livré au public : les lettres, les confidences littéraires ou sentimentales : « Jugez-nous au grand jour. »

En agissant ainsi, Lundegard nous donnait un document littéraire et psychologique de premier ordre. Il accomplissait aussi un acte de courage et de franchise dont il lui faut savoir gré et devant lequel peut-être plus d'un Latin eût reculé. En effet, dans les relations entre les deux amis, la différence des âges, des natures, du genre de vie, avaient créé parfois des heurts, des froisse-

ments. Dans le cœur de la femme malade et solitaire, cette amitié unique avait pris forcément plus de place que dans la vie active, variée, du très jeune écrivain. Les sentiments de Victoria étaient donc montés à un degré d'exaltation que n'atteignaient pas toujours ceux de Lundegard. Elle souffrait cruellement du moindre signe de froideur, ou de ce qu'elle interprétait ainsi ; elle s'en plaignait dans son journal avec une ardeur passionnée :

« Tout est froid et mort entre nous... Ah! Dieu, je ferais tout au monde, je vendrais mon âme pour rallumer l'étincelle! J'y parviendrai, non par des lettres, mais par le travail, qui est notre vrai point de jonction... En attendant, je souffre comme si quelqu'un de cher était mort, s'était englouti dans l'eau du passé. »

Un Latin eût craint peut-être, à la place de Lundegard, de jouer le rôle (qu'on tient pour ridicule) de l'homme *trop aimé*. L'écrivain suédois n'a pas eu cette pensée.

Ailleurs, Victoria, souffrant par lui sans qu'il en soit coupable, le critique avec âpreté. Elle l'accuse notamment d'être « un faux démocrate, un radical phraseur qui crie pour le peuple », alors que le peuple lui est tout à fait étranger. Il publie sans atténuation ces critiques. Il sait qu'en montrant toute la vérité, il n'en ressortira rien qui soit défavorable à Victoria ni à lui-même. Il a

raison. Avec ses inégalités, ses imperfections humaines, leur amitié est belle et les honore tous deux.

Lundegard comprend admirablement son amie. Sa difficulté à s'exprimer, son aspect parfois raide et glacé ne le trompent pas. Il sait que « sous cette froide apparence se cachait son âme passionnée, « comme un de ces jardins sous-marins des Sagas qui cache sous la glace sa richesse de végétation tropicale, inconnue aux pays du Nord ».

Mais cette glace à travers laquelle il aperçoit la riche floraison de cette âme, cette glace a toujours subsisté entre eux deux. Malgré des années de collaboration constante, malgré une correspondance du ton le plus intime et le plus familier, il n'a jamais pu la briser, intervenir personnellement dans le drame de cette existence. Comme à travers une glace, il a vu les souffrances de Victoria, ses préparatifs de mort ; il l'a vue pour ainsi dire tenant son arme... et immobilisé comme dans les cauchemars il n'a pas même pu faire un geste pour la lui retirer des mains.

C'est là, on peut en être certain, la seule amertume que laisse à Lundegard le souvenir de son amie. Mais (le Journal va nous en fournir la preuve bien certaine) les causes de cette mort étaient profondes. Elles dérivaient de la nature même de Victoria, du douloureux contraste entre ce corps malade et cette âme insatiable. Elles dé-

rivaient de sa sensibilité excessive: « Sur le « cœur, écrit-elle, à l'endroit où les autres ont des « côtes et de la chair, je n'ai qu'une simple « peau! »

Elles dérivaient enfin d'un état physique morbide, d'une névrose qu'elle peint elle-même avec une rare faculté d'observation. Elle a des descriptions de l'angoisse qu'un médecin pourrait signer. Elle portait donc son arrêt de mort en elle-même, nul n'en eût empêché l'exécution. Lundegard lui a du moins adouci les dernières années.

VI

Depuis qu'elle s'était relevée de sa longue maladie, la vie de Victoria avait changé. Elle avait exigé et obtenu des siens une plus grande indépendance. Le chemin de fer, établi à Hörby, avait mis le petit village en communication avec le monde. Victoria avait été à Copenhague, à Stockholm. Elle y avait éprouvé des jouissances intellectuelles, elle y avait créé des relations. L'écrivain Geijerstam, qui devait épouser sa belle-fille, le romancier norvégien Jonas Lie et sa femme

étaient avec elle en rapports amicaux. Ce contact avec la société, avec les gens de lettres, avait eu l'avantage de guérir un peu son excessive humilité. En se comparant, elle s'était mieux jugée :

« Je ne suis pas un génie, écrit-elle dans le « journal, mais il y a en moi quelque chose de so- « lide sur quoi on peut bâtir. J'ai assez de per- « sonnalité et une volonté assez forte pour ne pas « disparaître sans laisser ma petite trace. »

Elle avait fait, en voyant plus de monde, d'intéressantes observations, et cela était indispensable à sa curiosité de la vie :

« J'ai lu des tas de livres; mais, ah! Seigneur, « qu'est-ce qu'on y apprend? Tout ce qu'on peut « avoir de personnel, c'est la vie qui vous le donne, « avec la douleur et la joie. »

Elle observe donc, et elle sait s'imprégner des points de vue divers, regarder les images du monde, différentes en chaque cerveau. Elle déclare n'avoir pas d'esprit de parti, ne pas se soucier des théories, des idées abstraites :

« Je ne veux pas convertir mon temps, je veux « le comprendre et le peindre... J'ai toujours l'air « de tout concéder à celui qui me parle: c'est que, « tant que je suis dans son esprit, je vois qu'il a « raison à son point de vue. Ce n'est pas fausseté, « ni absence de préférences personnelles; mais je « me sers de ces préférences pour mon usage « privé, dans ma conduite, je n'ai aucun désir

« de les inoculer aux autres... Il faut que j'étan-
« che ma soif en tâchant d'absorber la personna-
« lité de celui qui est en face de moi. Je ne cherche
« pas à lui donner, je veux recevoir. J'ai besoin
« d'étoffe, d'étoffe, d'étoffe! »

Rentrée au logis avec son ample provision d'étoffe, elle aurait dû trouver le travail et la paix. Mais elle était alors dans une solitude entourée d'hostilité. Certains de ses récits scaniens, où elle avait dessiné avec trop de ressemblance des personnages du pays, avaient causé de petits scandales. Une nouvelle surtout, *L'Aubergiste de Fayrbrook,* attaque spirituelle et vigoureuse contre un marchand de vins usurier, roitelet du pays, lui causait des ennuis graves. Elle recevait des lettres anonymes, les journaux du cru attaquaient « le bas-bleu de Hörby... ». Dans sa maison, l'atmosphère était glaciale :

« J'erre dans ces pièces où je me suis toujours sentie si étrangère. »

Elle subit à ce moment, au retour de Stockholm, en 1886, une terrible crise d'angoisse. Pendant quinze jours, l'idée du suicide ne la quitte pas. Elle surmonte pourtant la crise, mais reste longtemps dans la mélancolie. Elle a, d'ailleurs, des ennuis matériels. Les voyages, la vie un peu plus large qu'exige sa mauvaise santé surchargent le budget du ménage Benedictsson. Sans doute, la littérature pourrait apporter une ressource nou-

velle, car après le succès de *Pengar,* de *Fru Marianne,* des premiers *Récits scaniens,* Ernst Ahlgren a une marque, et ses récits sont accueillis partout. Mais par malheur sa faiblesse physique, et sa scrupuleuse conscience d'écrivain, rendent sa production lente et inégale. Rien ne la décide à livrer un ouvrage hâtif, et l'idée même que cet ouvrage est attendu la rend fiévreuse, malade. Aussi son art ne peut-il la nourrir. Il semble, du reste, qu'en Suède comme ailleurs, cet art nourrisse peu de monde :

« La question d'argent me tuera, comme elle tue tous les écrivains suédois! » écrit Ernst Ahlgren à Ellen Key.

Aussi est-elle poursuivie par la terreur de la misère ; c'est un des *leitmotiv* qui reviennent constamment dans le journal. Elle a, dit-elle, remis à vingt-quatre heures sa première tentative de suicide, parce qu'il n'y aurait pas eu d'argent dans la maison le lendemain.

Pourtant des bonnes volontés amicales avaient tenté de lui venir en aide. A Stockholm, de bonnes âmes, la voyant malade, avaient tenté de réunir par une collecte une somme qui lui permît d'aller se soigner dans le Midi. Mais, pendant que les négociations se poursuivaient, l'imprudente écrivait un article sur Georg Brandes, où elle donnait cours à des idées qui révoltèrent la société « bien pensante ».

En tous pays, c'est cette société qui détient les capitaux. On fit des reproches à Victoria, on l'accusa d'avoir mal pris son temps pour cette manifestation subversive.

La réponse qu'elle adressa à Mme d'Adlersparre montre son intransigeance d'honnêteté, son indomptable franchise :

« Il y a de la menace et du marchandage, « s'écrie-t-elle, dans ces paroles ambiguës. On « s'est trompé sur moi, je ne suis pas à vendre! « Si on avait voulu me donner de l'argent libre- « ment, je l'aurais accepté : l'écrivain est un « ouvrier, le public est son patron. Mais si on « veut me lier les mains, me faire courber « l'échine... alors je dis: Non! Reprenez vos sub- « sides et laissez-moi périr si je ne puis me sou- « tenir plus longtemps; je ne reprendrai pas un « mot de mon article sur G. Brandes, je suis « contre le bâillon!... »

Et elle poursuit sa lettre, véritable manifeste contre ce qu'elle appelle « le terrorisme moral » sur le sol suédois. Et si la virulence du ton nous paraît singulière, songeons qu'en ce pays de Suède, si avancé à bien des égards, la liberté de pensée n'est pas encore acquise, puisque des condamnations à l'emprisonnement pour *blasphème* ont été prononcées tout dernièrement.

En 1888 (si on en croit Ernst Ahlgren), la tyrannie exercée sur la pensée, la pruderie monastique

officiellement imposée était intolérable. N'avait-on pas mis au ban la femme d'un professeur, parce qu'elle avait eu l'inconvenance d'assister (avec son mari!) à une conférence sur la prostitution? Un étudiant avait, malgré l'interdit, osé fréquenter la maison de ce professeur: on lui avait, de ce chef, refusé une bourse.

« Rien ne compte, s'écrie Ernst Ahlgren, ni le talent, ni la valeur. On ne demande qu'une chose: professer bien haut une doctrine ascétique, niant la réalité, niant la vie! Voilà où nous en sommes. »

En admettant qu'il y ait quelque exagération dans cette peinture, la lettre, du moins, démontre clairement que le caractère de Victoria ne lui permettait pas d'être pensionnée par des Mécènes. Elle resta dans sa pauvreté.

Elle en souffrit beaucoup. Plus sans doute par l'idée qu'elle s'en faisait que par sa réalité même. C'est une des raisons qu'elle invoque dans ce plaidoyer pour et contre le suicide qu'elle poursuit âprement pendant deux années vis-à-vis d'elle-même et de ses amis. Elle donne des raisons diverses de son dégoût de la vie à ses correspondants divers :

« Ne laisse pas croire, écrit-elle à Ellen Key, « qu'il y ait là des histoires sentimentales. Pure « question d'argent. »

A d'autres moments, elle allègue la faiblesse maladive qui empêche son travail, seule consola-

tion de sa vie. Ailleurs, dans *Elsa Finne,* dans *Den Bergtagna* (1), elle semble laisser entendre que la cause de son suicide est une passion malheureuse pour un brillant artiste qui l'aurait dédaignée. Sur ce point, il s'est créé une légende. On a considéré *Den Bergtagna* comme une pièce à clef; le personnage principal, le génial sculpteur Alland, séducteur de Louise, représenterait l'écrivain célèbre pour lequel Victoria a éprouvé une vive tendresse. On a repris, l'été dernier, *Den Bergtagna* au grand théâtre de Stockholm, et on a parlé de nouveau de l'histoire sentimentale à laquelle cette pièce ferait allusion. On eût mieux fait de laisser dormir un ouvrage médiocre, la légende est certainement fausse : Victoria ne s'est pas suicidée par amour. Les motifs qu'elle invoque pour expliquer sa mort ont agi tous ensemble: la pauvreté, la faiblesse physique qui entravait la force créatrice l'ont torturée. L'écrivain célèbre et séduisant a personnifié un instant à ses yeux l'amour et le bonheur inaccessibles. Elle le dit elle-même: un motif n'est jamais unique, il n'est qu'une des fibres qui composent une corde, et la machine humaine, très compliquée, est mise en branle par des faisceaux de ces cordes. Son principal motif de douleur, nous croyons le trouver dans ce cri émouvant :

(1) Titre difficilement traduisible. Il se rapporte à une légende suédoise et signifie : *Emportée par le gnôme de la montagne.* Nous pourrions dire : *Ensorcelée.*

« Seule, je suis seule, tout est désert! Des lar-
« mes brûlantes roulent dans mes yeux pendant
« que j'écris. Je voudrais pleurer comme une
« pluie d'orage, mais je ne le peux pas dans ce
« silence glacial... Mon chagrin est si lourd qu'il
« me semble qu'on vient d'emporter dans son
« cercueil un être adoré qui a laissé dans la mai-
« son un vide béant... Mais il n'a pas vécu, cet être
« que je souhaitais, plus puissant que moi, me
« ressemblant en plus grand et meilleur... Tout
« est noir et vide, la pensée du suicide luit seule
« dans ces ténèbres. Mais aurais-je le courage ?
« Risquer de ne pas réussir et de tomber dans de
« nouvelles souffrances! Non, c'est trop tôt, je
« vais d'abord essayer tous mes sujets... Mais plus
« tard, aurai-je la même force? Vaine crainte!
« l'aiguillon de la douleur sera toujours assez
« aigu pour me pousser! Je suis la seconde dans
« la vie de bien des gens, je ne suis la première
« pour personne. La femme la plus médiocre peut
« être la première dans la vie de quelqu'un; moi,
« jamais!... Et je ne puis me satisfaire en morce-
« lant mon affection, en en donnant de-ci de-là,
« des bribes. Je voulais la donner d'un seul bloc,
« tout entière! »

Ce n'est donc pas à cause d'un amour malheureux, mais parce que la vie ne lui avait pas offert l'amour rêvé que Victoria a tant souffert. Et sans doute les circonstances étaient défavorables, elle

vivait infirme et solitaire, elle souffrait de sa disgrâce physique, elle la dépeignait avec d'amers sarcasmes qui serrent le cœur (1). Mais en supposant les circonstances les plus favorables, elle eût toujours été déçue par l'imperfection des êtres, par l'infidélité ou par la mort, comme le sont tous les passionnés qui cherchent l'absolu dans la tendresse.

VII

La lutte de cette créature très vivante contre la fatalité intérieure qui la pousse à mourir se poursuit pendant deux années. Elle fait plusieurs tentatives, d'une main sans doute mal assurée. Deux fois elle revient des portes du tombeau, désespérée d'avoir inutilement souffert, sachant qu'elle recommencera.

Et qu'on ne cherche point, comme on le fait trop souvent, à diminuer la pitié en disant que c'est là un cas morbide, que cette femme était folle! Sans doute le suicide s'effectue le plus souvent dans un état morbide, l'organisme sain y ré-

(1) « J'ai l'air d'une sorcière avec mes longs bras rouges, mon rire qui découvre une dent qui manque... » *Journal.*

pugne violemment. Sans doute la résistance instinctive, le physique besoin de vivre était très affaibli chez un être aussi atteint par la maladie que l'était Victoria. Mais garderons-nous notre pitié pour les êtres de santé parfaite? Ernst Ahlgren n'était pas folle: sa lucidité, son talent, son esprit d'observation aiguë ne l'ont pas quittée un instant.

Et comme elle haïssait la mort, et comme elle aimait la vie !

« Je n'ai pas cette pensée presque voluptueuse « en pensant à la mort qu'ont certaines femmes « oisives et sentimentales. Ah! non, bien au con- « traire! j'adore vivre! Quand je pense à la mort, « c'est avec une angoisse presque insurmontable, « si violente qu'il me semble qu'elle va faire écla- « ter tout mon être! Quand les ennuis, les dou- « leurs, les déchirements me pressent de toutes « parts, quand je ne vois plus d'issue autour de « moi, alors le fantôme paraît, ouvre ses bras de « squelette, me rendant presque folle de frayeur, « et me dit : « Tu vois bien, tu ne peux pas « m'échapper! »

A d'autres moments, elle accepte de mourir, la frayeur se calme. Mais, avec ce souci de la durée qui torture les êtres éphémères que nous sommes, elle se hâte fiévreusement d'écrire. Elle veut exprimer tout ce qu'il y a en elle: « Vider le magasin et augmenter le tas. »

Elle écrit cette belle page :

« Si je pouvais seulement une fois dépeindre « la vie telle que je l'ai vue, telle que je l'ai sentie, « je crois que je ne souffrirais plus de la quitter. « Ce qui la rend si amère, c'est la pensée qu'on « ne peut pas la représenter aussi vigoureuse- « ment, aussi chaude de vie qu'on l'a vécue ; « qu'elle glisse dans nos mains sans laisser de « traces, de sorte que tout a été vain : ce dont nous « avons souffert et ce dont nous avons joui ; que « cela n'a été que pour un temps, que cela n'a « été que pour soi-même. Si j'avais la faculté de « représenter la vie et de dire : Oui, elle était « bien ainsi !... Alors je mourrais avec joie, parce « que tout ce que j'ai aimé continuerait à vivre. »

Elle écrit beaucoup pendant ces deux années où l'idée de la mort est sans cesse présente. Elle publie le second volume intitulé : *Vie du peuple et récits,* qui paraît à bien des critiques ce qu'elle a écrit de meilleur. On admire « la chaleur de couleur, la force virile dans l'expression ». « Cela est merveilleusement observé et stylisé, dit G. Brandes, digne d'un grand artiste. » Il y a dans ce volume une nouvelle : *Sang de criminel,* parfaitement objective, où l'auteur décrit un assassinat commis par un paysan impulsif. Cette nouvelle a été écrite par Victoria dans la nuit qui a précédé une de ses tentatives de suicide.

Jusqu'au dernier moment, elle s'intéresse à

toutes choses. Son journal n'est nullement empreint d'une uniforme tristesse. Il y a des pages désespérées, nous en avons cité; mais beaucoup d'autres sont spirituelles, ardentes, même gaies: « J'ai quelquefois, dit-elle, une merveilleuse faculté de me réjouir! » Elle fait des projets de travaux, des schéma de romans et d'études, elle discute avec Lundegard des idées littéraires ou philosophiques. Et toujours elle revendique, impérieusement, son indépendance!

« On me reproche de n'être avec personne, dit-« elle, ni avec les religieux, ni avec les libres pen-« seurs. C'est vrai! Faut-il que je mente pour me « plier à une doctrine ou à une autre? Chaque « petite roue a sa place marquée dans le grand « engrenage, elle n'a pas à chercher par elle-« même comme si elle était libre de choisir où « elle se mettra. Suivons notre instinct: il nous « mènera où il faut. »

Cela est juste et profond; mais cette indépendance complète de tous les partis, et la solitude qui en est le résultat forcé, ne peuvent être supportés que par les plus robustes des humains. Victoria n'est pas de ceux-là. Sa solitude se peuple de fantômes; l'idée de la maladie la mine... Si elle allait ne plus pouvoir travailler? Ah! ce jour-là, elle en a bien pris la résolution, elle cessera de vivre!... Et elle traverse en effet une période de ralentissement dans la faculté de pro-

duire. Les crises d'angoisse reviennent, irrésistibles...

Le 8 janvier 1888, dans la nuit, Victoria absorbe une forte dose de poison. On parvient à la sauver, mais depuis ce jour jusqu'au mois de juillet de la même année, où elle se tue à Copenhague, elle n'a plus qu'une existence de fantôme. La conscience, la faculté d'observation subsistent, mais lointaines, détachées :

« La nature est belle, dit-elle, mais je la vois avec des yeux morts. »

Les efforts de ses amis, les voyages entrepris pour distraire la désespérée, tout est vain. Le grand ressort est brisé, elle ne peut plus travailler, elle ne peut plus vivre. Ceux qui sont près d'elle le sentent à tel point que les paroles pour la dissuader de l'acte fatal finissent par s'éteindre sur leurs lèvres.

« Je t'aime, écrit-elle à sa belle-fille, tu me com-
« prends, tu ne me demandes plus de vivre. Lun-
« degard me dit aussi que je suis bien libre si je
« souffre trop. Mais avec quelle patience il s'em-
« ploie à renouer les liens qui m'attachaient à la
« vie ! »

Nul espoir et nulle crainte religieuse ne semblent animer Victoria à ses derniers moments. Elle avait toujours marqué de l'antipathie pour le protestantisme en ce qu'il a d'ascétique, de « contraire à la belle nature saine qu'elle aime

par-dessus tout ». Elle avait du dédain pour « le « sacrifice mesquin, la renonciation systématique « qui rétrécit la vie, qui fait des petits scrupules, « de la *taquinerie de soi-même* un mérite, même « quand cela ne sert de rien aux autres ». Elle allait même plus loin dans la négation :

« Je crois, écrit-elle, que je ne crois pas en Dieu. » Et pourtant elle ajoute : « Cependant je prierai jusqu'au dernier moment, tant est fort pour le mourant le désir de sentir un être vivant. »

La seule religion qu'elle professe est l'amour de la vie :

« J'aimerai toujours la vie. Même dans cette nuit où j'ai senti que tout était fini pour moi, j'étais pleine d'amour pour le grand Tout, pour tout ce qui, après moi, jouira et souffrira. »

La vie se retirait d'elle de jour en jour. La veille de sa mort, le 17 juillet 1888, Lundegard lui fit, le soir, une visite. La conversation fut pénible, coupée de longs silences. Ils avaient épuisé, sans doute, leur polémique éternelle. L'ami devait avoir un vague sentiment de l'inéluctable. Pourtant, il dit un mot :

— Je voudrais vous demander quelque chose.

Et quand elle répondit : « Quoi ? » il ne put que murmurer :

— Attendre.

Elle secoua la tête silencieusement. Quand il

revint le lendemain, Victoria n'était plus, et il trouva cette lettre d'adieu :

« Cher camarade, quand tout sera fini, prends « la clef que je mets dans cette lettre. Elle ouvre « le premier tiroir de ma table à écrire. Tu y trou- « veras mes notes, elles appartiennent à *toi seul.* « Brûle la plus grande partie, emploie ce que tu « veux. J'aurais voulu te donner le plan pour « *Mourir* et pour mon grand roman. Mais je me « sens si indifférente à toutes choses! On est si « égoïste, mon cher garçon. J'aurais tant voulu « faire ce que tu demandais: *Attendre.* Mais cela « fait du bien de penser que quelqu'un veut vous « retenir, que quelqu'un vous aime un peu. Tu « as toujours été bon et délicat... Tu ne m'oublie- « ras pas, et à cause de moi tu jugeras charita- « blement les autres pauvres femmes... Il n'y a « jamais eu d'amour entre nous, rien qui res- « semble à un désir, c'est cela qui a rendu nos « rapports si fins et si libres. Tu as été mon ami « dans l'acception la plus belle, la plus intime de « ce mot; tu as eu du respect pour moi, et l'estime « d'un homme, c'est ce qu'une femme peut rece- « voir de plus précieux. Je n'ai rien à te cacher, « car tu comprends tout; tu verras des traits « vilains, froids, calculateurs dans mon caractère, « car tu as ma confession la plus secrète: les « notes. Mais tu comprendras qu'il y a des scories « en tout. Par les longues feuilles détachées, en-

« fermées dans le grand tiroir, dans deux enve-
« loppes, tu verras une chose à laquelle tu ne te
« serais probablement pas attendu (1).

« Cela devait finir de façon tragique. Mes senti-
« ments sont trop violents, je ne pouvais donner
« mon affection par petits morceaux... Mais en
« voilà assez. Je meurs, parce que j'ai échoué
« dans mon aspiration d'artiste, mais même pour
« l'autre conflit, il n'y avait pas d'autre issue...

« Le droit d'auteur et d'éditeur de tout ce que
« j'ai publié et de tout ce que je laisse en manus-
« crits est à toi. Mais il faut sans doute un testa-
« ment en règle. Comment m'arranger pour cela?
« Car ce n'est pas valable si ce n'est pas signé par
« des témoins.

« Tu as presque trop de valeur pour devenir
« un écrivain suédois. Mais quoi qu'il arrive, tra-
« vaille, travaille, travaille.

« Et sois aussi heureux, aussi content que je
« le souhaite.

Quelques heures plus tard, elle avait repris la plume :

« Camarade, que te dirai-je ? Tu sais tout
« et tout est à toi. Je te dois tant, tant, que je ne
« peux pas te remercier. Tu as été pour moi ami,
« frère, famille. Tu es une personnalité... Ecris,
« écris le fond de ta pensée, même s'il te semble

(1) Victoria fait allusion à son amour pour l'homme de lettres célèbre.

« que tu voudrais t'enfouir sous terre de honte
« de n'être pas dur et froid.

« J'ai essayé d'écrire une nouvelle aujourd'hui,
« mais cela ne va pas. La pensée de ce qui m'at-
« tend refoule l'intérêt pour tous les événements
« fictifs.

« Comme les heures, les minutes s'avancent
« lentement ; je ne peux pas te le décrire. Il n'est
« que cinq heures moins le quart, et je suis
« dévorée d'une angoisse intérieure.

« Essaie d'être calme et fort, mon cher garçon.
« Si tout est fini, réjouis-toi pour moi. Mais je
« préfères que tu ne me voies pas morte si j'ai
« l'air effrayant...

« Combien il m'en coûte de me séparer de mes
« projets de travail, je ne puis le dire : mais je
« suis trop brisée, je ne peux pas les achever. J'ai
« surtout peur d'avoir la main trop légère et de
« me manquer comme l'autre fois...

« Tu auras beaucoup de petits tracas pour
« payer tout : pardonne-le moi, mon cher garçon.
« Si tu ne venais pas me voir, ne te fais pas de
« reproche, j'aurais toujours fait ce que je suis
« décidée à faire. Tu sais mieux que personne
« que je n'agis pas sans réflexion. Sois content
« quand ce sera fini. Je suis si lâche que si des
« angoisses morales surhumaines ne m'avaient
« amenée jour par jour vers ce qui me fait frémir,
« je n'aurais jamais osé le faire. S'il y avait la

« moindre possibilité de vivre, je ne le ferais pas.
« Mais la lutte pendant une année et demie m'a
« montré combien il était inutile de lutter contre
« ma destinée. Il n'y a pas de salut! en bas dans
« le gouffre noir!

« Il est heureux, celui qui meurt parmi les
« siens, avec une main dans la sienne.

« Vis heureux, cher, cher, cher.

« Ton ami,

« ERNST. »

VIII

La notoriété d'Ernst Ahlgren survit encore à la mort de Victoria Benedictsson. Ses romans, ses nouvelles sont lus et ont de chaleureux appréciateurs. L'apparition du *Journal* a été très remarquée. Malheureusement, on a moins songé en Suède à sa valeur véritable qu'aux discussions qu'il faisait renaître. Mme de Geijerstam a publié en même temps un *Recueil de Lettres* de Victoria et de sa famille, à l'aide desquelles elle cherchait à démontrer (dans un sentiment bien légitime) que la morte n'était pas moralement solitaire comme elle le dit dans son journal, que son suicide devait être attribué exclusivement à la maladie.

Cette polémique, celle qu'avait provoqué la représentation de *Den Bergtagna,* tout ce léger bruit

doit s'éteindre bientôt autour de cette tombe. Mais il semble que d'Ernst Ahlgren quelque chose puisse subsister.

D'abord, ses *Récits de la vie du peuple* : par leur art solide et sincère, ils ont mérité d'être retenus. Il faut noter que dans ce genre, en de nombreux pays, des femmes ont excellé : Selma Lagerlöf dans le Værmland, Mme Ancher chez les habitants de Skagen, Grazzia Deledda en Sicile, bien d'autres femmes ont montré, dans de belles études de la vie populaire, une observation exacte et sensible qui semble particulièrement leur convenir.

Dans ce genre robuste et sain, les *Récits* d'Ernst Ahlgren peuvent figurer au premier rang.

Ce qui mérite aussi de rester dans notre souvenir, c'est le poignant *Journal*, et il faudrait bien le traduire. Ce genre littéraire des *Confessions* a produit de nombreux chefs-d'œuvre, et bien des lecteurs en sont plus émus que des plus savantes compositions. Cette émotion, dira-t-on, n'est pas purement artistique. Sans doute. Mais un des buts de l'art n'est-il pas de nous créer des amitiés à travers les pays et les temps ?

Qui aura lu Ernst Ahlgren l'aimera, la plaindra d'une pitié fraternelle, et évoquera parfois, dans son souvenir, la « longue silhouette spectrale » errant sur des béquilles dans l'allée de châtaigners de Horby.

CHAPITRE IV

Féminisme suédois en 1895
Les idées d'Ellen Key
Ellen Key : Ses amis et ses ennemis

Brochure de combat : Faux emploi des forces féminines. — *Violentes polémiques.* — Le mouvement féminin.— *Individualisme dans l'*Amour et le Mariage, *le* Siècle de l'Enfant, *les* Lignes de la vie, *etc.* — *Théorie du bonheur.*

Pendant qu'Anne-Charlotte Leffler, Ernst Ahlgren, tout en vivant leur drame personnel, agissaient de loin, par leurs œuvres, sur la pensée des femmes suédoises, des combattantes, des militantes étaient peu à peu parvenues à transformer les conditions de leur vie matérielle. Les années qui suivirent la mort d'Ernst Ahlgren furent de grandes années de conquêtes féminines.

A l'appel de leurs directrices, à la voix des femmes qui, avec une haute raison, conseillaient

à leurs compagnes le travail, qui affirme la personnalité, trempe le caractère, permet l'indépendance, un grand frisson avait secoué la jeunesse !

Toutes les jeunes filles, humiliées de leur vie inutile, de leur parasitisme dans les familles nombreuses, de leur néant dans la vie sociale, s'étaient ruées au travail avec une ardeur enthousiaste, se pressant, débordant par toutes les portes qu'on leur ouvrait une à une, envahissant l'Université, les écoles, les administrations. Même les riches, même celles qui avaient sous la main les plaisirs et l'oisiveté, toutes, toutes, voulaient gagner par elles-mêmes leur vie.

Mais comment ? Leur effort se porta avant tout sur l'enseignement, les banques, les postes. Cela fut bientôt envahi. En certaines administrations, on compta 72 0/0 de femmes ! Cela créait un danger : l'effort intelligent de Mme d'Adlersparre tenta de détourner le flot : elle fit créer des typographies qui employèrent exclusivement des femmes (on en compte, à l'heure qu'il est, une douzaine environ). Une autre créa le premier bureau d'annonces et de publicité qu'ait possédé la Suède, et y employa des femmes dans la proportion de 80 0/0.

Mais ce n'étaient là que de faibles palliatifs. Et, à côté des difficultés économiques que créait cet état de choses nouveau, des difficultés morales

se dessinaient. Les mères se plaignaient de leurs filles qui semblaient dédaigner le foyer, dans l'ivresse de leurs nouvelles victoires.

Et pourtant ces victoires étaient-elles bien réelles ? Etait-il intéressant que toute cette jeunesse féminine bourgeoise, s'entassant dans des bureaux, concurrençant l'homme de la même classe, vînt faire baisser les salaires, et cela pour mener une vie médiocre et sans avenir ?

La question était délicate. Le courant qui entraînait les femmes vers le travail, vers l'activité de la vie, était un de ces courants qui ne se remontent pas. Les inconvénients de ce changement brusque, les excès qu'il comportait étaient indéniables ; mais cela pouvait s'arranger. Par la suite, l'activité féminine devait arriver à se répartir mieux, et au moment du premier élan, du premier jaillissement de ce flot, il était peu prudent de chercher à le contenir, de s'opposer à lui, même armé des meilleures raisons, même avec la plus puissante éloquence.

Une femme eut pourtant l'audace de le faire. Elle se jeta, bras étendus, à l'encontre de l'armée conquérante. A ces féministes intransigeantes, dont le but semblait être de vivre « comme l'homme », elle rappela, dans un beau cri, le foyer, l'amour, la maternité... Et un violent *tolle* lui répondit.

I

L'ouvrage qui, en 1895, déchaîna ce bruyant orage fut une petite brochure intitulée : *Faux emploi des forces féminines*. Et la femme qui, en le publiant, faisait preuve d'une belle ardeur combative était celle qui, avec Selma Lagerlöf, représente le plus brillamment la Suède féminine contemporaine : Ellen Key, orateur, publiciste, critique littéraire de premier ordre. Il nous faut étudier cette personnalité brillante. Toutes les idées qui ont agité son pays et son temps ont traversé son intelligence souple et riche, ont reçu d'elle une contribution. Nature ardente et passionnée, elle a de violents adversaires ; mais nul ne peut, sans une criante injustice, lui refuser l'estime et l'admiration.

Et cette injustice est souvent commise !

Aucun homme politique, aucun féroce révolutionnaire n'a été attaqué avec plus de dureté que cette femme excellente, qui n'a, certes, fait de mal à âme qui vive, qui a donné son temps et ses forces à des œuvres de solidarité et de bonté, et dont la vie personnelle (tous le reconnaissent) est absolument irréprochable. Quels sont donc les

(1) Missbrukad Kvinnokraft. Stockholm, 1895.

Ellen Key

crimes qui ont excité une si vive réprobation contre elle, qui la font qualifier par toute une partie de la bourgeoisie suédoise, d'apôtre de l'immoralisme, d'esprit destructeur de la société ?

Une première explication s'impose. Ellen Key est un homme politique, et elle ne s'est enrégimentée dans aucun parti. Ses adversaires forment un groupe compact, ses défenseurs, nombreux, sont dispersés.

Qu'entendons-nous, demandera-t-on, par le mot « homme politique » ? Les Chambres, en Suède, seront sans doute bientôt ouvertes aux femmes, mais le fait n'est pas encore acquis.

Il n'en est pas moins vrai que la vie d'Ellen Key a été, en même temps que celle d'un écrivain, celle d'un agitateur politique, et que, dans cette dernière activité, elle a déployé ses qualités maîtresses. En effet, de l'aveu général, de ses ennemis comme de ses amis, Ellen Key est avant tout un orateur de premier ordre : « un orateur né », dit Oscar Levertin.

« Quand elle entre, quand elle prend place dans « la chaire, règne un tel silence qu'on se croirait « seul si l'on ne pouvait voir la salle débordante. « Ses premières paroles sont dites si bas qu'il faut « un léger effort pour les saisir, mais le silence « est tel qu'elles parviennent jusqu'aux rangs les « plus éloignés. » Cette attention passionnée se maintiendra jusqu'à la fin du discours, durât-il

plusieurs heures : « C'est un torrent d'idées, de « sentiments, une flamme qui se communique... « On est saisi par une ardente et noble volonté, « un joyeux courage, une variété de points de « vue qui éveille mille idées nouvelles... » Même quand le discours, plus tard rédigé et lu, devra éveiller de violentes contradictions, sur le moment on est sous le charme. Si discutée pour ses écrits, Ellen Key ne compte que des succès oratoires.

Et combien de fois s'est-elle fait entendre ! Depuis 1883, elle est sur la brèche, et sa carrière n'est pas finie. Jusqu'à trente ans, elle avait vécu chez ses parents, à la campagne, avait acquis dans la solitude et le travail une culture des plus étendues, qui lui permet de traiter, avec des points de vue tout personnels, des sujets touchant à la philosophie, l'histoire ou la littérature des divers pays d'Europe. En 1880, nommée professeur à Stockholm, dans une école de filles, elle s'adonnait à la pédagogie avec une connaissance et un goût de l'âme enfantine qui la faisaient adorer de ses élèves. C'est seulement en 1883 qu'appelée à faire des cours à l'Institut ouvrier fondé par le docteur Nyström, elle commença à parler devant des publics nombreux. Depuis lors, dans les grandes et petites villes de Suède, Norvège, Danemark, Finlande, même en Allemagne et en Autriche, où elle est très appréciée, appelée par des associations de femmes,

d'étudiants, d'ouvriers, elle va porter sa chaude parole. Et partout ses succès sont éclatants. Comment, avec tant d'activité et de talent, n'a-t-elle pas remporté une complète victoire ? Pourquoi a-t-elle des ennemis si acharnés ?

Nous en avons indiqué la raison principale : elle ne s'est affiliée à aucun parti.

Féministe, elle l'est sans aucun doute : elle réclame pour la femme tous les droits masculins. Mais, nous allons le voir, son premier geste a été de chercher à retenir le parti féministe, de critiquer ses excès, même de le railler, ce qui ne se pardonne guère ! Ainsi celles qui devraient constituer son état-major naturel, l'ont en partie abandonnée, et c'est même des rangs féministes « orthodoxes » que sont parties les plus dures attaques à son adresse.

Quelle imprudence de tirer sur ses troupes quand on livre un si dur combat ! Car, du premier coup, Ellen Key s'est attaquée à la citadelle la plus imprenable de toute la Suède ; elle a livré bataille à l'Eglise. Et non seulement à l'Eglise officielle, mais à l'esprit même du Christianisme ; elle a affirmé, en y revenant à plusieurs reprises, avec une sorte d'acharnement, que l'esprit chrétien, l'esprit de sacrifice, est la négation du développement sain et normal de l'individu, qu'il a mené les opprimés à subir indéfiniment l'injustice... l'injustice qu'elle attaque sous toutes ses

formes avec une ardeur passionnée ! Elle a fait des conférences pour l'abolition du délit de « blasphème contre Dieu » au nom duquel, en 1892, on avait emprisonné plusieurs jeunes gens. Elle s'est ainsi aliéné, non seulement tout le clergé de Suède, mais encore une foule d'âmes croyantes.

De plus, en ce pays protestant et austère, elle a froissé des gens de tous les partis en parlant de l'amour avec une entière liberté ; en traitant les sujets les plus périlleux avec la tranquille hardiesse d'un cœur pur. Elle blessait ainsi ses compatriotes dans un de leurs défauts, qui est comme la rançon de la haute moralité des pays protestants : le pharisaïsme. Les femmes particulièrement se sont voilé la face : « Quelle audace de la part d'une personne non mariée ! Réhabiliter la fille-mère, affirmer que l'amour sans mariage est plus moral que le mariage sans amour ! C'est de la corruption ou c'est de la folie ! »

Puisqu'elle avait contre elle l'Eglise et un grand nombre de femmes, il ne faut pas s'étonner qu'Ellen Key ait subi de dures attaques ; il faudrait plutôt admirer qu'elle ait un parti à elle, qu'elle soit vaillamment défendue. Et elle l'est. Une jeunesse enthousiaste se presse à ses conférences : son influence est considérable sur les étudiants des deux sexes. Sa parole énergique, presque batailleuse, réveille les plus endormis. Au

cours d'une campagne qu'elle faisait, en vue d'obtenir le droit d'association pour les ouvriers du Norrland, elle a gourmandé la jeunesse sceptique qui, au lieu de combattre l'injustice, lève les épaules en disant : A quoi bon ? Elle a réclamé de cette jeunesse « une haine brûlante de toute « oppression, une énergie passionnée pour la « liberté ».

« Plusieurs d'entre nous n'ont pas dormi pendant plusieurs nuits après cette conférence ! » a dit un étudiant (1).

On voit qu'Ellen Key ne borne pas son activité à la cause féministe. Elle dit même, avec une remarquable ouverture d'esprit, qu'il n'y a pas de question féministe pure, qu'il y a une question sociale : obtenir plus de justice pour tous les faibles, l'enfant, la femme, le déshérité.

Aussi son parti est-il très large, ainsi que sa doctrine. Parmi les femmes, elle a une grande partie de la jeunesse avancée ; parmi les jeunes hommes, tous les esprits de progrès et de liberté. Vers quel but dirige-t-elle cette armée ? Qu'y a-t-il de personnel dans sa doctrine ? Ouvrons ses livres pour nous en rendre compte.

(1) Ein Lebensild. Luisa Nyström Hamilton. Leipzig.

II

Les livres d'Ellen Key sont de deux sortes : des ouvrages de théorie sociale, des ouvrages de critique littéraire. Ces derniers, d'une rare valeur, de la plus agréable lecture, font vivre devant nous diverses personnalités de Suède, d'Angleterre et d'Allemagne. Quant à ses livres de théorie (dont il nous faut parler d'abord), malgré de grandes qualités d'éloquence, de chaleur, ils offrent des défauts littéraires incontestables. La plupart de ces ouvrages, cela est visible, sont des réunions de conférences ou d'articles assemblés hâtivement. Il y a des redites, l'absence de plan d'ensemble se fait sentir. Il est fâcheux que l'auteur, si capable d'écrire avec art, n'ait pas pris la peine de résumer ses théories en un petit livre clair. Cette négligence lui a été nuisible ; elle a causé des malentendus, plus ou moins voulus par la malveillance ; elle l'a fait accuser de contradiction, et ces contradictions ne sont, en général, qu'apparentes.

Sans doute Ellen Key, qui vit et parle sans cesse ses idées, qui forcément les retouche de ces changements imperceptibles que chaque jour apporte à cette matière vivante : une théorie sociale, n'a pu parvenir à figer une doctrine en un livre défi-

nitif. D'ailleurs, en ce qui concerne la condition des femmes en Suède, les changements étaient si rapides, les résultats forcément si imprévus, que la vérité d'hier n'était plus celle de demain. Les livres d'Ellen Key sur cette matière sont donc surtout des notes prises au jour le jour à propos du mouvement féministe.

Parfois elle l'encourage et parfois le critique. Nous avons vu que le premier ouvrage par lequel elle s'est exprimée à ce sujet a été un énergique cri de : « Casse-cou ! », un blâme catégorique adressé aux directrices du mouvement. Parcourons cette petite brochure, résumé de deux conférences prononcées en 1895. En même temps qu'elle nous montrera la manière d'écrire et de penser d'Ellen Key, elle précisera le rôle qu'elle a joué dans la première partie de sa vie à l'égard des idées du progrès féminin.

On ne peut guère, en lisant cet ouvrage, s'expliquer les colères qu'il déchaîna. Toute une littérature de brochures, d'articles, de pamphlets contre l'auteur, surgirent à cette occasion. On éleva même des accusations d'immoralité qui durent blesser au cœur cette femme très pure. Il faut, pour comprendre cette colère, se souvenir des circonstances qui faisaient de ce livre un acte ; qui faisaient qu'à ce moment précis, Ellen Key d'une part, un groupe féministe de l'autre, représen-

taient les deux pôles entre lesquels, en tous temps et en tous pays, oscillera la marche du développement féminin.

« J'ai l'occasion, dans mon enseignement, disait Ellen Key en substance, d'observer de près la jeunesse féminine ; je vois les résultats de l'effort d'émancipation qui se produit depuis quelques années, et bien des symptômes m'y paraissent inquiétants. Je vois les jeunes filles, s'intéressant exclusivement au travail extérieur à la maison, embrasser des carrières où leur qualité de femme, non seulement ne leur sert pas, mais les gêne et les condamne à rester dans la médiocrité. Si la nécessité les y poussait, je les plaindrais, mais je blâme celles qui, libres de choisir leur voie, adoptent une activité dans laquelle leur nature de femme ne peut trouver aucun emploi.

« Pourquoi le font-elles ? Est-ce par ambition personnelle ? Rarement. Elles surmontent même des dégoûts et des fatigues, dans une sorte de zèle religieux pour la cause féministe. Elles veulent conquérir, en se soumettant à l'absurde système scolaire dont l'homme souffre depuis si longtemps, les places qui jusqu'ici leur étaient refusées. Si nulle aptitude spéciale ne les y appelle, tant pis ! le parti s'enorgueillira du diplôme conquis par leur effort, et cet orgueil les trompera sur la valeur d'un titre si souvent inutile.

Et quand la femme aura conquis une place

d'homme, qu'en résultera-t-il ? Mariée, pourra-t-elle continuer un grand effort en dehors de la maison et de la famille ? « Ceux qui le croient, « ceux qui croient que la femme pourrait pendant « longtemps réserver toute la force de ses senti- « ments féminins pour les devoirs de la famille, « et en dehors de cela acquérir toute la puissance « productrice de l'homme en ce qui concerne les « créations et les recherches, les découvertes, l'es- « prit d'entreprise, ceux-là croient certainement « à tout autre chose qu'à l'égalité des sexes, ils « croient à la supériorité absolue de la femme ! « Si vraiment elle pouvait répondre de façon « complète aux exigences de sa tâche dans les « deux domaines, elle serait l'être le plus riche- « ment doué de la nature : en vérité, elle serait « le *surhomme !* »

Ellen Key veut-elle donc que la femme, même supérieurement douée, même géniale, se sacrifie à l'espèce et ne se serve pas de ses facultés ?

Cette question qu'elle traite avec émotion et profondeur dans plusieurs de ses ouvrages, et qui (elle le reconnaît) ne comporte pas de solution absolue, est seulement effleurée dans la brochure que nous étudions. Ici visiblement elle s'attache, non aux exceptions, mais à la masse, et elle trouve avec raison qu'il est aussi intéressant de diriger un intérieur et d'élever des enfants que d'être un médiocre employé de banque.

« Pourquoi donc les féministes semblent-elles si dédaigneuses de la femme mariée, qu'elles traitent comme une pauvre d'esprit ? Pourquoi le fait que cette femme mariée n'a pas plus de droits dans la famille et dans l'Etat qu'un idiot ou un criminel laisse-t-elle si indifférentes ces féministes célibataires ? C'est pourtant là le point le plus grave ! C'est l'épouse, c'est la mère qui, de tous temps, a joué un rôle important et civilisateur dans la société. Et ce rôle ne date pas d'hier. Va-t-on dire avec humilité que depuis des milliers de siècles la femme, entravée dans son développement, a été un être inutile ? Elle a été aussi utile que l'homme, dans un champ d'action différent ! Il faut qu'elle élargisse ce champ d'action, et pour cela qu'elle réclame son développement intellectuel complet, aussi indispensable à l'humanité que le développement intellectuel de l'homme : il faut qu'elle réclame sa liberté, sa responsabilité, le droit de participer à la confection des lois qui la régissent. Mais quand ce plein développement lui sera acquis, c'est pour sa tâche de femme et de mère qu'elle devra se servir de ses facultés nouvelles. Si elle dédaignait ce rôle, pour lequel elle est créée, son développement intellectuel même en serait faussé. Elle mutilerait cette nature féminine plus riche, plus complexe, plus mystérieuse que ne le croient les trop simplistes revendiqueuses de droits. Elle abolirait cette

force instinctive et spontanée qui est en elle, ce lien profond et irraisonné avec la nature : don d'inspiration qui, chez une femme de génie, doit atteindre son maximum d'intensité. Elle dessécherait dans la cruelle lutte de la concurrence, cette source de pitié et de bonté qui, de son cœur maternel, doit s'étendre sur l'humanité. »

Cette idée du sentiment maternel élargi, qui doit faire de la femme le défenseur de tous ceux que blessent les dures lois des hommes, Ellen Key l'exprime à plusieurs reprises avec une chaude éloquence. Pour elle, la *Case de l'oncle Tom,* l'admirable livre de Mme Beecher-Stowe, montre la voie au génie féminin ; il doit lutter contre l'esclavage, la guerre, l'oppression sous toutes ses formes.

Tout cela nous paraît si sympathique, et en même temps si satisfaisant pour les plus hautes ambitions féminines que nous concevons à peine les motifs de l'opposition.

Ils existaient cependant. Les combattantes purent dire qu'Ellen Key jetait le discrédit sur leurs acquisitions nouvelles : les professions dites masculines. Qu'il était cependant nécessaire de les conquérir, ne fût-ce que pour déraciner le préjugé de l'infériorité féminine, et pour permettre à des femmes isolées, bien douées, d'arriver à leur complet développement.

Elles purent dire surtout qu'il est mauvais de

jeter la division dans un camp au moment de la bataille. Et, de fait, la brochure et les conférences d'Ellen Key, dont les antiféministes s'emparaient avec joie, attiraient à l'armée des cent mille vierges suédoises quelques désagréables brocards masculins.

Nous reconnaissons bien qu'en aucun pays on n'a vu autant qu'en Suède les hommes apporter leur aide aux revendications des femmes ; que le succès qu'elles ont si rapidement obtenu est dû en grande partie à cet appui fraternel ; que les relations entre les sexes sont le plus souvent, là-bas, d'une camaraderie cordiale que les Latins auraient grand avantage à imiter. Mais il y a cependant des antiféministes, dont le plus notoire est Strindberg ; et l'esprit de raillerie n'est pas inconnu aux bords de la Baltique. On vit donc Heïdenstam, dans *Hans Alienus*, dépeindre une certaine Betty, vieille fille « aux « yeux bleu pâle bordés de rouge, aux cheveux de « lin ternes et tirés, le nez pointu orné d'un pince-« nez, le front trop haut et bombé, la poitrine « plate... autrefois dévote, aujourd'hui féministe, « mais n'ayant fait que changer de catéchisme ». Et des femmes indignées accusèrent Ellen Key d'avoir provoqué de semblables moqueries ou de s'y être associée.

Cela pourtant était injuste. Célibataire elle-même, Ellen Key ne songeait certes nullement à

dénigrer les femmes privées d'amour et de maternité ; elle leur conseillait, dans le langage le plus élevé, de remplir le vide de leur cœur par un large amour pour l'enfance et la faiblesse. Elle leur conseillait de choisir une condition où l'instinct maternel trouvât son emploi. Sur ce point, elle prêchait d'exemple, renonçant à un travail de journaliste bien rémunéré pour se consacrer à une tâche d'institutrice fatigante et peu fructueuse. Elle ne méritait pas qu'on lui reprochât, comme le faisait Mlle Anna Sandström, « de jeter le discrédit, et même le ridicule, sur des femmes qui, privées des joies de la vie, n'ont que des espérances religieuses et un travail qui les occupe et les soutient ».

Pour ces pauvres sœurs Ellen Key n'a jamais montré que de la sympathie, et ce n'était pas sa faute si la malignité dénaturait ses critiques.

Mais le désaccord entre les deux camps avait une cause plus profonde. La brochure d'Ellen Key portait en épigraphe ces mots d'un auteur suédois : « L'histoire de la femme, c'est l'amour. »

Cette phrase, qui nous semble banale, caractérisait pourtant le litige. Les féministes avaient combattu, et avaient en partie vaincu, au nom de l'intelligence, de la volonté, des facultés communes aux deux sexes. Elles avaient réclamé le développement de l'esprit, dont la femme moderne ne consentira plus à se passer. Ellen Key venait

les rappeler à la vie sentimentale, familiale, dont aucune femme en aucun temps ne peut se passer sans déséquilibre et sans souffrance. Il faudra bien que ces deux tendances arrivent à se fondre en harmonie, il faudra bien trouver leur point d'équilibre. Mais cela est difficile, et avant d'y parvenir, la marche du développement féminin oscillera plus d'une fois d'un pôle à l'autre : élan vers l'intellectualité, rappel au sentiment. Ce conflit se produira, non seulement entre deux groupes, mais même au fond de l'âme de chaque individu féminin richement doué. La querelle entre Ellen Key et les féministes n'est qu'un piquant épisode de cette lutte, qui se poursuivra sans doute à travers tout le siècle.

Episode piquant, car il faut le reconnaître, les deux partis se trouvaient situés au point extrême de leurs positions. Si la petite « Armée du salut féminin » poussait sa thèse jusqu'à l'absurde, déclarait, en de bouffons *commandements,* dont Ellen Key s'est cruellement moquée : « Qu'il faut considérer les actes et travaux de la femme non en eux-mêmes, mais au point de vue de leur utilité ou novicité quant à la cause féministe ; qu'il faut bannir le point de vue amoureux comme *bas et impur !...* » Ellen Key, de son côté, combattait au nom de principes bien audacieux sur la liberté de l'amour.

Elle venait dire à ces austères luthériennes :

« Soyez belles, aimez. Il y a un crime contre l'humanité à laisser perdre ce trésor de joie et de charme qu'est la beauté, la grâce de la femme. Ne vous sacrifiez pas. Le sacrifice d'un être n'est bon pour personne, pas même pour ceux qui l'acceptent avec égoïsme. Trop longtemps le christianisme vous a enseigné le renoncement ; développez librement au contraire votre santé, votre force physique, votre esprit, votre faculté d'amour. Vous deviendrez ainsi un être supérieur et complet, et de tels êtres feront la joie autour d'eux. »

Ces idées, et l'ensemble des opinions d'Ellen Key sur le mariage (opinions qui nous apparaîtront dans un autre de ses ouvrages) pouvaient inquiéter, non seulement un groupe d'ascètes, mais bien des personnes imbues des idées courantes sur les lois de la morale sexuelle.

Nul accommodement n'était donc possible. On resta sur ses positions, et dans la mêlée confuse qui suivit l'apparition de la brochure, bons et mauvais arguments se croisèrent et s'entrechoquèrent. L'ouvrage d'Ellen Key eut cependant un heureux résultat. Elle y déclarait, en termes excellents, que les femmes ne doivent pas, de parti pris, mépriser les métiers manuels : « qu'il y a « un très fâcheux snobisme à ne considérer « comme nobles que les professions intellec- « tuelles. »

Les directrices modérées et avisées du mouvement féminin virent le bien-fondé de ce reproche.

Le réveil du travail manuel et des anciennes industries dans les campagnes, les écoles d'enseignement ménager, les fermes modèles, l'enseignement agricole dirigé par les femmes, tout ce mouvement qui pourrait bien aboutir à recréer en Suède, sur des données modernes, de nombreuses *Commandantes* semblables (pour l'activité du moins) à celle de *Gösta Berling ;* tout ce mouvement sain et fécond était prévu et contenu dans la vigoureuse critique d'Ellen Key, qui déchaîna tant de colères. Un autre de ses reproches fut plus sensible encore aux féministes et leur fut également salutaire. Elle les blâma de borner leurs regards aux femmes de la bourgeoisie, et d'oublier la foule des ouvrières qui peinent sur les plus durs travaux. Le bel élan d'œuvres sociales, d'œuvres de solidarité, les crèches, les entreprises d'habitations ouvrières auxquelles les femmes de Suède ont apporté tant d'ardeur depuis quelques années, doit beaucoup à ces justes et sévères paroles.

III

Ellen Key demeura cependant, pendant de longues années, l'ennemie de tout un clan féministe

qui ne lui pardonnait pas sa trahison apparente. On peut supposer que la paix est signée depuis la publication, dans l'été de 1910, du livre intitulé le *Mouvement féminin* (1). Quinze ans se sont passés depuis la brochure belliqueuse, les questions ont évolué, et, toujours d'une parfaite bonne foi, Ellen Key ne cache pas qu'elle est influencée par cette évolution.

Elle ne renie pas, elle ne reniera jamais son idéal de tendresse féminine.

« Il importe, écrit-elle, que la femme soit élevée « au point de vue intellectuel pour sa mission « sociale. Mais si, pendant ce temps, elle perdait « son caractère (de tendresse), elle arriverait à « cette mission sociale comme un cultivateur avec « des outils perfectionnés d'agriculture, mais sans « la semence. »

Elle ne s'écartera jamais de ce point de vue. Mais elle constate que certaines expériences tentées ont réussi mieux qu'elle ne l'espérait. Les féministes ont d'ailleurs, en général, renoncé à leur idéal ascétique, reconnu que, « parmi les droits à revendiquer, se trouve le droit à un développement sentimental normal ». Socialement, un certain nombre d'entre elles ont subi l'influence d'Ellen Key et, se réclamant de ses idées, ont tenté de ramener leurs compagnes aux travaux traditionnellement attribués à leur sexe.

(1) Kvinnorörelsen. Stockholm.

Elles y ont parfois réussi, et cela a produit de curieux résultats. On a vu des femmes instruites et cultivées se faire bonnes d'enfants, parfois même femmes de chambre ou cuisinières. On pouvait voir, il y a deux ans, à Paris, une bonne à tout faire suédoise qui lisait Platon dans le texte grec ! Elle trouvait sa profession très favorable à sa santé, que le surmenage cérébral avait ébranlée.

Mais de tels exemples sont rares ; les préceptes d'Ellen Key ne sont généralement pas suivis avec une rigueur aussi paradoxale. Au contraire, une foule toujours grandissante s'en est tenue au premier féminisme, à celui qu'elle combattait en 1895, et les situations masculines ont été recherchées et obtenues par un très grand nombre de femmes.

Ellen Key, qui reconnaît ce mouvement irrésistible, étudie loyalement les résultats qu'il a produits depuis quinze ans. Il y en a de bons, et son opposition désarme.

Elle reconnaît que ce mouvement était nécessaire, est nécessaire encore; qu'il fallait détruire le préjugé de l'infériorité de la femme, développer son caractère et son esprit d'indépendance, pour lui acquérir tous les droits masculins. Mais quand chacune aura le droit d'entrer partout, elle en usera peu et reviendra au foyer, qui est sa vraie patrie. Et ici, Ellen Key se rencontre avec

M. Faguet, qui veut que les femmes aient tous les droits, quitte à n'en point user.

Mais il est certain qu'elles en useront longtemps, et le type de femme nouvelle produit par les habitudes d'indépendance, est très finement analysé dans l'ouvrage d'Ellen Key.

L'auteur se défend de faire une histoire complète du féminisme : et pourtant elle remonte bien haut, puisqu'à son avis :

« Le premier mouvement féministe a été le geste d'Eve cueillant le fruit de l'Arbre de Science! »

Ce mouvement, dit-elle, symbolise l'ensemble de l'évolution féminine « car le désir de sortir des limites tracées est toujours son mobile, et chaque époque a nommé *péché*, manquement à la loi de Dieu, le fait de franchir ces frontières, qu'on déclarait une fois pour toutes être celles de la nature féminine. »

Ellen Key fait un examen historique rapide et curieux des essais de vie indépendante de la femme. Avec raison elle voit une de ses manifestations dans un mouvement religieux qui avait un peu précédé en Suède le mouvement féministe. Les femmes, emportées par la vocation, prenant au sérieux la parole de Jésus qui dit d'abandonner les siens pour le suivre, quittaient la maison après de grands combats. Elles se faisaient *liseuses,* liseuses de la Bible au peuple. Les

pères avaient honte d'elles, les mères portaient le deuil, les frères se moquaient. Mais rien n'empêchait ces femmes de suivre la voix intérieure, de vivre selon leur propre idéal. Et ainsi, sans le savoir, ces illuminées préparaient l'émancipation, « à laquelle bien souvent, plus tard, la Bible en « main, elles devaient venir s'opposer ».

Les femmes ont donc manifesté leur indépendance. Qu'en est-il résulté? Le type féminin moyen a-t-il plus de vitalité, plus d'utilité sociale que celui d'il y a cinquante ans?

Ellen Key en est convaincue. Elle pense que la famille même, troublée d'abord par ce changement, a, en somme, gagné en richesse par les acquisitions nouvelles des jeunes filles. L'union apparente des familles anciennes cachait bien des rancunes sourdes, bien des résignations amères! « La jeune fille qui filait et tissait le linge, ali- « gnait de longues rangées de pots de confitures, « avant Noël brodait tous les soirs des cadeaux, « après Noël dansait tous les soirs », passait de pénibles heures. L'attente, pendant de longues années, devait user sa vie. « L'invitation à dan- « ser, et après elle la demande en mariage, vien- « drait-elle ou non ? Tout homme dont l'ombre se « profilait sur le sol était examiné à ce point de « vue. » Avant même qu'elle eût vingt-cinq ans, la jeune fille voyait les regards de ses parents s'assombrir, et on lui laissait entendre qu'elle

avait fait banqueroute. Dans les familles modestes, elle n'avait le plus souvent pas de livres, pas d'argent à elle malgré son travail ménager incessant, point de jeux, pas de liberté.

Maintenant les petites filles de dix ans parlent de ce qu'elles feront plus tard ; les frères et les sœurs partent ensemble pour l'école ou l'académie, ont les mêmes intérêts et les mêmes sports. Le père et la mère, souvent, restent seuls au foyer, car les filles s'éloignent pour aller gagner leur vie et ne leur font que de courtes visites. Parfois ces visites n'amènent pas une joie sans nuage, car il y a des heurts entre la vieillesse et la jeunesse.... Mais parfois aussi, quand les parents ont marché avec le temps, quand les filles ont du tact et de la douceur, une bonne influence réciproque s'établit. Les filles puisent de nouvelles forces dans la tendresse de leurs parents, qu'elles apprécient mieux maintenant qu'elles vivent seules. Les parents confient à leur fille des soucis que celle-ci réussit parfois à alléger. Grâce à la vie laborieuse qu'elle mène, elle a maintenant une liberté d'esprit qui permet un véritable échange d'idées. On découvre qu'on peut acquérir les uns des autres. Le père qui, tout d'abord, soupirait en voyant disparaître les jeunes visages de la maison, reconnaît maintenant qu'il eût été insensé de retenir toute la bande, qui serait restée après sa mort les mains vides et

sans gagne-pain. La mère, qui avait aidé les enfants à convaincre le père, sourit quand celui-ci assure qu'il ne voudrait pas changer ses vaillantes filles contre des garçons.

Ces filles se marient, d'ailleurs, si elles le veulent, plus facilement que lorsqu'elles restaient enfermées au foyer. Il y a sans doute de nombreuses célibataires, mais cela a toujours été ainsi, et, au lieu d'être les « méchantes tantes » d'autrefois, acariâtres et méprisées, elles sont des créatures intelligentes et productrices.

En somme, il y a autant d'amour qu'autrefois, que toujours. Sans doute la petite troupe de féministes qui a mené l'assaut était d'idées excessives, bizarres ; mais toute idée nouvelle doit avoir ses excès.

D'ailleurs toutes ces bizarreries sont sans importance et il est même remarquable qu'un si grand changement ait pu s'accomplir sans créer trop de types grotesques; il en est dès maintenant de très harmonieux. La petite troupe féministe aura bientôt accompli son œuvre en obtenant pour la femme tous les droits qui lui étaient refusés, mais ce n'est là qu'un préliminaire. Le féminisme disparaîtra, et la femme devra alors se préparer, en développant, en élargissant son sentiment maternel, à faire profiter de ses acquisitions nouvelles, non seulement l'enfant, mais toute l'humanité.

IV

Il ne faudrait pas s'exagérer la place que les questions féministes pures ont occupé dans la vie d'Ellen Key. Esprit prodigieusement actif et varié, elle a parcouru tous les domaines de l'intelligence. On l'a beaucoup accusée de le faire au hasard, sans unité ni méthode, de n'avoir pas su dégager de son vaste travail une conception d'ensemble. Cette accusation ne nous semble pas fondée. La forme d'Ellen Key est désordonnée; mais de l'ensemble de ses œuvres se dégage avec force, avec une logique, parfois non apparente, mais profonde, une vigoureuse protestation de l'individu contre les contraintes collectives : religieuses, sociales ; un effort pour créer un critérium moral nouveau, qui sollicite le développement supérieur de chaque individu au lieu de l'entraver.

Suivons cette idée, qui nous servira de fil conducteur à travers son œuvre, et prenons d'abord son livre le plus audacieux (le premier qui ait été traduit en France), *L'Amour et le Mariage.*

Ici nous comprendrons, bien mieux qu'à la lecture du *Faux emploi des forces féminines*, l'émoi des lecteurs suédois !

(1) *De l'Amour et du Mariage.* Paris, 1907.

L'idée centrale de cette œuvre, c'est que l'amour seul, le grand amour doit dominer les relations entre les sexes: tout lien est moral avec lui, et immoral sans lui. La fille-mère qui s'est donnée par amour, est plus digne de respect que l'épouse qui a accepté le mariage avec dégoût, ou continue à le supporter avec dégoût pour des motifs de convenance sociale. Le choix amoureux exprime une volonté de la nature, qui doit être obéie pour le bien de la race. L'auteur espère que l'humanité, perfectionnée, arrivera à se contenter pour toute législation du mariage de la phrase de Saint-Just: « Ceux qui s'aiment sont mari et femme. »

Cela parut intolérable en Suède. Traduit en français, *L'Amour et le Mariage* n'indigna guère. Le Parisien, peu habitué à voir traiter de tels sujets par des âmes pures, ne put s'y tromper: c'était un livre vertueux. Il le lut peu, et eut tort, car c'est un beau livre: candide et enthousiaste, riche d'idées et d'images, manquant (comme tous les ouvrages d'Ellen Key) d'une composition serrée, mais rachetant ce défaut par l'abondance et la profondeur de la pensée et du sentiment. Sans doute l'auteur revient parfois sur un point déjà traité, mais comme un fleuve revient en méandres sur lui-même, apportant des points de vue nouveaux, une végétation nouvelle.

Devant la stricte morale, l'ouvrage est-il subversif? On peut le soutenir, car il est certain

qu'Ellen Key veut bannir toute notion de *devoir* des relations entre les sexes. La seule règle, l'unique fondement du mariage et par conséquent de la famille, ce sera l'amour, le « grand amour ».

Comment conçoit-elle ce sentiment? A peu près à la façon romantique.

« Egalement éloigné, dit-elle, de l'immoralité « épicurienne des races latines et de la moralité « luthérienne des races germaniques. Passion qui « exalte à la fois l'âme et les sens, qui pousse « irrésistiblement vers un être choisi entre tous. « L'amour enfin tel que Rousseau le montre après « Racine et l'abbé Prévost. »

Elle dit ailleurs : « L'amour tel que je l'entends n'a pas seulement en vue la continuation de l'espèce. A côté de cet instinct éternel, un autre sentiment a grandi; il a germé dans l'impression de solitude de l'homme au milieu de ses semblables: impression d'autant plus forte qu'une âme est plus originale. Elle cherche un être à qui l'amour donne la force de ce miracle: nous délivrer du sentiment d'être étranger sur terre. Le grand amour naît seulement quand le désir d'un être de sexe différent se confond avec l'aspiration vers une âme de sa propre espèce. Il devient comme le feu, plus pur à mesure qu'il est plus ardent; et il se distingue du feu du désir comme la chaleur blanche du haut fourneau se distingue de la

flamme rouge et fumante d'une torche portée à travers les rues de la ville... »

Et ailleurs l'auteur déclare que cet amour humain, si élevé, si pur, « remplacera l'amour divin, la religion qui recule devant la science... »

Blasphème aux yeux des Suédois, et à nos yeux, erreur profonde. Comment cet amour, lié à un être périssable, remplacerait-il des espoirs éternels ? Comment vivra l'être qui aura perdu son amour, quand, comme Ellen Key, il ne croit pas à une autre vie ? Il vivra comme il pourra, sans doute, comme vivent tous ceux qui n'ont pas la foi. Mais il ne fallait pas lui faire croire que ce pauvre amour, attaché à mille liens fragiles, pouvait lui remplacer une foi.

D'ailleurs, nous l'avons dit, c'est sur ce point qu'Ellen Key montre son mysticisme. Elle semble convaincue que, de deux êtres spécialement destinés l'un à l'autre, physiquement, intellectuellement, moralement, jaillira une flamme supérieure à eux deux, et participant en quelque sorte à la divinité. Il y aurait bien à dire, d'abord, sur cette destination spéciale de deux êtres... que le hasard seul rapproche, qui s'accommodent l'un à l'autre plutôt qu'ils ne trouvent d'avance l'un en l'autre des angles destinés à s'adapter. Mais, en admettant cette adaptation absolue, il ne sortira de l'union de deux humains qu'un amour humain

lui-même, c'est-à-dire sujet aux transformations, à la décroissance, à la mort. Or, c'est à un amour absolu qu'Ellen Key nous convie, c'est à la recherche de cet amour qu'elle veut vouer notre existence. On n'a pas assez pris garde à ce point de départ mystique. Qui l'aurait compris exactement comme l'auteur, aurait marché, ainsi qu'elle l'a fait elle-même, vers le célibat, non vers l'inconduite. On n'a pas vu cela, et on a vu seulement, avec des indignations plus ou moins sincères, que dans cet amour absolu l'auteur faisait sa place à l'amour sensuel.

En effet, Ellen Key s'élève contre l'idéal ascétique de Tolstoï, contre l'horreur de toute joie sensuelle exprimée par Luther :

« La vie n'a rien à gagner à la production d'ascètes endurcis, arrivés en fatiguant leur corps, en desséchant leur esprit, à endormir une sensualité qui peut-être se réveillera tout de même brusquement un jour... Il faut triompher de ce préjugé nourri par le christianisme, qui attache un si grand prix à la pureté en soi : la pureté n'a de prix que si elle assure à l'homme une vie supérieure... C'est l'acheter trop cher que lui sacrifier la force et la joie... Au delà de la limite des neiges ne vivent que des plantes rabougries... L'humanité marche vers son plein épanouissement... Il ne faut repousser aucune richesse de la vie. Il ne faut pas plus réprimer l'amour qu'il ne faut répri-

mer la faim. Ce qu'il nous faut, c'est plus d'amour et plus de pain. »

On s'est indigné vivement encore de ce que l'auteur ne condamne pas deux êtres qui se sont trompés dans une expérience amoureuse à rester éternellement victimes de leur erreur. En effet, la monogamie prescrite au nom du devoir social est aussi pour Ellen Key un dérivé de l'esprit ascétique :

« On la prêche depuis des siècles sans que la morale sexuelle en soit relevée », elle n'engendre que douleurs ou hypocrisie. L'adultère et la prostitution sont ses compagnes clandestines.

Pourquoi repousser la franchise? « Si un nouvel amour doit créer chez un être un renouveau de jeunesse et de vie, qu'il ne se refuse pas cet amour ! »

Cependant l'auteur reconnaît que de pareils cas doivent être rares; que la stabilité des unions et de la famille est l'idéal désirable; et d'ailleurs comment ce « grand amour », qu'on ne rencontre pas toujours une fois dans la vie, s'y trouverait-il plusieurs fois! Les âmes qui le cherchent avec sincérité seront de nature trop élevée pour qu'on puisse redouter de leur part le libertinage. Et l'auteur place à la fin de son livre un projet de législation du mariage et du divorce qui n'est nullement plus large que notre législation fran-

çaise actuelle, et qui sauvegarde l'intérêt des enfants avec un soin très intelligent.

Mais, dira-t-on, il y a contradiction entre la conclusion et les prémisses! Non pas contradiction formelle, mais différence de degré. Et le cas n'est pas unique dans l'œuvre d'Ellen Key. On la voit fréquemment, après avoir formulé, en des termes très vifs, des principes révolutionnaires, conclure sagement, et avec beaucoup d'esprit pratique. C'est que, mise en face des faits, elle est inconsciemment influencée par ce sentiment du devoir qui la guide dans sa vie, bien qu'elle lui livre bataille avec la plume.

Mais c'est seulement dans l'ordre pratique que se trouve cette contradiction. L'ensemble de ses théories, quoi qu'on en dise, est parfaitement logique.

Dans *L'Amour et le Mariage,* bien qu'elle ne pousse pas son principe jusqu'aux dernières conséquences, elle proteste contre les contraintes apportées au libre épanouissement de l'amour.

« L'homme doit travailler à développer son être.
« Si l'ancien amour, mort, entrave ce développe-
« ment, il doit avoir le courage de le rejeter. Rien
« de plus sublime qu'un amour unique et fidèle,
« mais nous ne pouvons pas toujours le créer. On
« ne peut pas plus promettre d'aimer toujours que
« d'être toujours bien portant. Ce qu'on peut pro-
« mettre, c'est de veiller sur son amour, d'en faire

« la grande affaire de la vie. Mais s'il est mort « sans retour, nous ne devons pas rester liés à ce « cadavre. Les enfants mêmes ne profiteraient pas « de ce sacrifice, de l'union extérieure de parents « divisés, à l'influence contradictoire. L'amour et « le mariage doivent développer l'individu, non « le sacrifier. »

Dans *Le Siècle de l'Enfant,* elle déclare que :

« Le crime pédagogique est de comprimer la nature propre de l'enfant en la surchargeant du poids de celle des autres... Il a besoin de paix intérieure, sous l'exubérance extérieure ; il doit plonger seul dans son monde à lui, qui est infini, s'y orienter, le conquérir... Et on y pénètre brutalement par des questions, des remontrances, on corrige ses faits et gestes, on cherche à façonner, à polir le petit matériel humain pour en faire un exemplaire parfait dans la série des enfants modèles... Qu'il ait devant lui une âme neuve, un *soi* personnel qui a le droit de réfléchir par lui-même sur ce qu'il rencontre, l'éducateur n'y pense pas... Il ne voit dans cette âme nouvelle qu'une manifestation nouvelle de la vieille espèce humaine, et il se hâte de *mettre le jeune vin dans les vieilles outres.* Les parents se désespèrent s'ils ne peuvent montrer chez leurs descendants les parfaites vertus exigées par la Société... ils dressent les enfants à réprimer leur nature... C'est

(1) *Le Siècle de l'Enfant.* Paris, 1908.

pourquoi les anciens types reviennent toujours dans le même ordre: gars solides, jeunes filles douces, fonctionnaires exacts, etc... Mais des types nouveaux, des pèlerins de chemins inexplorés, des penseurs aux idées « non encore pensées », ceux-là surgissent rarement chez les gens « bien « élevés ». Loin de pousser l'enfant à faire comme les autres, il faudrait se réjouir de lui voir des tendances divergentes. « Il faudrait lui donner la « paix de conscience qui lui permette de se dé- « faire d'une opinion reçue, d'un usage courant, « d'un sentiment convenu ; il aurait ainsi une « conscience individuelle, et non une conscience « collective et d'une seule espèce comme l'est « celle de la plupart des hommes. »

Ce *Siècle de l'Enfant* est, de tous les livres d'Ellen Key, celui où la théorie s'appuie le plus solidement sur l'expérience. Elle connaît l'enfant. Elle a pénétré avec tendresse dans cette âme obscure ; son indignation contre le système des coups, contre l'éducation « à la grosse » des établissements nombreux, contre les « meurtres d'âmes » à l'école ; contre l'inefficacité d'un enseignement religieux formel, faisant répéter machinalement les phrases évangéliques du pardon des offenses, à l'enfant qui ne voit autour de lui que luttes et représailles: tout cela est fortement pensé, et les conseils donnés sur les leçons et les jeux peuvent être utilement médités par les pa-

rents et les maîtres. D'ailleurs le livre, traduit en dix langues, a eu un grand succès en Europe. On souhaiterait que des fragments bien choisis en fussent distribués dans nos écoles.

Dans *Individualisme et Socialisme* (1), l'auteur présente sa pensée sous un autre aspect. Quelque temps rebelle au socialisme, dans lequel elle craignait de trouver une forme nouvelle et pire de l'oppression de l'individu, elle s'y est convertie, sous l'influence de Vollmar. Elle a reconnu qu'en l'état actuel, l'incessante lutte pour le pain, avec les soucis, les chagrins laids et abrutissants qu'elle engendre, entravent d'innombrables possibilités de jouir et de créer...

« Les époux n'ont pas le temps de soigner leur « intimité, les parents de soigner les enfants, « l'école de les développer, car elle doit avant tout « leur conférer ces diplômes: hameçons à l'aide « desquels on pêche un morceau de pain. »

Le vieux socialisme, avec son nivellement forcé, son égalisation de tous les genres de travaux, lui paraissait intolérable. Mais maintenant que l'influence de l'anarchisme (dont elle rejette pourtant tout appel à la violence) l'a modifié dans le sens du respect de l'individu, elle s'en déclare partisan convaincu. Le développement de l'homme supérieur qui, pour Ellen Key, comme pour Nietzsche,

(1) *Individualism och Socialism*. Stockholm, 1895.

reste le souci dominant, sera facilité par un état économique meilleur.

« Chez nous, dit-elle, c'est souvent du peuple, avec un pasteur pour intermédiaire, que naît l'homme de génie. » Et combien de fois la misère a-t-elle empêché son épanouissement! Au nom même des droits de l'individu, elle adopte donc le socialisme.

Dans les très nombreuses études, portant sur les sujets les plus variés, qui forment les recueils intitulés: *Lignes de la vie, Images de Pensées, Le petit nombre et le grand nombre, La Religion de la Vie,* la même tendance se manifeste sous tous les aspects.

« Cherchez le bonheur, dit l'auteur à la jeunesse. Le bonheur et le devoir ne font qu'un. C'est seulement par le bonheur que vous atteindrez la plénitude du développement de votre être, et par là seulement vous enrichirez l'humanité. »

Et, en poursuivant cette affirmation, l'auteur se retrouve, au bout de toutes les routes, en opposition avec l'esprit chrétien qu'elle attaque sans merci. Selon elle, ce « cadavre du Christianisme » que suivant l'expression d'Ibsen, chacun traîne dans son cœur, empêche l'épanouissement de la vie. Elle démontre facilement, d'accord avec Tolstoï, que nul ne vit vraiment suivant l'idéal chrétien; mais, au lieu d'en conclure, avec l'apôtre russe, qu'il faut revenir à cet idéal, elle conclut

qu'il faut se décider à en rejeter le nom et les apparences.

« Garder le pur idéal chrétien, et y conformer sa vie, cela est incompatible avec la civilisation. L'art, la science, le bonheur sont des païens éternels. Puis la non-résistance au mal ferait le mal roi de la terre. Garder cet idéal chrétien et n'y pas conformer sa vie, cela crée des êtres sans caractère, à la conscience malade, à la volonté brisée. Perdons cette illusion, que nous sommes chrétiens! Créons un idéal auquel puissent se conformer nos actes. »

Mais quel sera cet idéal?

La vie, la vie de cette terre comme but en soi!

« Vivons la vie présente, en force et en beauté. « Si nous demandons pour agir la certitude d'une « vie future, nous serions semblables à un fou qui « demanderait pour se mettre en mouvement le « matin la certitude qu'il vivra le soir!... Ce qui « se passera dans une heure sur terre est aussi « mystérieux pour nous que ce qui se passera « après notre mort. » Et ailleurs : « Ma forme « actuelle, l'heure actuelle est la seule sur quoi « je puisse agir. Il ne faut pas que l'enfance « vive pour la jeunesse, la jeunesse pour l'âge « mûr, l'âge mûr pour la vieillesse, la vieillesse « pour l'autre monde!... »

Et cet autre monde, objet de tant d'efforts, Ellen Key n'en laisse même pas l'espoir à ceux

qui lui ont tant sacrifié. Evolutionniste, elle croit à la vie sans cesse renaissante dont tout être est une parcelle. Elle croit que les acquisitions morales de l'homme ne seront pas perdues, puisque rien ne se perd. Mais l'immortalité personnelle lui paraît un leurre.

Et alors une tristesse nous prend. Quoi! enlever à la race scandinave ses espoirs mystiques? Frustrer les Ingmar Ingmarsson de leur grande ferme céleste (1) ? Chasser du royaume de Dieu où, depuis tant de siècles leurs efforts et leurs sacrifices terrestres ont dû leur conquérir de si immenses domaines, toutes ces robustes générations au visage calme et sévère? N'est-ce pas là une œuvre impie, et dangereuse même au point de vue purement moral?

Et à ce point de vue, que peut produire de bon cette prédication passionnée des joies de ce monde, ces violentes attaques à l'altruisme?

« Si la jeunesse d'aujourd'hui, dit Ellen Key, « voyait son sang assez épuisé par l'altruisme; si « elle était assez pauvre de rêve, assez déformée « par l'écrasement social pour que sa plus pro- « fonde question de vie, son désir le plus ardent « ne soit pas son propre bonheur, il ne vaudrait « pas la peine qu'un doigt se lève ou qu'il s'élève « une voix pour la conservation de notre vie natio- « nale! »

(1) *Jérusalem en Dalécardie,* Selma Lagerlöf.

Et ailleurs elle proteste contre cette théorie du devoir qui consiste à passer le verre plein à son voisin au lieu de boire soi-même :

« Ainsi le verre passera de main en main, il « restera plein, et aucune soif ne sera apaisée! »

Cette crainte de voir toute l'humanité repousser par altruisme la coupe de joie, paraît singulièrement chimérique à des gens habitués comme nous au spectacle d'une « lutte pour la vie » où l'égoïsme et l'arrivisme atteignent parfois la férocité.

— Est-ce vers un tel idéal, se dit-on, qu'Ellen Key veut conduire ses compatriotes? Sans doute elle s'en défend, dit à maintes reprises que la recherche du bonheur chez les âmes nobles se confond forcément avec la recherche du bonheur d'autrui. Mais les âmes nobles sont rares, et ce que la masse retiendra d'un tel enseignement, c'est qu'on doit créer son bonheur personnel à tout prix! Le danger est de ce côté, et il y a une singulière illusion à craindre que l'esprit de renoncement ne paralyse la jeunesse!

Et, raisonnant ainsi, on est presque tenté de joindre sa pierre à toutes celles qui ont déjà été jetées à l'apôtre du bonheur.

V

Mais si, en la quittant, on se plonge dans la littérature suédoise de ce dernier siècle, si on lit des peintures de la petite vie bourgeoise, telle que le peint par exemple Söderberg dans la *Jeunesse de Martin Birk,* Levertin dans *Les Magisters d'Osterâs,* Ernst Ahlgren dans ses romans et ses lettres, une autre impression peu à peu se fait jour.

La crainte d'Ellen Key n'est pas si chimérique, sa prédication n'est pas si inutile!

Quelle est en effet l'âme moyenne qui se dégage de cette littérature?

Une âme en qui la contrainte religieuse, morale, sociale, a si fort et depuis si longtemps bridé les instincts qu'elle s'est presque substituée à eux. Chez les grandes âmes, cette contrainte, choisie et voulue jusqu'à l'héroïsme, engendre l'enthousiasme du sacrifice; et cela (Ellen Key le reconnaît) est un enrichissement, une exaltation de l'être. Brand mourra, les Dalécarliens, par leur exode, ruineront leurs terres et leurs proches: mais leur effort sublime élève l'humanité.

Chez les natures mauvaises, cette contrainte crée les hypocrites et cruels *Soutiens de la So-*

ciété. Chez les natures moyennes, que peut-elle produire ?

Demi-acceptée, demi-subie, au nom d'un idéal surhumain dont on répète mollement les formules, elle crée des âmes neutres, qui par un mouvement acquis devenu réflexe, refrènent comme péché tout goût vif, toute inclination passionnée. Des âmes qui ne vivent qu'une demi-vie, qui se cherchent dans les plus petites choses « des querelles à elles-mêmes », suivant l'expression d'Ernst Ahlgren; qui s'imposent sans cesse de « menus sacrifices ne rapportant pas leur équivalence de joie »; à qui la beauté semble une tentation dangereuse; qui se courbent sans examen sous les plus dures disciplines, et n'en souffrent presque plus, tant elles ont restreint leurs désirs et développé leur soumission. En un pays où des légions d'âmes de cette sorte vivent anémiées dans une ombre crépusculaire, il faut bien que de temps en temps une main hardie vienne ouvrir les fenêtres et montrer le soleil!

Aussi toujours, à intervalles rapprochés, pour combattre la mortelle mélancolie que dégagerait cette foule à l'âme monastique collective, le génie de la race scandinave a suscité des individus forts et révoltés venant prêcher la liberté et la joie. Leur tâche est ingrate, car ils blessent profondément la conscience nationale: ils la blessent dans ses traditions séculaires, dans ses plus

pures vertus. Mais ils apportent à la race un élément indispensable, sans lequel elle périrait.

IX

Pour garder une attitude d'opposition à l'opinion régnante, il faut une âme bien trempée, voire même un peu dure et farouche. Nietzsche, qui a joué ce rôle vis-à-vis des Allemands, acceptait et proclamait qu'il était un « destructeur ». Ibsen déclarait que les caractères nécessaires à l'œuvre actuelle, ne peuvent être beaux, doivent seulement *être forts*. L'harmonie viendra plus tard, sous le troisième règne. Et voilà qu'un rôle de cette nature échoit à une femme !

Son esprit est aussi indépendant, aussi incapable de docilité que celui de ses grands confrères, révolutionnaires de la pensée. Sa tendance individualiste et anarchique est aussi nette que la leur ; son don d'expression souvent aussi virulent et aussi agressif.

Mais elle est bonne: comment son cœur supporterait-il la haine? Comment même, devant le nombre et l'aigreur des attaques, sa conscience, à de certaines heures, ne s'alarmerait-elle pas? Souvent des tristesses la prennent. Dernièrement

à la lettre d'un jeune homme, Glaukon, qui, tout en rendant hommage à son talent et à son caractère, lui reprochait son identification du devoir et de la joie, Ellen Key répondait la lettre lassée d'une personne qui sent qu'on ne la comprendra jamais.

Et, en effet, entre les Suédois qui la jugent païenne, et les Latins qui sentent tout de suite qu'elle ne l'est pas, il est difficile qu'elle soit bien comprise. Il y a désharmonie entre sa mission et son âme. Ce sentiment du Devoir auquel elle livre bataille, il est en elle, tenace et profond.

Aussi, à de certains moments (en toute sincérité vis-à-vis d'elle-même) elle tâche d'adoucir les conflits, de s'arranger avec ses adversaires, de concilier des inconciliables. De là certains sophismes, certaines pages obscures qui viennent parfois conclure des études d'un sens parfaitement clair : des restrictions impuissantes à infirmer une œuvre dont l'esprit se dégage avec une grande vigueur.

— Ne m'accusez pas, dit-elle, de prêcher l'égoïsme. Le bonheur de chacun et le bonheur de tous sont inséparables.

— Pour vous, sans doute ! lui répond-on. Mais la majorité de l'humanité l'entend d'autre sorte. Bien des hommes, en cherchant leur bonheur iraient aux pires turpitudes. N'ébranlons pas la notion de devoir qui est leur frein.

— On changera une telle humanité! Par la sélection amoureuse, affranchie de toute contrainte sociale, des êtres plus harmonieux naîtront. Par une éducation meilleure, ils se développeront si bien, que leur joie et celle de tous arriveront à se confondre.

Il est trop aisé de répondre (et on l'a fait très fortement) que dans les êtres compliqués que nous sommes, le choix amoureux n'a pas toujours en vue l'intérêt de la race. Quant à l'éducation, si ingénieuse qu'elle puisse devenir, elle mettra des siècles à former des êtres dont le bonheur personnel soit en harmonie constante avec le bien général. Et il n'est même pas probable que de tels êtres soient jamais nombreux.

Mais ici Ellen Key se réfugie au pays d'Utopie. Avec Rousseau, qui a exercé sur sa famille et sur elle-même une influence très sensible, elle veut croire que la Nature est bonne; que, délivrée des maladroites contraintes exercées par certaines lois, elle reviendra à une primitive candeur.

La « Grande Suédoise » peut garder l'illusion qui la rassure, et se persuader qu'en venant prêcher la joie ici-bas, elle est venue prêcher la Vertu. Mais ce n'est qu'une illusion. Le devoir et le bonheur, malgré les plus ingénieuses confusions de termes, restent d'essence distincte. Le Bonheur est subjectif; le Devoir est si bien objectif

que toutes les sociétés se sont cru le droit d'édicter des peines contre ceux qui y manquent gravement. Nul ne peut dire que la loi morale doive se subordonner à la fantaisie individuelle. Sans doute Hercule

A suivi la Vertu qui lui sembla plus belle.

Mais parfois la Vertu sera sans beauté. Parfois, même dans une société très améliorée, elle sera en querelle avec la Joie, et la notion du devoir restera indispensable pour choisir entre elles deux.

La religion du bonheur pourrait donc offrir quelque danger hors des frontières scandinaves. Mais, au dedans de ces frontières, l'enseignement d'Ellen Key était utile à un peuple qui ne deviendra pas jouisseur, et qui tendrait à devenir ascète.

« Je ne peux rester ici, dit Oswald, dans les « *Revenants*. On nous y apprend à regarder la vie « comme une vallée de larmes, un fardeau dont « on ne sera jamais délivré assez tôt. Là-bas « (dans le Sud) on peut se sentir plein de joie « rien que parce qu'on vit. Cette joie de vivre qui « fermente en moi deviendrait ici un péché ! »

Ellen Key est venue affirmer que cette joie de vivre est une vertu. Ni l'un ni l'autre. Mais c'est un élément indispensable au développement humain.

L'homme a besoin, comme elle le dit fort bien, des antiques forces païennes : « Du scepticisme, de l'audace, de l'Amour du Beau, de la hardiesse, de la gaîté. »

Si elle est venue apporter tout cela aux Suédois dans leurs neiges, ils peuvent la remercier.

CHAPITRE V

Anthologie d'Ellen Key. — Ses œuvres de critique. — Almqvist. — Au bord du lac Vättern.

I

Pour dégager de l'œuvre d'Ellen Key une pensée directrice, nous avons dû singulièrement dessécher, appauvrir ses gros livres confus, mais riches, variés, tout débordants d'éloquence, de poésie et d'esprit. Pour faire goûter ce talent au lecteur français, il faudrait tirer de cette œuvre des morceaux détachés, et on pourrait en composer des recueils remarquables (1).

Avant d'aborder l'étude d'Ellen Key critique, promenons-nous un peu au hasard dans son jardin capricieux et touffu.

Voici, dans une *Lettre ouverte à Heidenstam,* un amusant portrait du Suédois :

« Il apparaît comme un gentilhomme lettré qui « ne tient pas compte de ses œuvres, bien qu'elles « soient importantes, mais de ses charges à la

(1) Voir l'*Individualisme,* pensées d'Ellen Key publiées par Mme de Quirielle.

« Cour. Quand on vient le voir, il cache ses ma-
« nuscrits dans la poche de derrière de son uni-
« forme, et il donne à son biographe, non pas
« les titres de ses œuvres, mais ceux de ses déco-
« rations. »

Dans ce même ouvrage, l'auteur s'élève contre le patriotisme suranné « qui vit de pierres et non « de pain... de vieilles pierres tombales. On est « fier du souvenir des ancêtres, mais, quand il « s'agit du présent, qui sera le souvenir de de- « main, on considère le talent et l'originalité « comme des crimes impunis. »

Ellen Key est une grande patriote, mais elle est hostile à tout nationalisme étroit, à des haines de race, comme l'antisémitisme. Même elle ne peut exclure de son cœur la Finlande, le Danemark... et même la Norvège, ce qui n'a pas adouci à son égard l'esprit suédois actuellement régnant. Elle a d'ailleurs cherché de tous côtés sa nourriture intellectuelle, elle a reçu des empreintes diverses des pays nombreux qu'elle a visités, étudiés, compris. Elle est (en toute modestie) fille cadette des grands esprits « européens » comme Gœthe, comme nos encyclopédistes.

De tels esprits ne sont pas « prophètes en leurs pays », comme les génies qui reflètent et magnifient les vertus et les vices d'une âme nationale. Mais ils apportent à l'enrichissement de la cul-

ture du monde un tribut bienfaisant et précieux.

Au point de vue de l'art, Ellen Key montre un goût vif de la beauté dans tous les détails de la vie; elle admire passionnément les meubles français du dix-huitième siècle, et tombe, à propos d'un guéridon, dans des extases qui irritent vivement quelques philosophes à tendance ascétique acharnés à la combattre.

« N'a-t-elle pas été déclarer, s'écrie M. Nors-
« tröm, relisant avec colère une boutade d'Ellen
« Key, que celui qui a trouvé une belle forme
« pour une bouteille de bière a rendu un aussi
« grand service qu'un savant découvrant le pôle
« nord? N'est-ce pas de la folie? Et quelle impor-
« tance peut-on attacher, par exemple, à avoir un
« joli papier de tenture? »

La question est, sinon plus importante, du moins plus caractéristique que ne le pense M. Norström. Les gens qui ne se soucient pas de cette tenture, la voient à peine, sont des esprits abstraits, insoucieux de beauté plastique. Il s'en trouve un assez grand nombre, semble-t-il, parmi les habitants des pays du nord, plus sensibles aux idées et aux sentiments qu'aux formes extérieures. Ellen Key, en s'attachant à la beauté des couleurs et des lignes, se montre, sur ce point comme sur bien d'autres, plus latine que ses compatriotes. Elle se plaint de la laideur habituelle du foyer, des vilaines constructions.

« Si l'architecture, s'écrie-t-elle, est de la *musique gelée,* la nôtre est trop souvent de la musique d'orgue de Barbarie ! » Cette critique, il faut le reconnaître, tomberait juste en bien des pays ! (1)

Sensible à la beauté de l'art, Ellen Key l'est plus encore aux beautés de la nature. Et en cela elle est bien Suédoise, car nul peuple n'a pour la campagne, la forêt, la mer, un culte plus passionné. Elle apprécie, dans une charmante étude, le peintre Bruno Liljefors, artiste génial que nous devrions rougir de si mal connaître; car il est sans doute le plus grand paysagiste et animalier de l'Europe actuelle. Dans cette étude, Ellen Key exprime en termes délicieux son amour de la nature (2) :

« Pour arriver à la faire chanter en soi (comme « l'a fait Liljefors), il faut y faire sa maison, y « vivre, vivre comme le chasseur, le pêcheur ou « les animaux de la forêt. Il faut parler avec « les jours et les nuits, avec le soleil et la « lune, avec le brouillard et la neige, avec la terre « et l'eau. Il faut devenir l'ami de toute sorte de « lumière et de toute sorte d'obscurité, la nuit

(1) Depuis le moment où Ellen Key écrivait ces lignes, il s'est produit une véritable renaissance du goût suédois. Sous l'influence d'une admirable école de peintres modernes, beaucoup d'intérieurs ont pris un cachet artistique remarquable. La maison Thiel en offre le modèle le plus achevé.

(2) *Entretiens au Pavillon de chasse.*

« bleue et la noire, la grise et la verte... écouter « toutes les voix, même celle de l'herbe, de la « mousse et des insectes, voir d'abord la lumière « et l'ombre jouer à cache-cache pour ensuite se « confondre. Et alors laisser tout cela tomber « lentement dans l'âme, y rester caché, y être « oublié, le laisser devenir inconscient, pour de « nouveau se faire jour vers l'état conscient après « la lutte de la sélection entre les impressions « diverses. »

Mais il est dangereux de feuilleter ainsi au hasard les œuvres d'Ellen Key ! Les pages s'ajouteraient aux pages.

Parcourons rapidement ses œuvres de critique qui, à elles seules, suffiraient à constituer un important bagage littéraire.

II

Les œuvres de théorie sociale d'Ellen Key ont si fort agité ses contemporains qu'ils ont trop souvent laissé dans l'ombre sa très belle, très importante contribution à l'histoire littéraire, politique, artistique de divers pays.

Quelques-uns ont même affecté de dédaigner cet énorme labeur de publiciste ; de déclarer que les

connaissances universelles d'Ellen Key sont rapides et superficielles, qu'elle n'est qu'une vulgarisatrice.

Cette critique pourrait s'appliquer à quelques articles de philosophie. Il y a bien certains exposés de la doctrine de l'évolution, puis des raccourcis des idées de Nietzsche, un peu hardis et cavaliers. Mais sur tout autre sujet, les acquisitions d'Ellen Key, bien que rapides, déterminent toujours en elle une réaction originale. Aux bruits venus de partout, elle répond par une vibration personnelle. Elle est bien l'âme aux mille voix dont parle le poète:

Mise au centre de tout comme un écho sonore.

Elle est donc particulièrement douée pour la critique; mais pour une critique basée avant tout sur la sympathie. Elle ne s'est jamais départie de son précepte: « Parler d'une œuvre ou d'un auteur au moment où on l'aime le mieux. »

Aussi a-t-elle choisi, pour ses études développées, les personnalités dans lesquelles elle retrouve quelques-uns des traits qui lui sont chers. Elle a fait des Browning, qui lui fournissaient l'exemple de l'union parfaite de deux âmes supérieures, une très belle biographie. Elle a écrit sur *Rahel* un volume charmant; elle a peint ses amies personnelles, Anne-Charlotte Leffler et Ernst Ahlgren. Elle a écrit au sujet de Gœthe,

qui est son idole, des pages enthousiastes. Etre la mère de Gœthe lui paraît le plus haut sommet de la gloire féminine.

Enfin, c'est dans une monographie d'Almqvist (auteur suédois dont les idées hardies sur la femme et l'amour l'ont beaucoup influencée) qu'elle a montré le mieux peut-être ses facultés de critique.

Parcourons un instant cette étude. Nous ne sortons pas de notre sujet; car les idées d'Almqvist, reprises par Ellen Key, ont été, sont encore la base de ces discussions sur l'amour et le mariage, auquel un des peuples les moins amoureux du globe se livre infatigablement. Au collège mixte d'Upsal, jeunes filles et jeunes gens expliquent et commentent ensemble une nouvelle célèbre d'Almqvist intitulée *Det gar an,* qui causa une petite révolution, et où les idées d'Ellen Key sont prévues et même dépassées par le curieux écrivain né en 1793.

Après avoir lu l'étude d'Ellen Key (1), on reste quelque temps hanté par l'étrange fantôme d'Almqvist: de l'homme maigre et pâle sous son épaisse chevelure noire, serré dans sa robe de pasteur, le nez long, la bouche mince, les yeux brillants d'un insoutenable éclat, qui glisse à pas muets, inquiétant et impénétrable!

Est-il un criminel? A-t-il en 1851 commis une

(1) *Sveriges modernaste Diktare.* Stockholm, 1897.

tentative d'empoisonnement et un faux justifiant l'accusation, le mandat d'arrêt lancé contre lui? Sa fuite éperdue sur une barque de pêcheurs, sans essai de justification; sa vie errante en Amérique pendant huit ans, son retour à Brême sous un faux nom, sa mort sur un lit d'hôpital (ses maigres mains étreignaient l'*Odyssée!*...), son enterrement à la fosse commune où sa fille eut grand'peine à retrouver son corps... tout cela semble l'accuser.

Vingt ans, écrasé sous l'opprobre, son nom reste enseveli. Puis, un jour, le grand poète, l'homme vénéré qu'était Victor Rydberg déclare généreusement que « le crime d'Almqvist n'est pas prouvé, et que son génie l'est. »

Avec Ellen Key, avec Runeberg, avec quelques esprit distingués de Suède, il réhabilite le maudit (qui, d'ailleurs, était innocent). Son œuvre reparaît, d'une fraîcheur et d'un éclat incomparables. Sans doute le grand public reste un peu rebelle à ces livres déconcertants par leur personnalité inclassable, par leur indocilité à toute convention littéraire ou philosophique:

« Tu es, écrit Ellen Key à Heidenstam, un des « sept Suédois et demi qui ont compris Almqvist! »

Mais, comme ces « sept et demi » sont les principaux écrivains de Suède, Almqvist est un inspirateur de l'âme de son pays par l'influence qu'il exerce sur eux.

Il nous est impossible d'analyser cette influence dans son ensemble. Disons, avec Ellen Key, que sur tous les points, Almqvist nous donne la surprise d'être en accord avec les esprits les plus avancés du temps présent. Sautant par-dessus le romantisme, qu'il vit et dédaigna, le naturalisme qu'il ne put connaître, il se rattache à deux écoles bien modernes: le symbolisme et le réalisme qui, en Suède, se marient souvent. Un détail réel vient ajouter sa note aiguë au rêve pour le rendre plus hallucinant.

Le grand poète qu'est Almqvist semble contemporain de Verlaine. Sa métrique est entièrement libérée, il est dédaigneux de toute règle, de toute couleur locale; la poésie ne vaut à ses yeux que par « le parfum subtil répandu sur elle, et qu'elle répand ».

N'admettant dans l'art que ce qui est intuitif, déclarant sans cesse qu'il vit d'instinct et non de science, Almqvist préfère à l'homme cultivé l'enfant, le peuple, la femme, l'artiste. Ils sont plus proches du divin: « Ils sont la lyre dont Dieu touche les cordes. »

Nie-t-il cependant la culture, dont Ellen Key fait tant de cas? Non, il veut bien l'admettre: « Mais il faut savoir oublier. Il faut que les connaissances acquises se fondent dans l'inconscient, deviennent un second instinct.

« Toute la richesse de notre vue des choses

tient en ceci : fuir la brutale lumière de l'analyse, plonger dans le mystère de la vie, dans ce sombre règne souterrain *où les racines de l'esprit doivent reposer immobiles, pour que sa fleur puisse s'ouvrir* (1). »

Cette pensée, qui nous paraît d'une admirable profondeur, Ellen Key, qui la cite et la comprend, ne l'a peut-être pas assez méditée. Son activité consciente, trop grande, devait l'en empêcher. Elle a cependant repris souvent l'idée indiquée par Almqvist : que la femme doit trouver dans la spontanéité plus grande de sa nature la source vive de son art.

Puis il est une idée d'Almqvist qui a influencé profondément Ellen Key et qui agit aujourd'hui encore, non seulement sur elle, mais sur les esprits et sur toute la vie sociale des Suédois : c'est l'idée que le mariage sans amour est un crime contre la race :

« On condamne à être pendu, dit Almqvist, celui « qui fabrique de faux billets de banque. Mais « celui qui, pour n'importe quelle raison, mais pas « par amour, s'unit à un être indifférent, et crée « aussi une union fausse et sans valeur, ne com- « met-il pas un crime dont la grandeur, dont les « incalculables conséquences pour l'avenir, pour

(1) On remarquera combien cette prééminence accordée à l'instinct sur l'intelligence (idée dominante dans l'œuvre d'Almqvist) est d'accord avec la tendance actuelle, exprimée dans l'œuvre de M. Bergson.

« les descendants, causent de bien plus affreux « malheurs que la falsification de millions de « francs! »

Et il exprime ailleurs, bien avant les premières revendications du féminisme suédois:

« Que la femme doit pouvoir vivre de son tra- « vail, pour ne pas tomber dans le pire des crimes: « celui de se donner à un être qu'elle n'aime pas. « Cela est très important pour l'homme même qui, « sans cela, ne peut savoir si la femme se donne « vraiment par amour. »

Cette idée, nous le savons, Ellen Key l'a faite sienne, mais elle est loin de la pousser jusqu'à ses dernières conséquences comme le fit Almqvist, dans la nouvelle fameuse intitulée *Det gar an,* qui déchaîna contre lui la colère publique.

La donnée de la nouvelle est celle-ci:

L'héroïne, Sara, fille fraîche et robuste, ni ouvrière, ni demoiselle, s'éprend d'un beau sous-officier qu'elle rencontre en voyage, et lui laisse voir qu'elle répondra à son amour. On cause tendrement, mais la jeune fille ne veut pas entendre parler de mariage. Elle paie ses notes d'hôtel et ne veut accepter de son amoureux « aucune chose qui s'achète. »

Elle a reçu par héritage un atelier de verrier qu'elle dirige, elle aime sa profession et prétend la conserver, ainsi que son domicile personnel. Le

mariage a mal réussi à sa mère, ruinée et tourmentée par un mari ivrogne: un jour Sara lui a vu jeter, de colère, son anneau à la rivière. Elle ne veut pas de cet anneau-là.

Elle est pourtant d'une pureté et d'une franchise qui excluent l'idée des amours faciles. Mais pourquoi se marier ? « J'aurais un nom, mais je n'au-« rais plus de métier, je veux me tirer d'affaire « seule... Je te louerai des chambres dans ma « maison et, de temps en temps, tu viendras sou-« per avec moi. Quand tu seras absent, je rêverai « de ton retour avec bonheur. Ainsi tu ne verras « pas mes heures de migraine ou de fièvre. Il ne « faut pas que l'homme soigne celle qu'il aime « quand elle est malade. »

Et qu'on n'aille pas imaginer que Sara veut, par cet arrangement, sauvegarder sa liberté amoureuse! Non, si l'officier, acceptant cet ultimatum, se conduit convenablement, on peut parier pour la fidélité de son amie. Que craindre d'ailleur d'une femme qui, pendant ce tendre voyage, a dormi paisiblement dans la chambre où son amoureux, un peu dépité, reposait sur une chaise?

Il y a là un état moral (et physique) spécifiquement suédois; et le fait que la nouvelle d'Almqvist, condamnée par le chapitre d'Upsal en 1839, est maintenant, dans ce même Upsal, analysée et discutée en classe par les élèves du collège mixte, montre à quel point nos manières de voir en ce

qui concerne la morale sexuelle, sont lointaines et inconciliables.

La conception de la vie conjugale préconisée par Sara ne se réalisera pas encore, même en Suède; mais elle a des partisans sérieux dans l'extrême gauche féministe. On le devine, Ellen Key n'est pas de ces partisans. Sara, cette fille saine et rude, si bien devenue patron verrier qu'elle s'écrie pendant le voyage amoureux: « Voilà une belle maison! Vingt-quatre carreaux par fenêtre!... » ne réalise pas le type de grâce féminine préconisé par l'auteur de la *Femme de l'avenir.*

Sur d'autres points d'ailleurs, Almqvist est en désaccord avec Ellen Key: il est plus Suédois qu'elle. Influencé par Swedenborg, il est d'âme religieuse et mystique; imbu de cette foi profonde en la vertu du sacrifice qui est le trait dominant des âmes scandinaves. Comment il harmonise une telle foi avec l'obéissance aveugle à l'instinct amoureux, avec un individualisme souvent nietzschéen, ne le lui demandons pas trop! Ellen Key est plus logique que lui en prêchant la morale du bonheur, en condamnant le sacrifice, au nom de principes qui lui sont communs avec Almqvist.

Mais ce dernier ne nous a pas promis de logique. Il vit, suivant sa belle expression, « au-« dessus de la vie des questions, dans la vie de

« pur amour, qui ne demande rien, qui *est* seule-
« ment. » Il méprise les systèmes philosophiques, et le rationalisme, la doctrine de l'évolution chère à Ellen Key, eussent été rejoindre cet « amas de grandioses extravagances » que représentent à ses yeux les philosophies.

Un jour où dévoré de doutes et d'inquiétudes, incapable de trouver un sens à l'univers, il se sentait glisser au suicide ou à la folie, il a adopté ardemment la croyance à une autre vie: « Ceci n'est qu'une vie d'essai, nous ne saurons rien en ce monde. Aidons-nous et aimons-nous... nous ne pouvons pas nous éclairer! »

Mais, si religieux qu'il soit, il est vivement anticlérical : L'Eglise, à son avis, est le contraire de la religion.

Par cet affirmation, par son amour passionné pour le Christ, sa foi dans la vertu du sacrifice, il est précurseur de Tolstoï. Ellen Key nous le fait remarquer, il est comme lui antisocialiste, anarchiste chrétien. Il croit que l'amélioration du monde ne sera pas obtenue par des efforts collectifs, par des changements de gouvernement, mais par l'amélioration individuelle de chaque âme, de chaque vie.

Son dédain des lois et des règles n'est nulle part affirmé avec plus de verve et de charme que dans son très célèbre *Ormuzd et Ahriman*. Cet ou-

vrage indigna les « Soutiens de la Société », qui s'écrièrent que c'était l'apologie de l'esprit du mal.

On y voit, en effet, Ahriman bouleverser les sages plans d'Ormuzd, venir la nuit distribuer la beauté, les fleurs, les richesses de la vie, comme au hasard, sans ordre qu'on puisse saisir, et être seul obéi : « Car c'est lui qui est venu éveiller l'âme profonde des choses. »

Ellen Key étudie avec amour ce poème étincelant de verve satirique. Et, bien qu'elle ait excité des indignations officielles, cette œuvre répondait pourtant à une tendance profonde de l'esprit suédois. Régentés par Ormuzd et lui obéissant avec une scrupuleuse conscience, les Suédois gardent tous, dans leurs âmes silencieuses, le goût des ironies vengeresses; ils gardent dans leurs vies trop réglées l'amour des vagabondes fantaisies d'Ahriman. Un grand nombre de leurs auteurs l'expriment, et Ormuzd ne s'en alarme guère ; il sait ce qu'Ellen Key exprime avec tant de justesse.

« Il n'y a pas de danger que le monde s'éveille « tout d'un coup; que l'homme se lasse de suivre « le lent chemin de l'évolution historique ! Au « moment où nous avons grandi, où le vieil habit « est trop petit et le nouveau pas encore prêt, nous « ne nous promenons pas sans voile, nous met- « tons toujours longtemps, patiemment, des pièces

« au vieil habit... Pour un disciple que trouvera « Ahriman, Ormuzd en trouvera dix mille! »

Almqvist sut cependant alarmer ses contemporains en exprimant une idée qui lui a été très reprochée, qui a accrédité sans doute les soupçons qui ont pesé sur lui, et qu'Ellen Key a souvent citée en lui restituant son véritable sens, incompris des contemporains :

« C'est par le crime que l'humanité marche en avant, et chaque nouveau cycle de civilisation a pour base justement le principal péché mortel que le cycle précédent avait défendu de tout son pouvoir, au nom de toute sa sagesse... Car chaque état de choses veut protéger sa propre vie, empêcher sa propre mort... Je ne parle pas de toutes les fautes, ni même des principales, je parle du crime qui, dans une époque, est considéré comme le plus grand, le plus complet : le péché mortel du siècle. C'est celui-là, devant lequel toute la civilisation d'une époque tremble et frémit, comme devant sa propre perte, c'est celui-là qui ouvre la porte par laquelle le nouveau cycle vient ; c'est par celui-là que l'humanité montera d'un degré et élargira ses frontières. » Le criminel qui ouvre cette porte sera sacrifié comme l'a été Jésus.

Et Almqvist déclare que sa vocation est de commettre ce grand crime du siècle!

Ellen Key a aimé ce réprouvé, a tiré de son œuvre immense, de cette centaine de volumes de

vers, de prose, de critique, de théâtre, de musique, des pensées curieuses et frappantes qui mettent en relief cette étrange figure. Elle la caractérise ainsi :

« Si l'on me demandait : Trouvez-vous que « Strindberg est celui de nos écrivains modernes « qui donne l'impression la plus riche et la plus « complète de la conscience des temps nouveaux ? « je dirais : Non. Si vous cherchez l'impression « non seulement du présent, mais du futur, c'est « encore Almqvist, né il y a cent ans, qui est le « plus moderne de nos poètes. Tous les contrastes « de notre temps vivent en lui : Le courant de sym- « pathie altruiste, et la théorie individualiste du « surhomme ; la liberté d'esprit et la tendance « religieuse mystique, le symbolisme en art, la « tendance anarchique en fait de gouvernement, « (le pacifisme et la théorie des nationalités) tout « ce qui caractérise le déclin de ce siècle et « l'aurore de l'autre se rencontrent en Almqvist, « comme les rougeurs du couchant et celle de « l'aurore se rencontrent dans cette lueur voilée, « mystérieuse, crépusculaire, des nuits d'été de « nos pays du Nord. »

III

Il nous faut abandonner Ellen Key... et nous ne nous sentons pas quitte envers elle. Exposer ses idées sur les choses et les hommes, les classer, les discuter, ce n'est presque pas parler d'elle-même. Les idées qu'on adopte tiennent à tant de causes extérieures qu'elles représentent rarement la nature profonde de l'être qui les défend. Les idées d'Ellen Key, inspirées d'abord par les philosophes français, par Rousseau, dont sa jeunesse fut bercée, puis par les théories de Darwin, qui étaient en pleine mode au moment de son développement; ces idées, intéressantes à étudier, ne constituent pas sa personnalité véritable. Ce qui la caractérise, c'est bien moins les principes qu'elle a énoncés, que l'ardeur, l'enthousiasme, la générosité de son âme. Nous avons dû contester quelques-unes de ses idées ; mais, cela est certain, son influence générale n'a pu être que salutaire aux cœurs purs, aux natures saines. Ceux ou celles qui ont invoqué ses théories pour justifier des actes d'immoralité se fussent corrompus sans elle. Ellen Key n'a pu qu'exalter vers la beauté morale; elle a donné l'exemple d'une vie de travail, de dévouement aux causes

généreuses, d'un caractère loyal et courageux; elle a honoré son pays par un des talents féminins les plus souples et les plus variés qui se soient jamais fait jour.

Par-dessus tout, elle a été un vivant foyer de sympathie. Il suffit de lire quelques pages de ses œuvres, ou de rencontrer une fois l'accueil de ses yeux maternels, de ses deux mains tout de suite tendues vers la souffrance, pour comprendre cette bonté sans mélange, ce cœur où nulle injustice ne parviendrait à faire naître une ombre d'amertume. Et on se sent en face d'une supériorité véritable, puisque, suivant la belle parole de Beethoven, « on ne peut trouver de plus sûre marque de la supériorité que la bonté ».

Au bord du lac Vättern, grande mer intérieure où les vagues battent souvent avec le bruit de l'Océan, à côté de grandes falaises rocheuses couronnées d'arbres qui se reflètent au loin dans l'eau, Ellen Key a construit sa petite maison blanche. Elle y vit retirée, non isolée, car de nombreux amis viennent frapper à sa porte. Ils la trouvent entourée de ses souvenirs, des images de ceux qu'elle a aimés, soit dans la vie réelle, soit dans la vie de la pensée. A côté des portraits de parents disparus, ils peuvent voir les images de Gœthe, d'Almqvist, de Kropotkine, de saint François d'Assise... images d'êtres qui, dans la variété de leurs races et de leurs existences, ont

eu pour trait commun l'ardeur du sentiment et de la pensée. Car nul être plus qu'Ellen Key n'a adopté et mis en œuvre la maxime inspirée de Gœthe qu'elle a inscrite au-dessus de la petite porte de sa maison: *Memento vivere.*

CHAPITRE VI

Hilma Angered Strandberg

Une méconnue. — Une vie douloureuse. — Nouvelles paysannes. — Le Nouveau Monde. — *Idéalisme et égoïsme.*

Après avoir quitté Ellen Key, et avant de parvenir à Selma Lagerlöf, nous ne rencontrerons plus sur notre route de personnalités de si vaste envergure. Mais nous trouverons encore (et cela seul importe) des femmes ayant apporté dans leur art une note individuelle. De toutes celles qui, aujourd'hui, tiennent une plume en Suède, la femme écrivain qui nous semble remplir le mieux cette condition primordiale: une personnalité accusée, c'est une femme contemporaine d'Ellen Key, vieillie par la misère et les douleurs, dont les ouvrages, peu connus du grand public, sont appré-

ciés par quelques artistes : Mme Hilma Angered Strandberg.

Cette affirmation est, nous le savons, de nature à étonner les Suédois. Elever cette demi-inconnue au-dessus des nombreux auteurs féminins à succès actuel, à gros tirages, paraîtra un paradoxe ou la grossière erreur d'une étrangère. Nous maintenons ce paradoxe; nous ferons connaître, pour donner un tableau exact des tendances littéraires du public suédois, les auteurs à succès. Mais, en présentant au public français, et peut-être à quelques-uns de ses compatriotes qui la méconnaissent, la personnalité de Mme Strandberg, nous pensons faire œuvre de justice.

Cette femme a-t-elle produit des chefs-d'œuvre? Non. Ses ouvrages sont pleins de défauts, de défauts parfois irritants. Le style est fréquemment contourné et bizarre, les images, parfois frappantes, parfois forcées et déconcertantes. Mais, à travers des cahots et des heurts, nous sommes entraînés par une main vigoureuse; nous trouvons parfois des visions de réalité aiguë sur la vie extérieure, parfois des ouvertures profondes sur la vie de l'âme. Puis, surtout, un don merveilleux d'exprimer la douleur: non point une douce mélancolie féminine, mais une douleur irritée et amère de lutteuse blessée qui ne désarme pas.

Ce don de la douleur, la vie l'a cultivé chez Mme A. Strandberg. Née en 1855 d'une famille

bourgeoise, ruinée à la mort de ses parents, elle travaille, devient employée des postes. Elle est nommée à un petit bureau de la côte ouest. Elle rencontre là un jeune artiste pauvre, sorti du peuple, elle a foi en son talent, ils s'aiment et se fiancent. Angered part pour l'Amérique, elle l'y rejoint, ils s'y marient. La misère les accompagne, l'époux travaille rudement de ses mains. L'épouse met au monde deux enfants, ils lui sont enlevés tous deux. Après des années de tortures physiques et morales, vaincus par la maladie, ils rentrent en Suède. Mme Strandberg avait eu, par la publication de ses ouvrages, un de ces demi-succès qui rapportent des encouragements d'artistes, des espoirs vite déçus, pas d'argent. Appréciée des grands critiques, de Levertin, d'Ellen Key, d'un petit groupe littéraire, depuis des années elle mène la lutte épuisante contre la pauvreté, si dure en ce climat rigoureux. Que, dans une telle vie, une création abondante et riche ait pu trouver place, c'est la preuve d'une force intellectuelle peu commune. Mais, puisque, en de telles conditions, l'œuvre a pu naître, elle s'est nourrie de ces douleurs, de ces expériences cruelles faites dans les milieux les plus divers ; elle y a puisé une saveur âpre et forte qui ne se trouve guère dans les romans mondains.

I

Mme Angered Strandberg a produit deux grands ouvrages : *Le Nouveau Monde* (1) et *Lydia Vik* (2). Puis elle s'est révélée grande artiste dans des recueils de nouvelles sur la vie des habitants de la côte ouest. Feuilletons deux de ces nouvelles : *La Terre des Lutins,* et : *Contre la neige blanche* (3).

La Terre des Lutins est une très ingénieuse étude de la peur. Le début est franchement comique. Un ménage de la côte, un matelot et sa femme, s'en viennent un jour, poussant devant eux un petit chariot vers un village de la forêt. Le contraste entre le caractère exubérant des *côtiers,* que l'auteur connaît bien, et l'humeur silencieuse des forestiers est peint de façon très plaisante. Paul et Olena, le matelot vigoureux et la femme rieuse, arrivent de la côte, causant et plaisantant. Cela ne va pas vite, leur course : ils s'étonnent de tout, des oiseaux, des arbres ; ils interpellent les paysans qu'ils rencontrent, et ceux-ci « levant du sillon leur tête

(1) *Den nya Varlden.* Stockholm 1890.
(2) *Lydia Vik.* Stockholm 1904.
(3) *Trollmark.* Stockholm 1907.

lourde », les regardent avec un immobile étonnement.

Dans le village, non loin de la lisière de la forêt, ils font halte, lâchent les brancards de la voiture, s'asseyent dessus, s'installent comme chez eux, et bavardent. C'est la femme qui parle le plus :

— Vous comprenez, chers amis, c'est pour notre plaisir, rien ne nous forçait à venir par ici, mais on ne peut pas toujours rester au bord de l'eau, il faut changer un peu. Alors on est venu.

Et l'homme dit en riant :

— Elle est trop capricieuse, on ne peut pas la garder, là-bas au bord de la mer. Ça sera plus sûr, ici, dans la forêt !

Et de rire.

« Mais les gens aux mouvements pesants qui, « peu à peu avaient fait cercle autour de la char- « rette, les regardaient avec une grave austérité, « sans ouvrir la bouche, et sans qu'un muscle de « leur visage remuât. Et, plus les nouveaux venus « plaisantaient et gesticulaient drôlement, plus les « paysans s'enfermaient dans leur silence glacial. « C'était comme si un musicien avait joué à tour « de bras sur son violon des airs de danse sur le « pont d'un navire, sans qu'un seul petit mousse « levât un pied pour danser. Sans doute on les « prenait pour des comédiens, peut-être pour des « mendiants. Cela, c'était le comble !

« Peu à peu l'homme et la femme ralentissent

« leur bavardage, puis se taisent; ils se fatiguent!
« Puisqu'on ne les comprend pas, ils garderont
« pour eux leurs plaisanteries. »

On parle sérieusement, et le visage des paysans s'anime quand on apprend que les *côtiers* viennent acheter de la terre. Bien entendu on leur demande des prix fous, et ils ne trouvent qu'un terrain qu'on veuille leur céder à bon compte: un morceau de forêt qui passe pour hanté.

Quand la superstition des paysans se montre, le rire reprend le ménage. Ce n'est pas qu'on soit esprit fort, mon Dieu! On parlerait du vieux Näcken, le méchant génie des eaux, ou du grand Serpent de mer, cela se comprendrait! Mais « qu'il y ait des esprits sur la terre même, cela « ne peut s'imaginer. Quand la barque est tirée « sur la terre, voyons! il n'y a plus de danger! »

Toujours riant, on achète donc, pour une petite somme d'argent qui est tout l'avoir du ménage, le morceau de forêt. L'homme, à grands coups de cognée, découvre un carré de terrain au milieu duquel s'élèvera la maisonnette. Mais un malaise s'empare bientôt des transplantés. Quelle différence entre cette vie solitaire, privée de tout voisinage (car les demeures des paysans sont espacées, clairsemées dans l'immense forêt) et la vie animée de leur petit port!

Là-bas, près de la mer, on était sans cesse à *attendre*. Entrer, sortir, rester sur le pas de la

porte, abritant ses yeux avec la main et interrogeant l'horizon, c'était la vie naturelle, normale. Ici, c'est l'immobilité :

« Que tu es bête, forêt! tantôt toute blanche, « tantôt toute verte, mais tu ne changes jamais! »

Tant qu'il fallait construire la maison, l'étable, le petit pont, c'étaient des allées et venues, du mouvement, la vie se supportait encore. Mais quand tout est fini et qu'il n'y a qu'à attendre l'hiver ?

« Le crépuscule venait. Olena, debout sur la « porte, eut un singulier sentiment. Elle ne *devait* « pas rester ainsi à regarder dehors. Que devait-« elle donc faire? Ce que font toutes les femmes « dans ce pays de forêt. Acheter de la laine, un « rouet, rentrer, bien fermer la porte, et filer et « tisser pour un hiver, encore pour un autre hiver « et bien des hivers. »

Mais c'était une chose horrible de rester là assise, un jour après l'autre, indéfiniment! A la mer, c'était sérieux de rentrer, de sortir à tout moment, de se renseigner près des uns, des autres... Ici ce n'était qu'un jeu. Ce qui était sérieux, c'est de fermer la porte, de travailler silencieusement, de ne plus attendre aucun changement au monde.

Dans la solitude et la tristesse vient bientôt se glisser la peur. « Paul tressaillit, parce que l'obs-« curité entrait par la fenêtre comme une grande

« flamme noire. Il se leva et alla suspendre un « châle devant les vitres. Ce n'était pas la peine « que toute la forêt les regarde par là! »

Il est gêné si Olena parle fort. A la côte, oui, il le faut bien, pour dominer le bruit de la mer et du vent! Mais ici, ce n'est pas la peine. Pour Olena aussi, la forêt devient ennemie. Quelle drôle de lumière verdâtre dans cette clairière, entre ces quatre murailles d'arbres, si serrés ! Ils sont immobiles, et pourtant on dirait qu'ils vont l'étouffer... et elle a un brusque mouvement de la main, comme pour les écarter.

Paul a peur quand il coupe une branche d'arbre: il lui semble entendre un miaulement méchant. Quand il court, une grande inquiétude court derrière lui, puis des haleines, des chuchotements. La visite du colporteur vient mettre le comble à leurs craintes. D'ordinaire, on traite ce colporteur avec dédain, on le renvoie bien vite. Mais Paul et Olena sont si heureux de voir un visage humain! Ils servent au bonhomme un copieux repas, le retiennent le plus longtemps possible.

Par malheur, Paul lui parle des bruits suspects entendus dans la forêt. Et le colporteur, très au courant, les lui explique.

« Bien sûr, *c'est le petit peuple!* les lutins qui « se faufilent pieds nus entre les arbres, et jouent « à cache-cache en babillant et en chuchotant, et

« de temps en temps poussent comme des soupirs « de jeune fille. »

Il en parle, lui, le colporteur, avec supériorité et sans crainte : depuis si longtemps il est familier avec ce petit monde-là ! Son oreille est faite à tous les menus bruits de la forêt, que les gens de la côte, habitués au grand tapage de la tempête, ne peuvent pas percevoir. Lui, comme tous les forestiers, sait se taire et tendre l'oreille : « La forêt parle, elle veut qu'on l'écoute... »

Le charmant récit de ce colporteur, qui se meut en toute naïveté dans le merveilleux comme dans son élément, achève de détraquer les esprits de Paul et d'Olena. Quand la jeune femme sort pour traire ses vaches, elle ne rentre pas, et son mari qui la cherche la trouve évanouie sur le sol. Reprenant ses sens, elle ne peut plus prononcer un mot et écrit sur un papier : Etranglée par les lutins. Ce serait la folie sans l'intervention d'un jeune médecin qui ramène le couple à la côte. Et Paul et Olena, qui ne possèdent plus rien au monde, se mettent à pleurer et à rire en revoyant la mer.

Si l'on atténuait quelques outrances d'expression qui sont le péché habituel de Mme Strandberg, cette petite nouvelle serait parfaite. L'autre : *Contre la neige blanche,* est d'une émotion poignante.

C'est toujours dans la forêt, dans une de ces

maisonnettes solitaires et perdues où s'écoulent en Suède tant de vies silencieuses, que le drame est placé.

Un ménage : Gustave Hök, cordonnier, et sa femme, Mâlin, triste, menue et chétive, habitent seuls tous deux. Mais le cordonnier ne travaille plus; seule Mâlin descend chaque jour au village vendre des balais de bruyère et acheter quelques provisions.

Il y a plusieurs années, Gustave Hök, voyant son apprenti causer avec sa femme, a été saisi d'un brusque accès de jalousie injustifié: il a lancé une pierre à la tête du jeune homme, il l'a tué. Il a fait son temps de prison, puisqu'il est revenu. Ce qui est beau, et bien caractéristique de l'âme silencieuse et chrétienne du paysan Suédois, c'est qu'il n'y a pas eu d'explication entre le mari et la femme.

« Il sait qu'elle n'était pas coupable, elle sait « qu'il n'avait pas voulu tuer... Il y a là un de « ces malheurs envoyés par Dieu qu'il faut accep- « ter en silence. »

Hök a dit en revenant qu'il ne voulait pas rencontrer les gens du village : ils avaient déposé contre lui, ils le montreraient au doigt, il mourrait plutôt que de les revoir! Mâlin n'a pas discuté. Tous les jours elle descend seule, poussant la petite voiture chargée de balais de bruyère, et elle s'en va, à plusieurs kilomètres, jusqu'au

village. Hök est tranquille, presque gai, pourvu qu'on ne lui demande pas la seule chose qu'il ne veut pas faire : se montrer. Il a bien des souvenirs affreux, mais, quoi ! il ne faut pas y penser, on ne pourrait plus vivre.

Ce jour-là, après que Mâlin est partie, la neige s'est mise à tomber. L'heure passe, la voyageuse ne rentre pas. Hök s'inquiète. Il se décide à aller à sa rencontre, il sort, marchant dans les empreintes laissées par les pas de sa femme. Il pense tout à coup que Mâlin est devenue toute jaune, elle qui était si jolie autrefois... Quel vent damné ! cela mord le corps !... et elle était trop légèrement habillée... Pourtant elle ne s'est jamais plainte du froid.

A la lisière de la forêt, il aperçoit un long ruban de route, puis le village : pas une âme vivante... La neige soulevée en tourbillons par le vent. Il arrive jusqu'aux maisons. Il se faufile dans un hangar, à l'entrée de la grand'rue.

Ces maisons ont l'air si fier et si froid ! elles semblent dire : « Va-t'en, hors la loi ! qu'est-ce que tu fais ici ? » Il est tiraillé entre la honte et l'anxiété.

Il voit passer un cocher qu'il ne connaît pas, et lui crie :

« S'il n'a pas vu une femme poussant une « charrette? une toute petite femme, pas grande

« dans le corps, et qui avait l'air de venir de « loin? »

Le cocher secoue la tête sans rien dire, et le grelot du cheval s'éloigne peu à peu. Hök se met à descendre la rue, ses yeux baissés errent de droite à gauche, abrités sous son bonnet... Tout est vide, pas même un roquet qui aboie.

Voici le café, plein de monde, on s'y réfugie pour fuir le froid. Jamais Hök ne passera ce seuil ! il connaît le patron, un ancien ami...

Pourtant, si Mâlin est entrée là, à quoi bon la chercher plus loin ? Il reste derrière la vitre et regarde de tous ses yeux à travers les petits carreaux ternis.

Le temps passe : « Au nom de Dieu ! pourquoi « reste-t-elle si longtemps? il la battra quand « elle sortira! »

Mais la porte s'ouvre, et c'est le beau-frère de Hök qui sort, celui qui parle de lui si durement... et il est accompagné par le garde-champêtre. D'un mouvement brusque Hök s'écarte... mais il entend sa propre voix dire très haut :

— Sait-on si Mâlin est dans le café ?

Et dans le tourbillon de neige et de vent, des voix répondent :

— Non, elle n'est pas là.

Il n'en attend pas davantage, il marche à doubles enjambées, puis se met à courir, se battant avec les tas de neige comme un homme furieux,

le front en sueur.... et ses cris se perdent dans le vent :

« — Si mince, si petite! et elle n'avait rien « mangé de solide... Ah! il ne pourrait pas suppor- « ter cela! Il avait bien supporté toutes les choses « horribles, mais c'est parce qu'il savait que quel- « qu'un l'attendait! »

Son pied heurte un petit tertre blanc : c'est le chariot. Mâlin est tombée dessus, pliée en deux, la neige l'a recouverte, elle est à demi-gelée. Il la secoue, l'appelle : elle ouvre les yeux. Il la met sur le chariot, la couvre de sa veste, commence à tirer : c'est dur, contre la neige amoncelée.... Mais sa force, inemployée depuis longtemps, sort de lui, pleine et intacte. Les voici à l'entrée du café. Elle ne peut marcher, il la prend dans ses bras, il ouvre... et quand il entend le grelot de la porte, cela lui paraît aussi dur que l'appel du gardien de prison.

Pourtant la sympathie des braves gens lui reviendra, l'amour vaincra la mauvaise honte, et Hök, presque humblement, demandera de l'ouvrage à ses anciens amis...

Mais la vision du « hors la loi » caché dans le hangar, et demandant avec anxiété aux passants cette « petite femme, pas grande dans le corps » qui est le seul bien qui lui reste, le seul lien qui le rattache aux vivants, se grave dans l'esprit avec force.

N'eût-elle fait que ces deux nouvelles, Mme Angered Strandberg aurait fait œuvre d'artiste.

II

Mais elle a fait bien d'autres choses, et ses deux grands romans : *Lydia Vik* et le *Nouveau-Monde* sont des œuvres riches et fortes.

Le *Nouveau-Monde* a été en partie inspiré à l'auteur par les événements de sa propre vie. Elle a vécu la terrible existence dans laquelle se débattaient en Amérique les émigrés suédois, elle a vécu à Chicago l'horrible année de la famine, de la peste, de la grève des chemins de fer. Tout le cadre dans lequel évoluent Lovisa Niefelt, la jeune Suédoise de bonne famille, et son mari, l'ouvrier Tore Hultman, a été vu par des yeux pénétrants qui ont rapporté de ce nouveau-monde des visions d'enfer. Une lourde atmosphère de misère, d'une misère implacable, dégradante, détruisant le corps et l'âme, enveloppe ce livre d'un nuage étouffant...

Cependant, au moment où le roman commence, Lovisa Niefelt, sur le bateau qui l'amène vers la « terre de liberté », vers son fiancé lointain, est pleine d'orgueil et d'espoir :

« — C'est un ouvrier, votre fiancé? lui demande « un jeune Finlandais, son compagnon de voyage.

« — Mais oui! et c'est ce qui m'enchante. N'est-« il pas beau que les différentes classes de la « société se confondent?

« — Oui, mais comment croyez-vous que...

« — On n'agira donc jamais, on ne fera donc « pas le don de soi-même, nous ne ferons que « causer toujours de nos tendances libérales ? « Pouah! toutes ces phrases de chez nous m'écœu-« rent. Et personne ne hasarderait pour ses idées « le bout de son petit doigt!

« — Oui, on est terriblement « à la mode popu-« laire » en Scandinavie aujourd'hui.

« — C'est un vent superbe qui souffle! seule-« ment, qui donc fait autre chose que bavarder et « écrire? C'est ce que prêche justement Ada Len-« nartson... Oh! elle est la plus forte de nous « toutes, il y a un tel sens de la vie dans ce « qu'elle écrit! L'époque nous demande non des « mots, mais des actes. Et, vous devez l'admettre, « il n'y a rien de plus effectif, pour se rapprocher « du grand but, que de nous unir, nous, gens « cultivés depuis des siècles, avec la classe popu-« laire, pour créer une génération nouvelle.

« — Et Mlle Lennartson elle-même, que fait-« elle?

« — Ce qu'elle fait? Sans elle, nous n'aurions

« peut-être jamais senti ce courant nouveau! Je « sais que, sans elle, je n'aurais jamais eu ce « courage ; mais on est porté par une idée quand « on sait qu'elle est juste. »

C'est donc « portée par une idée » que Lovisa s'en vient vers son fiancé Tore. La démarche est hasardée, ils se connaissent peu ; ce fils d'ouvrier, intelligent et bon, de nature artiste, doué pour la peinture, a plu à la jeune fille, bourgeoise appauvrie, qui donnait des leçons de piano à Stockholm, approchait de la trentaine, s'ennuyait terriblement, et se grisait de grands mots dans des réunions de jeunes bourgeois socialistes. On s'est fiancé, Tore est parti pour l'Amérique et n'a plus, depuis, donné signe de vie. Lovisa a envoyé une dépêche annonçant son arrivée et n'a pas reçu de réponse. Tore sera-t-il là, à l'attendre au bateau? Elle a une grande angoisse, et c'est pour se rassurer elle-même qu'elle vante, avec une exaltation factice, à son compagnon de voyage, la beauté de sa décision.

Pourtant, à l'entrée du port de New-York, la statue de la Liberté émeut Lovisa, ainsi que ses compagnons suédois, d'une émotion profonde.

Elle a quitté le vieux monde, les liens étroits de son pays formaliste, elle va vivre une vie jeune, pleine, une vie conforme à son rêve... Son courage, son héroïsme seront couronnés d'une magnifique récompense. Mais l'enthousiasme tombe, on va

débarquer, et voici l'inquiétude atroce : Tore sera-t-il là ?

Quelques minutes d'angoisse... Le voici, amaigri, mal vêtu, la barbe en désordre... mais Lovisa a un élan de joie et sanglote éperdûment : « Et « elle sent à ce moment combien sa foi avait été « fragile. »

Joie bien courte ! L'auteur met une cruauté raffinée à éveiller de son rêve factice la jeune bourgeoise exaltée. Nourrie de phrases, inadaptable à la vie, elle a apporté au pauvre Tore un lourd fardeau. Celui-ci, cependant, aurait dû réaliser son rêve : bon, dévoué, fidèle, épris d'un art qui lui crée un idéal noble, il pouvait, il devait s'entendre avec une autre âme noble. Mais Lovisa est d'âme médiocre : tout de suite la pauvreté, qui cause des blessures à son amour-propre mesquin, l'aigrit, l'irrite, la désespère. Dans le mauvais petit hôtel si laid, si lamentable, où elle est tombée le soir de son arrivée — la veille de son mariage — elle pleure en enfant perdu, elle voudrait revenir chez elle... Trop tard ! sa destinée est maintenant fixée. Dans la robe blanche élégante qu'elle a apportée de Suède, elle ira devant le pasteur, avec le cabaretier pour témoin, se lier à l'ouvrier sans travail qu'elle a choisi pour époux.

Tore pourtant ne l'a pas trompée, il a dit sa misère. Quand, en arrivant, elle lui a reproché de

ne l'avoir pas appelée, il a dit : « Je n'osais pas, « je ne crois pas en moi, Lovisa, j'ai peur ! »

Et quand ils ont, malgré tout, décidé le mariage, il dit :

« — Tu ne me le reprocheras pas? Tu sais com- « ment sont les choses... Je suis sans patrie et sans « travail, mais je ferai tout ce que je pourrai... « Mon but unique sera de gagner pour toi, pour « nous, la vie. »

Et ce but est dur à atteindre. Tore trouve difficilement du travail ; avec le flot d'émigrants, l'encombrement est terrible, et l'angoissante poursuite du travail et du pain absorbe bientôt, absorbera toute la vie les pensées du nouveau ménage. Les 200 dollars de Lovisa sont vite épuisés, et la lune de miel, sur les bancs des promenades, n'est pas longue. Tore trouvera du travail, tantôt bien, tantôt mal payé, puis il y aura des chômages ; on vivra dans une insécurité terrible, passant d'une aisance relative à la gêne, à la noire misère, puis retrouvant quelque heureux hasard.

Dans cette vie douloureuse, Lovisa sera pour Tore le plus détestable compagnon. Le caractère complexe de la jeune femme est cruellement analysé par Mme Strandberg. Le trait saillant est un égoïsme si dur qu'on hésite parfois à le croire possible. Quoi qu'il arrive, Lovisa ne considère qu'elle-même, que l'injustice du sort dont elle

se sent victime ; elle ne songe jamais à Tore qui se tue à la peine ; elle lui réclame âprement l'argent nécessaire, ne l'aide en rien, empoisonne ses heures de repos par des plaintes et des récriminations. Elle poursuit un rêve et un indestructible espoir : c'est que sa vie se développera en beauté, une fois ce premier échelon franchi : l'existence matérielle assurée. Mais pour parvenir à ce but, la plus féroce dureté lui paraît légitime. Elle, qui était venue « pour élever Tore Hultman, lui apporter l'acquit de siècles de culture », semble ne voir en lui qu'un serviteur condamné à l'entretenir. Il y a entre eux des scènes terribles, et Lovisa ne s'adoucit que devant la crainte que la mesure soit comble et qu'il la quitte. Elle dit alors des paroles tendres, et se hait de les avoir dites... Mais elle n'a rien à craindre. Tore a une âme de chien fidèle, il est attaché à elle et lui restera.

La cause de cette attitude de Lovisa, de son impossibilité de s'adapter à un milieu nouveau, Mme Strandberg la trouve dans ses origines, dans sa race. Elle était d'une vieille famille de bourgeois intellectuels, arrivistes et avares, sans cesse en querelle entre eux pour des questions d'argent. Lovisa, quand elle était parmi eux, les méprisait pour cette vilenie. Mais dès que cette base solide : de l'argent devant soi, la sécurité de la vie, lui manque, elle s'affole, sent que tout équilibre est impossible. Avant tout cet argent, cette

sécurité ! on pensera ensuite aux affaires sentimentales.

Cet argent ne vient jamais, et Lovisa ne retrouve jamais son équilibre moral. Sa graduelle déchéance, la souffrance silencieuse de Tore, dont la vie a été détruite par l'intrusion de cette femme ; qui renonce avec douleur, pour gagner un peu plus d'argent, à la peinture qui était l'idéal de sa vie ; qui a aimé pourtant, qui aime encore son bourreau, qui ne peut oublier la vision de charme, d'élégance raffinée qu'elle lui a apportée, et qui souffre surtout de voir la misère et la négligence amener sa femme à la déchéance physique... tout cela compose un tableau noir d'une grande intensité.

A un de ses plus cruels moments de misère, Lovisa a retrouvé l'ancienne amie, Ada Lennartson, qui prêchait si éloquemment l'union des classes ! Ada, arrivant dans le pauvre logis, trouve Lovisa lavant le plancher. Celle-ci, par orgueil, déclare à son amie qu'elle ne regrette rien, qu'elle a beaucoup vécu, beaucoup appris. Et comme Ada lui conseille avec pitié de rentrer en Suède, Lovisa reprend les phrases anciennes, déclare qu'elle s'est sacrifiée à une grande idée...

Alors l'apôtre, qui n'avait jamais songé à faire des disciples si convaincus, a un joli mot de comédie :

« — Tu as toujours été exagérée, Lovisa !... il « ne faut pas mêler la vie et les idées. »

Et elle lui laisse entendre que les fantaisies démocratiques de 1880 ne sont plus à la mode. On a trouvé d'autres snobismes.

Et Lovisa continue à vivre son enfer ; elle a eu un enfant mort-né et cela a été un nouveau désespoir. Elle en arrive à se griser de whisky ! Les scènes avec Tore deviennent plus violentes. Poussé à bout, il s'écrie :

« Maudit soit le damné camarade qui a « refusé de me prêter quatre dollars quand je « voulais te télégraphier : Reste ! »

Lovisa est atterrée de cette révélation. Il y a pourtant entre ces deux forçats des moments de tendresse. La jeune femme refuse toujours énergiquement de rentrer dans son pays, et un jour où elle a été reçue à Chicago par d'opulents Suédois, elle sent tout à coup combien son Tore vaut mieux que ces riches égoïstes.

Il y a une humanité profonde dans le misérable amour de ces malheureux, rivés l'un à l'autre, se blessant, se déchirant sans cesse, et sentant l'impossibilité de se quitter.

Leur malheur vient d'ailleurs se noyer dans une plus immense détresse, et le dernier chapitre du *Nouveau-Monde* est une sombre fresque d'une puissante ampleur.

Dans tout le cours du roman, Mme Strandberg

a dessiné autour de ses héros, avec beaucoup de couleur et de vie, des tableaux de diverses villes d'Amérique. Elle n'a pas fait du Nouveau-Monde une peinture systématiquement noire. La fête de l'Indépendance à Philadelphie est peinte avec une chaude et sympathique émotion. La joie générale, la fièvre de liberté, pénètre dans l'âme des nombreux Suédois mêlés à la foule bariolée.

Qu'il leur paraît lointain, leur pays calme et rêveur, « où les jours de travail uniforme et les « silencieux dimanches n'arrivent pas à apaiser « l'inquiétude intérieure ».

Ils l'aiment pourtant, leur pays ! Ils souhaiteraient allumer sur son sol la flamme de liberté qui embrase ces étrangers, qui, par contagion, les embrase eux-mêmes... Et, prononçant le mot de *Suède,* Tore et Lovisa tombent en pleurant aux bras l'un de l'autre.

Sûrement Mme Strandberg, qui a souffert en Amérique autrement, mais autant que ses héros, a aimé passionnément cette terre cruelle. Avant tout elle aime la vieille, la vraie Amérique, l'Ouest, « avec ses centaines de milliers de petites maisons « particulières, ses femmes au maintien digne, au « regard pratique et clair, ses milliers de petites « chapelles avec leur foi naïve, son souci du bien- « être de tous, la parole profonde de ses Qua- « kers ».

Et il n'est pas étonnant que Mme Strandberg

aime ce pays, car depuis bien longtemps les Suédoises ont été en rapport avec ces Américaines qui leur ressemblent, et, dès le début du féminisme, Fredrika Bremer a été leur demander des leçons.

Mais, où l'auteur fait preuve d'une vive intelligence et d'un réel sens de modernité, c'est quand elle est séduite par la poésie barbare du grand enfer de Chicago, cette ville étrangère, « bâtarde de l'Amérique », quand elle l'admire, malgré les hontes de ses tueries ouvrières, de ses maisons de jeu, de ses vols effrontés ; malgré les fumées et les suies infectes et noires qui viennent obscurcir son ciel et son lac bleus.

« Chicago! Seul un observateur à vue courte ne « verrait en toi que la barbarie. Ton cerveau est « plus aigu que tout autre, ta conception et ton « estimation des choses, ton activité plus rapide « que toutes, et tu es aussi intelligent que sans « scrupules. Ton public est le plus blasé, le plus « moderne et aussi le plus primitif du monde... « Et tu t'entends à le retenir : vois tes prêtres ! « ils n'ont pas de temps à perdre en belles phrases, « en rêves sur les anges. Ils resserrent en vingt « minutes toute la rhétorique imaginable, des « vérités concentrées, des pensées incendiaires, « de grosses histoires de fermiers, des révélations « piquantes sur les malpropretés de la dernière « campagne électorale. Ils veillent sur chaque

« période, pour ne pas laisser échapper une « phrase pendant laquelle le public leur glisse- « rait des mains. Le temps est si mesuré, la mora- « lité si basse, la patience des auditeurs si courte, « qu'il s'agit de les saisir par des mouvements « grossiers et vigoureux... Tu as un pied dans le « présent et un dans l'avenir... Au moment où le « monde applaudit ou siffle ton dernier haut fait, « il est déjà dans le passé. Tu accomplis ce que « les autres pensent. Il n'y a jamais eu de vieille « idée si haute que tu ne réussisses à la verser « dans une conception neuve et claire.

« Aussi comme ils sonnent, les appels nouveaux « dans tes écoles nouvelles ! Comme elles éclai- « rent, les pensées de têtes libres de routinières « traditions !... Ces appels, cette lumière font « battre plus vite les cœurs... »

Mais Mme Strandberg voit aussi les tares des grandes cités cosmopolites, et c'est dans l'enfer de Chicago que Tore et Lovisa iront finir leur triste vie.

L'auteur décrit les hordes affamées qui errent de ville en ville, sans travail et sans pain, en cette année de disette et de grève. Nos héros qui possèdent encore quelques dollars, cherchent à vendre leurs meubles au dixième de leur valeur... On ne veut pas les prendre pour rien ! Les riches, effrayés, ont fui leurs demeures, et pour une

somme presque nulle, Tore et Lovisa ont loué une magnifique villa dans la Prairie.

Après que Tore a couru tout le jour à la recherche d'un travail introuvable, les époux s'asseyent le soir, serrés l'un contre l'autre, décharnés, vêtus de guenilles, sur l'escalier de la somptueuse demeure. La campagne est belle et semble paisible, mais au loin s'allument des feux d'incendie. La troupe a tiré sur les grévistes et les malheureux, affamés, furieux, courent le pays avec des torches. Mortellement las, sentant confusément la fin prochaine, Tore et Lovisa repassent toute leur vie :

« — Pourquoi n'avons-nous jamais causé en-
« semble ? dit Lovisa. Rien que le terre-à-terre,
« toujours ! Pourquoi ne pas dire ce que nous
« pensons, ce que nous rêvons... C'est cela qui est
« mortel.

« — Dire quoi? répond Tore, avec lassitude;
« tu sais que je m'exprime difficilement.

« Et, pendant qu'il disait ces mots avec paresse,
« son cerveau était plein d'images, d'idées et de
« souffrances. Mais il renfermait tout en lui,
« comme l'avait fait son père, et les pères de son
« père, *jusqu'à ce que le fardeau du silence fût*
« *devenu trop lourd pour être soulevé.* »

Et si Tore souffre de ce dur mutisme du paysan de Suède, Lovisa porte en elle une autre tare, léguée par sa race d'intellectuels compliqués, de-

venus incapables d'impulsions spontanées. Elle n'éprouve jamais aucun sentiment avec plénitude; ni dans l'amour, ni même dans la colère, elle ne s'est jamais donnée entièrement... Elle se reprend presque tout de suite, quelqu'un en elle se moque, et rit de la vie avec amertume.

Pourtant, en ce soir de mortelle détresse, une paix est tombée sur les époux. Tore parle comme pour lui-même. Il dit que si Lovisa ne l'avait pas tourmenté, si elle avait été seulement tendre et faible, si elle était restée l'image de grâce qu'elle était dans les premiers jours, elle aurait tiré de lui des forces qu'il ne peut lui-même soupçonner. Il reparle de sa peinture, dont le regret ne l'a jamais quitté.

Elle ne l'écoute pas, et poursuit de son côté le rêve de sa vie manquée. Il y avait en elle tant de forces pour la beauté, pour le bonheur. Un peu d'argent seulement, et tout se fût réalisé !

Chacun poursuit son monologue. Mais un regret commun tout à coup les unit.

— Ah ! s'écrie Tore, la vie est finie pour moi. Si seulement j'avais eu un fils !

Ce cri émeut Lovisa ; elle se met sur les genoux de son mari, serre sur sa poitrine la tête brûlante :

« — Mon bien-aimé, crois-tu qu'il y ait sur terre deux êtres aussi misérables que nous ! »

Et les époux ne souffrent plus ce soir-là ; l'im-

mense détresse ambiante et de confus pressentiments les ont comme détachés d'eux-mêmes.

Le lendemain, Tore, revenant de sa recherche infructueuse à la ville par une chaleur torride, tombe sur le seuil de la maison, frappé d'une insolation mortelle. Dans la grande demeure déserte, restée seule, Lovisa sent qu'elle n'a plus d'autre possibilité que la mort.

Elle revoit sa vie. Elle voit qu'elle n'avait jamais cessé de croire qu'une Providence lui devait, lui donnerait des joies en compensation de ses souffrances. Même quand elle disait des paroles amères, elle ne croyait pas à ses paroles. Et maintenant, c'était fini. Ce qu'elle imaginait être le sens de la vie n'était qu'une illusion grotesque !

Avait-elle eu tort de se raidir contre le sort, de vouloir le plier à sa volonté, au lieu de s'accommoder à lui ? Peut-être ! Elle avait remarqué que dans les moments où elle cédait, où elle renonçait à elle-même, les choses allaient mieux... Mais elle avait alors le sentiment d'une abdication, d'une faiblesse : elle avait cru bien faire en combattant pour son idéal personnel.

D'ailleurs, si elle s'était trompée, si elle avait été égoïste, elle n'avait pourtant pas mérité un pareil sort ! Non !

« L'injustice envers moi est trop grande ! Je ne « peux plus vivre! »

Et quand elle pousse ce cri de révolte, pour la

première fois son être se fond tout entier, avec force, dans un sentiment unique... et c'est un appel à la mort.

La lutte, la terreur physique, l'attraction du flacon d'arsenic... cela est dépeint avec un réalisme presque trop cruel. Lovisa est mourante, la campagne est presque endormie.

« Mais un coup de sifflet long et perçant éveille « la nuit, deux soleils bleus et blancs paraissent, « grandissent; le premier train, dans la Prairie, « passe avec un bruit victorieux.

« L'émeute, la grève est vaincue. »

Tel est ce livre complexe, riche de vie intérieure, riche d'observation des choses, touffu, inégal et puissant. A première vue, un pessimisme noir le domine; une ironie amère à l'égard de cette bourgeoisie égoïste et dure personnifiée par Lovisa, qui fait d'autant plus de mal qu'elle s'est haussée facticement à des idéals généreux. Mais, à côté du mépris et de la colère contre cette race impuissante et vieillie, on sent en Mme Strandberg une confiance, un espoir ardent dans les jeunes forces de la vie : force populaire dans les anciens mondes, force des races jeunes dans le nouveau. Son Tore est une admirable figure, dans sa fidélité et son sacrifice silencieux. Libre de lui-même, il eût créé une vie puissante, peut-être un art sincère et naïf. Mme Strandberg d'ailleurs n'a pas voulu conclure; ses nouvelles et ses ro-

mans ne démontrent rien, ils peignent. Avec amour, avec colère ou avec tristesse, mais toujours avec des vues profondes et un intense sentiment de la vie.

CHAPITRE VII

Ecrivains de Gauche

Alfhild Agrell. — Harald Gote. — Anna Branting. Marika Stjernstedt.

Mme Strandberg ne défend pas, dans ses ouvrages, de théories sociales ou religieuses. Mais elle est visiblement d'esprit libre et d'idées avancées. Nous allons examiner tout un groupe d'esprits de cette même nature, qui représentent actuellement l'aile gauche de la littérature féminine suédoise.

I

Mme Alfhild Agrell, à peu près contemporaine de Mme Strandberg, a produit une œuvre d'une remarquable variété. Romancière, journaliste, auteur dramatique, elle a montré, à côté de dons

poétiques et de dons d'observation sérieuse, une veine comique qui se rencontre rarement chez les auteurs féminins. On compare les deux volumes humouristiques qu'elle à produits : *A Stockholm* et *Chez nous à Jockmock,* à la si amusante fantaisie allemande de Stinde : *La Famille Buchholz.*

Le dernier roman publié par Mme Agrell, *Les Rêveurs de Dieu* (1), est une œuvre purement mystique.

Elle montre, une fois de plus, l'alliance fréquente, en Suède, d'un sentiment religieux très intense avec des idées sociales avancées. Le sujet n'en est pas nouveau. Le désir de créer une Eglise hors des Eglises, ou plutôt une Eglise assez vaste pour les renfermer toutes, a tourmenté, semble-t-il, presque tous les Suédois pensants. Et le fait que cette idée, tant de fois rencontrée, les intéresse toujours, même quand elle est (comme dans le cas présent) exprimée de façon assez faible et vague, est très caractéristique.

Les « Rêveurs de Dieu » sont les hommes « qui aiment Dieu plus que tout, mais qui ne « peuvent aller à lui à heure fixe, ni par un che- « min tout tracé », qui souffrent du formalisme des Eglises et n'y peuvent rester enfermés. Le héros du roman sera le pasteur de ces « Rêveurs de Dieu » qui sont sans foyer.

Rien n'empêchait de faire sur ce sujet un

(1) *Guds drömmare.* Stockholm 1904.

chef-d'œuvre, bien que les rencontres avec d'autres écrivains de Suède fussent difficiles à éviter. Mme Agrell n'y a pas échappé ; la description de son immense Eglise est exactement dans la pensée, et presque dans les expressions, celle de Fredrika Bremer, que nous avons citée.

Il y a cependant des détails originaux, et le commencement du roman a un certain charme.

Le jeune pasteur Ake, venu du Sud, prêche pour la première fois à Naksjö, village du Nord. La laideur de l'église toute neuve et blanche « est pour lui comme un affront personnel ». Il se sent malheureux, lointain.

« Par hasard, son regard tomba sur le marbre « antique des fonts baptismaux, noirci par le « temps, qui avait l'air, dans ce milieu, encore « plus dépaysé, encore plus étranger que lui. Et « alors il lui sembla qu'il avait rencontré quel- « qu'un qui le comprenait. »

Pour qui a constaté le mauvais goût impitoyable avec lequel, dans les petites églises protestantes, on isole, au milieu des bancs, de la chaire et des tribunes en sapin verni tout neuf, les rares beaux objets antiques qu'on n'a pas osé exiler, l'impression semble très juste.

Le jeune prêtre entre dans la sacristie « qui a encore son haleine de vernis ». Les paysans qui l'entourent, muets et graves, lui semblent hostiles :

« — Un beau sermon! dit l'un d'eux. Il y en a « à mâcher jusqu'à dimanche prochain avant de « le comprendre. »

Les paysans sont convaincus que le pasteur ne peut manquer de se plaire dans cette belle paroisse, avec cette belle église neuve. Mais les femmes pensent qu'elles feront de leur mieux « pour « que l'obscurité ne saisisse pas cet homme du Sud ».

En effet, le jour s'éteint dans le Nord si brusquement, sans crépuscule ! « Le soleil est tout près du cœur de la nuit. »

Mme Agrell a souvent de ces expressions heureuses qui rachètent par l'imprévu de la forme ce qu'il y a de « déjà connu » dans les personnages.

Par exemple, son héroïne, Margareta Akelind, tendre et mystique, son incertaine intrigue amoureuse avec le jeune pasteur qui semble lui préférer Dagmar ; sa mort inexpliquée au moment où elle avait découvert sa voie : la fondation d'une Eglise nouvelle de l'amour de Dieu, tout cela ne peut guère retenir notre intérêt. Nous ne pouvons pardonner à ce roman l'incertitude dans le dessin des caractères, la pâleur effacée de ses personnages sans vie. Nous ne pouvons que reconnaître à Mme Agrell un joli don d'expression poétique, et nous devons chercher dans ses autres ouvrages

l'explication de sa très honorable situation littéraire.

Nous l'y trouverons sans peine, car Mme Agrell a vraiment un bagage riche et varié. Nous sommes frappés en lisant sa pièce *Solitaire* (1) d'y trouver un esprit hardi et une vigueur d'exécution que ne décelaient guère les vagues *Rêveurs de Dieu*. Nous pensons que Mme Agrell a commis une erreur (au point de vue artistique du moins) en peignant des tableaux mystiques qui ne conviennent pas à son talent. Il y a dans *Solitaire* des conversations entre Thora et son ami le docteur, dont la rondeur et la franchise d'allures sont tout à fait savoureuses.

Thora a été séduite, au début de la vie, par un homme déloyal : il lui avait caché qu'il était marié. Abandonnée avec un enfant (sa fille Yngwa, âgée de vingt ans maintenant), Thora a mené une vie fort pénible. Elle s'est toujours refusée, avec une absolue intransigeance de loyauté, à voiler en aucune occasion ce que le monde appelle sa faute. Elle n'a jamais voulu, même un instant, usurper le titre de « Madame ». Sa conduite a été sans reproche ; elle s'est dévouée aux pauvres et aux malades ; elle a élevé sa fille dans l'honnêteté et la droiture. Que le monde la condamne, s'il veut !

Le monde ne s'en fait pas faute. Il la traite en

(1) *Ensam*. Stockholm 1886.

paria, et le plus dur est qu'Yngwa, dans la pension où elle a été élevée, a subi les mépris, les affronts réservés à une fille de « mamsell ».

Le docteur, seul ami des deux femmes, désapprouve vivement l'intransigeance de Thora. C'est un brave et honnête homme, mais il déteste « les principes, la vérité, le droit, l'absolu et autres fadaises ». Il gourmande Thora, et pourtant il l'admire.

Mais un conflit va se dresser, vigoureusement posé, entre la sincérité de la mère et le bonheur de la fille.

Contrairement aux instructions formelles de Thora, le docteur a envoyé Yngwa faire un séjour à la campagne dans la maison de sa sœur, sans révéler à cette dernière la naissance irrégulière de la jeune fille. Il a écrit à cette dame qu'Yngwa est l'enfant d'une veuve :

« Quel besoin avais-je de mettre une étiquette « sur la marchandise ? Cela n'eût certainement « pas augmenté l'agrément qu'Yngwa pourra reti- « rer de son voyage ! »

Mais ce premier mensonge a de graves conséquences. Pendant le séjour à la campagne, un lieutenant, Allan, s'éprend d'Yngwa : elle l'aime, il va venir faire sa demande en mariage, et il ignore encore l'état civil de la jeune fille. Averti, il persisterait dans ses intentions ; mais son tuteur, Eskiold, s'oppose violemment à un tel mariage.

De son côté, Thora a reconnu dans le tuteur d'Allan un homme qui a joué jadis un triste rôle dans sa vie. Eskiold était épris de Thora; comme celle-ci le repoussait et lui préférait son cousin, par vengeance il ne l'a pas prévenue que ce dernier était marié. Il a été la cause première de son malheur. Et c'est cet homme qui, aujourd'hui, vient au nom de la morale s'opposer au mariage d'Allan et d'Yngwa !

Thora rejetterait elle-même cette union, si sa fille ne se dressait devant elle, révoltée. Yngwa a souffert cruellement de la situation de sa mère; ses souvenirs d'enfance sont horribles. Elle a souffert courageusement, sans se plaindre, sans rien raconter à Thora des cruautés qu'elle subissait. Mais des orages s'amassaient dans son jeune cœur. Elle haïssait la société injuste, car elle admirait et aimait sa mère. Mais, par moments aussi, des colères la prenaient contre la dure sincérité de Thora qui semblait défier, appeler le mépris. « Parfois, dit-elle, je déteste le mot de *vérité !* »

Pleine d'amertume, elle veut conquérir une situation honorée : « Et ensuite elle se vengera, elle se vengera de tout le monde ! »

Mais après la colère, c'est l'amour qui parle. Yngwa aime Allan, elle souffre; la mère s'attendrit et, malgré sa répugnance, charge le docteur de causer avec Eskiold.

Celui-ci est inébranlable sur un point : Allan

n'épousera pas une enfant naturelle. Mais il est un moyen d'arranger les choses. Le séducteur de Thora, devenu veuf, a mené une vie peu honorable ; il s'est ruiné au jeu, a été chassé de l'armée... Sans ressource et pensionné par Eskiold, il est sous sa dépendance ; il consentira à légitimer l'enfant en épousant Thora. Celle-ci sera libre ensuite, si cela lui plaît, de vivre loin de son époux. On sera en règle avec l'état civil, donc avec la morale publique.

Mais la morale personnelle de Thora est différente. Jamais elle n'épousera un homme qu'elle méprise ! Feindre le mariage serait plus lâche encore. Même pour le bonheur de sa fille, elle ne peut pas, elle ne doit pas mentir. Tous la blâment et l'accablent, même Yngwa, emportée par sa souffrance d'amour.

Pourtant, cette intransigeante sincérité aura des effets salutaires. Allan, jusqu'alors timide, soumis aux volontés et aux préjugés des siens, décidera de se rendre indépendant par le travail. Dans un an, il épousera Yngwa. Celle-ci, irritée, va quitter la maison de sa mère, chercher une place, « se frayer le chemin toute seule, obliger le monde à l'estimer pour elle-même ». Sa colère contre Thora n'est pas calmée, mais on sent cependant qu'elle n'est pas profonde :

« Je ne peux pas te pardonner encore, dit-elle

à sa mère en la quittant, mais je tâcherai de te comprendre. »

Et elle la comprendra, la mère en est certaine ; le cœur fier qu'elle a formé ne pourra lui en vouloir longtemps de ne s'être pas abaissée. Thora reste seule auprès du bon docteur qui, avec peu de conviction, l'appelle « monstre sans cœur ». Elle est convaincue qu'elle a agi comme elle le devait. Elle reste solitaire, mais elle n'est pas brisée.

Le caractère d'Yngwa, dans sa complexité, est fort intéressant; celui de l'hypocrite Eskiold plaisamment tracé ; et quant à la raideur puritaine de Thora, loin de paraître conventionnelle, elle est extrêmement vivante. Ce culte abstrait de la vérité *en soi,* Moloch auquel on immole son bonheur (et parfois le bonheur des autres), est d'une palpitante exactitude suédoise. Si, dans *Solitaire,* on comprend fort bien que Thora n'accepte pas un mariage indigne, on sent aussi que, dans mille petites circonstances de la vie, elle a créé des difficultés graves à sa fille et à elle-même, en courant au-devant d'aveux inutiles, par une sorte de luxe de sincérité.

Ainsi, beaucoup de conflits sont causés en Suède par les plus excessifs scrupules de franchise. Dans la vie conjugale notamment, nous dit-on, le minutieux examen de conscience a causé de nombreux désastres :

« Nous aimons-nous vraiment ? N'y a-t-il pas dans notre union une ombre de mensonge ? »

Enquête terrible, à la suite de laquelle les concessions réciproques, les efforts d'adaptation indispensables à la vie commune risquent de se trouver condamnés !

Et comme, aux yeux du Suédois, les nécessités de la vie intérieure sont mille fois plus importantes que celles de la vie matérielle, nulle circonstance extérieure ne l'empêchera de rompre une union qui n'est plus sincère. Peu importe, par exemple, qu'une rupture gêne des enfants en détruisant un foyer. Si ce foyer était fondé sur un mensonge, si on ne peut le maintenir que par l'abaissement de deux âmes, détruisons-le ! Ces âmes empoisonnées répandraient autour d'elles une atmosphère de mort.

Et devant certains malheurs causés par tant d'intransigeance, malheurs qu'un peu de tolérance, que quelques concessions eussent évités, on peut s'associer à Yngwa lorsqu'elle s'écrie : « Je déteste quelquefois le mot de vérité ! »

Thora a donc personnifié, dans une figure vivante et juste, un des caractères les plus marqués de la physionomie de sa race. Sa personnalité est estimable, on ne saurait dire qu'elle soit sympathique. La « Solitaire » trouve certainement une volupté d'orgueil à se dresser, seule, contre la société ; à se sentir supérieure à ceux qui l'acca-

blent, à exciter comme à plaisir, en affichant ce qu'ils considèrent comme une tare, leur mépris, qu'elle méprisera.

Si elle eût été seule, cette attitude agressive lui était permise. Mère, son devoir était plus compliqué. Nous consentons à estimer Thora : mais nous l'aimerions davantage si, une fois dans la vie, pour épargner un chagrin à sa petite fille, elle avait humblement menti...

Vieillards et vieilles du Norrland est d'une verve assez robuste. L'auteur semble avoir étudié à fond les paysans épais dont elle nous présente la caricature. Le comique réside surtout dans l'alliance naïve qui se fait, en l'âme des héros, entre l'esprit de cupidité et l'habitude des formules religieuses.

Nous y voyons Johannis dire intérieurement des « Pater » pour parvenir à vaincre la répulsion causée par la laide et riche Petronella qu'il veut demander en mariage.

Ces récits nous semblent lourds et ne pourraient être traduits. On les juge cependant d'un assez bon comique. Ils témoignent en tout cas d'une grande diversité de dons chez l'auteur des *Rêveurs de Dieu* et de la *Solitaire*.

II

Mme Angered Strandberg, Mme Agrell, passent pour avoir des opinions « avancées » ; mais ni l'une ni l'autre, dans ce pays de Suède où l'on se scandalise facilement, n'ont causé le moindre scandale. Sauf Ellen Key, qui n'a pas recherché le bruit, mais qui a été jusqu'au bout de ses idées sans le craindre, nous n'avons pas rencontré, jusqu'ici, de femmes écrivains ayant produit des œuvres « à tapage ».

En voici une. Mme Frida Stéenhoff, en littérature Harold Gote, a produit, dans sa pièce intitulée *Le Lionceau* (1), une œuvre visiblement destinée à provoquer les protestations de ses compatriotes. Elle y a réussi. Disons tout de suite qu'elle n'eût pas atteint le même but chez nous.

D'abord la lenteur de la pièce, la longueur des tirades eussent dompté notre indignation, si nous avions eu quelque velléité d'en ressentir. Puis nous eussions vu, je crois, d'un œil tranquille, la jeune Saga, femme sculpteur de génie, convertir à l'union libre Adil, neveu d'un évêque.

Saga est fille d'un écrivain (de génie, lui aussi) qui avait attaqué de front les préjugés de ses

(1) *Lejonets unge*. Stockholm 1896.

contemporains avec le courage d'un lion. Elle sera le Lionceau et combattra les préjugés à son tour... autrement que par des livres. Elle a vite fait d'amener Adil, qui lui offrait en soupirant des fiançailles de quinze à vingt ans, à une union immédiate, sans fiançailles ni formalités ; elle enlève le jeune homme de la maison de son oncle, où elle avait reçu une amicale hospitalité... Et le mieux est que l'évêque, converti aux idées nouvelles par cette propagandiste hardie, regarde d'un œil attendri partir le jeune couple, et déclare que : « Tout est pur pour ceux qui sont heureux. »

Et Saga est encore plus subversive dans ses paroles que dans ses actes. Elle représente le libre instinct, déclare qu'elle se moque de la vertu et du vice, qu'il ne faut pas résister à l'amour, qu'elle ne comprend rien à la religion ; et quand le Recteur, personnage vieux jeu, s'écrie avec indignation :

« Vous foulez donc aux pieds le mariage ? »

elle répond :

« Je ne veux pas salir mes souliers ! »

Il eût suffi d'une telle réplique pour nous éclairer sur les intentions de l'auteur, et nous eussions, je crois, pris un malin plaisir à ne pas faire entendre le cri de protestation qu'elle attendait. En Suède, les spectateurs de la première se sont consciencieusement indignés. J'imagine que Mme Stéenhoff, qui est une femme très spirituelle,

conférencière charmante, journaliste et publiciste appréciée, a ri sous cape, dans la coulisse, de la docilité de son public.

Nous ne prétendons pas, bien entendu, que Mme Stéenhoff ait adopté la théorie de l'union libre seulement pour faire du bruit. Elle est sincèrement partisan de cette théorie (bien qu'elle ne l'ait mise en pratique ni pour elle ni pour les siens), et elle l'a défendue dans de petites brochures vigoureuses et spirituelles. Mais nous constatons que, dans le *Lionceau,* elle a présenté ses idées sous la forme la plus volontairement, la plus artificiellement provocante. Cela ôte toute vérité à la pièce, et cela ne rend pas, semble-t-il, la propagande bien efficace.

Les brochures ont une réelle valeur. Celle qui s'appelle *Argent et Amour* est pleine d'aperçus ingénieux. Libérons l'amour de l'argent, tel est le thème. Que l'amour soit une « valeur purement humaine » qui ne se vende ni s'achète. Et pour cela, rendez la femme économiquement libre.

« Tant que son salaire insuffisant l'obligera à « être aidée par un homme ou par des hommes, « la femme sera esclave. Mariée, elle travaille « sans cesse, et son travail ne compte pas en « argent, et elle est comme entretenue par le « cadeau de l'homme. Cet homme peut être bon « et même martyr pour sa famille, mais le sys-

« tème n'est pas moins mauvais. Souvent, chez « la femme l'amour physique a cessé, le dégoût « est venu, et cependant pour obtenir de l'argent « pour elle et ses enfants il a fallu qu'elle donne « son corps. Si elle ne le faisait pas, l'argent « irait ailleurs ; sa sincérité serait la perte du « foyer. Se vendre est souvent pour elle le moin- « dre de plusieurs maux. Elle contribue pourtant, « autant que l'homme, au travail social ; mais, « pour obtenir son gain, il faut, en plus, qu'elle « se donne, car l'homme est l'intermédiaire obligé « entre elle et son salaire. »

L'auteur raconte qu'elle a rencontré une femme, une mendiante, mère de sept enfants. Enceinte une première fois, elle s'était mariée pour que l'homme entretienne l'enfant attendu. L'homme lui en a donné six autres, et elle mendie sur les routes du Norrland...

L'auteur s'élève aussi contre la « morale de classe ». Si un jeune homme choisit pour maîtresse une fille de sa classe, c'est inconvenant ; si c'est une fille du peuple cela ne regarde personne.

« C'est donc la morale de l'argent qui prend « parti contre la pauvreté. »

Elle cite l'exemple de la pudibonde Amérique, chassant Gorki et sa compagne :

« Plus le capital gouverne, plus l'amour libre est détesté. »

Elle s'élève aussi contre la classification des enfants en *vrais* et *faux* (légitimes ou illégitimes) : les uns bénédiction de Dieu, les autres péché de la nature. Mépriser des enfants parce que leur père a abandonné leur mère n'est guère logique ! Il faut changer cette notion du pur et de l'impur.

Bien plus catégoriquement qu'Ellen Key, Mme Stéenhoff repousse toute formalité de mariage. De braves gens feront de bons foyers ; souvent ils resteront ensemble jusqu'à la mort. Mais point d'amour forcé, point de foyer obligatoire ! On ne peut faire dépendre sa vie d'un mot prononcé : chaque être s'appartient à soi-même.

Sans doute ces brochures de théorie sociale et les conférences par lesquelles Mme Stéenhoff répand ses idées ne relèvent pas, à proprement parler, de la littérature. Mais les brochures sont littérairement écrites, et Mme Stéenhoff est une curieuse personnalité. Il est bon de voir avec quelle rigueur les esprits de Suède, en majorité si soumis à la règle, vont impitoyablement jusqu'au bout de leurs idées : jusqu'à l'extrémité de la révolte, comme ils iraient jusqu'à l'extrémité du sacrifice, avec cette raideur théorique, ce mépris des contingences qui est une des dominantes du caractère national.

III

Mme Branting, femme du chef du parti socialiste suédois, a fait des romans intéressants et fins. La tendance politique ou sociale n'y apparaît guère. Mais elle se montre féministe en peignant des caractères de femmes de la bourgeoisie, qui doivent leurs faiblesses, leurs tares morales, à l'éducation ancienne ; en exprimant un grand espoir dans l'avenir de la jeune génération.

Lena (1) est à ce point de vue un curieux livre. L'héroïne est divorcée, et les causes de ce divorce ne semblent pas compréhensibles à son entourage. Simplement, elle a eu le dégoût du mariage, trouvant son mari médiocre, grossier et peu fidèle. Son esprit est très libre, très affranchi, son caractère indolent. Dans sa famille, elle scandalise les femmes par ses idées subversives. Elle déteste l'ascétisme prêché dans les pensionnats protestants, où l'on fait honte aux jeunes filles d'avoir une robe neuve ! Elle déclare aimer le luxe, les douceurs de la vie. Pourtant sa conduite semble honnête. Elle veut être libre, mais ses journées sont très vides : elle ne fait rien de sa liberté.

(1) *Lena*. Stockholm 1893.

Elle voit quelques amies dont les types divers sont spirituellement tracés.

Lena n'est pas riche, et l'on s'étonne un jour de voir sa maison plus élégante que ne comporterait sa fortune. On commence à jaser. Dans une conversation avec sa nièce, Lena fait sa confession. Elle est fort humiliante. La jeune femme n'a pu se résigner à une existence pauvre. Gagner sa vie lui était impossible, on ne lui avait rien appris : elle n'était bonne qu'à faire une femme mariée convenable. Le mari, qui l'aimait encore, est revenu, c'est lui maintenant qui l'entretient.

« — Oui, tu vois, je suis élégante. Qui est-ce « qui paie tout cela? Toujours ton bon oncle. « Il me possède, non plus comme autrefois, mais « tout de même. J'aurais dû renoncer à tout ce « superflu pour être libre ? Sans doute. Mais « ton oncle a des esclaves obéissants dans mes « habitudes, dans mon corps paresseux, dans « mes migraines, dans mes goûts de jouissance. » « Elle sent bien sa déchéance, se fait des repro- « ches, pleure sa dignité.

« — Ah ! quelquefois il me semble que mes « appointements sont un juste dédommagement !

« — De quoi, Lena ?

« — De mes « droits de l'homme » perdus, de « mon injuste malheur d'être femme... Ne parlons « plus de moi, je suis d'une génération qui passe.

« Je suis l'erreur accomplie : tu seras l'avenir.
« Tu seras forte, laborieuse et libre. »

A côté de Lena il y a un type touchant de vieille fille, libre celle-là, mais solitaire et malheureuse. Mimi Lamb a trente-cinq ans, elle travaille pour vivre : elle a une fausse gaîté, mordante et amère :

« Ce n'est pas pour toi, vieille fille, que les « fleurs embaument ! Il faut te dégriser, ou le dia- « ble t'emporte... tire ta charrette! Tout ce que tu « désires t'est défendu, ce qui t'est permis, tu ne « le désires pas. »

Un soir, au spectacle, Mimi a rencontré au passage les yeux bleus d'un amoureux qui regardait une femme avec tendresse. Elle a pu croire une seconde que ce regard était pour elle, et elle l'a emporté dans son cœur...

Le roman intitulé *Vanité* (1) a une donnée originale. L'héroïne est encore, comme Lena, une femme seule, lasse et blasée, oisive. Mais elle s'occupe, à ses loisirs, de questions sociales, et il s'établit un flirt entre elle et un ouvrier menuisier.

Les récits qu'elle fait de son enfance sont d'une spirituelle amertume :

« Mes anciens dimanches sont comme une « chaîne qui tourne éternellement autour de « l'église. L'architecture était si laide! Il fallait

(1) *Fafanglighet*. Stockholm 1910.

« écouter le sermon pour pouvoir le raconter au « père. J'entends encore la voix du prêtre parler « de la confession du pécheur ! En l'écoutant, on « regardait ses gants de laine de si près que les « mailles en semblaient agrandies.

« Ah! j'ai goûté les fades douleurs de l'Inqui- « sition luthérienne. »

Elle entre pourtant encore, machinalement, à l'église, et entend cette conversation entre une dame et un petit garçon soigneusement « brossé « à l'eau ».

« — Maman, est-ce que Dieu est luthérien ?

« — Bien sûr, Fred. »

Maintenant Helga Gyllen est seule. « Les amis « se sont refroidis, soit dans la mort, soit dans la « vie... Les choses qui m'intéressaient se sont per- « dues sans laisser de traces, comme les petits « sentiers de la forêt se perdent dans la bruyère. »

Dans cette solitude, l'ouvrier Albert Blom vient apporter une distraction.

« Il arrive avec son respect timide, que j'accepte « comme j'accepterais un bouquet en pyramide « terminé par une colombe de Noé. »

Menuisier, il regarde autour de lui le mobilier de son hôtesse :

« Cette table n'est pas plus Empire que moi! »

Il admire pourtant l'élégance de l'intérieur, et confie à la femme de ménage qu'il se trouve là comme au Paradis. La corruption qui résulte

naturellement pour l'ouvrier de la fréquentation de la richesse est finement indiquée.

Albert Blom est parfois choqué des expressions crues de la jeune femme : il ne veut pas qu'elle descende de son piédestal. Il devient amoureux, elle s'en aperçoit et se le reproche.

Cependant, se dit-elle, cela n'est pas plus mal que de voir un homme du monde épris d'une ouvrière !

Un jour, entraîné par la passion, Albert l'embrasse brutalement. Elle le chasse. Il écrit une lettre d'excuses ridicule et touchante : elle pardonne et il revient. Le flirt eût été plus loin si une grève n'avait éclaté. Albert Blom est sans travail. Helga le nourrit, lui prête de l'argent et, très bourgeoise, se désaffectionne de lui dès que cet argent entre en jeu.

Elle a prêté chichement, il a sans doute senti en elle une résistance. Il revient un jour, joyeux, lui rendre la somme prêtée : il a trahi la grève.

Elle s'indigne ; il y a entre eux une explication violente, elle l'appelle traître et ne veut plus le voir ; il part désespéré et furieux. Elle sent qu'il n'a plus l'esprit de solidarité ouvrière, qu'il y a en lui de la corruption, et elle ne reconnaît pas qu'elle en est seule cause.

Les romans de Mme Branting, à vrai dire, n'ont pas d'intrigue; ce sont des peintures de caractères, des réflexions fines, souvent spirituelles,

sur la vie moderne et particulièrement la vie féminine. L'esprit en est très large, détaché de toute idée de parti ou de coterie, sans violence et sans grand enthousiasme. L'auteur est, pour cette fois, très sincèrement détachée de toute idée religieuse ; aucun mysticisme, même social ou moral, n'apparaît en elle. Privés de cette force, qui est le ressort caché de la plupart des œuvres suédoises, ses livres ne sont pas très vigoureux. Mais ils sont très intelligents.

IV

Mme Marika Stjernstedt s'est fait, dans ces dernières années, un nom brillant dans la jeune littérature. Lucide observatrice, écrivant d'un style clair et vif, elle a produit de nombreux romans dont les derniers surtout ont attiré l'attention. Ce sont trois volumes qui portent le titre général de « Vagärne » (les Routes). Le dernier, intitulé *La Fille du Préfet* (1), se base sur une situation vraiment nouvelle, et la première scène en est curieuse :

Elvin est fille d'un haut personnage, un préfet qui vient de mourir. Peu après cette mort, Elvin et sa mère apprennent que le préfet avait une fille

(1) *Landshofdingens dotter*. Stockholm 1911.

naturelle. Il lui faisait une pension, et la mère de la jeune fille demande que cette pension soit continuée. Elvin, très émue en apprenant l'existence d'une sœur de son âge, ne veut pas se contenter de la secourir, elle veut la connaître. Elle invite donc Daniéla, qui est modiste à Stockholm, à venir la voir un dimanche matin. En voyant entrer la jeune fille, elle est frappée de la ressemblance qui existe entre elles deux. Daniéla lui paraît même la plus jolie. Tout ce qu'elle a entendu louer dans son propre visage, elle le retrouve sur ce visage nouveau.

L'émotion la saisit :

« — Nous sommes sœurs, Daniéla...

« Elles restèrent un moment serrées l'une con-
« tre l'autre sans parler. Quand Elvin se déga-
« gea, elle vit le visage de sa sœur trembler de
« larmes mal retenues :

« — Ne pleure pas !

« — Non, non !

« — Comme tu viens tard... Approche-toi un
« peu.

« Elle la fait asseoir sur un sofa.

« — J'ai si souvent pensé à toi ! Je voudrais
« que ce ne fût pas la première, mais la dixième
« fois que nous nous rencontrons ! La première
« est si difficile, n'est-ce pas ?... Mais je parle
« seule, tu ne dis rien... Es-tu contente d'être
« ici ?

« — C'est si étrange...

« — Viens devant la glace. Comme nous nous « ressemblons ! Nous ressemblons toutes deux à « papa. J'ai une photographie de lui pour toi. Je « vais te la donner. Sais-tu comment il était ?

« — Je l'ai vu dans les journaux.

« — Mais savais-tu qui il était ?...

« — Maman me l'a raconté, il y a un an.

« — Mais savais-tu quelque chose de nous ?

« — Je me suis un peu renseignée. J'ai vu « aussi le portrait de mademoiselle dans un jour- « nal.

« — Oui, c'est quand j'ai été demoiselle d'hon- « neur au mariage d'Alice Gregh... Comment « peux-tu m'appeler mademoiselle, chère Da- « niéla ?

« — Elvin... prononça l'autre, qui put enfin « sourire un peu.

« — C'est ennuyeux que tu sois venue si tard : « il faut que je sorte à une heure et demie. Veux- « tu prendre une tasse de thé avec moi ?

« Les jeunes filles s'observaient. Daniéla admi- « rait Elvin, était attirée, mais avait envie de « trouver un défaut. Avant d'entrer, elle était « froide, décidée à observer sans se donner.

« — Il faut que tu reviennes, je t'aiderai à ce « que tu voudras. De l'argent, ou quoi que ce « soit... Veux-tu apprendre quelque chose ? « Aimes-tu ton métier ?

« — Oui, dit Daniéla, sans enthousiasme.

« — Nous reparlerons de tout cela. Pourquoi « es-tu venue si tard? Tu as été empêchée?

« — Oui, dit l'autre en rougissant.

« Puis, faisant un effort :

« — Je ne savais pas si je me déciderais à « venir.

« — Tu ne savais pas ?... Pardon, j'ai peut-être « manqué de tact... L'idée ne m'était pas venue « que tu pourrais n'en pas être aussi heureuse « que moi... Dis, regrettes-tu d'être venue ?

« La voix d'Elvin se faisait tendre, persuasive, « elle prit la main de Daniéla qu'elle baisa impul- « sivement.

« Mais celle-ci se recula et, cachant son visage, « fondit en larmes :

« — Non, non ! pas cela !... Je ne sais pas ce « que je dis, ce que je pense... C'est trop à la fois... « Je ne voulais pas venir, c'est vrai, car à quoi « bon ? Pourquoi maintenant, quand on ne s'est « pas soucié de moi jusqu'ici ? A présent il n'est « plus temps : je peux me tirer d'affaire seule... « Mais ce n'est pas pour cela que je pleure... Je « ne peux pas t'expliquer...

« Elvin restait anxieuse devant cette explosion « de douleur. Elles tombèrent dans les bras l'une « de l'autre, se donnant de petits noms :

« — Petite, petite ! disait Elvin.

« Et elle répétait :

« — Petite, petite !

« — C'est fini, dit Daniéla en s'essuyant les « les yeux Il faut que je parte maintenant, c'est « l'heure. Ne pense plus à cela, pardonne-moi, « Elvin.

« — Au contraire, dit la jeune fille, sérieuse. « Je ne l'oublierai jamais... Attends un instant. »

Elvin conduit Daniéla près de sa mère. Cela a l'air d'une cérémonie arrangée d'avance : la mère dit de vagues paroles aimables. Le beau salon, les meubles, les palmiers, tout cela paraît à Daniéla faux, comme au théâtre. Elle descend et, devant la porte, rencontre une amie d'Elvin dont elle a fait le chapeau. Que de grimaces avait fait cette cliente ! Le chapeau était trop grand, trop lourd, trop bleu, trop cher... Et la jeune fille eut un rire amer...

Dès le début Daniéla, qui a, bien plus qu'Elvin, le sens des réalités, sait que le rapprochement tenté par sa sœur est impossible. Il est trop tard, leurs deux vies sont engagées sur des routes différentes et ne pourront pas se mêler. Elvin, d'ailleurs, trop ignorante des conditions de l'existence de sa sœur, la revoit plusieurs fois sans renouveler son offre d'argent. Elle attend le jour de Noël, où elle offrira de beaux cadeaux à la jeune fille, où elle l'emmènera à la campagne. Elvin est bien fille de son père, fonctionnaire prudent, qui n'agissait jamais sans avoir

mûrement réfléchi et observé. Et elle observe mal, elle ne sait pas mettre Daniéla assez en confiance pour se faire conter ses affaires d'argent et ses affaires de cœur. Les relations restent donc superficielles, et Elvin trouve à Daniéla quelque chose de fermé, de fuyant. En effet, toute la vie de cette dernière s'écoule dans un milieu dont Elvin ignore tout, et, entre deux de ces visites inutiles, Daniéla a pris un amant.

Elle est chez Elvin, quelques jours avant Noël, et l'attend dans sa chambre. Elle est fatiguée des veillées faites à l'atelier, cette semaine ; triste et harcelée de soucis d'argent. Le petit sac d'Elvin est sur la table : il est entr'ouvert et laisse voir une liasse de billets.

Elvin ne doit même pas savoir ce qu'il y a dans ce sac ! Un billet de moins ne se remarquerait pas. Tentée, elle tire le billet, le chiffonne dans sa main... Mais subitement prise d'indifférence, elle le déchiffonne et va le remettre dans le sac... Elle sent qu'elle n'en a plus envie. Elvin rentre à ce moment, la scène est très pénible.

« Elvin eut une horrible sensation de laideur :

« — Voilà donc ma récompense ! Si tu avais « besoin d'argent, il fallait me le dire. Ai-je été « sévère ? Ne t'ai-je pas demandé ta confiance ? « Prends ceci !

« Elle tira, sans compter, tous les billets du « sac.

« — J'aurai soin de toi à cause de père, mais « je ne veux plus te voir.

« — Merci ! dit Daniéla, pâle, sans prendre les « billets. J'avais besoin d'argent, en effet, mais « pas ainsi. Et je n'ai rien pris : tu peux compter. « Bien que, c'est vrai, la tentation m'ait un instant « étourdie. Mais qu'est-ce qu'Elvin Salta peut « comprendre à cela ?... Adieu !...

« — Reste encore !

« — Pourquoi ?

« Les yeux de Daniéla eurent des éclairs : du « défi, de la haine, quelque chose qui ressemblait « à du mépris.

« — Qui est cette jeune fille ? se dit Elvin, la « regardant. Je ne connais rien d'elle.

« — Tu es riche et heureuse. Je savais qu'il « fallait me méfier de toi et attendre pour savoir « ce que cela deviendrait, si tu aurais en moi « autre chose qu'un jouet. N'as-tu donc pas com- « pris qu'il me fallait de l'argent, que je ne pou- « vais voir en toi une sœur tant qu'il fallait me « cacher et rougir de ma pauvreté ?

« — Excuse-moi, dit Elvin hésitante. Mais « qu'on puisse toucher du doigt à la propriété « d'autrui, je ne le comprends pas.

« — Il y a bien d'autres choses qu'une belle « dame ne comprend pas ! »

Il se fait une réconciliation froide. Daniéla refuse d'aller à la campagne, et les jeunes filles

se quittent avec la sensation d'une brisure irréparable.

Quand elles se retrouvent longtemps après, Daniéla a les cheveux oxygénés, la bouche rouge. Son attitude à l'égard de sa sœur n'a pas changé.

« — Tu voulais faire du bien, c'est entendu. Mais pourquoi commencer un acte de réparation qu'on ne pourra pas continuer jusqu'au bout? Rien ne s'est amélioré depuis que tu m'as tendu la main : ce n'était qu'un beau geste! En retour de ta charité tu exigeais de moi une vertu, un honneur dont tu ne connaissais pas le prix. »

L'intrigue du roman est un peu artificielle, mais sa lecture est fort agréable, et Mme Stjernstedt possède à un haut degré des qualités de clarté, de rapidité, de sûreté, qui la classent (avec Mme Branting, avec la jeune Elin Wägner, dont nous parlerons tout à l'heure) dans la famille d'Anne-Charlotte Leffler, dans ce que nous appellerons la branche latine des romancières de Suède.

Elle avait cependant, dans son précédent volume, *Le Mariage de Lila* (1), tracé des personnages bien purement suédois. Il nous faut citer quelques traits de ces caractères, car, en les rapprochant de certaines observations tirées des ouvrages de Mme Strandberg et de Mme Agrell,

(1) *Lilas Aktenskap*. Stockholm 1910.

ils nous révéleront un type féminin et un type humain bien éloigné de nos conceptions françaises.

Lila est mariée à un honnête homme, Carstén, qui a pour elle une adoration profonde. Il est simple, silencieux. Lila n'a pas d'amour pour lui, et en a bientôt pour un autre. Prêt à se tuer, Carstén se ravise. Il doit veiller sur Lila, la sauver, car celui qu'elle aime est indigne d'elle.

Lila s'en aperçoit bientôt, elle abandonne l'intrigue ébauchée et, le cœur plein d'amertume, se laisse emmener par Carstén à la campagne avec son fils. Là, Carstén, voyant que Lila est sauvée, et convaincu pourtant qu'elle n'aura jamais d'amour pour lui, se suicide. Lila veille et prie auprès de son corps.

A quoi pense-t-elle en cette veillée funèbre ? Suivant notre logique française, elle devinerait que Carstén est mort de son indifférence, se reprocherait l'infidélité de son cœur, serait pleine de remords devant ce fait horrible : le suicide, pour elle, de ce mari qui l'a aimée. Rien de semblable dans le cœur de la veuve de Carstén.

Elle devine bien que son mari avait tout compris ; elle sent maintenant qu'il lui était supérieur. Mais il n'est pas question de remords, et il y a, au contraire, dans le cœur de Lila de la paix et de la lumière.

« En mourant, Carstén lui a montré ce qu'elle

« cherchait : le moyen d'arriver à *l'accomplissement de son propre être*. En vérité, il est maintenant ce maître qu'elle avait cherché. Qu'il ne « soit plus là, vivant, sa pensée ne pouvait s'y « arrêter : *ici la mort ne signifiait rien*. Avec sa « main douce, Carstén avait montré à sa femme « le chemin de ses jours à venir et décidé de leur « direction. Elle a à former (en son fils) une âme « d'homme qui comprenne son propre mal et son « propre bien. »

La première impression produite par ce passage est un mouvement d'étonnement indigné. Le sacrifice d'une vie humaine pour « l'accomplissement de son propre être » semble naturel à cette femme ! Cette mort ne « signifie rien ! »

En y pensant mieux, et en se replaçant dans le cadre de la pensée suédoise, on aperçoit que ce dédain du fait, cette prééminence accordée à un idéal de perfection morale, à sa grandeur.

Quand Lovisa, dans *Le Nouveau Monde,* exige de son mari des efforts cruels pour parvenir à un certain idéal de beauté de la vie ; quand Thora, dans *La Solitaire,* sacrifie le bonheur de sa fille à son idéal de sincérité, de pureté personnelle ; quand Lila accepte la mort de son mari pour que son âme, à elle, soit remise dans la bonne voie, — elles nous paraissent blâmables au point de vue humain. Mais, même quand ils s'imaginent ne pas croire en Dieu, les Suédois ne se placent jamais

qu'au point de vue divin. C'est-à-dire que chacun d'eux est seul vis-à-vis de son Dieu, ou de l'idéal plus ou moins élevé qu'il a mis à sa place, et qu'il ne communique avec les autres êtres que pour le service de cet idéal.

Serrons de plus près cette pensée, très importante au point de vue de la compréhension d'une œuvre suédoise quelconque.

V

Matériellement, le Suédois aime et pratique la solitude. Il suffit de voir ces villages où les maisons, loin de se resserrer, comme chez nous, autour de l'église, s'écartent, se placent le plus loin possible les unes des autres comme si elles avaient peur de se toucher, pour comprendre que les habitants, bien au large sur leur vaste terre, aiment à vivre seuls et silencieux. Même les petits groupes contenus en chaque demeure sont souvent composés d'unités qui se juxtaposent sans se fondre. La pudeur des sentiments, la difficulté d'exprimer les impressions profondes est plus grande en Suède que partout ailleurs. Des centaines d'œuvres littéraires ont pour sujet des malentendus sentimentaux entre gens vivant côte à côte : malentendus qu'une explication d'un quart d'heure eût dissipés et qui dureront toute la vie.

De nombreux écrivains ont exprimé l'isolement de l'être muré en lui-même. Quelques-uns, comme Söderberg, l'ont exprimé avec douleur :

« Je crois, écrit-il en épigraphe de son drame *Gertrud,* au plaisir de la chair et à l'irrémédiable solitude de l'âme. »

D'autres, au contraire (et cela est plus suédois), ont exprimé la fierté, la volupté de la solitude. Le très grand poète qu'est Heidenstam, dans son poème intitulé : *La Tentation du Tentateur,* met en présence le Sauveur et le Diable.

Le Sauveur dit : « Tu as cherché un jour à me « tenter sur la montagne. Tu m'as offert les fem- « mes, les jardins, les pourpres de César... Je te « tenterai, moi, par des choses plus profondes. Si « tu te prosternes pour m'adorer, je te donnerai « le désert. »

Et le Diable reconnaît la supériorité d'une telle tentation :

« L'homme qui a eu le désert comme oreiller « et qui a vécu dans le monde silencieux du pen- « seur en aura toujours le regret. Rien n'attire « plus une âme virile que de pouvoir soupeser « lentement dans sa main les fruits de la vie, « et dire : Rien que des bulles qui empruntent « les couleurs du soleil !... Rien ne vaut une seule « heure sur la montagne de la pensée solitaire... « Je te le dis, maître, tu es plus fort que moi « comme tentateur ! »

Et quand ce n'est pas pour la pensée, pour la spéculation pure que le Suédois se retire au désert, c'est pour la méditation religieuse ou morale. Et fût-il au milieu d'autres êtres, il est toujours au désert. Sans cesse, il médite sur l'ensemble de sa vie, la comparant, soit à l'idéal chrétien, soit à tout autre idéal élevé ou mesquin, humain ou inhumain, qu'il s'est créé suivant les clartés de son esprit et les puissances de son âme.

Cet idéal est-il noble et altruiste? Il le poursuivra jusqu'au bout sans pitié pour lui-même. Est-il personnel et médiocre ? Il le poursuivra également sans pitié pour les autres, et c'est le cas de Lovisa. Quant au cas de Lila, nous hésitons. L'idéal au nom duquel elle accepte le sacrifice volontaire de son mari, c'est son salut et celui de son fils. Mystique lui-même, Carstén avait décidé de sauver Lila, non seulement par amour pour elle, mais surtout « pour purifier son propre cœur ».

Il serait heureux de savoir que son sacrifice sauve deux âmes. Comme Lila, il trouverait sans doute qu' « ici la mort ne signifie rien ».

Un dédain si déterminé de la matérialité des faits, une si grande absence de sensibilité directe, cause aux Latins que nous sommes, avec de la surprise, une sorte d'effroi.

Et cet effroi paraît justifié, car une telle tour-

nure d'esprit peut conduire à des duretés implacables, aux plus terribles égoïsmes. Et cependant, dans l'ensemble des faits, le Suédois n'est nullement plus égoïste que le Latin. Les misères humaines trouvent même chez lui plus d'appui et de secours que dans bien des pays où la sensibilité directe est plus développée.

C'est que la valeur de bonté contenue dans un être se fait aussi bien jour dans la forme mystique que dans la forme humaine. Que ce soit au nom de Dieu, pour son propre salut, au nom d'un idéal moral ou par pitié immédiate, l'être bon donnera toujours sa somme de bonté. Elle fait seulement un détour en passant par le ciel pour revenir sur terre. Et cela ne la diminue pas, puisqu'il s'en trouve en Suède autant et plus qu'ailleurs. Il est vrai que quelques êtres égoïstes, hommes ou femmes, se faisant de leur bien-être ou de leurs satisfactions intellectuelles un idéal, les réclameront au nom de la justice, sous une forme dogmatique et tranchante qui nous irritera particulièrement. Mais il y a de l'égoïsme partout, et il faut seulement s'habituer à une physionomie spéciale de ce vice universel.

L'ensemble de la moralité, de la conscience suédoise est très élevé; nous le voyons par les livres déjà nombreux que nous venons de parcourir, livres sortis des plumes les plus hardies de la génération féminine moderne. Aucun de ces ou-

vrages n'est licencieux; un grand nombre d'entre eux traite de problèmes raffinés dans le sentiment du devoir. Sans doute on y trouve rarement « the milk of human kindness ». La charité, la bonté semblent venir d'un principe plutôt que d'une impulsion. Mais qu'importe, après tout ? Cela est peut-être moins émouvant, mais cela est certainement plus solide.

CHAPITRE VIII

Écrivains de droite
Écrivains sans parti

Mathilda Roos. — Baronne Akerhjelm. — Anna-Maria Roos. — Anna Wahlenberg. — Mme Gernandt-Claine.

I

Bien que les auteurs étudiés dans les pages précédentes ne nous aient pas effrayés par leurs excès révolutionnaires, il existe cependant un groupe de femmes écrivains de tendances plus conservatrices. Dans ce groupe, Mme Matilda Roos a montré du talent. Un de ses livres, *La Bruyère blanche* (1), offre un tableau si vécu de l'existence d'une institutrice de village, montre si curieusement les épisodes de la lutte contre

(1) *Hvit ljung.* Stockholm 1907.

l'alcoolisme dans une petite commune rurale, qu'il nous a semblé présenter, avec un certain intérêt littéraire, un grand intérêt de document pour la psychologie suédoise.

La lutte contre l'alcool, on le sait, a excité dans les pays scandinaves, ces vingt dernières années, de véritables passions. Le fléau dont nous souffrons si cruellement, a été enrayé là-bas avec une vigueur extrême ; et si l'on peut attribuer cette victoire aux lois draconiennes qui ont été promulguées, il faut reconnaître aussi que les sociétés privées, que l'action individuelle y a largement contribué. L'antialcoolisme a été un programme politique, philosophique, religieux ; il a eu ses fanatiques, ses héros et même ses martyrs, s'il faut en croire l'auteur de *La Bruyère Blanche*. Car l'institutrice Gertrud, arrivant dans un village du Norrland, subit, dès qu'elle commence sa propagande, une véritable persécution. Presque tous les hommes sont ivrognes : l'institutrice Karin, à qui Gertrud a succédé, a été une nuit, dans sa maisonnette éloignée, violée et à demi assassinée par une troupe d'alcooliques. Et la scène affreusement brutale que l'auteur nous dépeint, s'était, paraît-il, plus d'une fois produite dans la réalité.

Ce qui est remarquable (mais ne peut guère nous étonner), c'est que, devant un pareil fléau, beaucoup d'honnêtes gens hésitaient à combattre. Les institutrices ayant pris l'initiative de la pro-

pagande, ayant créé la société de « La Bruyère blanche », le vieux pasteur est hostile, trouvant ces jeunes femmes d'esprit trop moderne. Comme elles combattent au nom de l'absolutisme (de l'abstention totale de tout alcool), une foule d'hommes trouvent une pareille tyrannie odieuse.

Le vieux Sven Lars, lisant l'annonce d'une conférence, ricane :

« Les Pharisiens et les docteurs se remuent ! Les absolutistes, qui veulent écraser les hommes du fardeau de lois insupportables ! »

Et la femme, convaincue par son mari, soupire :

« Quelle douleur faudra-t-il que Dieu envoie pour briser cet orgueil si dur ? »

Le vieux pasteur et le juge de paix, un verre de punch entre eux, parlent des mauvais signes des temps nouveaux. Gertrud reçoit d'horribles lettres anonymes ; le conseil de l'école la menace de révocation, sous prétexte qu'elle fait de l'agitation, qu'elle n'est pas orthodoxe.

Mais elle continue courageusement sa propagande parmi ses élèves. Aidée du jeune pasteur, elle les convertit, les enflamme, et le jour où, devenus grands, ils sont entrés au conseil municipal, est le jour du triomphe de Gertrud.

Les municipalités, en Suède, ont le droit de fermer les cabarets, et un grand nombre d'entre elles ont usé de ce droit avec une rigueur extrême.

Dans les cas que nous présente Mme Mathilda Roos, il s'agit d'édicter une prohibition absolue, il y a donc des intérêts alarmés, des colères allumées. Mais rien ne pourra résister à l'ardeur, à l'enthousiasme des propagandistes. La réunion dans laquelle on décide la fermeture du débit est un tableau des plus curieux.

L'assemblée est très nombreuse. Bien des gens qui, depuis des années, ne s'étaient pas dérangés, sont venus aujourd'hui, réveillés par l'appel vigoureux de la jeunesse. Car c'est la jeunesse qui a mené le branle et, pendant la réunion qui sera son triomphe, « les vieux, grognons et bourrus, sont réunis au cabaret ».

Des paysans sont donc venus de très loin, de la montagne ou de la forêt :

« Chacun avec son fardeau de souvenirs, cha-
« cun avec la sombre histoire du père ou du
« grand-père, du fils ou du frère... Et pendant
« qu'ils sont en route, l'histoire se retrace si
« étrangement nette à leurs yeux tristes, tournés
« en dedans, et leurs visages graves se font plus
« graves encore. Ils sont timides, et pourtant
« courageux. Si humbles qu'ils soient, ils sentent
« que leur voix a de l'importance aujourd'hui...
« Voilà un vieillard courbé, chancelant. Il a fait
« trois milles (12 lieues) avec sa jambe malade,
« car il a des forces surnaturelles au souvenir
« de son père tué par la boisson, et de son fils

« qui marche sur les traces du grand-père. Une « pensée le soutient : Ceux qui viendront ne souf- « friront pas ce que nous avons souffert... Et « toute son imagination se concentre autour d'un « *non* puissant, énorme, qu'il criera contre les ca- « barets...

« Voici l'assemblée. Il y a là de riches paysans, « de petits propriétaires, de pauvres fermiers et « tenanciers, des ouvriers, pêle-mêle. Voici un « grand paysan, digne et calme, avec une longue « redingote en drap fin. Il n'a jamais touché à « l'eau-de-vie, mais tous comprennent pourquoi « il est là et pourquoi sa figure est sérieuse. On « sait qu'il a perdu un fils comme les Wetting. « (Ivre, le jeune homme s'est noyé dans un « étang.) Il apporte ses nombreuses voix (1).

« Soudain, il y a un mouvement dans la salle, « un chuchotement passe sur les bancs, puis « tombe, et le silence devient encore plus profond « qu'avant. Quelqu'un monte en chancelant, et les « gens s'écartent instinctivement pour lui faire « place, comme à un prince ou à un pestiféré. « Est-ce la mort ou le péché qui vient assister à « l'assemblée ? Les yeux sont fiévreux et fixes au « fond des orbites, la figure est gris de cendre, les « tempes et les pommettes tendent la peau ridée... « Un jeune paysan se lève et offre timidement sa

(1) Les propriétaires ont, au Conseil communal, un chiffre de voix variable suivant l'étendue de leurs propriétés.

« place. Sans dire un mot, l'homme tombe sur le « banc où il s'effondre comme un chiffon mouillé, « et reste immobile, le menton sur son bâton, les « yeux dans le vide...

« Une grosse femme arrive tout essoufflée, un « mouchoir noué autour de la tête et un autre bien « plié dans la main. Elle soupire et cherche autour « d'elle une place. Pour sûr, cela a été dur de faire « ce long chemin ! Mais son homme est malade, « et il fallait bien qu'elle porte ses voix au com- « munal. (Elle est convaincue que si ces voix « n'étaient pas données, le cabaret resterait de- « bout.) Et quand même la route aurait été deux « fois plus longue, et le temps deux fois plus « chaud, pour sûr qu'elle serait venue tout de « même ! Et elle soupire, avance les coudes, se « fraie un passage, et regarde de tous côtés pour « une place, d'un air énergique, jusqu'à ce « qu'Eskil Svan se lève et lui offre la sienne. « Satisfaite, elle s'assied en soufflant, tandis que « le vieux paysan à la jambe douloureuse reste « patiemment debout devant la porte. »

Le vieux pasteur fait un discours prudent. Il est hostile au parti nouveau, mais se sent en minorité.

« Nous sommes des modérés, vous êtes bien « absolus. Nous craignons de faire des Pharisiens, « des sépulcres blanchis... Si les hommes sont « contraints par la loi, ils n'auront plus de valeur

« morale, de force intérieure. Laissez-les libres « sous la loi du Christ, et non esclaves des ordres « des hommes... »

Cette timide protestation est emportée par le grand courant qui entraîne l'assemblée. Chacun se lève et dit son opinion. Mais ce n'est plus seulement un vote : chacun raconte la triste histoire de famille qu'il avait jusqu'ici tenue cachée par honte ou par pudeur. D'autres confessent leurs propres péchés, racontent comment ils se sont convertis à l'absolutisme comme à une religion. L'émotion gagne, la colère contre le cabaret destructeur du foyer, l'alcool assassin, conseilleur de crimes... Le vieux Wetting, d'un effort terrible, luttant contre l'obscurité qui envahit son cerveau, parvient à proférer un seul mot : « Enlevez... tolle!... » Sa voix s'étrangle, il retombe lourdement assis, ayant exprimé sa dernière pensée consciente, celle qui lui a donné la force de venir.

L'assemblée dure plusieurs heures, le soleil baisse, le village, anxieux, attend. Enfin, les portes s'ouvrent :

« Tous les visages sont émus, joyeux, les yeux pleins de larmes... Hourra, hourra ! crient de jeunes voix, tandis que casquettes et mouchoirs s'agitent... Dieu nous a aidés, béni soit son nom ! »

Le petit livre dont nous avons extrait cette scène si caractéristique est curieux à plus d'un

titre. Au point de vue littéraire, il est évidemment de valeur moyenne ; mais les ouvrages moyens sont parfois plus révélateurs de l'état d'esprit ambiant que les œuvres émanant de fortes personnalités. Et ici nous avons trouvé une véritable importance documentaire à l'histoire du mariage du pasteur, qui est le dénouement de *La Bruyère blanche*.

Le pasteur a aidé Gertrud dans son apostolat. Ils sont tous deux jeunes, actifs. Ils s'aiment, et le jeune homme demande l'institutrice en mariage. Cette union paraît tout indiquée, morale et normale.

Mais ce n'est pas là le point de vue du groupe piétiste exalté que Mme Mathilda Roos représente. Il n'y aurait pas là de sacrifice, ce mariage serait de nulle valeur ! — Gertrud a donc découvert qu'une jeune fille paralysée, mais ornée de mille vertus, est éprise du pasteur, elle oblige celui-ci à l'épouser. Il fait bien observer que l'alliance de deux forces jeunes serait utile à la bonne cause. Mais Gertrud répond victorieusement :

« Bien des gens ont travaillé et agi, fait des « discours et bâti des maisons et ont disparu sans « laisser de trace. D'autres ont vécu séparés du « monde sur un lit de douleur et ont fait avancer « le monde par leur force intérieure... L'âme de « votre femme sera une source de prière et de « foi qui arrosera toute la paroisse... Qu'importe

« qu'elle soit malade et ne puisse marcher ! La « plus belle conquête à convoiter est celle d'une « âme humaine sanctifiée. »

Nous touchons là le point extrême de ce que l'on pourrait appeler le « système du sacrifice ». La littérature suédoise à tendance piétiste est pleine d'exemples analogues. C'est une sorte de parti pris de repousser toujours toute joie humaine, même si elle n'est pas contraire au devoir ; d'affirmer, d'exalter la vertu propre de la souffrance.

Il semble presque vain de dire que, si le sacrifice de soi est admirable quand il est spontané, inspiré par une exaltation enthousiaste qui ne saurait être fréquente, il y a quelque chose d'anormal, et on pourrait dire de monstrueux à en faire une règle de conduite constante, applicable à chaque événement de la vie. Et c'est à cela, à ce renversement symétrique des valeurs, aboutissant à la recherche de l'inutile souffrance, que mène une éducation qui, depuis son début, montre comme suspecte à l'enfant toute joie et toute beauté, l'habille de noir les jours de fête, lui conseille comme méritoires mille petites privations sans objet. Et il n'y a pas là enrichissement de l'âme, car l'état d'exaltation dans le sacrifice ne peut être obtenu fréquemment ; il est même beaucoup d'âmes neutres qui ne le connaîtront jamais. On aura donc simplement créé en

elles un automatisme nouveau, contraire à toute tendance naturelle, qui les habituera, en étouffant sans cesse leurs élans spontanés, à une vie morale triste et pauvre.

Comme on comprend, devant un tel système, dont le dénouement de *La Bruyère blanche* montre l'extrême aboutissement, les révoltes d'Ellen Key, d'Ernst Ahlgren, au nom de la beauté, au nom des saines joies, tonique nécessaire à l'âme humaine !

II

La baronne Annie Quiding Akerhjelm appartient comme Mathilda Roos, plus encore que Mathilda Roos, au groupe conservateur. Et elle ne nous offre pas ce que nous offrait cette dernière : des qualités d'observation très juste de la vie populaire. Ses romans se passent dans la bourgeoisie ou l'aristocratie suédoise. Elle s'y montre antiintellectualiste, antiféministe, antisocialiste, ennemie en général de toute idée nouvelle. Ses livres sont nombreux et assez répandus. La critique littéraire leur est généralement hostile, et il serait bien difficile d'en présenter des extraits.

Un de ses derniers volumes, *Les Vrais Braves*

Gens (1), passe pour son meilleur ouvrage. Nous avons cherché à déterminer quel était, aux yeux de l'auteur, le type du « vrai brave homme ». Il est représenté dans le roman par un gentilhomme campagnard. Celui-ci nous définit lui-même son idéal social et moral.

« Les vrais braves gens ne veulent pas du bien aux autres contre leur volonté et derrière leur dos ; ils n'ont pas l'audace impie de croire qu'ils connaissent mieux le bien des gens que ceux-ci ne le connaissent eux-mêmes. Ils ne se mêlent pas de ce qui ne les regarde pas. Ils n'ont pas de curiosité perverse et ne trouvent aucun plaisir à aller voir à Paris ce dont ils rougiraient d'entendre parler dans leur pays... »

Le vrai brave homme, dans une grève agricole, ne cédera jamais rien à ses ouvriers, et plutôt que de faire la moindre concession, il décidera de « semer des glands dans ses champs pour les convertir en forêts ». Il professe qu'il faut tenir les inférieurs à distance, et dit fréquemment : « Chacun son métier !... » Il a le plus profond mépris pour ce qu'on appelle l'aristocratie de l'intelligence, et déclare que ses représentants sont des gens qui ne comprennent rien...

Ce « vrai brave homme » est en somme le réactionnaire provincial, d'esprit étroit et agressif. Seulement (disons-le sans fierté) Mme Akerhjelm

(1) *Riktiga Människor*. Stockholm 1909.

se trompe. Nous en connaissons de semblables dans notre pays.

III

Entre les deux partis extrêmes que nous venons d'examiner : celui de Mme Harold Gote et celui de Mme Akerhjelm, il reste une large place pour un parti religieux libéral.

C'est là un élément fort important, et même, à notre avis, le plus suédois de Suède. Les esprits très avancés ont été en général influencés par la pensée étrangère et se trouvent en désaccord avec l'âme de leur pays. Le Suédois-type, dans le milieu intellectuel élevé, nous paraît être un esprit ouvert et même souvent hardi, au point de vue des idées sociales, mais dominé par le souci de faire cadrer ses idées avec une conception religieuse, disons même avec une conception chrétienne, dont il ne saurait se passer. Si Selma Lagerlöf pouvait être classée dans un parti, ce serait dans celui-là. Nous pourrons donc, dans l'étude développée que nous consacrerons à la grande romancière, étudier cette tendance, qui correspond au plus profond des courants nationaux. Mais il nous faut dire dès maintenant que Mme Anna-Maria Roos tient dans le parti religieux libéral une place distinguée.

Selma Lagerlöf se rattache inconsciemment à ce parti, sans avoir jamais sans doute longuement discuté avec elle-même une théorie sociale ou religieuse. Anna-Maria Roos est une théoricienne. Dans son livre récent, intitulé : *Le Pharisaïsme de nos jours,* elle se prononce contre un dogmatisme étroit, contre l'ascétisme, tout en montrant une âme mystique, un grand souci et une sérieuse connaissance de l'évolution religieuse à travers l'histoire. Romancière, elle a produit une œuvre répandue; poète et musicienne, elle a écrit pour les enfants des chansons charmantes, qui sont restées dans les jeunes mémoires.

Voici maintenant une femme écrivain très lue, très connue, qu'il nous est impossible de classer dans un parti quelconque : c'est Mme Anna Wahlenberg.

Le grand public l'apprécie vivement, ses livres ont de nombreuses éditions ; mais la critique littéraire affecte une réserve un peu dédaigneuse à l'égard de son art « bourgeois ».

Nous avouons être de l'avis du gros public, contre les critiques littéraires, et nous lisons avec plaisir Mme Wahlenberg. Oh ! sans doute, dans ses nombreux romans, les situations et les caractères ne sont pas bien originaux ; rien ne frappe très vivement, et il peut arriver qu'on confonde assez vite dans son souvenir ces personnages peints en grisaille. Mais, pendant tout le temps

qu'on lit, on est attaché, retenu par de menues observations fines et justes, souvent ému par un sentiment touchant. Les sujets sont tirés de la vie ordinaire de la petite bourgeoisie. En voici un, pris au hasard.

Lilli a un mari pour lequel elle n'éprouve qu'une froide affection ; il est réservé, elle le croit insensible. Elle a un flirt avec un séduisant Français... Les Français jouent très souvent le rôle de séducteurs dans les romans suédois !

Mais, comme Lilli était sur le point d'abandonner ses devoirs, le dévouement et la tendresse de son mari lui sont révélés, et elle retombe dans ses bras... Sur ce thème simple, l'auteur brode mille détails ingénieux, donnant un sentiment de réalité très solide. On se prend, pendant le développement lent et patient, d'une sorte d'affection familiale pour les personnages, et l'on est prêt à se réjouir avec ce groupe de braves gens de voir l'héroïne échapper aux pièges de notre dangereux compatriote !

Parfois, les situations sont un peu plus raffinées, et l'auteur sait nous communiquer une émotion véritable. Il en est ainsi dans la nouvelle que nous allons citer, et qui nous paraît excellente (1).

Une mère âgée et sa fille rentrent, appuyées

(1) *Sa peine et leur douleur. Nouvelle Revue* du 15 mars 1910, traduction de M.e Devismes.

ANNA WAHLENBERG

l'une sur l'autre, en proie à une profonde douleur. Elles ont été chez le médecin, et ont appris que la mère est atteinte d'une maladie mortelle. Elles font de vains efforts pour se réconforter l'une l'autre, quand le fils rentre très agité.

Auteur dramatique, il a eu, la veille au soir, une « première » discutée, et il se montre fort irrité par certaines critiques des journaux.

Devant les deux femmes qui n'osent lui annoncer brutalement la terrible nouvelle, il fait une sortie violente contre l'injustice et la méchanceté des journalistes. Il constate avec surprise, puis avec colère, que sa mère et sa sœur n'ont même pas lu les critiques qui le concernent !

« Votre intérêt pour ce qui me touche ne vous « a même pas fait jeter quelques malheureuses « pièces de cuivre pour connaître mon sort ? Et « c'est vous qui me tenez de plus près ! Que faut-il « demander des indifférents alors ! Après tout, « il n'y a rien d'étonnant qu'on vous traque « comme un animal sauvage ! »

« On frappa à la porte et la domestique appa- « rut.

« — Madame est servie — dit-elle — puis elle « disparut.

« Efrosyne s'approcha de sa mère pour l'aider « à sortir de son fauteuil. Alfred croisa son par- « dessus et le boutonna rapidement.

« — Adieu, fit-il sèchement.

« — Tu t'en vas ?... Ne veux-tu pas dîner avec « nous ?

« — Non, merci, maman, je n'ai pas faim.

« La vieille dame avait essayé de se lever, mais « elle était tombée sur son siège, gardant les « mains sur les appuis, prête à faire un nouvel « effort.

« Son fils voulait la quitter de cette façon ! La « stupeur qu'elle ressentait lui ôtait toute force.

« — Mon petit Alfred, tu ne t'en iras pas, dit- « elle, persuasive et touchante. Nous avons un si « bon dîner, de la purée de topinambours, du « flétan, du... Qu'y a-t-il encore, Efrosyne ?

« — Merci. Il m'est impossible de rester, je « t'assure.

« Il fit un petit signe de tête aux deux femmes « et se dirigea vers la porte.

« — Et du vin, Alfred, le bourgogne que tu « aimes tant, mon petit Alfred !...

« Il était déjà parti. A pas pressés, il traversa « la salle à manger, pénétra dans l'antichambre et « étendait déjà la main pour saisir son chapeau, « quand il entendit des pas derrière lui : c'était « Efrosyne.

« — Alfred, dit-elle, d'une voix si aphone et « si basse qu'il retourna involontairement la tête.

« — Je me vois obligée de te rappeler une « chose que tu as oubliée, continua-t-elle, tu sais

« que maman devait aller chez le médecin et nous
« avions remis cette visite pour ne pas te déran-
« ger de ton travail, au cas où l'issue de la con-
« sultation eût été fâcheuse : nous y avons été...

« — Aujourd'hui ! mais pourquoi ne m'avez-
« vous rien dit... Eh! bien... qu'y a-t-il?

« Il n'eut pas le courage d'en demander plus ;
« car, en rencontrant le regard de sa sœur, il
« reçut un choc en pleine poitrine, et dut se
« retenir au montant de la porte pour ne point
« tomber.

« — Le plus longtemps que nous puissions la
« garder, dit Efrosyne, c'est un an. Mais peut-
« être ne sera-ce que six mois, peut-être moins
« encore.

« Il demeurait immobile, le regard fixe.

« C'était un coup à demi prévu qui s'abattit
« pourtant sur lui avec une violence écrasante.

« Il pensait à sa petite mère qui était assise là-
« bas dans son fauteuil, la mort dans le cœur. Il
« s'était plaint amèrement à elle de quelques
« misérables chagrins. Et elle, dont il avait tou-
« jours été la première pensée, elle, qui avait
« peut-être offert sa santé et plusieurs années de
« sa vie pour ne pas troubler son travail, elle qui
« était en danger de mort et qu'il avait oubliée
« pour de mesquins soucis, il l'avait accusée
« d'indifférence, de froideur. Elle, que la mort
« guettait déjà, il l'avait maltraitée, et elle ne lui

« avait répondu que par de tendres paroles, par « l'appel de ses yeux brûlants.

« — Que Dieu me pardonne ! murmura-t-il.

« Il eût voulu se jeter au cou de sa sœur, mais « il ne se sentit pas digne de la toucher et, se ca- « chant le visage, il laissa aller son front contre « le mur. Combien de temps resta-t-il ainsi... une « éternité, ou quelques secondes ? il n'aurait su « le dire, mais, soudain, il eut la sensation qu'une « petite main douce et légère essayait de cares- « ser sa joue, sans y parvenir tout à fait.

« Et, quand il leva les yeux, elle était là, sa « petite mère, la mort dans le cœur et le tendre « sourire sur le visage :

« — Que tu as été gentil de ne pas t'en aller! « dit-elle.

« Il s'abattit sur les genoux devant elle et ense- « velit sa tête dans sa jupe...

« Et il se demandait si jamais il pourrait se « relever... »

On ne peut refuser à la femme qui a écrit cette page un don de sensibilité simple et sincère. Le public l'a senti et est entré en communion avec ce brave cœur. Il a eu raison, cette fois (et ce n'est pas un fait unique) contre les mandarins lettrés.

IV

Des lecteurs suédois pourraient s'étonner, à juste titre, de n'avoir pas encore vu figurer dans cette étude les noms de Mmes Mathilda Malling et Sophie Elkan. Ce sont, en effet, deux noms connus, appréciés du public, et leur notoriété est plus grande en leur pays que le nom, par exemple, de Mme Mathilda Roos.

Seulement ces deux femmes distinguées ont choisi un genre, très aimé des lecteurs suédois, le roman historique. Nous sommes loin de dédaigner ce genre qui trouve, en France également, un public étendu. Pourtant, il nous a semblé qu'étudier, par exemple, « Un roman sur le Premier Consul », qui est l'œuvre-maîtresse de Mme Mathilda Malling, serait un travail inutile. Cet ouvrage a eu de nombreuses éditions en Suède et en Angleterre; mais il ne nous apprendrait rien sur le Premier Consul, et peu de chose sur Mme Malling. Nous étudions les femmes écrivains suédoises dans le but de dégager la pensée générale de leur pays et de leur temps. Celles qui ont choisi leurs sujets hors de ce pays et de ce temps se trouvent sortir de notre cadre.

Nous nommerons donc seulement ces deux femmes éminentes.

Dans le même esprit, nous nous bornerons à nommer Mme Elsa Dovlette Lindberg Riza-Khan, Suédoise qui a épousé un diplomate persan, et qui a fait des romans fort originaux sur la femme orientale. Puis Mme Jane Gernandt-Claine, romancière, mariée à un diplomate français, qui a écrit des romans exotiques appréciés.

Faire voir à des Français l'Orient par les yeux d'une Suédoise nous a paru un vain effort. Nous restons dans la Suède actuelle, et ne suivrons pas ces deux romancières à travers l'espace, de même que nous n'avons pas suivi Mmes Malling et Elkan à travers le temps.

Mais Mme Jane Gernandt-Claine a produit, en dehors de son œuvre de romancière, une œuvre poétique charmante, de couleur très suédoise. Nous allons feuilleter ses deux petits volumes de vers, et particulièrement le dernier, intitulé : « *A Aphrodite* (1). »

Cette poésie est toute en demi-teintes et en douceur. L'auteur le dit souvent : elle ne veut

(1) La Suède féminine actuelle compte peu de poètes, et cela est singulier, car les poètes de l'autre sexe sont nombreux et brillants. Pourtant Mme Nyblom a produit une œuvre poétique remarquée, et aussi de jolis contes pour les enfants. Mme Lundberg a publié également plusieurs volumes de poésies. D'une culture « européenne » très étendue, cet auteur se distingue par une forme poétique très littéraire, très parnassienne. (Voir l'*Appendice*.)

point de couleurs crues, point de cette aveuglante lumière qui fait évanouir les mirages de l'âme :

Entre doucement, Jour
Par la fente de ma vitre.
J'ai rêvé, je viens de très loin,
Derrière mes cils mon regard endormi
A vu l'éclat du mirage...
Jour trop clair ! ne viens pas changer l'or en copeau.

Partout, sa poésie exprime, en de fines images, cette pensée si essentiellement suédoise : la lumière intérieure plus belle que la lumière extérieure, le rêve plus beau que la réalité. C'est là un thème exquis pour la poésie, et Mme Gernandt-Claine en a tiré des vers charmants, éclairés d'une lumière de clair de lune.

Voici la jeune fille qui s'en va, la nuit de Saint-Jean, cueillir les neuf sortes de fleurs qu'il faut mettre sous l'oreiller pour rêver de son fiancé :

Toi, aimé inconnu,
C'est minuit, nuit de la Saint-Jean,
Et l'atmosphère blanchit de lumière.
Comme les autres jeunes filles,
Comme mes amies,
Je veux aller au carrefour près du champ.
Mais elles vont deux par deux,
Ou trois par trois, et je suis seule.
Et seule, toute seule, je veux me pencher
Et cueillir les fleurs :
Neuf sortes de fleurs à mettre
Près de l'oreiller
Pour rêver de toi.

. . . . . .

Je suis née pour aimer une fois,
Une seule, avec mon corps et mon âme,
Jusqu'à ce que je ne sache plus
Ce qui est corps et ce qui est âme.
Je voudrais être portée vers toi
Par des ailes d'aigle
A ces moments où l'espace est plein de soupirs
Doux comme la poitrine de l'hirondelle.
O ami inconnu,
Sauras-tu aimer comme moi,
Si éperdument, si tristement
Que le cœur se brise de la crainte de t'affliger,
Ou se brise encore si tu es bon envers moi ?
Moi je sais aimer,
Et j'ai peur
Des neuf sortes de fleurs
Et de notre rencontre
Cette nuit.

La poésie est pleine de charme. Mais, on le voit, la jeune fille a peur de rencontrer son fiancé, même en rêve, et l'amour de ses vingt ans est tout fait de mélancolie.

Ailleurs, elle s'en va au rendez-vous, non point joyeuse, mais pleurante.

Allumez les étoiles au-dessus de ma tête !
Sauvez-moi de la peur de la nuit.
Je couvre mon cœur de mes cheveux
D'ombre et d'obscurité comme d'un voile de deuil
...Et je soupire !... Sauvez-moi, sauvez-moi !
Mes yeux sont voilés de larmes,
Mon manteau s'accroche dans les épines
Et ma robe est mouillée;
Quelquefois je perds mon chemin,
Je marche sur un sentier trompeur...
Allumez les étoiles au-dessus de ma tête !
Mon aimé, je viens vers toi !

On le voit, cet amour est fait de rêverie ou d'angoisse, et nulle part, dans ces deux volumes, il n'a d'accent joyeux ou triomphant.

Sans doute, le poète a bien le droit de choisir cette note, mais nous avons aussi le droit de lui reprocher le choix du titre de ses poésies. Ne les a-t-elle pas dédiées à *Aphrodite ?* Et ce nom seul, qui évoque la vision éclatante de la déesse impudique, de ses temples de marbre dorés par le soleil, sous le ciel bleu de la Grèce, fait avec ces rêveries septentrionales un contraste qui amène le sourire.

Cependant, avec une hardiesse naïve, Mme Gernandt-Claine offre ses vers à la déesse, et la poésie qui exprime cette offrande a (si l'on veut bien oublier son titre) une véritable beauté.

Immortelle, je voudrais te donner le printemps
Et l'été ; mais les prairies et les champs restent vides,
Et nulle fleur ne brillerait de la flamme
Que tu as allumée en mon cœur.

J'ai marché par le froid crépuscule. Mais son ombre
Est éclairée par la lumière de mon âme,
Et chauffée par les chuchotements qui murmurent
Tout près de mon oreille.

J'ai marché dans l'ouragan, ô Déesse,
Et sur le froid tapis de neige blanche des champs ;
Mais il me semblait marcher sur des lis
Et emportée par des zéphirs...

Je fais une offrande à ton autel, Déesse !
Comme on porte des roses

Dans ses mains levées pour les donner
A Aphrodite...
Je t'offre ces calices de douleur
Comme si c'étaient des fleurs de pourpre !

Aphrodite eût repoussé une semblable offrande; elle eût rejeté ce calice, qui est celui du Crucifié. Elle n'eût pas compris la plainte de ce pays de mélancolie, où l'amour est seulement un présent plus riche que les autres à jeter dans le bûcher d'holocauste toujours allumé. Ces peuples ne veulent, ne savent tirer de l'amour que la douleur. L'amour *épuré* par la souffrance, par le renoncement, est leur thème éternel. Cela est souvent beau, et quelquefois sublime, mais aussi éloigné d'Aphrodite que le Cap Nord de l'île de Cythère.

Sans quereller plus longtemps Mme Gernandt-Claine sur son titre, choisissons encore une fleur dans sa gerbe aux couleurs pâles et fines :

Crépuscule, ne donnez pas de roses !
. . . . . .
Le jour a été sombre et nuageux comme ma vie.
Je suis assise à ma fenêtre,
Et je ne vois plus clair pour coudre.
Et voilà que là-bas, à l'Ouest, brûle un
nuage de roses pourpre...
Et ce nuage de roses a reflété son feu en moi.
Ne donnez pas de roses, Crépuscule !
Je veux l'oubli. Le jour est mort et ce
que je cousais, c'est mon linceul.
Pourquoi une flamme s'allume-t-elle au ciel
A l'approche de cette nuit d'automne ?
Pourquoi est-ce que je marche vers le soir de ma vie
Avec un feu brûlant dans ma poitrine ?

Bien d'autres poésies sont charmantes dans ce volume : *La Danse des Heures,* par exemple, petite fresque effacée, indiquée à peine, où l'auteur s'inspire à la fois des peintures pompéiennes, et d'une danse macabre du moyen âge où figureraient la Joie et le Chevalier du Chagrin.

Mais la fluidité de l'expression est telle qu'elle se refuse à la traduction. Il y a confusion perpétuelle, voulue, entre le sens propre et le sens figuré des mots.

L'imprécision de la langue suédoise est, pour la poésie, un charme et une richesse. Elle permet d'indiquer entre des idées, des images éloignées, des associations imprévues et subtiles, comme il s'en crée dans les rêves.

Mais la précision de notre langue fait évanouir ces liens fragiles, ou les fausse en les matérialisant. La poésie suédoise n'est pas seulement écrite dans une autre langue que la nôtre, elle semble pensée et sentie dans un autre état physiologique : comme dans un état de demi-hypnose. On devine que nos poètes trouveraient, à cause même de cette différence d'âme, des trésors dans une telle poésie... mais il faudrait connaître la langue.

CHAPITRE IX

Les deux Benjamines

Elin Wägner. — Anna Lena Elgström.

Voici maintenant les deux Benjamines de la littérature féminine suédoise. Deux jeunes femmes qui ont écrit, l'une deux volumes, l'autre un seul, et qui représentent de belles espérances.

Rien de plus différent que leurs formes d'esprit. Mme Elin Wägner, claire et nette, spirituelle et vive, est, comme nous l'avons dit déjà, de la famille latine. Mme Elgström, dont la forme n'est pas dégagée encore, montre un esprit et un sentiment profonds, moins portés à voir les choses extérieures de la vie qu'à plonger dans l'obscurité des âmes. Son esprit est mystique, mais non pas dans la note de vague rêverie, trop fréquente dans la littérature suédoise. Son livre est tout brûlant d'une vie intérieure exaltée, et

elle a posé, avec une fougue juvénile inhabile, mais enthousiaste, les grands problèmes de la pensée. Si Mme Wägner est proche de l'esprit latin, Mme Elgström est plus proche des Russes; elle leur a emprunté la compréhension et l'amour des êtres socialement déchus ; elle partage avec eux l'inquiétude éternelle sur le sens de la vie.

Feuilletons les livres de ces deux jeunes femmes, et commençons par l'aînée, qui n'a guère dépassé vingt-cinq ans.

Les deux romans de Mme Elin Wägner, déjà journaliste à Stockholm, ont fait du bruit en Suède, ces deux dernières saisons. On a justement admiré leurs qualités d'observation juste et nette, la rapidité et la vie du récit. On a répandu de tous côtés ces petits livres alertes qui se lisent tout d'un trait, avec un intérêt amusé ou ému.

On pourrait cependant reprocher à ces deux volumes d'être moins des romans que des notes prises sur le vif, transcrites et peu stylisées. On pourrait trouver que les personnages sont des silhouettes vivement découpées sous un jour cru d'atelier, plutôt que des êtres humains dans leur profondeur et leur complexité, leur communication avec la vie ambiante. On pourrait surtout objecter que ces peintures de misère féminine causent une émotion directe plutôt qu'une impres-

sion artistique, que l'auteur paraît plus préoccupé d'atteindre un but social que de faire une création littéraire... Il n'en est pas moins vrai que Pegg, Eva, Emmy, Baby nous amusent et nous touchent. Suivons-les à leur quatrième étage de la rue de Norrtull, où siège la *Ligue des Employées de bureaux* (1).

I

Cette Ligue n'est pas, comme le titre pourrait le faire croire, une vaste et puissante association ! C'est un petit groupe composé de trois jeunes filles et d'une vieille qui mettent en commun, par économie, leurs maigres salaires, et se perchent dans deux petites pièces, tout en haut d'une grande maison de Stockholm.

Quelle gaîté, malgré la misère, dans ce réduit resserré ! Quand Elisabeth arrive, un matin, à l'aube, prendre la place d'une associée qui s'est mariée, les jeunes filles en chemise de nuit, les cheveux en papillotes, se précipitent à sa rencontre, l'embrassent :

(1) *Nortullsligan*. Stockholm 1909. En allemand : *Die Liga der Kontorfraulein. Süddeutsche Monatshefte*. München.

« Et c'est un tapage de cris et de rires à ne pas entendre sa propre voix ! »

Ces enfants, élevés à la campagne, ou dans une province lointaine où elles ont laissé des familles de bonne bourgeoisie, mais nombreuses et pauvres, ont été chassées vers la capitale par le besoin de gagner leur vie. Elles arrivent les joues roses, toutes simples et saines, et leur gaîté, leur belle fraîcheur physique et morale peut résister longtemps aux influences mauvaises.

On montre à la nouvelle venue les richesses du logis : deux pièces louées à une vieille femme, mère d'un employé des douanes. Cet employé joue un rôle important dans les pensées des jeunes filles !... On a « part à la cuisine de la propriétaire », mais on n'y fait que du café et du thé ; on mange dehors comme on peut. Guère de meubles, mais un encombrement de bibelots, des inscriptions comiques.

« Tout à coup Eva poussa un cri à réveiller les « morts !

« — Grand Dieu, Eva ! Qu'est-il arrivé ? « m'écriai-je.

« — L'employé des douanes !

« Une porte avait claqué, et au même instant « les jeunes filles avaient disparu de la cuisine « et du corridor, comme emportées par le vent... « Seule Baby, qui était presque habillée, restait « à surveiller la cafetière, tout en laçant ses

« souliers. Naturellement, ce n'était pas du tout « l'employé des douanes, mais un accidentel cla- « quement de porte qui avait effaré toute la « volée de moineaux. Presque aussitôt après, je « tressaillis à un nouveau et perçant cri de dé- « tresse :

« — Enfants ! il est huit heures vingt !

« Dans le tohu-bohu qui suivit, je restai immo- « bile et sans parole. C'était comme si un cyclone « soufflait dans la chambre. Les tasses et le « sucrier bondirent hors du tiroir, le pain et le « beurre furent lancés hors de l'armoire ; Baby « arriva avec la cafetière débordante, et toutes « beurrèrent leurs tartines en toute hâte et se « brûlèrent avec le café, tout en trouvant d'une « manière incompréhensible le temps de cher- « cher leur chapeau et de le mettre devant la « glace. Peu après huit heures et demie, elles se « précipitaient hors de la maison avec des gants, « des sacs et des paquets de tartines dans les « mains. Et ce fut un silence si soudain que je « demeurai interdite. »

Ce ton alerte et gai se soutient pendant tout le volume. C'est seulement aux instants où la vie devient trop impitoyable que le sourire grimace et devient amer. Tant que les soucis ne sont pas trop cuisants, tant qu'on peut se réunir autour de la fameuse cafetière et grignoter des tartines, on ne se plaint pas.

La jolie Baby qui, avec ses dix-huit ans et ses boucles blondes, est l'enfant gâtée de ses camarades, déclame des poésies de Levertin ou de Heine; on la taquine sur son grand amour pour l'employé des douanes, et la jeunesse, la vaillance, une touchante affection mutuelle, entretiennent malgré tout la gaîté.

Voici Noël: il n'y a pas de misère qui tienne, il faudra allumer l'arbre et se faire des cadeaux. Elisabeth a, de plus que ses amies, une lourde charge: son petit frère Putte, que la Ligue a adopté avec enthousiasme.

« — J'ai Putte par-dessus le marché, enfants, vous n'avez pas cela!

— Nous voudrions bien l'avoir! crièrent-elles d'une seule voix.

Et il fallut que j'aille embrasser chacune d'elles pour ce mot-là. »

Il faudra donner à Putte un manteau d'hiver, et chaque ligueuse a aussi ses petits cadeaux personnels.

« — Je voudrais bien faire des cadeaux convenables, dit Baby plaintivement.

— Cette enfant a des tendances dangereuses, dit Eva, mais à cause de sa jeunesse il lui sera pardonné.

« ...Et cependant, petite, continue-t-elle, artifi-
« cieuse, l'employé des douanes a déjà trois cous-
« sins de canapé, un bleu et deux verts.

« — Ce n'est pas vrai! crie Baby indignée. Il « n'en a qu'un vilain petit jaune!

« — Bien, bien, alors! dîmes-nous toutes en- « semble d'un air entendu et sérieux.

« Et Baby, tout à coup, aurait voulu être à « cent pieds sous terre. »

Pour faire face aux frais de Noël, la Ligue, réunie en conseil, propose: de remplacer le beurre des tartines par de la margarine, d'acheter le pain rassis, de rester dans l'obscurité une partie de la soirée pour épargner le pétrole... Mais on préfère demander au bureau pendant tout le mois du travail supplémentaire à dix sous l'heure. Cela augmentera les migraines, ces migraines dont toutes les employées souffrent à tel point qu'elles prennent sans cesse des cachets au salicylate dont l'usage est fort dangereux.

« Dans une banque, les employées faisant courir toute la journée un garçon qui leur cherchait ces cachets chez le pharmacien, le patron, pour simplifier, en fit prendre un kilo d'un coup. »

Bien explicables, ces migraines, chez des filles qui, gagnant par mois de 60 à 80 couronnes, se nourrissent exclusivement de thé et de café, de chocolat, de tartines et d'un peu de bière. Pas même de lait, il est cher et mauvais. Pour la viande, elle est inconnue!

Après vingt-cinq ans de ce régime, on ne peut attendre que le sort d'Emmy: par un miracle

d'énergie elle parvient à se tenir debout jusqu'au jour où elle a droit à une pension. Mais, ce jour-là même, elle ne peut plus se lever, elle est portée à l'hôpital pour y mourir.

Comment remédier à cette misère, obtenir de la riche Compagnie qui donne 10 0/0 à ses actionnaires, des salaires convenables pour les filles instruites qu'elle emploie?

Quelques-unes proposent la grève, cela étonne:

« — Des demoiselles bien élevées ne se mettent pas en grève!

— Cela ne s'était pas vu, mais cela se verra, ce sont les temps nouveaux! »

La grève, ébauchée, avorte piteusement. Il y a des trahisons, le patron est averti. Sur les vingt-sept employées, sept, qui ont été loyales, sont mises à la porte, et bien vite remplacées; les demandes affluent.

Baby est parmi les sacrifiées, et, malgré le chagrin et le dévouement de ses compagnes, elle échouera dans une pâtisserie, employée à 45 couronnes!

II

Et pourtant cette misère matérielle, si dure qu'elle soit, n'est pas ce qu'il y a de pire dans la vie de ces jeunes filles. La pauvreté se sup-

porte dans la jeunesse, et on songe, dans le petit grenier de la rue de Norrtull où Baby déclame des vers, à une *Vie de Bohème* féminine suédoise, avec quelque chose de la gaîté de Mürger.

Seulement, les héros de Mürger avaient dans leurs greniers des rayons de soleil : c'étaient les sourires de Mimi et de Musette. Ils se nourrissaient mal, mais leur soif d'amour était assouvie, et pendant des semaines et des mois, tout grisés de bonheur, ils oubliaient leurs maux.

Qu'il en est autrement pour ces pauvres petites, qui arrivent naïves et tendres, avec de braves cœurs tout prêts à se donner ! Au premier coup d'œil, Baby est amoureuse... Mais l'employé des douanes se moque d'elle. Au moment même où il lui fait la cour, il va se promener avec des filles. Baby le rencontre et se désespère. Le soir, dans son lit, elle pleure à gros sanglots sa première déception. Et la vieille Emmy, sa voisine de chambre, lui dit ce mot terrible :

« — Cela a été bien pire pour moi, Baby. *Aucun ne m'a même trompée !* »

Si encore ces pauvres filles, vouées en grande majorité au célibat, pouvaient détourner leurs pensées de l'amour ! Mais leur travail, sans aucun intérêt, laisse leurs idées vagabondes, et une basse, une ignoble parodie d'amour se joue autour d'elles constamment.

Non seulement elles ne trouvent pas le mari, ou même l'amant sincèrement épris aux bras de qui elles tomberaient sans doute, mais les hommes parmi lesquels elles vivent les poursuivent d'une galanterie brutale qu'ils n'essaient pas même de masquer de sentiment :

« Moi, raconte Eva, j'ai été dans une quantité « de bureaux, et je crois que c'est tout juste si « j'en ai trouvé un où le chef n'essayât pas de « m'embrasser dans le cou. Quand j'ai pris la « place où je suis, dans cette agence de funé- « railles, j'espérais tout de même que là, en pré- « sence de la mort... eh bien, ce chef, c'est le « pire de tous ! Quand je pense, après tout ce que « j'ai passé, que mon pauvre papa, cet été, hési- « tait à me laisser aller avec un camarade d'en- « fance à un concert de musique religieuse : « *Largo* de Hændel, etc... Non, tu sais, j'en ai « envie à la fois de pleurer et de rire ! Pauvre « cher petit papa ! S'il pouvait se douter !

« — Il n'est jamais venu te voir ?

« — Si, l'été dernier. Il a été trouver le chef, « s'informer s'il était satisfait de sa fille, et il a « même prié le vieux d'être un peu paternel pour « moi. Et le chef s'est tenu très sérieusement, et « lui a assuré qu'il connaissait ses devoirs à « l'égard du personnel féminin qu'il emploie !... « Et le lendemain même, j'ai eu une nouvelle et « fameuse occasion, dans le corridor, de lui don-

« ner une bonne gifle... Mais, quelle diable de « figure renversée tu fais donc, Elisabeth? At- « tends un peu, tu feras aussi ton expérience... « toi qui es la beauté de la Ligue! »

Et l'expérience d'Elisabeth est plus cruelle que celle d'Eva. Cette dernière, solide et peu sentimentale, est irritée, non troublée par ces aventures du bureau. Elisabeth a un chef jeune, et bien qu'il lui fasse aussi une cour brutale, et bien qu'il n'essaie guère plus que les autres de lui donner l'illusion d'un amour sérieux, elle est émue dans son cœur et dans sa chair, elle se surprend à désirer les baisers qu'elle repousse.

Elle sent là une déchéance morale, non pas parce que le chef ne l'épousera pas (elle admettrait l'union libre), mais parce qu'il ne l'aime pas, parce qu'elle ne représenterait pour lui qu'une aventure passagère. Et, malgré cette certitude, une tentation terrible la torture.

Pourquoi ne pas prendre la joie qui s'offre?

« *Pour qui* est-ce que je me garde ainsi, moi qui n'ai personne au monde? »

Et ce mot, ce consentement de la part d'un être noble, à gâcher une valeur de tendresse qui sera toujours perdue, est le mot le plus triste de ce petit volume.

Elisabeth, pourtant, au dernier moment, se gardera... pour personne peut-être, mais pour elle-même. Un sursaut dû à sa pudeur, aux principes

de sa famille et de sa race, l'arrachera aux bras du chef qui se croyait vainqueur.

Elle fuira à la campagne, chercher des travaux durs et sains, montrant peut-être ainsi la voie à une partie de la foule féminine souffrante qui s'entasse dans la grande ville.

Et le petit livre garde une mesure, une discrétion parfaite. Elisabeth s'est enfuie. Eva a trouvé un mariage de raison. Pour Baby, faible et sentimentale, elle succombera, elle souffrira, cela est seulement indiqué.

Plus vigoureux, plus fort que ces jolies esquisses, est le personnage d'Emmy. C'est à cause de lui surtout qu'on peut fonder sur Mlle Wägner de belles espérances. La vieille fille écrasée par la vie qui, dans ses moments de loisir, brode partout la devise : « Apprends à souffrir sans te plaindre », continue la lignée des « vieilles tantes » méprisées qu'on reléguait jadis au bas bout de la table. Elle n'a pas gagné grand'chose à servir la Compagnie au lieu de servir une famille.

Malade, en rentrant du bureau, elle tombe le soir sur le sofa, où elle reste inerte et sans parole, petit paquet douloureux. Et le lendemain elle est la première au travail, traînant héroïquement une maladie intérieure qu'elle n'a pas le temps de soigner.

Elle n'a jamais eu assez à manger, mais la grève? pourquoi faire! les patrons sont les plus

forts, il faut se résigner. Et elle subit le mépris de ses camarades, reste parmi les employées que les actionnaires de la Compagnie invitent à dîner, pour récompenser leur fidélité...

Portée à l'hôpital, trop faible pour être opérée, se sachant mourante, elle jouit du repos :

« — Tu ne peux pas t'imaginer, quand je ne « dors pas la nuit, ou quand je me réveille le « matin, comme je suis contente de penser que « je n'ai pas à aller au travail. C'est un tel bien- « fait d'avoir la permission d'être fatiguée!...

« Elle est physiquement réconciliée avec la mort. »

Le plus dur est qu'elle n'a eu aucune affection en ce monde. Le petit frère d'Elisabeth, qu'elle a vu quelquefois, a touché en elle la sensibilité maternelle inemployée. Elle veut le voir, et l'enfant est de mauvaise humeur d'être mené à l'hôpital le dimanche!

Emmy s'illumine en le voyant :

« — J'aime tant ce petit, dit-elle. J'ai pensé que le peu que j'ai épargné serait pour lui quand je ne serai plus là. Oh! ma chère, c'est bien peu! Mais tout de même j'ai mis de côté quelques couronnes chaque année, et il les aura. »

Sa dernière tendresse va à l'enfant étranger, indifférent, qui ne gardera même pas son souvenir...

III

Si ce petit roman retient l'attention, en dehors même de sa valeur propre, c'est qu'en nous montrant, pris sur le vif, un groupe de jeunes filles actuelles, il soulève mille questions sociales et morales.

Ces femmes, si différentes de leurs aînées par les habitudes de vie, sont-elles très *nouvelles* par leur nature? Sont-elles émancipées, indépendantes ? Elin Wägner ne les peint pas ainsi. Elles n'ont pas choisi leur vie:

« Un écrivain a dit de nous autres (lisons-nous dans le journal d'Elisabeth) qu'il faut nous rendre cette justice que ce n'est pas l'amour du travail, mais la pure nécessité qui nous pousse sur le terrain des carrières masculines. C'est bien juste, et pour moi je hais mon travail! Instinctivement je recule d'horreur devant le livre de caisse et la machine à écrire! Mais il faut bien que nous vivions, Putte et moi... Putte surtout! et les écoles de Stockholm sont si horriblement chères! »

Il est vrai qu'Elin Wägner, très habilement tendancieuse, a choisi cette situation pour mieux faire ressortir l'injustice des objections mascu-

lines contre le travail féminin. Il y a bien, parmi les Suédoises qui travaillent, des militantes, des « revendiqueuses de droits » ! Sans doute, et l'auteur nous en montre; mais elle fait ressortir que c'est presque toujours un chagrin d'amour qui les a jetées dans la lutte.

Baby même, la douce Baby, a prêché la grève avec rage quand elle a dû renoncer à l'employé des douanes!

Elin Wägner nous montre donc, quant à l'amour, des femmes toutes pareilles aux anciennes, et seulement très malheureuses de devoir remplacer le foyer et le berceau par une machine à écrire... qui ne les nourrit même pas!

Sur un autre point, par exemple, elle nous montre, dans cette génération, une tendance bien nouvelle en Suède. Il n'y a pas, dans ce petit livre féminin, une ombre de sentiment religieux ou mystique sous une forme quelconque ! La Ligue ne va pas aux offices du dimanche, et seule Baby, la plus faible, a conservé la foi. Elisabeth ayant dit qu'elle ne croit pas en Dieu, la petite vient la trouver le soir près de son lit:

« Tu crois en Dieu, dis, Pegg?

— Y crois-tu, toi? lui dis-je.

— Oh! oui, dit-elle tout bas... je crois à chaque syllabe de la Bible... dis que tu crois aussi!

— Je ne peux pas, Baby, il y a longtemps que je ne peux plus...

— Mais tu crois que cela reviendra, n'est-ce pas, Pegg?

— Je ne sais pas, Baby... peut-être quand je serai vieille et près de la mort.

— Oh! oui, dit la petite, soulagée et m'embrassant. Tu es bien trop bonne pour ne pas être sauvée! »

Et cette petite scène où, seule, la plus faible d'esprit se rattache à la religion, montre le dédain de ces femmes, pourtant isolées et souffrantes, à l'égard de la foi qui consolait leurs mères.

IV

Cependant Elin Wägner ne prétend pas que le sentiment religieux ait subitement disparu de Suède. Elle nous en montre, dans son second roman: *Le Porte-Plume* (1), une curieuse transposition.

Ce roman, intéressant, quoique moins séduisant que le premier, a pour centre le Comité de la *Ligue pour le Suffrage des Femmes*.

Quand l'auteur nous introduit dans ce local, où des femmes de toutes classes, réunies dans une commune ardeur, se distribuent le travail; quand on les entend prononcer avec un véritable respect

(1) *Pennskaftet*. Stockholm 1910.

les initiales K. F. P. R., indicatrices de leur Ligue; quand on les voit se partager les *tracts* qu'elles iront, dans la rue, distribuer aux passants; quand, dans leurs conversations enthousiastes, elles montrent qu'elles attendent du bulletin de vote tous les bienfaits, une immédiate amélioration sociale; quand on considère que, de ces femmes, beaucoup sont seules, blessées par la vie, et donnent à cette cause toutes les forces de leur être... il n'y a pas à s'y tromper, nous sommes là dans une Eglise, et ce qui réunit ces femmes, c'est un sentiment religieux.

Il a sa beauté: il est altruiste. La plupart de ces fidèles n'espèrent rien pour elles-mêmes. Elles obtiendront des résultats heureux: l'exemple voisin de la Norvège est là pour le démontrer. Mais on voudrait que ces femmes dévouées regardent sans mirage ce que le droit de suffrage pourra leur apporter: quelques relatives améliorations, et on s'afflige de leur voir nourrir des espérances si excessives.

L'exaltation de leur langage étonne:

« Nous ne sommes qu'une minorité, disent-elles, mais ce sont les minorités qui fraient le chemin, si elles ont le véritable amour! »

Et un soir où elles ont remporté une victoire, où elles ont, après une vive lutte, fait élire un député favorable à leur cause, elles se laissent aller à leurs rêves:

« On avait travaillé durement, mais on avait reçu son salaire. Maintenant, dans la nuit, tout était si clair, si plein d'espoir qu'il semblait qu'on n'avait qu'à étendre la main et que la victoire y tomberait. Tous les cœurs étaient ouverts et chacune laissait entrevoir son petit rêve personnel habituellement caché.

...On avait tout laissé de côté pour s'unir sur cette idée de vote, mais on se sentait maintenant si près du but qu'on pouvait bien parler un peu de ce qu'on ferait de cette quantité de temps et d'énergie qui resterait à chacune, quand le suffrage serait conquis:

— Je me reposerai après, dit Anna Gylling, je crois que je ferai des dentelles.

— J'irai à la campagne, dit Jane Hornemann.

Et Barbro (qui avait eu ce soir-là une querelle avec son amant) pensait douloureusement:

— J'ai eu tort, j'ai menti, rien n'égale la douleur de perdre celui qu'on aime. Si tu reviens, je n'oublierai pas la leçon, je serai une petite femme très humble!

Jane dit:

— Nous regretterons ces temps-ci, où nous nous sommes toutes unies dans un grand but accessible... Quand nous y penserons plus tard, nous ne nous souviendrons plus des fatigues, mais de la joie du travail, de la camaraderie, de l'enthousiasme, de la douceur d'espérer. »

Espoir trop vaste en vérité, que le vote obtenu ne pourra satisfaire. Cette religion nouvelle a un grave défaut: elle met sur terre ses promesses de Paradis et expose ainsi ses fidèles à en vérifier la réalisation. Quand les Suédoises voteront comme leurs voisines (et cela ne saurait tarder), elles verront sans doute que tous les maux moraux et sociaux si bien dépeints par Mlle Elin Wägner dans son premier volume, toutes les douleurs résultant de la nature féminine et d'institutions séculaires ne disparaîtront pas par enchantement.

Et on peut craindre alors de grandes mélancolies chez des femmes qui, n'ayant déjà qu'un bureau pour remplacer l'amour et le foyer, auront espéré, par surcroît, mettre le bulletin de vote à la place du Paradis.

V

Formant avec Elin Wägner un contraste frappant, voici la débutante, Anna-Lenah Elgström, dont le premier volume, *Hôtes et Etrangers* (1), publié l'été dernier, a causé une véritable sensation. Aucune des qualités d'Elin Wägner: clarté, netteté, observation rapide, dialogue vif et natu-

(1) *Gäster och främlingar*. Stockholm 1911.

rel, aucune de ces qualités que nous avons coutume d'appeler « françaises » n'apparaît dans le livre nouveau. La phrase est longue et souvent obscure, les développements lourds, les répétitions fatigantes.

Et cependant, de ce petit volume, lentement une émotion se dégage, et certains mots, tout à coup, ouvrent des profondeurs.

Il est étrange d'écrire à vingt-cinq ans un pareil livre! Le renoncement, le sacrifice, une sorte de goût passionné de la mort — de la mort qui est un réveil — s'expriment à chaque page. Pourtant, le livre n'est pas triste, il est brûlant. Les qualités d'observation existent ; non point l'observation sur les objets extérieurs, mais d'intuitive communication avec l'âme. On ne peut pas dire que Mlle Elgström peigne de façon très vivante des caractères, des personnalités ; mais parfois un mot, un trait frappe d'une lueur vive.

Ce besoin du sacrifice, cet instinct profond et inexpliqué subsistant souvent, à leur insu, chez les êtres qui s'en croient le plus dénués, elle le montre d'une façon émouvante dans une nouvelle intitulée: *Deux de la Croix-Rouge*. Il ne manque à ce récit pour être très remarquable que de l'adresse de facture.

C'est en Chine, dans un hôpital des missionnaires. L'armée des Boxers est aux alentours, jetant l'épouvante. Tout le monde a fui; seuls le prêtre

Dougald et la sœur Marie n'ont pas voulu abandonner les malades; ils sont restés et, avec eux, un journaliste convalescent, trop faible pour s'enfuir.

Le prêtre et la sœur attendent la mort. Le journaliste est assez tranquille. Les Boxers, qui font une guerre sainte, exigent des chrétiens l'abjuration. Comme il n'a aucune foi, il abjurera sans peine, et pense se tirer ainsi facilement du danger. Il observe avec étonnement le calme souriant du prêtre et de la sœur. Ils sont des piétistes, ils appartiennent à cette secte triste qui croit à la prédestination absolue : ils ne savent donc même pas si le martyre leur assurera le salut. Et ils sont paisibles, disant qu' « ils sauront demain ce que le Seigneur a décidé d'eux ». L'admiration pour ces héros grandit pendant deux jours dans l'âme du jeune homme.

Les Boxers arrivent; la troupe furieuse, sanglante, envahit la maison. « Abjurez! Abjurez! » « Les hurlements se refermaient sur nos têtes « comme sur une mer... Comme une lumière « s'éleva la voix claire d'une femme.

« — Christ! dit sœur Marie dans un triomphe « sans bornes. Et je vis que son visage avait une « expression de bonheur presque fou.

« — Christ! encore une fois, par la voix fati- « guée et fidèle du vieux Dougald.

« Le Chinois leva sa hache pour donner le
« signal. Je respirai fortement.

« — Christ! m'écriai-je à mon tour. Christ!
« Et c'était comme si quelque chose qui depuis
« longtemps m'étouffait s'exhalait enfin! »

Il y a dans cette scène une beauté dramatique saisissante. Malheureusement, l'auteur en avait affaibli d'avance l'émotion en la faisant prévoir par de lentes préparations. C'était une erreur, non seulement au point de vue de l'effet dramatique, mais au point de vue psychologique. Le cri devait jaillir spontanément de l'âme du jeune homme, l'étonnant lui-même. C'est dans son inconscient qu'il devait être tout à coup envahi par la contagion de l'héroïsme. La page où il analyse les sentiments qui l'agitent pendant les deux minutes qui précèdent le cri continue une grosse faute artistique. Mais il sera beaucoup pardonné à Mlle Elgström, car il y a dans son récit de l'émotion et de la beauté.

Une autre nouvelle du même livre: *Le Lieutenant,* contient des pages profondes.

Ce lieutenant est une femme, Kristina, lieutenant de l'Armée du Salut. Jeune, elle passe sa vie dans des bouges, secourant les filles, les ivrognes, les épaves de la société. Elle entre un jour dans une chambre où Anna Herrick, « bohème de métier et maîtresse de piano à ses loisirs »,

se trouve dans les bras de Leijon, littérateur raté, tombé à la pire misère.

« Ils ne bougèrent pas quand elle entra, sachant « qu'elle ne s'étonnait de rien :

« — Tu vois, dit Leijon en souriant, nous nous « consolons mutuellement.

« — Vous avez donc besoin de consolation? « demanda-t-elle de sa voix lointaine.

« — Tu dois bien le savoir! dit Anna Herrick « avec impatience.

« Elle les regarda de son visage calme, fatigué, « figé :

« — Ah! dit-elle à Anna en lui prenant les « mains, que la vie est amère à qui poursuit le « bonheur!

« — Sais-tu, toi, comment on peut être tran- « quille?

« Les yeux de Kristina brillèrent.

« — Mais oui! dit-elle.

« — Comment?

« — Renoncer à soi-même, c'est le seul moyen « d'être libre. Quand on ne craint plus rien et « n'espère plus rien, alors seulement on est invul- « nérable.

« — En ces conditions, je ne veux pas l'être! « cria Anna Herrick.

« Kristina sourit d'un sourire las:

« — J'ai dit la même chose... En mon temps, « comme toi, j'ai eu soif de bonheur, horreur de

« la solitude, haine de la vie... j'ai parcouru toute « l'échelle.

« C'étaient des temps durs, dit-elle d'une voix « blanche. Mais j'espérais malgré tout. Pourquoi « serait-ce justement moi qui perdrais ce dont « je ne peux pas me passer pour vivre? Et je « pensais que si mon espoir s'évanouissait, il y « aurait toujours la mort... Mon espoir s'est « évanoui...

« Elle se tut brusquement.

« — Et puis? demanda-t-on.

« — Et puis, il n'y avait plus rien, répondit- « elle toute pâle. J'ai voulu mourir... On ne meurt « pas si facilement. Le corps prend les affaires en « main et continue à vivre obstinément. A la fin « on se laisse entraîner et on se met au pas de la « vie. Et on comprend qu'il faut qu'il y ait quel- « que chose qui rend l'homme indépendant des « hasards... et je l'ai trouvé.

« — Mais ce n'est pas le bonheur! dit Anna « Herrick. Je ne l'ai jamais eu, et maintenant il « faut que je l'aie pour vivre.

« — Quand tu seras indifférente au bonheur, « dit Kristina, alors tu seras heureuse.

« Anna Herrick secoua la tête, triste et ré- « voltée...

« — Qu'en dis-tu? demanda Kristina à Leijon.

« Il hésita.

« — Je ne sais pas, dit-il d'une voix incer-

« taine. Peut-être la liberté vaudrait ce sacrifice...
« si on devenait complètement libre et invulné-
« rable...

« ...Mais toi-même tu ne l'es pas! dit-il si
« brusquement qu'elle sursauta. Tu es comme le
« pauvre homme qui n'avait qu'un seul agneau,
« mais tu en as un! Tu n'as qu'une illusion, c'est
« que tu arriveras à faire du bien. Mais quand
« même, non, tant que cet espoir te reste, tu n'es
« pas invulnérable! Pour le devenir, dit-il avec
« abattement, il ne suffit pas de renoncer à soi-
« même, il faudrait aussi renoncer aux autres.

« — Tais-toi! dit Kristina tout à coup comme
« l'avait fait Anna Herrick, et pâlissant comme
« elle. Tu ne sais pas ce que tu fais en me disant
« cela à moi! Je ne peux pas sacrifier plus que
« moi-même. Tu te trompes, *il faut* que tu te
« trompes!

« — Vois-tu, dit Leijon, amer. N'ai-je pas rai-
« son? Même elle, oh! Dieu, même elle, dit qu'il
« faut que les choses soient de telle façon, que
« sans cela elle ne pourrait pas vivre! »

Kristina doit mourir d'une façon tragique. Une nuit, se précipitant au secours d'une jeune fille que des ivrognes assassinent, elle tombe à son tour sous leurs coups.

Les hommes l'entourent et la frappent :

« Patience ! se dit-elle en se défendant machi-

nalement, comme dans un rêve. Patience un instant encore et je m'éveillerai !...

« Et tout devint calme autour d'elle. »

Dans cette nouvelle, dans celle où l'auteur dépeint « la maison des illusions », antre de misère, où s'entassent des malheureux poursuivant chacun leur chimère, et tombant, par cette folle poursuite, dans les bas-fonds sociaux, l'auteur montre une pitié, une sérénité tendre et désespérée, qui rappelle certains traits de l'âme de Dostoïevsky. C'est un bien grand nom à prononcer, il est vrai, à propos d'une œuvre de débutante. Mlle Elgström devra travailler pour acquérir la technique de son art. Mais elle a ce qui ne s'apprend pas : une émotion belle et profonde, et il faut qu'il en soit ainsi pour que ses héros malheureux aient évoqué dans notre mémoire leurs frères aînés « humiliés et offensés ».

CHAPITRE X

Selma Lagerlöf

« Ma grand'mère était assise toute la journée « dans le canapé du coin de sa chambre, nous « racontant des histoires : racontant, racontant « depuis le matin jusqu'au soir; et nous, enfants, « étions assis à côté d'elle et nous écoutions. « C'était une vie merveilleuse! Elle avait l'habi- « tude, quand elle avait fini une histoire, de poser « la main sur ma tête et de dire : Et tout cela « est aussi vrai que je te vois et que tu me « vois! (1) »

Depuis des années, les Suédois, aux pieds de Selma Lagerlöf, écoutent, écoutent conter des histoires. Ils savent que tout cela est vrai. C'est une vie merveilleuse! Et quand, plus tard, dans de longues années, la voix de la conteuse s'éteindra, la Suède dira, comme l'enfant désespérée à la mort de la grand'mère :

« Il est impossible de comprendre comment les

(1) *Kristus-legender.* Stockholm. Selma Lagerlöf.

« heures de la journée se passeront maintenant !
« Les contes et les chansons ont été emportés
« dans une grande boîte noire. C'est comme si
« la clef d'un monde merveilleux où nous pou-
« vions aller et venir librement avait été perdue,
« et maintenant il n'y a plus personne qui sache
« ouvrir cette serrure! »

Mais Selma Lagerlöf est vivante, bien vivante. Aux fêtes de son cinquantenaire, elle est apparue jeune et robuste, et elle contera, contera pour la joie de tous pendant de longues années encore.

Et d'où viennent ses histoires ?

Comme tous les grands conteurs, elle a été les chercher à la source inépuisable de l'imagination populaire. De là est venu le grand amour que son pays lui porte.

Vivant au Vermland, en plein cœur de la campagne suédoise, dans un manoir lointain, elle a, comme les paysans qu'elle connaît et qu'elle aime, peuplé de personnages merveilleux sa contrée solitaire.

Les grandes forêts sans routes, les innombrables lacs sans bateaux, les landes désertes sur le sol desquelles des flaques d'eau dormante, reflétant les nuages et les grands vols d'oiseaux, paraissent des fragments de ciel posés à terre; ces vastes pays où l'habitation humaine forme de petits îlots au milieu de l'immense, de la souveraine solitude... elle les a peuplés d'un monde

de fantômes terribles ou gracieux. Souvent même elle n'a pas créé ces fantômes, elle les a rencontrés, déjà nés de l'imagination populaire, elle les a seulement pris par la main et placés dans des tableaux, qui sont la représentation fidèle de l'âme de tout un pays.

La personnalité de Selma Lagerlöf (elle l'a voulu ainsi) est toujours restée dans l'ombre. Née dans le Vermland, en un petit manoir dont elle nous contera délicieusement la vie, elle l'a quitté quelque temps, a été, par nécessité, professeur à Karlskrona. Mais dès que son travail lui a donné l'indépendance, elle est revenue dans la solitude de ses forêts.

Malgré sa grande renommée (la plus grande certainement dont jouisse aujourd'hui une femme de lettres), elle a voulu rester lointaine. On la sait simple et bonne, sa vie est silencieuse; ses rêves seuls, ses innombrables rêves ont couru le monde, traduits dans toutes les langues européennes.

Nous n'avons pas essayé de troubler sa retraite, de donner sur sa personnalité, volontairement voilée, des détails oiseux ou indiscrets. Il faut seulement apercevoir la conteuse de loin, dans son manoir entouré de sapins, proche d'un lac, et savoir que la voix tendre, triste ou joyeuse, qui nous dit de si belles histoires, traverse avant d'arriver à notre oreille d'immenses espaces solitaires.

I

En 1891, au moment où les littérateurs suédois, influencés par le naturalisme européen, produisaient des œuvres souvent intéressantes et fortes, mais sans couleur nationale tranchée, Selma Lagerlöf, de la ville de Karlskrona où elle était alors professeur, se prit à conter la *Légende de Gösta Berling*. Elle l'avait entendue dans son enfance, de la bouche de paysans, de domestiques, l'histoire des *Cavaliers;* de ces aventuriers, déclassés de toute sorte, qui vers 1820 s'installèrent dans un château du Vermland, étonnant, réveillant le pays silencieux et austère par le bruit de leurs orgies, de leurs querelles et de leurs amours.

Toute riche maison, en Suède, avait une « Aile des Cavaliers ». Un logis composé de nombreuses chambres, où l'on accueillait avec une insouciante hospitalité l'hôte de passage, parfois douteux, mais qui apportait à la vaste demeure un peu de bruit et de gaîté. Il arrivait que cet hôte de passage s'installât au manoir pour la vie.

Détail curieux, plusieurs cavaliers de *Gösta Berling* étaient des épaves des armées napoléoniennes! Fallait-il que ces « demi-solde », non

contents de révolutionner les villes de province françaises, allassent porter le désordre jusque dans les déserts du Vermland? A coup sûr leurs exploits, dans ces latitudes nordiques, revêtent une toute autre couleur que dans la ville de Châteauroux.

Selma Lagerlöf, enfant, dans la grande cuisine blanche au sol parsemé de brins de genévrier, écouta conter leurs aventures, déformées et amplifiées par l'imagination populaire. Longtemps elle ne songea pas écrire. Elle avait trente-deux ans quand elle se décida à faire paraître, pour la Noël de 1891, ce livre où les récits du peuple du Vermland revêtaient une si éclatante poésie.

Elle chanta les Cavaliers (1) :

« Ce ne sont pas de petits-maîtres jolis-cœurs, « ni des grippe-sous à face parcheminée, ni des « hobereaux béats et pleutres, mais de rudes gail- « lards dont la renommée n'est pas près de « s'éteindre au Vermland! des Cavaliers, Cava- « liers du matin au soir, officiers de fortune, « nobles ruinés, aventuriers et fiers bohèmes ! « Hommes fameux sachant tous jouer de plu- « sieurs instruments, aussi riches en joyeux pro- « pos et gais refrains que la fourmilière en four- « mis, experts dans le métier de la joie... Beren-

(1) La *Légende de Gösta Berling*, traduit par Bellessort. Les traductions de M. André Bellessort, et son beau livre sur *la Suède*, ont été pour nous une aide inappréciable.

« creutz, colonel aux grandes moustaches blan-
« ches, joueur comme les cartes, sachant son
« Bellman (1) par cœur; le taciturne major tueur
« d'ours, Anders Fuchs ; Christian Bergh, le fort
« capitaine, héros de mille exploits, mais aussi
« facile à tromper que le géant des contes. Von
« Oerneclou, l'irrésistible! en perruque et fraise,
« poudré, peint et parfumé, un des plus hardis
« parmi les Cavaliers... et un petit homme rond
« comme une boule, le patron Julius, boute-en-
« train, merveilleux chanteur et conteur. Un
« Français, vieil oiseau de proie qui avait suivi
« sur les champs de bataille l'aigle impériale,
« petite tête au long bec, hérissé, mystérieux...
« Puis l'inventeur d'une machine à voler... le
« philosophe Eberhard, poursuivant entre deux
« orgies son livre sur la Science des sciences... »

Et au-dessus de cette foule bariolée se dresse la figure aimée de Gösta Berling.

Celui-ci, avant de devenir compagnon des Cavaliers, était pasteur d'une petite commune du Vermland. Grand, élancé, « il avait les yeux exaltés d'un poète et le menton d'un homme de guerre... il était comme embrasé de vie intérieure ».

Quel pasteur il eût fait, avec son charme, son éloquence ! Mais l'alcool et le goût du plaisir l'ont perdu. Prêtre interdit, il échouera au manoir

(1) Bellman, célèbre poète suédois (1740-1795).

d'Ekebu, deviendra le plus joueur, le plus chanteur, le plus batailleur de tous. Il restera pieux et naïf, mais ivrogne, amoureux, adoré des femmes, toujours bon et souvent malfaiteur involontaire : type complexe qui à nos yeux participe de Gribouille et de don Juan.

Cette figure de Gösta Berling, malgré sa frappante personnalité, se rattache à quelques types connus dans les littératures du Nord. Le *Peer Gynt* d'Ibsen, l'*Idiot* de Dostoïevski sont de sa famille. Tous trois, déclassés, méprisés, parfois coupables, rencontrent cependant dans l'esprit de l'auteur et dans l'esprit du peuple une particulière faveur. Ils représentent le libre instinct, débridé au milieu des conventions sociales. Ils sont les fous qui, inspirés de Dieu, se montrent plus sages que les sages.

Et Gösta Berling est inspiré de Dieu ! Sans doute il n'a pas craint, étant pasteur, de sortir du cabaret, titubant, entre Bérencreutz et Christian Bergh. Mais le jour où l'évêque, appelé par les paroissiens, est venu faire une enquête sur sa conduite; quand le pasteur, désespéré, est monté en chaire pensant annoncer pour la dernière fois la gloire de Dieu :

« Il a tout oublié!... le plancher de l'Eglise « semblait s'enfoncer sous terre pendant que le « toit se soulevait et découvrait le firmament... les « pensées descendaient en lui comme un essaim

« de colombes apprivoisées... ce n'était pas lui « qui parlait, mais quelqu'un de plus grand... »

Enthousiasmés, les paysans, oubliant leurs griefs, voulaient garder leur pasteur. Mais c'était impossible, le démon de l'alcool le tenait.

« Et qui en accuser? A-t-on vu son presby- « tère?... la forêt de sapins, sombre et lugubre, « se dresse jusque devant les fenêtres, l'humidité « suinte à travers le toit noir, le long des murs « moisis. L'eau-de-vie est seule capable de don- « ner du cœur quand la pluie et la neige entrent « à coups de fouet par les carreaux brisés ! »

Gösta retombe donc au vice, et, chassé de sa paroisse, au désespoir, il fuit dans la forêt pour y mourir, quand il rencontre la Commandante.

C'est une curieuse apparition. La vieille femme conduit un transport de charbon:

« Elle avait les mains noires, une pipe de terre « à la bouche, elle portait une courte pelisse en « peau de mouton et une jupe rayée dont la bure « avait été tissée à la maison. Ses pieds étaient « chaussés de grosses bottes, le manche d'un cou- « teau sortait de son corsage, et des cheveux « blancs droits et lisses se relevaient sur son « beau vieux visage. Avant même qu'elle eût « ouvert la bouche. Gösta avait reconnu en elle « la fameuse Commandante d'Ekebu, la femme « la plus puissante du Vermland, maîtresse de

« sept forges, habituée à commander et à être « obéie. »

Et nous savons que ce type de femme n'est pas une invention d'auteur. Nous avons vu que l'histoire et la légende suédoise nous montrent sa longue ascendance de guerrières, de reines, de rudes travailleuses, et que les premières ancêtres de la Commandante tenaient le gouvernail des redoutables barques des Vikings. Selma Lagerlöf a seulement fixé d'un trait définitif un personnage national.

Gösta Berling se tient tremblant devant cette femme orgueilleuse.

— C'est toi, lui dit-elle, qui es le prêtre insensé?

Et comme il l'avoue et dit qu'il veut mourir, elle se fâche :

« — Crois-tu avoir quelque chose à tuer? Te « figures-tu que la plupart des gens qui vivent ne « sont pas déjà morts, ou peu s'en faut? Crois-tu « que je vive, moi?... Oui, regarde-moi! je suis, « je suppose, la dame la plus puissante du « Vermland. Si je lève un doigt, le gouverneur « s'ébranle, si j'en lève deux, l'évêque accourt, « et si j'en lève trois, le chapitre, le tribunal et les « maîtres de forges du Vermland dansent la « polska sur la place de Karlstad. Eh bien, mon « garçon, le diable m'emporte si je suis autre « chose qu'un cadavre grimé ! »

En effet, le remords est dans l'âme de la Com-

Selma Lagerlöf.

mandante et sa puissance sera abattue par la révélation publique d'une ancienne faute. Elle doit sa fortune, ses superbes domaines, à Altringer qui a été son amant.

Mais est-elle coupable ? Ici Selma Lagerlöf, douce conteuse qui ne s'est guère mêlée au mouvement féministe actif, dresse par la voix de la Commandante une dure protestation contre l'abusive autorité paternelle.

Margareta Celsing était fiancée à Altringer. En l'absence du jeune homme, les parents, « par la faim, par des coups, par de dures paroles », obligèrent la jeune fille à épouser le Commandant, qu'on croyait riche, et qu'elle haïssait. Son cœur est revenu à Altringer : que la faute retombe sur les parents cruels !

Il y a entre la mère et la fille une scène d'une brutalité qui étonne nos âmes latines. La Commandante elle-même la raconte à Gösta :

Il y a vingt ans de cela. Son mari était retourné à l'armée, et elle se débattait dans des ennuis d'argent, car la fortune du Commandant n'existait pas.

Altringer, revenu enrichi, se mit à combler de cadeaux la Commandante. Ce ne furent que fêtes brillantes au bord du lac Lefven. Le pays jasa, et des bruits fâcheux « arrivèrent à mes parents, « là-bas, près des meules de charbon, dans la « forêt d'Elfdalen. Ma mère n'hésita pas long-

« temps, elle partit. Un jour où le Commandant « était absent et où j'avais à déjeuner Altringer « et des invités, elle entra. Je la vis, mais rien « ne me dit plus qu'elle était ma mère. Je la « saluai comme une étrangère et lui offris de « partager notre repas. Elle voulut me parler « comme à sa fille, mais je lui fis observer qu'elle « se trompait et que mes parents étaient morts « le jour de mon mariage. Elle reçut le choc sans « sourciller. C'était une femme étonnamment « forte et qui, malgré ses soixante-dix ans, venait « d'abattre plus de 50 lieues en trois jours. Elle « s'assit simplement, se servit, et me répondit « sur le même ton que j'avais fait une perte bien « regrettable ce jour-là.

« — Oui, et ce qui est surtout regrettable, ré- « pliquai-je, c'est qu'ils ne soient pas morts un « jour plus tôt, car le mariage ne se serait jamais « accompli...

« Nous continuions de manger, elle et moi, mais « les convives, interdits, ne touchaient plus à leur « fourchette...

« La vieille femme resta un jour et une nuit, « et quand elle fut reposée, elle commanda ses « chevaux. Je n'avais pas senti un seul instant « qu'elle était ma mère... En partant, elle se « tourna vers moi sur l'escalier :

« — Je suis restée un jour et une nuit sous « ton toit et tu n'as pas daigné saluer ta mère.

« Mon corps tremble de honte, comme fouetté de « verges; j'ai honte de tout ce qui se fait ici ! « Tu m'as reniée et rejetée; puisse-tu être reniée « et rejetée à ton tour! que la grande route soit « alors ton refuge, une gerbe de paille ton lit, « l'ignominie ta récompense! et que d'autres te « frappent comme je te frappe ici!

« Et elle me frappa durement la joue. Je la « saisis à bras le corps et la déposai dans sa « voiture.

« — Qui donc es-tu pour me maudire? Qui « donc es-tu pour me frapper? Je ne le suppor- « terai de personne!...

« Et je levai la main sur ma mère... Il y a « vingt ans de cela, Gösta Berling!... »

« Gösta Berling avait écouté: le bruit de cette « voix dominait en lui le mystérieux appel des « forêts et de la mort... Ainsi, cette femme puis- « sante s'était faite son égale en péché, sa sœur « dans le crime! »

Obéissant à la Commandante, Gösta renonce à mourir, et va s'installer chez elle, à Ekebu, parmi les Cavaliers. Il est le plus jeune et le plus beau, et c'est à lui que vont les doux regards des belles aux cheveux de lin qu'il sait faire rire et pleurer par ses merveilleuses histoires.

Mais la malédiction de la mère a été entendue et le règne de la Commandante va finir. Un soir

de Noël, il y a grand dîner au manoir, la maîtresse d'Ekebu préside.

« Plus de courte pelisse, ni de bure rayée, ni « de pipe de terre. L'or surcharge ses bras nus, « des perles s'égrènent à son cou. »

Les Cavaliers, ce jour-là, sont au bas-bout de la table. Christian Bergh, ivre, se croit insulté, prétend qu'on lui a servi des corneilles à la place de gélinottes ! Devant ses violences, la Commandante ordonne aux valets de le jeter dehors.

« Il s'avance vers elle, furieux, formidable, ses « sourcils froncés et ses poings énormes épou- « vantent l'assistance.

« — Sortez d'ici, Capitaine !

« — Tu ne rougis pas d'offrir des corneilles à « Christian Bergh ? Je devrais te prendre, toi et « tes sacrés domaines !

« — Mille diables, Christian, tais-toi ! Il n'y « a que moi qui jure ici.

« — Crois-tu que j'aie peur de toi, sorcière? « Est-ce que je ne sais pas comment tu as eu tes « sept forges ?

« — Tais-toi, Christian !

« — Altringer les a léguées à ton mari parce « que tu as été sa maîtresse ! Le Commandant, « qui avait l'air de tout ignorer, t'a laissé gou- « verner les forges, et le Diable a tout mené... « Mais maintenant, c'est fait de toi !...

« Non loin de la Commandante, un petit homme

« trapu est assis. Les cheveux touffus, les yeux « obliques, la mâchoire proéminente, il ressem- « ble à un ours. C'est le Commandant Samzélius, « un homme taciturne, qui laisse le monde aller « tout seul. Il se dresse aux derniers mots du « Capitaine, sa femme se dresse aussi, et tous les « hôtes, les hommes sont interdits, les femmes « pleurent. Les mains larges et poilues du Com- « mandant se sont lentement fermées et son bras « se lève, mais sa femme parle d'abord, d'une « voix sourde qu'on ne lui connaissait pas :

« — Tu m'as volée, lui dit-elle. Oui, tu es « venu comme un voleur et tu m'as prise malgré « moi... j'ai agi comme tu le méritais !

« Le Commandant secoue son poing fermé. Sa « femme recule de quelques pas et reprend :

« — L'anguille vivante se tord sous le cou- « teau, femme contrainte prend un amant. Pour- « quoi ne m'as-tu pas frappée il y a vingt ans, « quand Altringer nous a secourus, quand tu bu- « vais son vin, quand tes poches étaient lourdes « de son or, quand tu as accepté son domaine et « ses forges ? C'est alors qu'il fallait frapper, « Bernard Samzélius !

« Le Commandant regarde autour de lui. Les « visages donnent raison à sa femme.

« — J'ignorais tout, crie-t-il en frappant du « pied.

« — Je suis contente que tu le saches, répli-

« que-t-elle d'une voix aiguë, j'avais peur que tu « mourusses sans le savoir ! Oui, j'ai été la « maîtresse d'Altringer, à qui tu m'avais indigne- « ment ravie ! Béni soit son souvenir !

« Le vieil amour exulte dans sa voix et rayonne « dans ses yeux. Elle voit autour d'elle cinquante « visages que son impudence effare.

« Le Commandant laisse retomber son bras « sans frapper :

« — Hors d'ici, rugit-il, hors d'ici !

« Mais elle a repris son sang-froid et demeure « immobile :

« — Tu sortiras d'ici avant moi ! Aidez-moi, « Messieurs et amis ! Rappelez-vous qui je suis « et qui il est. Je dirige tout le travail à Ekebu « pendant qu'il passe ses journées à regarder « manger ses ours ! Si je pars, une effrayante « misère entrera derrière moi. Le paysan vit de « ma forêt et de mon fer, le charbonnier de mon « charbon, le flotteur de mon bois ! Ce homme « est-il capable de me remplacer ?

« — Des mains se posent sur les épaules du « Commandant, mais il les rejette d'un mouve- « ment brusque :

« — Laissez-moi ! crie-t-il. Allez-vous défen- « dre et protéger l'adultère ? Si elle ne sort pas « d'elle-même, je vous jure que je la jette à mes « ours ! »

Abandonnée des Cavaliers, à qui Sintram, le

traître diabolique, a persuadé qu'elle faisait mourir l'un d'entre eux chaque année, la Commandante doit fuir. Elle prend la besace de la mendiante.

Le Commandant se retire sur un domaine qui lui appartient, et, pour qu'il ne reste rien du manoir d'Ekebu et des richesses d'Altringer, il en abandonne pour un an la jouissance aux Cavaliers. Ceux-ci, comme bien on pense :

« Soignent le beau domaine comme le vent soigne les cendres, le soleil d'avril la neige, et les grues le blé du printemps ».

Ce sont fêtes sur fêtes, et les belles affolées tombent aux bras de Gösta Berling « seigneur des dix mille baisers et des treize mille lettres d'amour ».

La Commandante souffre, non point de sa misère, mais du gaspillage des biens qu'elle avait si laborieusement gérés. Elle revient au manoir une nuit, et la porte lui est ouverte par une servante restée fidèle.

« Que ma maîtresse soit la bienvenue ! » dit « la jeune fille en lui baisant la main.

« Eteins la lumière, dit la Commandante. Crois-« tu que je ne puisse marcher ici sans lumière ?

« Et elle commença d'errer dans la maison si-« lencieuse... elle s'entretenait avec ses souvenirs. « Elle se fit ouvrir les portes de l'armoire à linge « et le bahut à l'argenterie. Sa main caressa

« les belles nappes damassées et les superbes « canettes d'argent. Elle monta au grenier et tâta « doucement l'énorme pile d'édredons. Il lui fallut « encore toucher aux métiers à tisser, enfoncer « les doigts dans la caisse à sucre, et tâter les « rangées de chandelles suspendues à des per- « ches :

« — Les chandelles sont sèches, dit-elle, on « peut les enlever et les serrer dans les tiroirs.

« Lorsqu'elle fut au cellier, elle soupesa avec « précaution les barriques de bière, et explora « le rayon des bouteilles de vin... Enfin elle entra « dans les chambres, et s'arrêta un moment au « milieu de la salle à manger.

« — Bien des gens se sont rassasiés à cette « table, dit-elle.

« Dans les salons, elle trouva les longs et larges « canapés à leur place coutumière, et sentit sous « sa main le marbre froid des consoles :

« — C'était une maison riche, soupira-t-elle, « et ce fût un homme magnifique qui m'en fit « reine ! »

Elle tente de chasser les Cavaliers ; les serviteurs qui lui sont dévoués l'aident à sortir des hangars les vieilles voitures qui ont amené ces hôtes dévorants.

On les attelle, on fait flamber des meules de paille pour que les Cavaliers, dormant après une orgie, soient éveillés par l'incendie. Ils sont ligotés,

portés dans les véhicules et le complot va réussir. Mais Marianne Sinclair, amoureuse de Gösta, a été prévenir le Commandant :

« Fuyez tous, il arrive avec tous ses ours ! »

La Commandante comprend la trahison, mais elle ne veut pas faire verser le sang. Elle regarde Marianne dans les yeux :

« Ah Marianne ! quand Ekebu sera ruiné et le « pays dévasté, songe à cette nuit et prends soin « des malheureux.

« Et elle sort, la foule l'accompagne. »

On ne peut suivre dans tous ses développements ce poème si touffu. A côté de Gösta et de la Commandante, toute une foule circule en des épisodes savoureux, tragiques ou rêveurs.

C'est l'exquise histoire de Lilliécrona, le grand musicien, qui a une maison riante, une femme qu'il aime, des enfants, et ne peut se détacher d'Ekebu et des Cavaliers. Il revient pourtant un jour chez lui ; il s'y trouve bienheureux, croit y rester toute la vie :

« Il n'existe pas de plus belle place au monde ! « tout pousse sur ce coin de terre béni... La « maison de Löfdala est bâtie à l'orée des bois, « au pied de la montagne et la longue vallée « s'étend devant elle... tout y respire la tranquil- « lité et la douceur du foyer... l'épouse est bonne « et pleine de sagesse, ses regards tombent sur « toutes choses comme une bénédiction. » Et Lil-

liécrona, enthousiasmé, joue du violon sous la fenêtre : « Je reviens, pardonne-moi, aie pitié de « moi ! » Elle a pardonné ; la joie pendant huit jours a habité la maison... Mais un matin, silencieusement, le musicien est reparti : « Son esprit « a besoin de fêtes, de rumeurs, d'amertume et « de richesse, de la diversité magnifique de la « vie. »

C'est en effet le goût du bruit, de la diversité, de la fantaisie qui enchaîne les Cavaliers au manoir d'Ekebu. C'est ce besoin qui attire vers eux les Suédois des environs, étouffant dans leur vie trop calme et trop austère. C'est par cette même inquiétude que Gösta est entraîné à de multiples amours, et nous voyons évoluer autour de lui tout un groupe charmant de blondes victimes.

Elles ne sont coupables, ces jeunes femmes, que de flirts sentimentaux commencés au bal, et interrompus avant le moment décisif par quelques heures de traîneau dans la nuit glacée, parfois au milieu de la poursuite des loups ! Elles n'ont commis que des imprudences, exagérées par une opinion publique d'un protestantisme austère.

Et ces imprudences les exposent à de graves dangers, car maris et pères sont d'humeur féroce. La belle Marianne Sinclair, pour un seul baiser donné à Gösta, a failli mourir dans la neige, devant la porte de sa maison, que son père laissait obstinément fermée ! Le chagrin a tué

la douce Ebba Dohna, et la fière comtesse Elisabeth, chassée par un mari jaloux et une impitoyable belle-mère, devient une pauvre travailleuse des champs. Gösta, d'ailleurs, est à peine coupable des désastres qu'il cause ; on le voit toujours plein de repentir et toujours prêt à réparer ; il offre sa main à la comtesse Elisabeth, ruinée, malade et désolée, et promet de se réhabiliter par le travail.

On le voit, au travers de la sauvagerie primitive des mœurs, un souffle de bonté circule : une note optimiste qui est la caractéristique de l'œuvre de Selma Lagerlöf. Les Cavaliers sont des enfants gâtés que la Commandante voudrait châtier sans violence. Eux-mêmes aiment et admirent celle qu'ils ont perdue, et s'ingénient à pallier le mal qu'ils lui ont fait. Ils quitteront Ekebu, après avoir remis en marche le marteau de la grande forge, que leur vieille bienfaitrice entendra avant de mourir.

II

A quel genre appartient la *Légende de Gösta Berling ?*

A coup sûr, ce n'est pas un roman. Les qualités romanesques y abondent : richesse d'invention, caractères fortement frappés qui se gravent dans

la mémoire. Mais cette histoire qui, traitée par un romancier réaliste, deviendrait simplement l'aventure de quelques bohèmes festoyant dans un château, prend à tout instant une amplitude de sentiment, une envolée lyrique qui brise tout à fait le cadre du roman.

Poème en prose, alors ? Sans doute ; mais non point poème subjectif. Large poème, qui fait mouvoir des masses, qui exprime le sentiment de toute une contrée (un chapitre dépeignant une sécheresse qui afflige le pays en est un remarquable exemple) ; poème qui mêle à tout instant le merveilleux au réel, non point de façon voulue, mais par une inspiration directe et sincère ; poème légendaire de la Suède romantique du commencement du dix-neuvième siècle.

Une telle œuvre rentre exactement dans la définition de l'épopée. Et en effet, *Gösta Berling* est un poème épique ; les Cavaliers sont pour le Vermland quelque chose comme les Prétendants chez Ulysse pour les peuples grecs. Et en faisant un poème épique, l'auteur restait dans la tradition constante de son pays, où ce genre n'est pas un souvenir d'école, mais s'est continué, toujours vivant. On sait que Tegnér, compatriote de Selma Lagerlöf, né comme elle dans le Vermland, s'est illustré par la *Saga de Frithiof,* traduite dans toute l'Europe ; et cette œuvre se rattache à une longue lignée de poèmes qui ont leur source dans

les « folkvisor », chants populaires épiques et lyriques d'une grande richesse.

Et comme dans les poèmes populaires, l'imagination de l'auteur de *Gösta Berling* se laisse aller à la fantaisie la plus débridée, laisse pousser à tort et à travers des fleurs et des fruits sauvages, de la plus âpre et de la plus fraîche saveur. C'est là le charme incomparable de ce livre : son désordre, son lyrisme, sa débordante jeunesse. Jeunesse des êtres dépeints, frustes et spontanés, violents et généreux, durs et purs. Jeunesse de l'auteur, qui s'abandonne sans presque réagir, sans s'imposer de règles, au flot de poésie surgi du sol qui la saisit et qui l'emporte. Ailleurs, plus maîtresse d'elle-même, elle endiguera le flot, le répandra savamment dans des jardins bien dessinés. Nous gardons notre préférence pour cette heure unique de sa carrière, pour ce premier jaillissement de sa fantaisie poétique.

Et les Suédois sont de notre avis. Gösta Berling leur est particulièrement cher. Née des récits des veillées campagnardes, interprétés par un écrivain du terroir, d'une sensibilité analogue à celle des conteurs, cette œuvre leur présente en un vivant miroir l'âme de leur peuple, leur âme même. Aussi gardent-ils une tendresse pour le Pasteur fou à la longue chevelure pâle, et c'est surtout à cause de lui que Selma Lagerlöf a conquis leur cœur.

III

Pourtant, au point de vue de la maîtrise littéraire, et de la profondeur psychologique, *Jérusalem en Dalécardie* (1) est un ouvrage supérieur. Le sujet a plus d'unité : c'est une de ces crises d'exaltation religieuse qui, périodiquement, s'emparent de quelque région de la campagne suédoise. Des paysans, attachés depuis des siècles à un coin de terre cultivé avec acharnement par leurs ancêtres, vendent en hâte leurs biens, partent par caravanes, en charrette ou à pied, vers la Terre Sainte où les appelle « la voix de Dieu ».

De telles crises sont fréquentes. Le sentiment religieux est d'une vie intense chez les Suédois. La religion luthérienne étant très large au point de vue du dogme, les dissidences sont nombreuses, et une foule de « petites églises » se forment à côté de la grande, dans la grande, attestant l'ardeur apportée par ce peuple à la recherche d'une vérité mystique.

Dans son roman, Selma Lagerlöf va nous montrer la fondation d'une de ces petites églises venant bouleverser la vie d'un village dalécarlien.

(1) *Jérusalem en Dalécarlie*, traduction d'André Belessort.

La Dalécarlie touche au Vermland, mais elle a son caractère particulier. C'est une contrée libre et fière, à qui l'éloignement du pouvoir central a toujours laissé beaucoup d'autonomie ; dont les *paroisses,* petites communautés d'égaux, s'administrent elles-mêmes. L'instruction y est très répandue, depuis de longues années on ne connaît plus d'illettrés. Le niveau moral est très élevé.

Le gàrd, domaine familial habité et cultivé par son propriétaire, confère une sorte de titre de noblesse (1). Nulle part l'amour de la terre ne revêt une forme plus haute, nulle part son abandon ne paraîtra plus prodigieux.

Avant l'apparition de l'ouragan mystique qui va tout emporter, l'auteur nous montre le village dans sa vie ordinaire. Une sorte de prologue, l'épisode d'Ingmar et de Brita, nous peint l'âme de ces paysans incarnée dans un de leurs plus hauts représentants : Ingmar Ingmarson, descendant de la première famille du pays.

Les Ingmar sont des hommes sévères, qui ne disent « jamais un mot de plus que l'indispensable », travaillent sans repos, et doivent le respect de la commune, non seulement à leur richesse, mais à la réputation qu'ils ont « d'avoir toujours suivi les chemins de Dieu ».

Pourtant leur dernier descendant, le petit

(1) *La Suède,* exposé historique et statistique publié par ordre du gouvernement. Stockholm. Imprimerie royale, 1900.

Ingmar, n'est pas aussi estimé que les autres ; il n'est pas encore du Conseil municipal, ni de celui de l'école, et malgré le prestige de son nom, aucune famille honnête ne lui donnerait sa fille. C'est qu'un remords pèse sur lui... Sa fiancée Brita, qui l'avait accepté sous la pression de ses parents, et qui avait à son égard plus de crainte que d'amour, est devenue enceinte de ses œuvres; il a reculé le mariage pour des raisons d'intérêt, et, désespérée d'être mère d'un bâtard, Brita a tué son enfant. Elle va sortir de prison après trois ans : que faire ? Installer une meurtrière dans la maison respectée des Ingmar ? ou envoyer en Amérique avec une somme d'argent la pauvre fille perdue ?

Anxieux, le paysan se demande ce que penseraient ses ancêtres ? Tout en conduisant sa charrue, il les évoque, il croit les voir au Ciel, dans une vaste ferme...

« tous ces vieux paysans assis le long d'un « mur. Ils ont tous les cheveux gris roux, les « sourcils blancs, la lèvre épaisse, et ressemblent « tous au père comme une baie à une autre « baie...

« Entre, dit le grand Ingmar, assis au haut- « bout de la table, ce n'est que de la famille ! « Ces hommes-là ont toujours vécu à Ingmars- « gard, et le plus vieux est là depuis les temps « païens... »

Mais, consultés par le petit Ingmar, les aïeux restent incertains :

« C'est une question difficile, dit le père.

« Et tous les vieux sont là, les yeux clos, à réfléchir... »

Ingmar va pourtant attendre Brita à la sortie de la prison, mais il n'a pas pris de décision encore... il l'amène à l'église, puis à la maison, la remmène devant le mauvais accueil de sa mère, s'arrête avec elle dans la forêt, et un débat passionné s'engage. Ingmar est d'avance résolu sans le savoir, car il aime Brita, et sa seule crainte est de n'être pas aimé d'elle. La jeune femme, de son côté, craint qu'il agisse par pitié, croit devoir le laisser libre.

Ces deux âmes dures et fières se heurtent en un violent conflit. Brita se fait conduire au bateau d'Amérique, quand le facteur rencontré remet une lettre à Ingmar.

« Ne la lis pas ! s'écrie Brita en lui saisissant « le bras.

« — Pourquoi ?

« — Elle vient de moi, la lettre !

« — Alors, tu me diras ce qu'il y a dedans ?

« — Je ne peux pas.

« Son visage s'était empourpré et une angoisse « rendait ses yeux farouches.

« — Je vais tout de même lire cette lettre, dit « Ingmar.

« Il commença à l'ouvrir, elle essaya vainement « de la lui arracher des mains...

« — Ecoute, Ingmar, c'est le pasteur qui me l'a « fait écrire, il m'avait promis de l'envoyer seu- « lement quand je serais en mer ! tu n'as pas le « droit de la lire, laisse-moi m'en aller avant !

« Il lui jeta un regard furieux et sauta de la « voiture pour ne pas être dérangé.

« Brita était entrée dans une de ces révoltes « qui l'agitaient autrefois, quand elle se heurtait « à une volonté plus forte :

« — Ce n'est pas vrai, ce qu'il y a d'écrit là- « dedans, cria-t-elle, c'est le pasteur qui me l'a « fait écrire ! Je ne t'aime pas, entends-tu, « Ingmar !

« Il lui envoya un long regard étonné. Alors « elle se tut, et l'humilité enseignée dans la « prison rentra dans son cœur. Certes, elle ne « souffrait pas au delà de ce qu'elle avait mérité.

« Ingmar restait debout, travaillant avec sa « lettre. Tout à coup, il la froissa entre ses doigts « rudes, et sa gorge rendit un son rauque.

« — Je n'y comprends rien, dit-il en frappant « du pied...Il fit le tour de la charrette et saisit « brusquement le bras de Brita :

« — Est-ce vrai, ce qu'il y a écrit là-dedans, « que tu m'aimes ?

« Sa voix était brutale, et la jeune femme de- « meura muette à le voir si terrible.

« — Est-ce écrit dans la lettre, que tu m'aimes,
« oui ou non ? répéta-t-il avec rage.

« — Oui, dit-elle d'une voix blanche.

« Il lui secoua le bras, puis la lâcha brusque-
« ment.

« — Comme tu mens ! s'écria-t-il. Comme tu
« mens !

« Son visage se contracta dans un rire âpre
« et dur.

« — Dieu sait, dit-elle solennellement, que ma
« prière de tous les jours a été de te revoir avant
« de partir.

« — De partir où ?

« — En Amérique, je pense.

« — Le diable m'emporte si je te laisse aller
« en Amérique !

« Ingmar ne se possédait plus : il fit quelques
« pas en trébuchant vers le taillis, se jeta par
« terre et éclata en sanglots. Brita le suivit et
« s'assit à ses côtés : elle se sentait heureuse,
« heureuse, mais heureuse à en rire.

« — Petit Ingmar, murmura-t-elle en lui don-
« nant son nom de caresse, laisse-moi te parler.
« Te souviens-tu que devant le Tribunal, il y a
« trois ans, tu as dit que si je changeais de sen-
« timents, tu te marierais avec moi ? Je n'aurais
« jamais cru que personne dise une chose si belle,
« après ce que j'avais fait ! Alors je te regardai
« et il me sembla que tu étais plus capable qu'eux

« tous, et le seul avec qui ce serait bon de vivre.
« Tu me devins si cher que j'étais sûre que tu
« viendrais me chercher. Puis je n'osais plus le
« croire.

« Ingmar leva la tête.

« — Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ?

« — Mais je t'ai écrit.

« — Pour me demander pardon, oui, mais ce
« n'était pas ça...

« — Que te dire, alors ?

« — L'autre chose.

« — Oh ! comment, comment ? je ne l'ai fait
« que sur la promesse du pasteur qu'il n'enver-
« rait la lettre qu'après mon départ.

« Ingmar prit la main de Brita, l'aplatit par
« terre et frappa dessus :

« — Je pourrais te battre, dit-il.

« — Tu peux faire tout ce que tu voudras de
« moi, Ingmar, répondit-elle...

« Les yeux levés vers son visage où la souf-
« france avait mis une nouvelle beauté, il s'ap-
« puya lourdement sur son épaule.

« — Songe donc, mais songe donc que j'aurais
« pu te laisser partir !...

« Il l'interrogeait, la pressait, lui faisait répéter
« qu'elle avait pensé à lui, qu'elle avait langui
« de son souvenir. Il se calma peu à peu, comme
« un enfant à qui on chante une berceuse.

« Tout à coup il l'interrompit et dit avec une « grande douceur :

« — N'y a-t-il pas quelque chose que tu veuilles me raconter ?

« — Si.

« — Tu y penses souvent ?

« — Nuit et jour...

« — Raconte-le donc pour que nous soyons deux à le porter... »

Ingmar épouse Brita, et l'opinion déclare qu'il est « un exemple pour la commune comme feu « son père ». Et les vieux Ingmar, de leur grande ferme céleste, le félicitent « d'avoir à son tour « suivi les chemins de Dieu ».

Car il ne faut pas s'y tromper, dans ce conflit l'amour avait sa part, mais ce qui dominait, c'est le désir de ne pas déchoir moralement, de continuer à mériter l'estime. Dans ces âmes sévères, habituées par les rigueurs de la vie à supporter sans cesse la douleur, les lèvres durement serrées ; dans ces âmes dominées par le sentiment chrétien du sacrifice, l'amour tient une place secondaire. Quand, vingt ans après le prologue, le fils d'Ingmar et de Brita sera fiancé à la belle Gertrud, leurs tendres fiançailles seront touchantes sans doute. La scène où ils regardent, joyeux, le premier arbre qui servira à construire leur maison, est pleine de poésie. Pourtant ils savent qu'il faudra cinq ans au moins pour construire

cette maison, et ils ne montrent pas trop d'impatience... Avant que le terme arrive, le jeune Ingmar, pour reconquérir son patrimoine qui lui échappe, devra renoncer à sa fiancée. La scène de la vente aux enchères du domaine d'Ingmarsgard est saisissante.

Dans une stupeur indignée, les habitants de la commune regardent disperser les biens respectés des Ingmar.

L'héritier fait d'abord bonne contenance. Il tressaille pourtant quand l'adjudicateur, vendant la vieille argenterie, élève en l'air la première canette précieuse avec ses inscriptions du dix-septième siècle.

« ...Quelques instants plus tard, un vieux « paysan s'approchait, la canette à la main, et la « posait discrètement aux pieds du jeune homme.

« — Tu vas garder cela en souvenir de tout ce « qui devait être à toi.

« Les lèvres d'Ingmar tremblèrent et il s'ef- « força de prononcer quelques mots.

« — Tu n'a pas besoin de parler maintenant, « reprit le vieux, ce sera pour une autre fois.

« Et il s'éloigna... »

. . . . . .

« Il était à Ingmarsgard d'anciens serviteurs « qui y avaient servi depuis leur enfance, et qui « maintenant, à l'âge de la décrépitude, conti-

« nuaient d'y demeurer. C'était eux que l'an-
« goisse étreignait le plus fort. Ils avaient peur,
« si la ferme changeait de propriétaire, d'être
« expulsés et réduits à prendre le bâton du men-
« diant... Toute la journée, ils avaient erré dans
« la cour... on voyait ces pitoyables fantômes,
« effarés et débiles, se traîner avec un regard
« anxieux dans leurs yeux bordés de rouge...
« Enfin, un vieillard, un centenaire, eut l'idée
« d'aller voir Ingmar, et de s'asseoir sur une
« pierre près de lui, comme au seul endroit où
« l'on trouvât un peu de calme. Dès que la vieille
« Lisa et Marta, l'ancienne vachère, l'aperçurent,
« elles vinrent aussi en trottinant s'asseoir à côté
« du jeune homme... Il leur semblait vaguement
« qu'il pouvait quelque chose pour elles, lui qui
« était aujourd'hui Ingmar Ingmarson ? Lui, les
« grands yeux ouverts, les contemplait, et con-
« templait en eux toutes ces années de labeur
« au service de sa famille. Apparemment, il pensa
« que son premier devoir était de leur assurer une
« mort tranquille sous leur vieux toit. Son regard
« à travers la cour alla chercher Stark, il lui fit
« signe de tête... »

Par ce signe il renonce à Gertrud, consent à épouser la riche fille de l'ancien berger Sven Person, qui lui apporte Ingmarsgard en dot. L'amour de la femme a cédé à l'amour de la terre. Mais cet amour de la terre, on l'a vu, n'était pas

un vil intérêt, c'était une sorte de sentiment d'honneur féodal.

Pourtant, il va céder à son tour à un sentiment plus puissant encore : la passion religieuse ! Et ces âmes violentes, en luttant avec leur plus profond attachement terrestre, trouveront, dans le déchirement d'un horrible sacrifice, la seule joie ardente dont elles soient capables.

Hellgum, Suédois émigré en Amérique, qui avait fondé dans le Nouveau-Monde une petite église, avec une doctrine « bien à lui », est revenu au pays de sa femme dalécarlienne. Le vieux pasteur routinier qui depuis des années dirigeait la commune ne suffit plus aux aspirations religieuses de ses ouailles. Hellgum vient prêcher le *réveil*. Une partie de la commune le suit, une autre reste fidèle à l'ancien culte. C'est une lutte acharnée entre les Hellgumiens et leurs adversaires : lutte dans chaque famille, entre parents et enfants, entre fiancés, entre époux. Hellgum fonde dans le village une petite église, d'autant plus passionnée qu'elle est plus combattue. Puis il s'éloigne, part pour la Palestine, et de là écrit à ses fidèles des lettres qu'ils considèrent comme des Epîtres, et lisent dans leurs réunions.

Depuis quelque temps, ces lettres préparaient la communauté à une grande épreuve. Le jour vient où Hellgum s'explique. Dieu veut que les membres de la nouvelle Eglise abandonnent leurs

terres et leur patrie, et viennent rejoindre leur pasteur à Jérusalem.

La lettre a été lue à haute voix, et ainsi qu'il leur est recommandé, les assistants « ne discutent « pas entre eux, mais se tiennent en silence et « tranquillité pour entendre l'appel divin. »

« ...On n'entendit plus un souffle dans la grande « salle d'Ingmarsgard. Tous, les yeux clos, des- « cendaient en eux-mêmes, et plusieurs peinaient « d'une telle angoisse que la sueur froide perlait « à leurs fronts. Le soleil avait décliné et brillait « encore au ras de l'horizon, ses reflets aigus « projetés dans la chambre mettaient une lueur « de sang sur ces pâles figures... Enfin, la femme « de Ljung Björn se laissa glisser du banc et « tomba à genoux sur le plancher. Et après elle « les autres s'agenouillèrent ; et plusieurs en « même temps poussèrent un profond soupir, et « leur visage s'illumina. Et Karine Ingmarsdotter « dit d'une voix émerveillée :

« — J'entends la voix de Dieu qui m'appelle !

« Gunhild leva les yeux en extase, le visage « ruisselant de larmes :

« — Moi aussi, fit-elle, je puis partir ! la voix « de Dieu m'appelle.

« Puis Krister Larsson et sa femme dirent « presque ensemble :

« — J'entends, j'entends que je puis partir. « C'est la voix de Dieu !...

« L'appel les toucha l'un après l'autre, et tous « les regrets, toutes les angoisses les quittèrent. « Une immense allégresse était sur leurs têtes. « Ils n'avaient plus de pensées ni pour leurs fer- « mes, ni pour leurs proches, et voyaient déjà « refleurir leur communauté dans la Sainte Cité « de Dieu. »

Pourtant, avant de réaliser leurs projets, ils subiront de durs assauts; les émigrants laisseront derrière eux des ruines, des désespoirs et des morts. Après le départ de son fils unique, le vieillard Hök Mats Erikson, dans une scène d'une grandeur épique, se tuera en charriant sur son dos, tout un jour et toute une nuit, des blocs de pierres énormes, sur lesquels il finira par tomber inanimé... Mais les élus partiront chantant vers la Jérusalem lointaine

« dont le premier fondement est de jaspe, le « second de saphir, le troisième de calcédoine, le « quatrième de sardonix... »

Jamais Selma Lagerlöf n'a poussé plus loin que dans *Jérusalem en Dalécarlie* l'observation des paysans près de qui elle a vécu. Dans *Gösta Berling*, elle avait chanté avec eux, avait plié son imagination à la leur ; elle nous avait reproduit les contes avec lesquels, comme de grands enfants, ils se bercent aux veillées. Dans *Jérusalem,* elle a peint, non point leurs contes, mais leurs vies.

Et elle ne l'a pas fait au moyen d'une accumu-

lation de détails pittoresques, ce qui lui eût été bien facile. Point de peintures de costume ou d'intérieur dans *Jérusalem ;* très peu même de descriptions de nature. Nous ne savons pas le nom du village où règnent les Ingmar ; et pourtant nous y avons vécu près d'eux, il nous a été évoqué indirectement, avec une admirable puissance, par son reflet dans l'âme des personnages.

IV

Ces âmes vont bientôt refléter d'autres horizons, car Selma Lagerlöf nous emmène en Terre Sainte avec les pèlerins. Le livre qui peint leur exode, et qui est le second volume de *Jérusalem,* n'a pas eu autant de succès que le premier (1). Il a été moins traduit (il n'existe pas en français), et il a excité certains mécontentements.

Il est facile de comprendre les causes de cette défaveur relative, et ces causes ne sont pas toutes d'ordre littéraire. Le second volume de *Jérusalem* est, comme exécution, un peu moins égal que le premier, mais il contient des beautés hors de pair, et peut-être les scènes les plus puissantes qu'ait écrites la romancière. Seulement elle

(1) *Jerusalem im heiligen Land.* Munich.

peint avec une cruelle réalité les déceptions, les misères, les persécutions qui s'abattent sur les émigrants, et cela a mécontenté les partis religieux. Quant aux incroyants d'esprit étroit, le souffle de mysticisme exalté qui circule dans l'œuvre les a sans doute rebutés. Et pourtant, il n'y a pas là de question de parti, ni de question de croyance, il y a une vérité humaine d'ordre éternel : la lutte de la foi contre la douleur, de l'idéal contre le réel. Et les deux partis devaient se tenir pour satisfaits, puisque Selma Lagerlöf, tout en montrant que ses héros ont fait une folie selon le monde, et en sont punis par tous les maux dont dispose le monde, montre aussi qu'ils sont heureux dans l'ordre de la foi, qu'ils gardent la conviction d'avoir agi selon Dieu, et meurent le sourire aux lèvres.

Regardons nos Dalécarliens, bien loin de leurs lacs et de leurs forêts. Ils sont assis devant une porte ; ils rêvent sans doute, sous ce dur soleil que n'arrête aucun feuillage, à l'allée de bouleaux aux larges troncs qui mène, là-bas, à leur petite église : beaux arbres qui, en septembre, semblent des colonnes d'argent surmontées d'un feuillage d'or.

Ici point d'arbres, point d'ombrage, et, ce qui est bien pire pour ces habitants du pays aux « mille lacs », point d'eau, la torride sécheresse.

Cette année-là, la saison des pluies a été plus

courte encore que de coutume. Il y a des fièvres, tous les Dalécarliens sont malades, et tous demandent avec angoisse : une gorgée, rien qu'une gorgée d'eau pure et fraîche ! Et quand on leur offre l'eau de citerne, qui est l'eau des pluies de l'an dernier, ils détournent la tête avec dégoût et ne veulent même pas regarder. Ceux qui ont bu se plaignent de douleurs et disent qu'on les a empoisonnés.

Un après-midi, quand cette maladive folie était à son plus haut degré, quelques paysans étaient assis à l'ombre étroite d'une maison. Tous avaient la fièvre et ne pouvaient travailler. Leur occupation était d'observer le ciel, toujours clair et bleu... Ils savaient bien qu'on ne pouvait attendre de pluie avant plusieurs mois ; mais dès que la moindre petite nuée blanche montait à l'horizon, ils s'imaginaient que le miracle allait arriver et que bientôt il allait pleuvoir :

— Qui sait si, à la fin, Dieu ne nous aidera pas? disaient-ils.

« Et pendant qu'ils examinaient le ciel avec « grande attention, ils commençaient à se dire « entre eux : Comme ce serait bon si on enten- « dait tout à coup de grosses gouttes battre contre « les murs et contre les carreaux ! Et si on voyait « l'eau jaillir des gouttières et emporter avec elle « des petites pierres et du sable.

« Ils disaient que s'il pleuvait ils ne rentre-

« raient pas, oh! non! Ils resteraient tout tran-
« quillement à leur place et laisseraient l'eau
« couler sur eux, car, comme la terre desséchée,
« ils attendent d'être traversés par l'eau. Mais
« quand le nuage montait, les pauvres malades
« étaient obligés de voir qu'il diminuait et s'éva-
« nouissait. Et quand ils ne le voyaient plus, ils
« étaient tout désolés... et mettaient leurs mains
« sur leurs yeux de peur de laisser échapper une
« larme.

« Alors, Ljung Björn Olofsson, pour les remon-
« ter, leur lisait des passages de la Bible, où on
« parle du ruisseau Cédron qui arrosait toute la
« ville. Il s'arrêtait à l'endroit où David passe le
« Cédron pour poursuivre Absalon:

« — Mettre ses pieds dans l'eau froide, ce
« serait encore meilleur que de la boire!

« Son beau-frère l'interrompit en lui disant que
« le Cédron, depuis longtemps desséché, ne les
« intéresse pas; mais il se souvient qu'au quaran-
« tième chapitre (premier verset et les suivants)
« des prophéties d'Ezéchiel, le prophète déclare
« qu'un ruisseau sortira du Temple, traversera
« la ville et se jettera dans la Mer Morte. Kolas
« Gunnar parlait avec tant de conviction, les yeux
« brillants, rejetant ses cheveux en arrière, que
« les paysans voyaient déjà dans la vallée l'eau
« courir...

« — Et cela adviendra un jour! s'écria Kolas

« Gunnar, car c'est une prophétie divine qui n'est « pas encore accomplie. Qui sait, pourquoi ne « s'accomplirait-elle pas aujourd'hui ou demain?

« Lorsque Hök Gabriel Mattson entendit cela, « il fut très ému. Il prit la Bible à son tour et « y lut un passage sur le roi Hoskia qui a fait « couvrir tous les puits et les ruisseaux pour que « les rois d'Assour, qui étaient venus faire la « guerre à la Judée, n'y trouvent pas d'eau.

« — Et les Juifs, au retour de Babylone, ne « purent plus trouver les endroits des eaux cou- « vertes, et, depuis, autour de Jérusalem, le pays « est devenu sec et désert... Mais nous, qui atten- « dons ici l'eau si ardemment, pourquoi n'irions- « nous pas chercher le grand fleuve et les nom- « breuses sources? Si nous les retrouvions, les « arbres pourraient repousser sur les plateaux, « et ce pays redeviendrait riche et fertile!

« Les autres réfléchirent et dirent que cela pou- « vait s'être passé ainsi, et qu'il ne serait peut- « être pas impossible de retrouver le grand fleuve. « Mais nul ne se leva pour essayer, pas même « Gabriel. Il était clair que ses paroles n'étaient « qu'une chimère avec laquelle il tâchait de cal- « mer son ardent désir.

« Alors ce fut Bô Ingmar Mânson qui parla. « Lui-même n'avait pas de fièvre, mais personne « ne désirait de l'eau plus ardemment que lui,

« car sa fiancée Gertrud souffrait de cette maladie
« de la soif.

« — Je ne pense pas à de l'eau si miraculeuse
« que vous, dit-il lentement. Mais du matin au
« soir, je pense à un fleuve qui coule son eau
« fraîche et limpide.

« Le regard plein d'une attention tendue, les
« paysans l'écoutaient.

« — Je pense à un fleuve qui reçoit beaucoup
« de ruisseaux et qui sort de la forêt sombre,
« large et profond, et qui est si clair qu'on peut
« voir toutes les pierres qui brillent dans son
« fond. Et ce fleuve n'est pas desséché comme
« le Cédron, et n'est pas un rêve comme celui
« dont parle Ezéchiel, et n'est pas impossible à
« retrouver comme celui d'Hoskia, mais il gronde
« et mugit aujourd'hui même. Je pense au Dalelf,
« là-bas, en Dalécarlie.

« Les autres ne répondirent rien; ils restèrent
« immobiles, les paupières baissées. Et, depuis
« que le Dalelf avait été nommé, personne ne
« parla plus des sources et des fleuves de la
« Palestine. »

Mais cette misère matérielle n'est rien encore auprès des souffrances morales qu'endurent les pèlerins. Dans cette cité de Jérusalem, où se rencontrent tant d'Eglises rivales, on calomnie la petite colonie suédoise, qui fait des recrues chaque jour. Comme les Dalécarliens ne permettent

pas (et cela est bien caractéristique) qu'on célèbre chez eux de mariages, les pèlerins étrangers ne veulent pas croire que les membres célibataires de la colonie sont entre eux comme frères et sœurs, et on les accuse de vivre « dans l'inconduite ».

Ils supportent d'abord avec résignation la calomnie ; mais tout le monde s'écarte d'eux. On écrit dans le petit journal des missions de Jérusalem que les Suédois mènent une mauvaise vie, et la feuille, envoyée dans leur pays, y apporte le désespoir. La malveillance qui les entoure cause les plus cruelles douleurs. Une scène vraiment atroce nous montre un des Suédois, Halfvor, allant au cimetière visiter la tombe de la petite fille qu'il a perdue... Il trouve le cercueil déterré et jeté en travers de la route... Le terrain du cimetière a été vendu, on a averti les familles de venir reprendre leurs morts, les Suédois seuls n'ont pas été prévenus. Halfvor transporte le cercueil sur ses épaules, et, pris de délire en route, il tombe mort au seuil de sa maison.

Dans de si affreuses conditions physiques et morales, la colonie est décimée. La mort frappe à coups redoublés, et des Américains charitables s'inquiètent de ces malheureux. On songe à les rapatrier et on les convoque à une réunion pour décider de leur sort.

« Les Suédois se taisaient tous. Ils se sentaient

« trop malades et trop las pour prendre eux-
« mêmes une résolution, mais ils attendaient avec
« patience ce que les autres décideraient pour
« eux. »

« Quelques jeunes filles américaines étaient
« hors d'elles de pitié. Elles demandaient avec
« des larmes qu'on fasse partir ces pauvres gens
« malades plutôt que de les laisser mourir là.

« Pendant qu'on discutait là-dessus avec ardeur,
« la porte, tout à coup, s'ouvrit sans bruit, et
« Karin Ingmarsdotter entra.

« Karin était maintenant toute courbée et affais-
« sée, son visage diminué et ratatiné, et ses che-
« veux entièrement gris. Depuis la mort de son
« mari, Halfvor Halfvorson, elle quittait rarement
« sa chambre. Elle restait là, seule, sur une
« grande chaise qu'Halfvor lui avait faite. De
« temps en temps, elle raccommodait ou cousait
« un peu pour les deux enfants qui lui étaient
« restés. Mais la plupart du temps elle était im-
« mobile, les mains pendantes, regardant devant
« elle.

« Personne ne pouvait entrer plus modestement
« dans une chambre que Karin, et cependant tout
« devint silencieux dans la salle, quand elle ap-
« procha, et tous se tournèrent vers elle et la
« regardèrent.

« Mrs Gordon fit deux pas à sa rencontre et
« lui tendit la main: « Nous nous sommes réunis

« pour délibérer au sujet de votre rapatriement,
« lui dit Mrs Gordon. Que dis-tu là-dessus,
« Karin? »

« Un instant, Karin sembla s'affaisser, comme
« si quelqu'un lui avait donné un coup. Dans ses
« yeux brilla une flamme d'ardent désir. Sûrement
« elle avait vu devant elle la vieille ferme, et
« avait pensé qu'elle s'assiérait encore dans la
« salle, au coin du feu, ou que, debout devant la
« porte, elle regarderait paître la chèvre sur la
« prairie par un beau matin de printemps. Mais
« cela dura à peine un instant, et son visage reprit
« son expression habituelle de dure ténacité.

« — Je veux vous demander quelque chose,
« dit Karin en anglais, et si haut que tous les
« assistants purent l'entendre. La voix de Dieu
« nous a appelés pour nous attirer ici à Jéru-
« salem. Est-ce que quelqu'un a entendu la voix
« de Dieu nous ordonner de partir?

« Un profond silence régna dans la salle quand
« Karin eut posé sa question. Personne n'osa
« répliquer un seul mot.

« Mais Karin avait la fièvre comme tous les
« autres et, à peine eût-elle parlé, qu'on la vit
« chanceler. Mrs Gordon lui prit le bras et la
« conduisit dehors. Quand elle fut sortie, les
« Américains se remirent à parler de rapatrie-
« ment, comme s'il ne s'était rien passé. Les
« Suédois ne dirent pas un mot, mais, l'un après

« l'autre, commencèrent à se glisser hors de la
« chambre.

« — Pourquoi partez-vous? dit un Américain.
« Dès que Mrs Gordon sera rentrée on commen-
« cera la réunion.

« — Ne voyez-vous pas que tout est décidé ?
« dit Ljung Björn. Il n'y a pas besoin de réunion.
« Dieu seul peut décider notre rapatriement. Nous
« l'avions presque oublié, mais nous le savons de
« nouveau.

« Et les Américains virent avec surprise que
« les paysans portaient la tête plus haute et
« n'avaient plus l'air troublé ni découragé. La
« force et la résistance étaient revenues, parce
« qu'ils voyaient leur chemin clairement devant
« eux et ne songeaient plus à fuir le danger. »

Les Suédois trouvaient là-bas plus que jamais leur refuge habituel : le rêve. Sur cette terre miraculeuse, ces hommes nourris de la Bible, voyaient à tout instant les scènes du Livre Saint se réaliser devant leurs yeux. Gertrud avait cru voir le Christ ; ils vivaient en état de demi-hallucination.

Jamais la conteuse n'a montré avec un art plus raffiné comment la frontière qui sépare le réel de l'imaginaire est constamment franchie par ces cerveaux surexcités. Il faut citer entièrement une conversation entre Bô et Gertrud, qui est une des scènes les plus parfaites de ce volume.

Gertrud, malade et couchée, désire passionnément boire l'eau d'un puits qui se trouve, lui a-t-on dit, au centre de la mosquée d'Omar. L'histoire de ce puits est merveilleuse.

Un pauvre porteur d'eau, par un jour de grande sécheresse, avait été y puiser de l'eau. Son seau était tombé et, pour le rattraper, l'homme avait appelé deux camarades et s'était fait descendre avec une corde dans le puits.

Au fond il avait vu, non plus de l'eau, mais un magnifique jardin, éclairé d'une lumière douce et pâle, bien qu'on ne vît ni soleil ni lune. Dans ce jardin, toutes les fleurs avaient les corolles fermées ; les feuilles étaient repliées, les oiseaux endormis, immobiles sur les arbres, et rien n'était rouge, ni vert, mais tout avait une couleur gris d'argent.

L'homme cueillit une branche au plus bel arbre, puis appela ses compagnons pour se faire remonter. Les feuilles de la branche étaient grises et fermées, mais, quand elles arrivèrent au soleil, elles s'ouvrirent et se colorèrent d'un vert éclatant. Et l'on comprit que ce jardin était le Paradis qui est caché dans Jérusalem et qui dort, mais qui, le jour du grand Jugement, apparaîtra au soleil et s'éveillera. D'autres hommes ont voulu se faire descendre au fond du puits pour voir le Paradis. En vain ! l'eau était revenue emplir le

puits et personne n'a jamais revu le beau jardin... Mais l'eau du puits est miraculeuse.

« — Vois-tu, Bô, je ne peux pas du tout per-
« suader Betsy que l'eau de cette fontaine est
« meilleure que toutes les autres de la ville, disait
« Gertrud plaintivement. C'est pour cela qu'elle
« n'essaie pas de m'en procurer.

« Bô devint pensif et rêveur.

« — Je suis en train de réfléchir si je ne peux
« pas moi-même aller là-bas te chercher de cette
« eau.

« Gertrud s'effraya vivement et le saisit par la
« manche pour le retenir.

« — Ah ! non, tu ne dois pas penser à cela,
« je me plains de Betsy parce que j'ai terrible-
« ment soif. Mais je sais pourtant bien qu'elle ne
« peut pas me procurer de l'eau de cette source du
« Paradis. Miss Young dit que les Mahométans la
« regardent comme si sainte qu'ils ne permettent
« à aucun chrétien d'y puiser.

« Bô se tut un moment, mais il pensait tou-
« jours :

« — Je pourrais m'habiller en musulman, pro-
« posa-t-il finalement.

« — Non, il ne faut pas que tu penses à une
« chose pareille, dit Gertrud ; c'est tout à fait
« absurde de ta part.

« Mais Bô ne voulait pas abandonner son plan.

« — Si je parle au vieux cordonnier qui est en

« bas, dans la cour, il me prêterait peut-être ses « habits.

« Gertrud resta un moment pensive.

« — Est-ce que le cordonnier est là aujour- « d'hui ? demanda-t-elle.

« — Oui, répondit Bô.

« — Ah ! mais, quand même, cela ne peut pas « se faire, soupira Gertrud.

« — Je pense que je pourrais essayer cela cet « après-midi, quand il n'y aura plus de danger « d'attraper un coup de soleil, dit Bô.

« — Mais n'aurais-tu pas horriblement peur ? « tu dois bien savoir que les mahométans te tue- « raient s'ils s'apercevaient que tu es chrétien !

« — Non, je n'ai pas peur, si je suis seulement « habillé comme il faut, avec le fez rouge et le « turban blanc, de vieilles pantoufles jaunes « déchirées, le manteau relevé comme les por- « teurs d'eau.

« — Mais dans quoi voudrais-tu apporter « l'eau ?

« — Je prendrai deux de nos seaux de cuivre « et je les accrocherai à une barre de bois sur « mes épaules, dit Bô.

« Il croyait remarquer que Gertrud reprenait « une vie nouvelle rien qu'à la pensée qu'il irait « chercher cette eau, bien qu'elle fît encore des « difficultés. Mais, en même temps, il eut la

« vision nette de l'impossibilité de toute l'entre-
« prise.

« — Ah ! bon Dieu, pensait-il. Je ne peux
« pourtant pas aller chercher de l'eau à cette
« place du temple où un chrétien ose même à
« peine passer ! Les frères de la colonie ne me
« permettraient jamais de l'essayer. Et d'ailleurs
« cela ne servirait à rien, car l'eau de cette soi-
« disant source du Paradis est évidemment aussi
« mauvaise que toutes les autres.

« Pendant qu'il pensait cela, il fut surpris d'en-
« tendre Gertrud lui dire :

« — A cette heure-là il ne passe pas beaucoup
« de monde dans la rue.

« — Maintenant elle s'attend sûrement à ce
« que je le fasse ! se dit Bô. Me voilà bien.

« — Oui, c'est vrai, dit-il en hésitant, jusqu'à
« la porte de Damas tout irait bien, si je ne ren-
« contre pas un des colons.

« — Crois-tu qu'ils te défendraient d'y aller ?
« demanda Gertrud effrayée.

« Bô allait justement dire quelque chose comme
« cela, pour faire tomber tout le plan, mais quand
« il vit sa crainte, il n'en eut plus le cœur.

« — Non ! ils ne me le défendront pas ! Ils ne
« me reconnaîtront même pas s'ils me rencontrent
« habillé en porteur d'eau, avec des seaux qui
« me battent dans les jambes !

« Gertrud parut tranquillisée :

« — Est-ce que les seaux sont si grands ? de-
« manda-t-elle.

« — Oui, tu peux être tranquille ! tu auras
« assez à boire pour plusieurs jours.

« Gertrud resta un instant muette, mais ses
« yeux suppliaient Bô de continuer à parler...

« — A la porte de Damas cela ira plus mal,
« dit-il, je ne sais pas comment je pourrais me
« faufiler au milieu de cette foule.

« — Mais les autres porteurs d'eau le font
« cependant, dit Gertrud vivement.

« — C'est vrai, mais, à cet endroit, il n'y a pas
« seulement des hommes, il y a aussi des cha-
« meaux, dit Bô, décidé à chercher tous les empê-
« chements possibles.

« — Crois-tu que tu seras retenu longtemps
« là ? demanda la malade anxieusement.

« De nouveau Bô n'osa pas la contrarier.

« — Si j'avais de l'eau dans mes seaux, je
« serais obligé d'attendre longtemps, mais comme
« ils sont vides, je peux bien me glisser à tra-
« vers les gens...

« Oui, j'arrive maintenant en plein soleil sur
« la grande place du Temple ; et, je te le dis, au
« premier moment, j'oublie tout, et toi, et la
« source, et l'eau que je veux rapporter.

« — Mais, bon Dieu ! qu'est-ce qui t'arrive ?
« demande Gertrud en lui souriant.

« — Il ne m'arrive rien, dit Bô, avec une sûreté

« parfaite. Seulement c'est devenu tout d'un « coup si clair et si beau, en sortant de la ville « noire, que je ne pense plus à rien qu'à regarder « autour de moi. Et juste devant moi, il y a sur « une hauteur la belle mosquée d'Omar, et beau- « coup de portes, d'escaliers, de pavillons tout « autour. Et tous ces souvenirs ! Quand je pense « que je suis là, sur la vieille place du temple « des Juifs, je voudrais que les grosses pierres « qui sont par terre puissent parler et me racon- « ter tout ce qu'elles ont vu.

« — Mais c'est peut-être dangereux, que tu « restes là si longtemps, à regarder autour de « toi tout émerveillé ! dit la malade.

« Gertrud voudrait bien que j'aille plus vite, « pensa Bô. »

« Il se taisait, alors Gertrud étendit sa main « amaigrie et caressa la sienne plusieurs fois.

« — C'est si gentil à toi de me chercher cette « eau !

« Bô, attendri, continua son chemin :

« — Et alors je vais tout droit jusqu'à la via « Dolorosa, dit-il.

« — Oui, là, il n'y a jamais beaucoup de « monde, dit Gertrud satisfaite.

« — Non, je ne rencontre personne, tout au « plus quelques vieilles religieuses, j'arrive sans « arrêt jusqu'au sérail et à la prison.

« Bô se tut de nouveau. Toujours Gertrud

« caressait sa main. C'était comme une muette
« prière de continuer.

« Je crois qu'elle sent moins la soif, se dit Bô,
« depuis qu'elle me voit sur le chemin de
« l'eau... »

« — Auprès de la prison, cependant, continua-
« t-il, je tombe de nouveau sur une foule, car,
« habituellement, la police vient là pour empri-
« sonner quelque voleur, et il y a, là devant, une
« quantité de gens qui parlent de la chose.

« — Mais tu tâches de passer le plus vite pos-
« sible !

« — Non, je ne passe pas vite, car on verrait
« tout de suite que je ne suis pas un indigène !
« Non, je reste et j'écoute, comme pour appren-
« dre de quoi il s'agit.

« — A quoi bon, puisque tu ne comprends
« pas ?

« — [J'aurai l'air de comprendre.] Quand il
« est évident qu'on n'apprendra plus rien du
« voleur, la foule se disperse et je continue. Je
« passe sous une porte sombre et me voilà sur la
« place du Temple. Mais je suis convaincu que,
« juste au moment où je passe près d'un enfant
« qui dort au milieu de la rue, je trébuche, et il
« m'échappe tout à coup un juron suédois. Natu-
« rellement je m'effraie beaucoup et je jette un
« coup d'œil sur les enfants pour voir s'ils n'ont
« rien remarqué. Mais non, ils sont couchés

« tranquillement par terre et se roulent dans la
« poussière comme avant.

« La main de Gertrud reposait toujours sur
« celle de Bô et cela le tenait dans un état d'esprit
« surexcité ; il sentait que, pour lui plaire, il
« aurait dit et fait l'impossible. C'était comme si
« il racontait à un enfant une vieille saga, et cela
« commençait à l'amuser lui-même d'orner son
« récit de toute sorte d'aventures.

« — Je ne reste pas longtemps, continue-t-il,
« je passe auprès de la mosquée d'Omar, près des
« cyprès noirs et près de ce grand bassin qu'on
« dit avoir été la mer du Temple de Salomon.
« Et quand j'arrive, il y a des gens couchés sur
« des carreaux de pierre, qui se laissent cuire au
« soleil. Il y a des enfants qui jouent, des pares-
« seux qui dorment, et un scheik de derviches
« avec ses disciples autour de lui. Et pendant
« qu'il parle, il balance son corps en avant et en
« arrière, et je ne peux pas m'empêcher de
« penser que le Christ a été assis là aussi et a
« parlé à ses disciples. Et alors le scheik des
« derviches me regarde et j'ai peur, tu com-
« prends ! car il a de grands yeux noirs qui vous
« regardent jusqu'au fond de l'âme.

« — Pourvu qu'il ne voie pas que tu n'es pas
« un vrai porteur d'eau ! dit Gertrud.

« — Oh ! non, il n'a pas l'air de s'étonner.
« Mais aussitôt après, il faut passer devant plu-

« sieurs vrais porteurs d'eau qui tirent de l'eau
« d'un puits. Ils m'appellent, je me retourne, et
« je leur fais signe que je dois entrer dans la
« mosquée. Et alors tout devient calme autour de
« moi.

« — C'est effrayant, s'ils s'aperçoivent que tu
« n'es pas un musulman !

« — ...Enfin, je suis dans la grande mosquée
« El Aska, où se trouve la source du Paradis, et
« je suis tout près de ces deux grands piliers
« dans la porte. Ils sont très rapprochés l'un de
« l'autre, tu sais, et on dit que, seuls, les Justes
« peuvent passer entre les deux. Je me dis à part
« moi : aujourd'hui je n'essaierai sûrement pas,
« quand je vais pour voler de l'eau !

« — Peux-tu dire cela, s'écria Gertrud, les
« yeux brillants. C'est la chose la meilleure que
« tu aies faite dans ta vie !

« — Alors, je sors de mes pantoufles et j'entre
« dans la mosquée d'El Aska, continua Bô.

« Il tissait très facilement l'histoire. Mais com-
« ment, à la fin, dire à Gertrud qu'il n'apportait
« pas vraiment de l'eau ?

« — Et quand je suis entré, je vois tout de
« suite à gauche la fontaine au milieu d'une
« forêt de piliers. Il y a une poulie au-dessus,
« avec une corde et un crochet, de sorte que c'est
« très facile de descendre les seaux et de les
« remplir d'eau. Et je vais te dire, l'eau que je

« tire est entièrement claire et brillante, et je « pense : Si seulement Gertrud peut voir et « goûter cette eau, elle guérira sûrement !

« — Ah! si tu revenais seulement bien vite « à la maison avec ! dit Gertrud.

« — Mais tu sais, continua Bô, je ne suis plus « maintenant si tranquille que quand j'étais venu. « Maintenant que j'ai l'eau, j'ai une grande peur « qu'on me la reprenne. Et quand je reviens « à la porte pour sortir, ma peur augmente, car « il me semble que j'entends appeler et crier.

« — Oh ! qu'est-ce qui est arrivé ? demanda « Gertrud.

« Et Bô la voit pâlir de frayeur. Mais son ima- « gination était si aiguillonnée par l'intérêt que « Gertrud prenait à son récit qu'il s'écria :

« — Ce qui arrive ? Je vais te le dire ! C'est « tout Jérusalem qui fond sur moi comme une « tempête !

« Il retint un instant sa respiration comme « pour exprimer sa frayeur et continua :

« — Oui, tous ceux qui était tout à l'heure « couchés paresseusement sur les carreaux de « pierre sont maintenant debout et criant devant « la mosquée d'El Aska. Et leurs cris font venir « les gens de tous côtés. Le grand gardien du « Temple sort de la mosquée d'Omar avec son « turban et sa peau de renard ; des alentours, les « enfants arrivent en courant. Je ne vois devant

« moi que des poings menaçants et des gens
« criant avec les bras levés en l'air. Et c'est un
« fouillis de manteaux bruns rayés et de manches
« flottantes, et de ceintures rouges, et de pan-
« toufles jaunes qui frappent la terre.

« Gertrud ne faisait pas de questions, mais
« elle écoutait avec une attention tendue, et sa
« frayeur la faisait se soulever un peu sur son
« oreiller.

« — Naturellement, poursuit Bô, je ne com-
« prends pas un mot de ce qu'ils crient, mais
« enfin, je devine qu'ils sont furieux parce qu'un
« chrétien a osé prendre de l'eau à la source du
« Paradis.

« Pâle comme un linge, Gertrud retomba sur
« son oreiller :

« — Ah ! oui, je comprends bien que tu ne
« peux pas m'apporter de l'eau, dit-elle presque
« sans voix.

« Quand il vit son chagrin, Bô fut de nouveau
« attendri.

« Je crois tout de même qu'il faudra que je
« m'arrange pour que l'eau du Paradis arrive
« heureusement à Gertrud, pensa-t-il.

« — Est-ce qu'ils te prennent l'eau mainte-
« nant ? demanda-t-elle.

« — Non, au commencement ils crient tous
« ensemble et ne savent pas eux-mêmes très bien
« ce qu'ils veulent.

« Il s'arrêta un instant, il ne savait pas bien « non plus comment il se tirerait de cet em- « barras.

« Alors Gertrud vint elle-même à son aide en « disant :

« — J'avais espéré que le derviche qui était « assis par terre avec ses disciples viendrait te « sauver.

« Bô respira, allégé :

« — Non ! mais que tu aies deviné cela ! « s'écria-t-il.

« Je vois maintenant comment le gardien de la « mosquée, dans sa belle peau de renard, écarte « la foule, continua-t-il, et quelques-uns tirent « leurs poignards de leur ceinture et se jettent « sur moi. Ils ont probablement l'intention de me « massacrer sur-le-champ. Et, ce qui est mer- « veilleux, c'est que je ne suis pas du tout « inquiet pour ma vie, je n'ai peur que d'une « chose : c'est qu'ils me fassent répandre mon « eau ! Et quand ces gens furieux s'élancent, « naturellement je pose mes seaux par terre et « je me place devant. Et quand ces hommes fon- « dent sur moi, je lance fortement mes bras en « avant et je les rejette au loin. Ils ont l'air « tout stupéfaits de se trouver par terre, car ils « ne savaient encore pas ce que c'est de lutter « avec un paysan dalécarlien !... Mais ils sont « bientôt remis sur leurs jambes, et le vacarme

« devient de plus en plus grand. Et il y a là « tant de gens que je vois approcher le moment « où je serai accablé par le nombre.

« — Mais alors, il arrive, le scheik des der- « viches, n'est-ce pas ? dit Gertrud.

« Et, bien vite, Bô suivit sa pensée .

« — Oui, d'un air tranquille et digne il entre, « il dit quelques mots à la foule qui cesse à l'ins- « tant de me menacer et de m'attaquer.

« — Oh! je sais si bien, si bien ce qu'il fera! « dit Gertrud.

« — Il jette sur moi son regard clair, paisible, « dit Bô, et alors...

« Bô essayait de trouver quelque chose, mais « n'y parvenait pas.

« — Tu l'as deviné ! dit-il alors pour pro- « voquer Gertrud à parler.

« Gertrud voyait la scène clairement devant « elle, elle n'hésita pas un moment.

« — Alors il te pousse de côté et il va regarder « dans tes seaux d'eau, dit-elle.

« — Oui, oui, c'est justement cela, dit Bô.

« — Il regarde dans l'eau de la source du « Paradis, dit Gertrud en appuyant sur les mots.

« Mais, avant qu'elle eût ajouté une parole, Bô, « inconsciemment était si bien entré dans le cours « de sa pensée qu'il vit nettement devant lui com- « ment Gertrud poursuivait l'aventure, et se remit « fiévreusement à raconter :

« — Tu comprends bien, Gertrud, que dans les « seaux que j'ai retirés de la fontaine d'El Aska, « il n'y avait pas autre chose que de l'eau pure ?

« — Alors, oui, mais maintenant ?

« — Maintenant, quand l'homme se penche « dessus, je vois nager dedans deux petites bran- « ches d'arbre...

« — Oui, je savais que ce serait ainsi.

« — Et aux branches pendent des petites « feuilles grises toutes roulées.

« — Oui, je le vois. Ce derviche doit avoir un « pouvoir miraculeux.

« — C'est bien cela, affirme Bô, et il est aussi « bon et miséricordieux. Et quand il se penche, « prend les branches, et les élève en l'air, les « feuilles s'ouvrent et prennent la plus belle « couleur verte. Et alors toute la foule pousse un « cri d'admiration, et, avec les belles feuilles « dans la main, le derviche s'approche du gardien « de la mosquée. Et il est facile de deviner qu'il « dit : « Ce chrétien a apporté du Paradis les « feuilles et la branche ; vous comprenez que « Dieu le protège particulièrement et que vous « ne devez pas le tuer. »

« Et alors il revient vers moi, toujours avec les « feuilles brillantes dans la main. Il m'aide à « remettre le morceau de bois sur mes épaules « et me fait signe de m'en aller. Et je m'en vais « aussi vite que je peux, mais malgré moi je me

« retourne plusieurs fois. Il est toujours là et « tient en l'air les feuilles aux couleurs chan- « geantes ; tout le peuple, sans respirer, a les « yeux fixés sur lui. Et il reste ainsi jusqu'à ce « que j'arrive à la place du Temple.

« — Ah ! Dieu le bénisse, dit Gertrud, re- « gardant Bô avec des yeux rayonnants. Et alors « tu arrives sans encombre à la maison ?

« — Oui, répond Bô, maintenant, il n'y a plus « d'empêchements sur mon chemin, et j'arrive « heureusement.

« Gertrud leva la tête, sourit de nouveau, et ses « yeux exprimaient une attente heureuse.

« Ah ! grand Dieu, elle croit sûrement que « l'eau est ici ! pensa Bô. C'est bien mal à moi « de l'avoir ainsi trompée, elle mourra si je lui « dis qu'elle ne peut avoir cette eau qu'elle « désire si fort !

« Dans son angoisse, il saisit le verre qui était « sur la table : le même que Betsy avait, quelques « instants auparavant, proposé inutilement à « Gertrud, et le lui tendit :

« — Veux-tu maintenant goûter cette eau du « Paradis ? dit-il d'une voix tremblante.

« Il fut presque effrayé de voir Gertrud saisir « à deux mains le verre. Avec une grande avidité « elle en but la moitié d'un seul trait.

« — Que Dieu te bénisse ! dit-elle, les yeux

« brillants de bonheur. Maintenant, je vais être « guérie.

« Presque aussitôt elle retomba sur l'oreiller « et, à l'instant, comme un enfant, elle s'endor- « mit. »

IV

Gertrud guérira, et ceux des Dalécarliens qui ont survécu aux premières misères s'habitueront peu à peu à leur nouvelle vie. Les épisodes charmants abondent dans le livre. Voici la visite de Boram Pacha, convaincu par les calomnies des ennemis des Suédois, que la maison qu'il leur a louée est pleine « de danseuses et de joueurs de flûte ! » Il arrive sur son âne blanc, irrité, décidé à chasser ses locataires... Et il rencontre les petits enfants, propres et bien peignés, s'en allant à l'école, il trouve dans la maison l'ordre le plus parfait, des femmes qui lavent, des femmes qui tissent... Car le home suédois s'est reconstitué, tout pareil à lui-même, sur la terre lointaine. Touché, Boram Pacha, loin de chasser ses locataires, donne son âne blanc pour les petits enfants.

Ingmar Ingmarson est venu rejoindre ses amis, avec lesquels il n'avait pu se décider à

partir. Un doute subsiste en lui, il ne peut approuver cet abandon de la terre natale, il lui reviendra bientôt.

La scène de son départ est touchante. Les Suédois ont préparé des lettres laborieusement écrites, de petits présents qu'il devra rapporter aux amis de là-bas.

Les enfants ont tracé sur des planchettes d'olivier des dessins en couleur qu'ils ont appris à faire dans les écoles américaines. Les petites filles ont brodé de la toile pour montrer qu'elles n'oubliaient pas les travaux du pays, et tout cela a formé des paquets avec des suscriptions étranges :

« A Lisa, qui était la sœur de Per Larsson. »

« A Erik, qui servait il y a deux ans chez le bourgmestre. »

« A Karin, qui était ma voisine à l'école et qui habitait la grande forêt. »

On se réunit au moment du départ pour saluer Ingmar, et les Suédois sont très émus.

« En le regardant, ils pensent à cette vie sûre,
« honnête, bien ordonnée, qu'on avait dans le
« vieux pays. Et tant qu'Ingmar est parmi eux,
« ils sentent que quelque chose de cela leur est
« venu. Quand il sera parti, ils seront de nou-
« veau abandonnés dans ce pays sans lois, parmi
« tous ces gens qui luttent entre eux sans pitié
« pour la possession des âmes. Et leur pensée

« allait douloureusement à la patrie ; ils « revoyaient les champs et les routes, avec ces « hommes qui passaient, tranquilles et paisibles ; « tout était sûr, un jour passait comme l'autre, et « chaque année si semblable à la précédente « qu'on ne pouvait pas les distinguer.

« Mais juste comme ils pensaient à ce grand « calme de chez eux, l'idée leur vint tout à coup « que c'était beau et enivrant de vivre pour un « grand but, d'être sortis de cette uniformité des « jours.

« Et l'un d'eux éleva la voix, et priant en suédois, dit :

« — Mon Dieu, je te remercie de m'avoir conduit à Jérusalem !

« Et les uns après les autres, ils se levèrent « pour la même action de grâces. Et chacun voulut donner témoignage de la grande joie qu'il « éprouvait, et Igmar comprit bien qu'ils « disaient cela pour lui, pour que cela fût répété « au village. »

Les Dalécarliens resteront donc, fonderont une colonie durable, et les deux volumes qui traitent de leur exode, admirable étude du sentiment religieux populaire, doivent demeurer dans la mémoire comme un poème grandiose.

A première vue, rien de plus différent que ces deux ouvrages : *Gösta Berling* et *Jérusalem*. Et

nous y trouvons, cependant, au point de vue de l'âme suédoise, une analogie cachée.

Tout à l'heure les paysans, songeant avec angoisse à leur pays lointain, regrettaient le calme et l'uniformité des jours. Mais tout à coup, un élan de tout leur être leur montre qu'il est « enivrant » d'avoir quitté cette uniformité, fût-ce pour le danger et la douleur.

Dans *Gösta Berling,* Lilliécrona, calme et heureux dans sa tranquille maisonnette, n'y peut rester et s'enfuit un matin, parce que « son esprit a besoin de rumeurs, d'amertume et de richesse, de la diversité magnifique de la vie. »

Et sans doute Lilliécrona fuit vers les plaisirs, tandis que les Dalécarliens vont vers un héroïque sacrifice. Mais les uns, comme l'autre, cèdent à cette inquiétude qui trouble secrètement le Suédois dans la monotonie de sa vie trop réglée : Ce désir de changements soudains, de passions fortes, ce rêve éternel, cette flamme intérieure, qui fait que, dans son calme apparent, il reste un poète, un ascète, un fou ou un saint, jamais un bourgeois satisfait. Avec de telles âmes, on ne peut affirmer que le cadre de la vie, si solide qu'il paraisse, ne sera pas brisé d'un élan brusque, si une pensée, une aspiration nouvelle surgit tout à coup du fond de l'être. Et cela crée une parenté, qui n'est pas unique, entre l'âme suédoise et l'âme slave.

CHAPITRE XI

Selma Lagerlöf

(*Suite*)

Récits italiens. — Nils Holgersson. — Les contes. Conclusion.

I

Presque tous les ouvrages de Selma Lagerlöf ont pour cadre la Suède ou pour acteurs des Suédois ; et cela est fort heureux, car la conteuse, comme Antée, ne possède toutes ses forces que quand elle est en contact avec la terre natale. Elle nous a pourtant menés en des pays divers, et assez souvent en Italie. Mais ces voyages se sont accomplis au-dessus des nuages, dans le pays sans frontières de la fantaisie et du rêve. Selma Lagerlöf a vu l'Italie, mais elle n'a

pu lui emprunter qu'un décor pittoresque, et n'est jamais entrée en communication avec l'âme de ses habitants. Aussi les personnages qu'elle crée en Sicile, par exemple, dans les *Miracles de l'Antichrist* (1) sont vides de substances, et ne peuvent constituer que d'ingénieuses silhouettes.

Il y a bien de la grâce, pourtant, dans ce volume de l'*Antichrist,* et il faut citer, pour s'en faire une juste idée, le joli épisode de la fondation de Diamante, village sicilien où évolueront les personnages.

« Il faut, dit donna Elisa au petit Gaëtano, « que tu comprennes d'abord comment est situé le « Monte-Chiaro. Il est ainsi tout droit, tout debout « (et elle essayait de planter son ombrelle dans le « parquet) au beau milieu de la vallée ! Et, tout « en haut, il porte des palmiers comme une che- « velure, et tout Diamante est comme une cou- « ronne sur cette chevelure... Autrefois, la ville « était au fond de la vallée ; mais alors vint la « lave de l'Etna qui jeta un regard de feu du haut « d'une montagne... La ville eut peur, prit en hâte « toutes ses maisons sur la tête et sous les bras, « et monta en courant le Monte-Chiaro qui était « tout près. La ville courait en montant la mon- « tagne en zigzags. Lorsqu'elle fut arrivée assez « loin, elle laissa tomber une porte de ville et un

(1) Antikrists Mirakler. Stockholm.

« morceau de mur d'enceinte, puis elle courut « autour de la montagne en spirale en laissant « tomber les maisons. Les maisons des pauvres « gens tombèrent comme elles purent ! Cela fit « du désordre, de l'encombrement, des rues toi- « tueuses : on ne pouvait guère espérer mieux !... « La grande rue alla en spirale tout autour de « la montagne, juste comme la ville avait couru ; « et, le long de celle-ci, elle avait jeté une église « par-ci, un palais par-là... Elle eut pourtant « assez d'ordre pour conserver ce qu'il y avait « de mieux pour tout en haut... Quand la ville « arriva au sommet du Monte-Chiaro, elle étendit « une place, et posa là-dessus l'Hôtel de Ville, le « Dôme et le vieux palais Geraci. »

Et cette ville de Diamante, ainsi miraculeusement fondée, sera une ville de miracles. On vient de tous côtés à son église, qui renferme un petit Christ doré, enlevé à l'église d'Aracœli, à Rome, et qui jouit d'un pouvoir merveilleux.

On ne s'aperçoit pas que la statuette de l'Enfant-Dieu, volée depuis longtemps par une riche Anglaise, a été remplacée par une copie qui n'est pas exacte en tous points. Le vrai petit Jésus portait, sur son diadème, les mots sacrés : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Par erreur, on a inscrit sur le diadème du faux Christ : « Mon royaume n'est que de ce monde. »

Mais comment s'en serait-on aperçu ? On n'est

venu demander à la statuette que des miracles temporels : la santé, la fortune, les biens matériels... Tout cela pouvait être accordé par le faux Christ, l'Antichrist, le roi de la terre.

Le jour seulement où Pater Gondo lui amènera une femme troublée de remords qui vient demander la paix du cœur, on s'apercevra de l'impuissance de l'idole. Jeté hors de l'église, l'Antichrist sera saisi par Gaëtano, devenu chef des socialistes de Diamante ; à l'aide de son pouvoir il tentera d'établir le paradis ici-bas : « Et ce sera la plus dangereuse des tentations qu'ait subi la Terre. »

Aussi Pater Gondo, dans une conversation avec le Pape (dont l'ironie, si elle n'était un peu trop appuyée, rappellerait certaines pages d'Anatole France), sera sévèrement admonesté.

Il ne devait pas jeter à la rue le petit Christ étranger ! Il devait le garder en son église, tandis qu'il n'était qu'un enfant, le traiter doucement, l'agenouiller aux pieds du vrai Christ et le lui faire reconnaître pour Seigneur et maître !

« — Mais, dit Pater Gondo, le Saint-Père « pense-t-il qu'on puisse guérir tous les maux « de ce monde sans que le ciel ait à en souffrir ?

« A cette question le vieux pape sourit :

« — On raconte, dit-il, que pendant que Notre « Seigneur était en train de créer le monde, il « voulut un jour savoir s'il lui restait encore

« beaucoup à faire. Et il envoya San Pietro pour « voir si le monde était prêt.

« Lorsque San Pietro revint il dit :

« — Tout le monde pleure et sanglote et se « plaint.

« — Alors le monde n'est pas prêt, dit Notre « Seigneur. »

« Et il travailla de nouveau.

« Trois jours après notre Seigneur envoya de « nouveau San Pietro à la terre.

« — Tous rient et jubilent et jouent, dit San « Pietro en revenant.

« — Alors le monde n'est pas prêt, dit Notre « Seigneur. »

« Et il se remit au travail.

« San Pietro fut envoyé une troisième fois :

« — Quelques-uns pleurent et d'autres rient, « dit-il en revenant.

« — Alors le monde est prêt, dit Notre Sei- « gneur. »

« Et il en sera toujours ainsi, conclut le vieux « Pape. Personne ne peut sauver les hommes de « leurs peines, mais il sera beaucoup pardonné à « celui qui fait naître en eux un nouveau courage « pour les porter. »

Et cela est sans doute joli et ingénieux, mais avec une nuance de préciosité. On aperçoit la limite au delà de laquelle toute cette habileté deviendrait de la manière. La limite est même

en quelques points franchie, et ce livre trop enjoué, trop gracieux, jouant sur des pointes d'épingle, est parfois impatientant comme un trop long marivaudage.

L'excès d'adresse est, d'ailleurs, le défaut qu'on peut reprocher à Selma Lagerlöf. Quand elle est emportée par un sentiment puissant (et c'est le cas dans toutes ses grandes œuvres) ; quand elle peint des caractères vivants dont elle est pénétrée, cette adresse, devenue instinctive, disparaît à nos yeux, et ne sert qu'à faire paraître le tableau plus vrai et plus frappant.

Mais si elle peint « de chic » de menues fantaisies, ou si elle compose de ces petits discours de circonstance qu'elle a prononcés à différentes reprises en Suède, et qui y ont obtenu un très vif succès... à ces moments le *procédé* apparaît et devient gênant. Elle nous fait alors l'effet de ces pianistes, virtuoses impeccables, qu'on voudrait supplier de faire quelques fausses notes.

Mais de tels moments sont rares, on n'aperçoit le trop ingénieux mécanisme que s'il fonctionne « à vide », n'ayant pas de substance à broyer. C'était le cas pour les récits italiens, où la conteuse n'avait à mettre ni observation réelle, ni sentiment.

Ramenons-la bien vite en son pays de Suède, dont elle possède si bien l'âme que ses plus vagabondes fantaisies y sont pleines de vivante réalité.

Ouvrons son dernier grand roman : *Le Merveilleux voyage du petit Nils Holgersson* (1). C'est un livre destiné aux écoles primaires, et l'auteur s'efforce d'y communiquer aux enfants sa profonde connaissance de leur terre natale, et aussi son grand amour pour tous les êtres animés : hommes et bêtes.

II

Pour bien juger un livre destiné aux enfants, il faut demander aux enfants leur jugement. Or, le visage des petits Suédois s'éclaire si l'on commence à parler de Nils Holgersson et de son jars ; et les institutrices déclarent qu'ils lisent ces trois petits volumes avec passion.

Le livre est pourtant rempli de notions instructives, historiques, géographiques, agricoles, économiques ; mais sous quelle forme pittoresque et charmante ! L'extrême habileté que nous venons de reprocher à la conteuse la sert ici à mer-

(1) Nils Holgerssons underbara resa genom Sverige. Stockholm.

veille ; elle excelle à tout montrer en images, et sans recourir aux illustrations. Voyons comment elle enseigne aux enfants la division de la Suède en trois régions principales, et reconnaissons que nous n'avons jamais rencontré, au cours de nos études, d'aussi amusante leçon de géographie :

« Ici, dans le Vestmanland, vivait, dans les « temps anciens, une femme âgée, de la race des « géants ; et elle était bien riche, puisque tout le « pays lui appartenait. Elle avait tout ce qu'elle « pouvait désirer, mais elle était poursuivie d'un « gros souci, car elle ne savait comment partager « son héritage entre ses trois fils. Elle aurait bien « voulu donner au plus jeune, qui était son benja- « min, la plus grosse part, mais elle craignait « qu'il n'y eût des querelles si l'héritage n'était « pas également partagé. Quand elle se sentit « tout près de la mort, elle appela ses trois fils « et leur dit :

« J'ai fait de mon héritage trois parts entre « lesquelles il faut choisir. La première contient « les collines plantées de chênes et les îles boi- « sées de la région du lac Mälar. Celui qui l'aura, « aura sur les rives de bonnes prairies pour ses « vaches et ses moutons, et dans les îles il trou- « vera du feuillage pour leur nouriture d'hiver, « s'il ne veut pas faire là du jardinage. Sur les « rives, il y a une quantité de golfes et de caps ; « à l'endroit où les fleuves se jettent dans le lac,

« il y a de bons ports, et je pense que bientôt « il poussera là des villes et des villages. Et il « ne manquera pas de bons champs labourables, « bien que la terre soit toute découpée. Et comme « les fils du possesseur de cette terre, pour aller « d'une île à l'autre, devront, dès l'enfance, se « servir de bateaux, ils deviendront de bons ma- « rins qui pourront aller dans les pays étrangers « et en rapporter de grandes richesses. Que vous « semble de cette part ?

« Et les trois fils dirent d'une seule voix que « celui qui l'aurait devait s'estimer heureux.

« En effet, dit la géante, à cette part, il n'y « a rien à reprocher, et la seconde n'est pas « moins bonne. Dans celle-là, j'ai réuni tout ce « que je possède de terrains plats et de champs « découverts, et cela va, d'un seul tenant, du « Mälar à la Dalécarlie. Et celui qui choisira cette « part n'aura pas de regrets. Il pourra planter « des céréales autant qu'il voudra, et ni lui ni « ses descendants n'ont à se faire de souci pour « leur entretien. Pour que les plaines ne « soient pas desséchées, j'y ai fait passer de « grands cours d'eau, qui forment de-ci de-là « des chutes, où l'on pourra mettre des moulins « et des fabriques. Le long des canaux j'ai en- « tassé de hauts déblais sur lesquels on peut « très bien planter des arbres pour avoir du bois

« à brûler... Voilà la seconde part, et je pense « qu'elle peut satisfaire ?

« Et de nouveau les fils dirent ensemble qu'ils « remerciaient leur mère d'avoir tout si bien ar- « rangé pour eux.

« J'ai fait de mon mieux, dit-elle, mais j'arrive « maintenant à la troisième part, qui me donne « bien du souci et pour laquelle je me suis vrai- « ment cassé la tête. Car, voyez ! une fois que « j'ai mis mes beaux rivages, mes prairies et « mes îles boisées dans la première part, mes « champs et mes plaines fertiles dans la seconde, « que me reste-t-il pour la troisième ? Rien que « des forêts de sapins dans la montagne, des som- « mets dénudés, des murs de rochers, de pauvres « groupes de bouleaux et de petits lacs. Aucun « de vous naturellement ne voudra prendre cette « part. J'ai pourtant réuni toutes ces bagatelles, « et je les ai placées au Nord et à l'Ouest, au- « dessus du pays plat, mais j'ai bien peur que « celui qui les aura n'ait que la misère en par- « tage. Il ne pourra avoir de bétail, et devra se « contenter de pêcher dans les lacs et de chasser « dans les forêts. Il aura bien assez de chutes « d'eau pour construire autant de moulins qu'il « voudra, mais que leur donnerait-il à moudre ? « Rien que l'écorce de ses arbres ! Et il faudra « qu'il se défende contre les ours et les loups, « qui se trouvent là comme chez eux.

« Aussi je n'ai pas, à ma dernière heure, un « seul moment de repos ! Si je n'étais si vieille, « j'aurais refait tout le partage, mais cela m'est « maintenant impossible, et je suis désolée. Vous « avez été tous trois de bons fils, et cela me peine « terriblement de devoir être injuste envers un « de vous trois !

« Et quand la vieille géante eut ainsi parlé, ses « fils se turent, très peinés, et il fut facile de voir « que celui qui aurait la troisième part serait fort « mécontent. Aussi la vieille mère, tout près de « l'agonie, continuait à se désoler en songeant « qu'un de ses fils serait malheureux.

« Mais le plus jeune des trois était celui qui « aimait le plus sa mère, et il ne put supporter « de la voir se tourmenter ainsi. Il s'écria :

« Ne te fais pas de peine pour cela, mère, et « quitte cette vie en paix et tranquillité. Je pren- « drai cette mauvaise part, je m'arrangerai, et « je ne me chagrinerai pas de ce que les autres « soient plus riches que moi. »

Et la mère alors se calma, remercia son plus cher fils du fond du cœur et mourut tranquille.

Les jeunes gens entrèrent en possession de leurs biens, et le plus jeune eut une heureuse surprise en voyant que son pays si misérable était d'une merveilleuse beauté. Mais son dévouement reçut encore une plus haute récompense, car, dans sa mauvaise part, un trésor était caché :

il trouva, en effet, dans ses rochers stériles, des mines d'argent et de cuivre, les plus grandes richesses de la Suède ! (1).

Quel enfant pourrait oublier les trois grandes divisions du pays, les parts des fils de la géante ?

III

La conteuse ne se borne pas à décrire le pays, elle enseigne aussi son histoire. Veut-elle apprendre aux petites écolières comment on vivait au temps jadis dans les vieux châteaux suédois ? Elle se met alors en scène elle-même, et se montre revenant après de longues années d'absence dans son manoir de Marbacka :

« En avançant, il lui semblait qu'elle redeve-

(1) Une traduction française de *Nils Holgersson* a paru ces jours derniers. Elle est précédée d'une très remarquable préface de M. Lucien Maury, dont la grande érudition en matière de littérature scandinave est bien connue. Par malheur, la traduction a été très élaguée. Tout le passage si caractéristique que nous venons de citer, et bien d'autres beautés poétiques en ont été retranchées.

« nait une toute petite fille avec une natte blonde « comme le lin. Elle reconnaissait chaque pro- « priété le long du chemin, et il lui semblait que « tout chez elle serait comme autrefois : père et « mère, frères et sœurs se trouveraient sur l'es- « calier. La vieille cuisinière se hâterait vers la « fenêtre de la cuisine pour voir qui arrive en « voiture. Néron et Freïa et quelques autres « chiens s'élanceraient et sauteraient sur elle... « Plus elle approchait de la maison, plus elle était « joyeuse !

« C'était l'automne, et ce serait un temps labo- « rieux avec beaucoup d'occupations. L'on devait, « en ce moment, récolter les pommes de terre, il « faudrait ensuite les écraser et faire de la fécule. « Elle se demandait si tout serait déjà récolté « dans le jardin. Les choux, au moins, seraient « encore dehors. Est-ce que le houblon et les « pommes seraient cueillis ? Ce serait de la « chance si elle ne tombait pas sur le grand net- « toyage à la maison, car l'époque vient de la « foire d'automne! Il fallait que tout fût nettoyé « avant cette foire qui est une grande fête, pour « les domestiques surtout.

« Quelle joie, le soir de la foire, d'aller à la « cuisine, de voir le plancher nettoyé de frais, « parsemé de genévrier, les murs blanchis à la « chaux, les casseroles de cuivre brillant sous « le plafond! Il n'y aurait pas un long repos

« après, car il faudrait s'occuper du travail du « lin. Le lin pendant toute la canicule avait été « étendu sur la prairie pour pourrir. Maintenant « on le sèche. Alors toutes les femmes du voisi- « nage seront appelées et commenceront à broyer « le lin. Elles battront avec des battoirs pour « faire sortir les longs fils fins et blancs des tiges « sèches. Pendant ce travail, elles ont leurs che- « veux, leurs vêtements gris de poussière, mais « elles sont gaies! Les battoirs et les langues « marchent à la fois. Quand on s'approche de la « grande buanderie, c'est comme si un orage « bruyant s'était établi là.

« Après, c'est la fabrication du knäckebröd (1), « puis le changement des servantes, le 24 octo- « bre. Au mois de novembre, les journées labo- « rieuses de l'abatage des bestiaux, la salaison de « la viande, la fabrique des saucissons, le pain « qu'on fait avec le sang de cochon et de la « farine de seigle (2), puis la fabrication de la « chandelle (3).

(1) Pains durs et croquants, en forme de couronne, qu'on enfile à de longs bâtons et qui se conservent plusieurs mois.

(2) Paltbröd, pain de boudin. On le fait cuire dans l'eau bouillante et on le mange en sauce avec du jambon frit.

(3) La description de ce manoir où l'on fabrique sur place tout ce qui est nécessaire à la vie date d'une trentaine d'années. Aujourd'hui on ne fabrique guère à domicile les étoffes ni les souliers ; mais dans bien des châteaux isolés, à quelques détails près, la vie est restée sensiblement la même.

« La couturière, qui a l'habitude de coudre les « robes tissées à la maison, viendra aussi à cette « époque, et c'est amusant pendant quelques se- « maines, quand toutes les domestiques se tien- « nent ensemble occupées à la couture. Le cor- « donnier, qui fait les souliers à toute la maison, « s'installe dans la chambre des valets et tra- « vaille, et on ne peut se lasser de le regarder « quand il taille le cuir, met des talons, pose des « œillets.

« Mais l'époque la plus active viendra vers « Noël. Il y aura d'abord le jour de Lucia, lors- « que la femme de chambre se promène habillée « en blanc, avec une couronne de bougies allu- « mées dans les cheveux, et va offrir le café à « tout le monde, à cinq heures du matin (1). Ce « jour de Lucia avertit que, pendant les deux « semaines suivantes, il ne faut pas compter sur « beaucoup de sommeil. Maintenant, il y a à « faire la bière de Noël, à lessiver la morue (2) « et à faire les pains : pains blancs, pains de sei- « gle, de safran, et les nettoyages de Noël.

« ...Elle se tenait au milieu de la confection des « gâteaux de Noël, avec des petits fours sur des

(1) La Sainte-Lucie, le 13 décembre. Cet usage est conservé aujourd'hui encore dans beaucoup de maisons suédoises.

(2) La morue sèche trempe dans une lessive de cendre et soude, et on l'y laisse cuire jusqu'à ce qu'elle devienne transparente comme une gelée.

« plaques de tôle tout autour d'elle, lorsque le « cocher arrêta les chevaux à l'entrée de l'avenue. « Elle sursauta comme quelqu'un qu'on réveille. « A quoi bon être revenue ? Ce ne sera plus « comme autrefois ! Pourtant, voilà l'étang tout « rempli de poissons que le père ne permettait « pas de pêcher, et la chambre des valets, avec la « cloche qui sonnait pour la soupe au lait, le « matin, à un des pignons, et la girouette à « l'autre...

« Elle s'arrêta sous le grand platane, et il y eut « en elle une telle aspiration vers le passé que « les larmes lui montèrent aux yeux. C'était une « si bonne vie ! On avait eu des journées de tra- « vail, mais le soir on s'assemblait sous la lampe « pour lire Tégner, Rydberg, Mme Lenngren et « Mamsell Bremer. On avait cultivé le blé, mais « aussi les roses et les jasmins ; on avait filé le « lin, mais on avait chanté en filant. On avait été « dans la solitude, mais à cause de cela on avait « dans la mémoire tant de beaux contes et de « légendes... Juste assez de travail, juste assez « de plaisir, et de la joie pour tous les jours. « Elle avait voyagé bien loin dans les pays étran- « gers, mais c'est là seulement qu'elle aimait à « vivre! »

III

Les tableaux les plus amusants, dans *Nils Holgersson,* ne sont pas toujours ceux que la conteuse a tirés de la vie humaine ; il en est de délicieux dont les personnages sont des animaux. D'ailleurs le petit Nils, gamin paresseux transformé en lutin, enlevé sur le dos d'une oie sauvage, doit apprendre des animaux à se mieux conduire parmi les hommes. Et ces animaux ne sont pas, comme nous le voyons trop souvent dans les contes, des images conventionnelles soulignées d'une phrase morale ; ils vivent, ils ont une personnalité, très bien calquée sur leur personnalité réelle.

Cette connaissance des animaux est un trait éminemment national. Les Suédois sont surpris de voir combien, dans les programmes de nos écoles, la place faite à la zoologie et à la botanique est restreinte. Pour eux, qui étudient ces sciences, non seulement dans les livres, mais aussi

à la campagne, nos « frères inférieurs » sont des camarades quotidiens. Ils ne les connaissent pas seulement dans les traits généraux de leur espèce, mais savent-ils distinguer parmi eux des physionomies individuelles.

« Bruno Liljefors, a dit un critique en parlant du grand peintre animalier que nous avons déjà nommé, peint les canards comme le ferait un canard s'il savait peindre. »

Dans *Nils Holgersson,* Selma Lagerlöf fait parler les animaux comme si elle savait leur langage, et son œuvre et celle de Liljefors se traduisent exactement. Une collaboration entre ces deux grands artistes nationaux s'impose.

Voici le portrait du coq de bruyère prêt à chanter. C'est la reproduction exacte d'un superbe tableau de Liljefors (1).

Sur la toile, comme dans le livre, voilà « le coq « perché sur la plus haute branche, hérissant ses « plumes, laissant tomber ses ailes, relevant sa « queue tout en haut, tendant le cou, et laissant « échapper de sa gorge gonflée deux notes pro- « fondes: « Tieck! tieck! », puis fermant les « yeux en extase, murmurant: « Sss! sss! » En- « tendez comme c'est beau: « Sss! sss! » et tom- « bant dans un tel ravissement qu'il n'entend « plus rien autour de lui. »

(1) Le tableau auquel nous faisons allusion est un grand paysage de forêt, qui figure dans la collection de M. Lamm, à Näsby, près de Stockholm.

La grande danse des grues sur le Kullaberg, pour la fête du printemps, atteste une vivante observation des oiseaux. C'est un chapitre charmant qui, par moments, rappelle (avec la différence de latitude et de tempérament) certains passage du *Livre de la Jungle*.

Pour cette fête de mai, tous les animaux se réunissent et conviennent d'une trêve. Les renards et les oiseaux pourront, ce jour-là, voisiner sans encombre. Cependant, pour se rendre au sommet du Kullaberg, les espèces se réunissent séparément et arrivent par groupes, suivant l'ancienne coutume. Les grues, dont la danse constituera l'attraction de la journée, se font annonciatrices de la fête ; elles choisissent un jour où le beau temps soit assuré, car elles sont bons prophètes du temps, et volent partout en criant : « Venez tous pour la danse des grues ! »

Les quadrupèdes sont arrivés les premiers au sommet de la montagne, ils attendent les oiseaux.

« D'abord on ne voit rien du tout, puis, tout à « coup, voici un petit nuage : il grossit, se dirige « tout droit vers le Kullaberg, et, tout à coup, « on l'entend gazouiller et tinter comme si tout « le nuage n'était fait que de son. Il s'élève et « s'abaisse, toujours tintant et résonnant ; puis « il tombe sur la montagne, et la voilà subite- « ment couverte d'alouettes grises, de pinsons « rouges, gris et blancs, de mésanges gris vert.

« Peu après, nouveau nuage sur la plaine. Il « s'arrête au-dessus de chaque maison, et cha- « que fois qu'il s'arrête, on voit monter comme « une colonne de petits grains de poussière; ainsi « le nuage grandit et grandit, et devient une nuée « si énorme qu'elle couvre la terre de Höganäs « à Mölle. Quand elle s'arrête au-dessus du Kul- « laberg, elle cache le soleil, et il faut que, pen- « dant un bon moment, les moineaux tombent « en pluie sur la colline pour que ceux qui étaient « au centre commencent à voir la lumière du « jour.

« Mais le plus grand des nuages d'oiseaux est « celui qui se montre maintenant. Il est com- « posé de bandes venues de partout; il est gris- « bleu foncé et aucun rayon de soleil ne le tra- « verse. Sombre, il jette la terreur comme un « nuage d'orage. Il est rempli du plus inquiétant « vacarme: rires terribles, criards, méprisants, « croassements annonçant le malheur. Les ani- « maux sont heureux quand enfin dans une pluie « d'oiseaux battant des ailes, les choucas, les « corbeaux et autres peuples de corneilles se « sont abattus.

« Ensuite apparaissent au ciel, non plus des « nuages, mais une quantité d'autres traits et « signes, de lignes composées de points régu- « liers. Ce sont des oiseaux des bois du district « de Göinge, des coqs de bruyères séparés les

« uns des autres par un ou deux mètres. Et les « oiseaux des marais qui habitent de Mâkläxen « à Falsterbo arrivent maintenant à travers l'Ore- « sund dans les dispositions les plus variés: en « triangles, en longues volutes, en crochets de « travers ou en demi-cercles...

« Les corneilles dansent d'abord suivant l'an- « tique usage... Elles se partagent en deux ban- « des qui se lancent l'une contre l'autre, puis « recommencent. C'est monotone et dénué de « sens comme le vent d'hiver dans les flocons « de neige... Les animaux s'ennuient et atten- « dent avec impatience quelque chose de plus « joyeux. Les lièvres commencent. Il n'y a pas « d'ordre dans leur danse... A force de courir, « ils se battent les côtes avec leurs pattes de « devant, et leurs longues oreilles balancent de « tous côtés... Quelques-uns font la culbute les « uns derrière les autres, d'autres se mettent en « boule et roulent comme des roues; un autre « s'élance dans une course folle à travers le « cercle: un autre se tient debout sur les pattes « de devant... Il n'y a pas d'ordre dans ce jeu « des lièvres, mais tant d'ardeur et de gaîté! Et « les spectateurs respirent plus vite. C'est le prin- « temps, la joie vient — bientôt la vie ne sera « qu'un jeu!...

« Mais voici les grues grises, habillées en cré- « puscule, avec les longues plumes de leurs ailes

« et leur ornement rouge autour du cou. Les « grands oiseaux avec leurs longues pattes, leurs « cous minces et leurs petites têtes, glissent et « volent mystérieusement, dansent en formant « des cercles avec une inconcevable rapidité. « C'est comme si des ombres grises jouaient un « jeu que l'œil peut à peine suivre, c'est comme « si elles avaient appris cette danse des nuages « qui toujours se balancent au-dessus des ma- « rais solitaires. Un enchantement est là-dedans, « une angoisse, cela inspire le désir de quitter « les corps lourds, de monter au-dessus des nua- « ges, pour voir ce qui se trouve là-haut, tou- « jours plus haut... Ce désir d'atteindre l'inac- « cessible, les animaux mêmes l'éprouvent une « fois l'an, quand ils voient danser les grues sur « le sommet du Kullaberg. »

IV

Un des grands charmes de ce livre, c'est que, bien qu'il soit parfaitement à la portée des enfants, il ne paraît jamais écrit pour eux. Jamais cette fadeur, ni ce plat moralisme qui se dégage en

général de la littérature enfantine. La conteuse n'embellit pas la vie, elle montre les plus tristes tableaux de la pauvreté, et si la conclusion reste sereine, c'est que les cœurs sont forts et savent surmonter les peines à force d'énergie et de foi. Quant à la « leçon de morale », elle ne se rencontre nulle part : la fantaisie est même si grande que l'auteur ne conclut jamais, et que pour dégager une idée générale il faut avoir fini le livre, le fermer et réfléchir. Et alors, c'est l'amour de toute la nature qui ressort avec force de cet ouvrage, un des plus caractéristiques de l'auteur. Les duretés envers les animaux lui paraissent aussi coupables que les injustices à l'égard des hommes. Nils recouvre la forme humaine parce qu'il a compris l'âme des bêtes et se montre envers elles reconnaissant et bon.

La personnalisation des animaux, des choses, est un procédé fréquemment employé par les fabulistes et les conteurs, et il peut donner une impression de froide convention. Il n'en est pas ainsi chez Selma Lagerlöf ; tous ses personnages donnent une impression de vie ; il y a de l'émotion dans l'histoire d'un vieux cheval, dans celle de la femelle du renne. L'auteur sent sincèrement la vie de la nature, identique sous ses innombrables formes.

Nous n'avons guère, dans notre littérature française, de livres de grands écrivains compo-

sés pour les enfants. Les contes de Perrault, malgré leur charme, ne répondent pas à tous les besoins de l'âme enfantine. Ecrits à une époque où le sens de la nature, de la vie rurale, de la vie exotique était peu développé ils laissent de côté une foule d'éléments essentiellement éducateurs. Puis ils ne peuvent satisfaire au besoin d'émotion qu'éprouvent les jeunes âmes. Cependant, depuis les contes charmants d'Alexandre Dumas: *Le Père Gigogne, Casse-Noisette,* etc..., nos grands écrivains n'ont presque jamais travaillé pour la jeunesse. Ils l'ont abandonnée à des spécialistes, comme Jules Verne, par exemple, dont le talent est incontestable. Mais nous ne croyons pas que le merveilleux dit « scientifique » doive suffire aux enfants. Le fantastique leur est nécessaire, car c'est sous cette forme seulement qu'ils peuvent apprendre dans la jeunesse ce qu'ils apprendront plus tard de la vie: que nous sommes enveloppés et baignés d'inconnu. A trop exalter aux enfants le pouvoir de la science, nous risquons de créer des esprits pédants et secs, qui croiront que toutes les énigmes de l'univers peuvent être résolues en quelques manuels. Rien de semblable à redouter de la lecture de *Nils Holgersson.* Ce livre instruit; mais il montre, en dehors de la science et au-dessus d'elle, la puissance des forces morales. Et il la montre sans prédication abstraite, en exemples brillants et

vivants. Souhaitons donc qu'on fasse, de *Nils Holgersson,* une édition populaire à l'usage de nos écoles. Et souhaitons surtout qu'un tel exemple inspire à nos grands écrivains le désir d'écrire des chefs-d'œuvre pour les enfants de France.

V

En dehors des romans que nous venons de citer, la conteuse a produit avec une extrême abondance de courts récits, parmi lesquels se trouvent des œuvres importantes.

La variété de ces contes est très grande. Il en est de terribles et de comiques, de fantastiques, de douloureux. Certains reposent sur de profondes analyses psychologiques, d'autres sur des récits de Ma Mère l'Oie... Comme facture, ils sont très soignés, d'un style brillant et pailleté, d'une ingénieuse recherche de détail.

Mais leur plus grand charme, à nos yeux, c'est leur imprévu. Il ne semble pas qu'un lecteur, parvenu au milieu d'un de ces contes, puisse jamais en deviner la fin. C'est d'une richesse d'invention

qui semble inépuisable, et cela révèle un sens profond de ce que l'auteur a appelé « la diversité magnifique de la vie ». La conteuse peut étonner des esprits amoureux d'unité, car elle sait que la vie est déconcertante, parfois obscure, que plus d'un être peut, sans succès, comme le fait un de ses héros : « se remémorer les événements de son existence et les repasser plusieurs fois, *comme on relit un livre difficile pour arriver à en découvrir le sens* (1). »

Mais si la conception des caractères et des événements est souvent complexe, la composition, la concentration exigée par l'œuvre d'art ne fait jamais défaut à ces contes ; ils sont même, à ce point de vue, supérieurs aux grands romans, dont la ligne d'ensemble dévie parfois. Toujours surprenants, ils ne sont jamais illogiques.

Quand on a longuement parcouru ces récits de toute nature ; quand on a été mille fois, avec la conteuse, de la terre au ciel, de la campagne à la ville, des temps anciens aux temps modernes, de la poésie à la réalité, on vient à se demander quelle impression d'ensemble, quelle vue générale de la vie ressort de cette œuvre considérable ?

Et l'on dégage enfin une idée constante, dont chacun des récits ne semble qu'une illustration

(1) *Osynliga Länker*. Stockholm. Une traduction française de M. Bellessort a paru en 1910.

nouvelle : la prééminence sans cesse accordée à la vie intérieure sur la vie extérieure, la confiance absolue en la toute-puissance de la bonne volonté.

Ce n'est pas que l'auteur ignore le triomphe fréquent du mal et de la douleur, et ne nous les montre en des tableaux d'une vérité émouvante. Mais l'être de bonne volonté surmonte la douleur et le mal, et en tire du bien pour lui et pour les autres. Dédain des faits, importance exclusive de la vie de l'âme, ce trait, que nous avons déjà relevé chez d'autres auteurs suédois, prend, dans les contes de Selma Lagerlöf, un relief saisissant. Nulle part on ne le dégage mieux que dans le récit suivant :

Un ménage de pauvres paysans, chargés de sept enfants, a recueilli une vieille mendiante. Celle-ci méchante, déclare qu'elle porte le malheur avec elle, et qu'elle l'attirera sur eux. Ils la gardent pourtant et elle meurt dans leur maison.

Peu après, les enfants sont pris d'une maladie étrange, et trois d'entre eux meurent successivement. Le père, fou de douleur, est pris d'une angoisse terrible : serait-il vrai qu'une bonne action ait pu attirer le malheur ? Est-ce donc le mal qui est tout-puissant ? Désespéré, il fuit sa maison, s'en va chercher à travers le monde la solution de la question redoutable. Après son départ, deux autres enfants et la mère meurent.. Cette dernière a gardé son inébranlable foi : « Sûrement, dit-elle en mourant, il n'y a pas là de malédiction ; une

bonne action ne peut causer de mal... la mort n'est rien pour qui a une bonne conscience. »

Les deux plus jeunes enfants restent tout seuls au monde. Sérieux et travailleurs, ils se font berger et bergère, gagnent leur vie et économisent avec soin. Un soir, quelqu'un vient faire au village une conférence sur la tuberculose, qui ravageait alors les campagnes de Suède. Les enfants écoutent, se souviennent, comprennent :

— Mais, c'est de ce mal-là que sont morts nos parents! On aurait pu l'éviter si on avait su. C'est donc la faute des hommes et non pas une malédiction !

Et ils éprouvent *une grande joie,* courent à travers le monde rechercher leur père à qui, ils en sont certains, cette nouvelle rendra la paix. Car il ne s'agit pas de vivre ou de mourir, mais de pouvoir croire à la justice.

Devant un idéalisme si déterminé, pour lequel la vie (et même la vie des êtres aimés) compte pour si peu de chose, le sacrifice des biens matériels doit paraître facile. L'auteur sait pourtant qu'il rencontre en bien des âmes une vive résistance, et dans un de ses plus beaux contes : *Le Tombeau du Géant* (1), elle pose, de façon infiniment originale, la question si suédoise du sacrifice. Le récit est plein de couleur. Il a pour cadre la forêt, et rien n'inspire mieux la fantaisie de la conteuse. Elle

(1) *Osynliga Länker.*

connaît merveilleusement sa forêt ; elle y a situé ses plus frappantes histoires : Elle pourrait dire avec Eva Gunnarsdotter :

« Celui qui habite la plaine avec le grand ciel « découvert n'a pas l'entendement des choses ter- « ribles comme nous qui vivons seuls dans l'obs- « curité des bois (1). »

Elle connaît le charme des clairières, qui s'ouvrent tout à coup, joyeuses, aux yeux longuement attristés par l'ombre. Le début du *Tombeau du Géant* (2), dans une de ces clairières, est un tableau achevé :

« C'était l'époque où les bruyères fleurissent « toutes rouges. Ces petites plantes sont piquan- « tes et dures, n'ont ni beauté de forme ni par- « fum; ce qui en fait des fleurs, c'est seulement « leur couleur; elles sont d'un rouge si écla- « tant!... Grâce à elles, la joie bénie reposait « sur le champ maigre, qu'elles couvraient de « leur manteau de pourpre jusqu'à la lisière de « la forêt.

« Dans cette clairière, s'élevaient quelques très « vieux tombeaux à demi renversés. Sous le plus « grand, reposait un vieux roi nommé Atlès; « sous les autres, quelques-uns de ses compa- « gnons tombés là dans une grande bataille... « Mais il y avait si longtemps, si longtemps de

(1) *Jérusalem en Dalécarlie.*

(2) *Osynliga Länker.*

« cela, que toute idée de peur ou de respect de « la mort avait disparu de ce lieu... »

Cependant, le soir, au crépuscule, les grosses pierres qui recouvrent le tombeau prennent parfois la figure d'un guerrier assis, incarnation de la force matérielle, brutale et puissante.

Ce matin-là, il n'apparaît pas, et la clairière est toute joyeuse.

« La matinée était étincelante, chaude de soleil, « fraîche de rosée. Un petit chasseur maigre et « fatigué, qui avait peiné depuis l'aube, s'était « jeté sur la bruyère derrière la tombe du roi « Atlès. Il avait avancé son chapeau sur ses « yeux et dormait, la tête posée sur sa carnas- « sière, d'où sortaient les longues oreilles d'un « lièvre et les plumes tordues d'un faisan...

« Une jeune fille, portant à la main un petit pa- « quet qui contenait son repas, sortit du bois. « En arrivant sur la partie plate qui se trouvait « entre les tombes, elle se dit: « Quel bon en- « droit se serait pour la danse! ».

« Elle voulut tout de suite en faire l'essai, jeta « son paquet dans la bruyère, et se croyant toute « seule, se mit à danser. Elle avait ramassé une « vieille racine de sapin et tournait en la tenant « dans ses bras... Elle dansait avec tant d'ardeur « que des petites mottes de terre noire tourbil-

« lonnaient autour d'elle... Sa jupe, en tournant,
« frôlait la bruyère, une nuée de petits papil-
« lons s'en échappaient, blancs comme de l'ar-
« gent... On eût dit que la mer de bruyère rouge
« faisait jaillir cette écume blanche...

« Dans le champ, les cigales résonnaient comme
« des cordes de harpe... Mais bientôt cette musi-
« que ne suffit pas à la danseuse, et d'une voix
« assez aigre elle commença à fredonner un air.
« Ce chant éveilla le chasseur: il se souleva sur
« le coude, et à moitié endormi il regarda la
« jeune fille.

« Elle était grande et de lourde structure, son
« visage n'était pas beau, sa danse n'était pas
« légère... Elle avait de larges joues très rouges,
« des cheveux noirs, une stature plantureuse,
« des mouvements pleins de vigueur. Ses vête-
« ments étaient pauvres, mais de couleurs vives,
« garnis de galons de laine bariolés... D'autres
« jeunes filles ressemblent à des roses ou à des
« lis, celle-ci ressemblait à la bruyère, forte,
« rude, joyeuse.

« Le chasseur la regarda avec plaisir et se mit
« à rire, si bien que sa bouche s'ouvrit d'une
« oreille à l'autre. Mais tout à coup elle le vit
« et resta immobile un instant:

« Tu dois me croire folle! dit-elle enfin.

« Elle voulait le prier de se taire sur ce qu'il

« avait vu, car elle ne se souciait pas qu'on ra-
« contât au village qu'on l'avait vue dansant
« avec une racine de sapin... Mais lui était un
« homme si timide que pas un mot ne vint à ses
« lèvres, et qu'il ne sut rien faire de mieux que
« de s'enfuir. Son chapeau fut bien vite sur sa
« tête, sa carnassière sur son dos et il se mit à
« courir.

« Elle ramassa son paquet et le poursuivit. Il
« était petit, de mouvements raides, et visible-
« ment avait peu de forces... C'était un enfant
« de la faim et des soucis, décharné, d'une pâ-
« leur jaunâtre... Elle l'eût bientôt rattrapé et
« saisit à pleines mains sa gibecière, il fallût
« bien qu'il s'arrêtât pour la défendre... Ils lut-
« tèrent et elle le jeta sur le sol. « Maintenant,
« il ne le dira à personne! pensa-t-elle. Et elle
« fut contente. Mais au même moment elle eut
« peur, car lorsqu'il fut par terre il parut tout
« pâle, et ses yeux tournèrent dans leur orbite.
« Il ne s'était pourtant pas blessé, c'était l'émo-
« tion qu'il n'avait pu supporter. Jamais des
« sentiments si forts et si contradictoires
« n'avaient agité ce solitaire habitant des bois.
« Cette jeune fille le réjouissait, il était fâché,
« honteux, et pourtant fier de la voir si forte.
« Il était tout ahuri de tout cela! »

La vigoureuse Jofrid le relève, le soigne et se prend pour lui d'une affection maternelle. Sans

doute, le pauvre Tönne ne réalise pas son idéal, et elle n'avait guère songé « à s'offrir un si chétif petit mari ». Mais quand elle lui voit construire, avec mille soins et mille peines, à la place même où elle avait dansé, une cabane qu'il n'ose lui demander de venir habiter, elle se sent très émue. C'est bien misérable, mais ce serait pourtant ce qu'elle a toujours rêvé, elle, pauvre servante : un logis bien à elle ! Elle ne peut se tenir d'y entrer en l'absence de Tönne, et, voyant la chambre si nue, de courir chercher de belles broderies qu'elle a faites et de les suspendre aux murs. Point d'autre aveu que ce geste gracieux, il suffit à ces gens avares de paroles. On se marie et c'est un heureux ménage. Jofrid est laborieuse, les affaires prospèrent, on acquiert quelques chèvres. Tönne, réchauffé par l'affection conjugale, devient plus vigoureux ; son esprit se développe, et cet heureux changement est pour Jofrid une joie quotidienne. Ils n'ont point d'enfants, et cela vaut mieux ainsi.

« Les femmes ont l'habitude de trouver la joie « de leur cœur à s'occuper des enfants, mais « Jofrid avait un mari pour lequel, sous bien des « rapports, elle avait les soucis d'une mère ; elle « n'éprouvait donc pas le besoin de se dévouer « encore pour d'autres. »

Par malheur, un voisin, laboureur resté veuf avec un unique enfant, s'avise de confier son

petit, âgé de quelques mois, à ce ménage ami, très estimé dans le pays. Jofrid prend l'enfant, pensant y trouver quelque bénéfice. On ne le traite pas mal ; mais c'est un petit être délicat qui aurait besoin de l'œil tendre et perspicace d'une mère ; il est négligé ; ses premiers malaises ne sont pas compris. Il meurt au bout d'un an, et de cette mort Jofrid ne se croit pas coupable. Elle est pourtant troublée et, le jour de l'enterrement, les conversations des bonnes femmes tout à coup la frappent au cœur. Elles parlent de leurs enfants, et avec quelle tendresse inquiète ! Comme elles veillent et se fatiguent au moindre malaise ! comme elles se privent pour ces petits, rois dans leur maison et dans leur cœur !... C'était cela qu'il fallait à l'enfant : si on l'eût aimé ainsi, il ne serait pas mort !

Le remords entre dans l'âme de la femme, et surtout dans la conscience plus fine et plus inquiète de Tönne ; ils croient entendre la nuit les pas légers du baby rôder dans la maison, ils languissent et s'affolent.

Alors l'idée chrétienne de l'expiation s'impose à l'esprit de Tönne. Il veut donner sa cabane et tout ce qu'il possède au père de l'enfant mort, et servir chez lui comme valet.

Mais la femme ne consent pas à cela. Elle s'est habituée au bien-être, à la liberté, elle a sa

maison à elle, elle est estimée et respectée, elle ne veut pas tout sacrifier !... D'ailleurs, pourquoi ? Ils ne sont pas coupables !

Et, contre son sentiment secret, elle raille les scrupules de Tönne... Mais la nuit, les pas légers du petit fantôme viennent lui imposer silence.

La lutte des deux consciences est analysée avec une pénétrante émotion. C'est Tönne, le faible, le simple, qui a la plus haute idée du devoir ; Jofrid, trop attachée aux biens matériels, ne s'élève pas jusqu'à lui.

Le vieux roi de pierre, le géant Atlès, dont le tombeau est devant sa maison, lui apparaît un soir et semble encourager sa résistance : « Jouis « sans scrupule, comme je l'ai fait moi-même, « semble-t-il lui dire ».

Et Jofrid sent qu'elle a tort de laisser le vieux roi de pierre régner sur son cœur, mais elle ne parvient pas à l'en chasser.

Elle devra céder pourtant, consentir au sacrifice, car Tönne dépérit, redevient l'être misérable qu'il était avant son mariage. Mais Jofrid mourra de cet effort qui lui est imposé, auquel elle ne peut accorder son consentement profond.

Avant de quitter sa maison, elle a voulu donner une fête d'adieu. On a dansé dans la cabane, puis, s'y trouvant à l'étroit, on a ouvert la porte, et au clair de lune, sur la prairie glacée, la farandole, entraînant Jofrid désespérée, a décrit

de grands cercles autour des vieux tombeaux... Ce tableau, qui fait pendant à celui du début, encadre le conte avec un art remarquable.

Pendant cette danse effrénée, Jofrid, entraînée par ses vigoureux danseurs, bute, tombe, et se fend la tête sur le tombeau du vieux géant.

VI

Dans tous les récits que nous venons de citer, l'intérêt résidait sans doute dans l'analyse des sentiments, mais la couleur extérieure, le cadre y tenait une place importante. Dans le récit que nous allons feuilleter : l'*Epitaphe* (1), tout le drame est contenu dans une seule âme, et il est si serré, d'un art si classique, et cependant si imprégné de la plus poignante émotion humaine, que la conteuse nous semble s'élever ici au-dessus d'elle-même.

Le récit n'a que quelques pages. Le petit cimetière du village de Lerum dort sous la neige; les tombes y sont modestes. Seul, un monument orgueilleux domine les autres, et on y lit

(1) *Osynliga Länker.*

en lettres d'or le nom de la plus notable famille du pays : celle du maître de forges Sanders. Or, un enfant vient de mourir chez le riche industriel; on doit l'enterrer le lendemain. La mère, Ebba Sanders, pleure, assise à la fenêtre de la salle à manger. Le mari, qui achève son déjeuner, se lève et dit :

« — Je ne peux supporter que cet enfant soit « enterré dans mon tombeau. Mon père et ma « mère y sont; sur la pierre il y a le nom de « Sanders. Je ne veux pas que l'enfant repose « là. »

La femme se lève, tremblante. Il y a quelques années elle a trompé son mari : brève folie suivie des plus cuisants remords. Il a pardonné, il a dit : « Tu n'étais pas dans ton bon sens. » Et depuis des années jamais un mot là-dessus n'a été échangé entre les époux. Mais aujourd'hui, elle le sent, la décision de Sanders est inébranlable :

— Ah! je le savais bien, dit-elle avec terreur, que tu te vengerais un jour.

— Je ne me venge pas, dit-il. Seulement je ne peux pas supporter cela.

« Elle se mit à trembler et grelotter, comme « saisie par un grand froid :

« — Pourquoi ne m'as-tu pas chassée? Pour- « quoi m'as-tu promis que tu me pardonnerais?

« Maintenant on devinera tout, je serai une « femme perdue!

« — J'ai pensé à cela aussi. Mais je ne peux « pas. Explique les choses de ton mieux, je me « tairai seulement. »

Et, jusqu'à la cérémonie du lendemain, l'angoisse de la jeune femme est si forte qu'elle étouffe entièrement la douleur maternelle.

Que dira-t-on demain, quand le cortège, conduit par Sanders, tournera au lieu de se rendre tout droit au grand monument de famille? Quel murmure d'étonnement circulera de rang en rang! On dira tout bas:

« C'était donc vrai, ces bruits qui autrefois avaient vaguement couru! » Ce sera inutilement que, pour racheter sa faute, pour reconquérir son mari, elle aura pendant de longues années travaillé comme une servante à la cuisine, à la chambre à tisser... Quelques secondes seulement, et elle sera jugée, elle sera perdue!

Au moment où le cortège part, elle est comme un condamné qu'on mène au supplice, et sa terreur est si forte qu'elle écrase son mouchoir sur sa bouche pour ne pas pousser de grands cris. Mais... comment n'y avaient-ils pas pensé au milieu de leur trouble? La neige est trop épaisse, la terre trop glacée, on ne peut faire d'inhumations en ce moment. Le cercueil sera seulement déposé dans la petite chapelle des morts, on y

dira les prières, et plus tard, au dégel, quand le printemps s'annoncera, sans cortège ni cérémonies, on fera l'enterrement. Et nul ne saura rien, on pourra croire l'enfant dans le grand tombeau. Ebba est sauvée, sauvée! et elle éclate en violents sanglots.

Comme elle a du chagrin! disent ses voisines.

« Mais elle le sait bien, elle, qu'elle pleure « comme quelqu'un qui vient d'échapper au dan- « ger de mort. »

Deux jours se passent. Au crépuscule, Ebba est assise à sa place ordinaire, à la fenêtre de la salle à manger. C'était l'heure où l'enfant venait jouer près d'elle; elle pense à lui, elle le revoit. Chaque soir, à la même heure, la petite vision se précise, et Ebba songe tout à coup que jamais du vivant de l'enfant elle n'avait pensé à lui ainsi. Son esprit était alors absorbé par cet unique désir : reconquérir son mari. L'enfant, pour ce dernier, n'était pas agréable à voir, il fallait l'éloigner un peu... Qui sait si le petit n'a pas quelquefois senti qu'il était une charge? Elle se souvient maintenant comment ses yeux parfois priaient et mendiaient... Il était rusé, quoique si petit, et elle sent maintenant qu'il mettait toute sa ruse à conquérir un peu de son amour. Il était beau, non pas comme les enfants roses et joufflus, car il était délicat et pâle, mais d'une plus merveilleuse beauté.

Et l'enfant disparu conquiert lentement cette mère dont il n'avait pu, de son vivant, posséder le cœur.

Et dans des âmes comme les nôtres, sans doute un tel sentiment se préciserait en remords. Il n'en est pas ainsi. Nous l'avons vu déjà, dans ces âmes mystiques le fait brutal de la mort n'est pas ce qu'il est pour nous. Sans doute Ebba regrette de n'avoir pas rendu l'enfant plus heureux : C'est pour cela qu'il m'a été enlevé, se dit-elle.

« Mais sa douleur prend rarement cette forme. « Elle souhaite bien que l'enfant vive, mais il ne « serait jamais plus près d'elle qu'il ne l'est. « Elle ressuscite tout son passé, elle vit dans « cette courte vie qu'elle pénètre si profondé- « ment aujourd'hui. Cette douleur lui est une « richesse. »

Et peu à peu, dans cette âme ennoblie, les soucis qui avaient jusqu'alors dominé l'existence apparaissent puérils et vains. Tout s'efface à ses yeux, elle n'a plus à aimer que son enfant au monde, elle veut qu'il ait une tombe sur laquelle, sans crainte ni mensonge, elle pourra aller prier. Aussi quand le printemps vient, quand la neige fond et découvre le cimetière, on voit sur un tombeau isolé une croix ; le nom d'Ebba Sanders y est écrit en lettres blanches, et on peut lire au-dessous :

« Ici repose mon enfant. »

VII

Le souffle d'idéalisme qui anime toute son œuvre, Selma Lagerlöf l'a incarné en certains personnages, trop beaux sans doute pour être d'une stricte vérité individuelle, mais qu'on sent vrais quand même en tant qu'images synthétiques des tendances profondes d'un peuple.

Dans *La Fille du Grand Marais*, la figure de Helga est de ce nombre. Elle est trop parfaite, et pourtant elle n'a pas la froideur d'une artificielle beauté; elle est vivante, parce que les traits qui ont servi à la former se sont trouvés, épars sans doute, mais réels, dans l'âme de quelques paysans et paysannes de Suède. Là le conflit se présente immédiat, tragique entre la vie matérielle et la vie morale, et la pauvre paysanne qui a à choisir entre le pain qui assurera la vie de son enfant, et le salut de l'âme d'un homme, n'hésitera pas un instant. Il faut citer cette admirable scène (1).

Elle se passe devant un petit tribunal de province. Un juge, fatigué d'avoir vu tout le jour passer sous ses yeux la méchanceté humaine, ap-

(1) *Le Livre des Légendes*, traduit en français par Fritiof Palmér. Paris 1911.

pelle une cause nouvelle. Une pauvre fille, séduite par un homme marié, réclame une pension alimentaire pour pouvoir élever son enfant. L'homme soutient que cette fille, qui a été quelque temps à son service, n'a jamais été sa maîtresse, et la loi permet, sur ce point, d'accepter son serment.

« La demanderesse est très jeune et paraît « toute effarouchée. Elle pleure par timidité et « essuie péniblement ses larmes à l'aide d'un « mouchoir entortillé.

« Elle porte un costume d'aspect presque neuf, « mais qui lui va si mal qu'elle semble l'avoir « emprunté pour se présenter décemment devant « le juge.

« Quant au défendeur, on voit tout de suite « que c'est un homme aisé. Il paraît âgé d'une « quarantaine d'années et il a une figure éner- « gique. A le voir là devant le tribunal, on cons- « tate qu'il a une attitude irréprochable.

« Aussitôt après la lecture du procès-verbal, le « juge, s'adressant au défendeur, lui demande « s'il persiste dans son refus, et s'il est disposé « à prêter serment.

« En réponse à ces questions, le défendeur « prononce sans hésitation un *oui* énergique.

« En l'entendant prononcer ce *oui*, la jeune « fille a un sursaut. Elle fait quelques pas vers « le tribunal, comme si elle avait quelque chose « à objecter, mais elle s'arrête soudain.

« Ce n'est pourtant pas possible, semble-t-elle « se dire à elle-même. Il ne peut pas avoir dit « *oui*. J'ai dû me tromper.

« Cependant le juge fait un signe à l'huissier. « Celui-ci s'approche de la table pour chercher « la Bible.

« De nouveau la jeune fille a l'air de vouloir « faire des objections. Mais de nouveau elle s'ar- « rête. Il n'est pas possible qu'on lui permette « de prêter serment. Le juge va l'empêcher.

« Le juge est un homme avisé, qui sait très « bien ce que pensent les gens du pays d'où elle « vient. Il sait combien tout le monde y est sé- « vère pour tout ce qui touche au mariage. Ils « ne connaissent pas de crime plus odieux que « celui qu'elle a commis. Aurait-elle jamais fait « un tel aveu, pour son propre déshonneur, si « ce n'avait été la vérité? Le juge devait com- « prendre quel mépris horrible elle s'était attiré. « Et non seulement le mépris, mais toute sorte « de misères. Personne ne voulait plus l'em- « ployer, personne ne voulait plus de son tra- « vail. Ses propres parents ne la souffraient « presque plus dans leur cabane et parlaient « tous les jours de la mettre à la porte. Oh! non, « le juge doit bien savoir qu'elle n'aurait pas « demandé de secours à un homme marié si elle « n'y avait pas droit! Et s'il sait cela, il doit évi- « demment empêcher le serment.

« Mais non. Il s'adresse de nouveau au défen-
« deur, exprime l'espoir que celui-ci a bien ré-
« fléchi au péril d'un faux serment. Le défen-
« deur l'écoute avec calme ; il répond respec-
« tueusement et non sans dignité.

« La demanderesse entend tout cela avec une
« terrible anxiété.

« Quoi! personne n'empêchera cet homme de
« devenir parjure? Et lui veut donc s'attirer la
« damnation éternelle? Une mystérieuse épou-
« vante est attachée à ce mot de parjure, les
« portes de l'enfer s'ouvrent d'elles-mêmes de-
« vant un tel crime. Et il va s'accomplir devant
« tous, à l'instant! Non, elle parlera au tribu-
« nal! Elle soutient une lutte violente contre sa
« timidité et contre les sanglots qui l'étouffent.

« Enfin, juste au moment où le défendeur
« commence à répéter la formule sacramentelle,
« elle s'élance, rejette sa main et s'empare vive-
« ment de la Bible.

« C'est son angoisse atroce qui enfin lui a
« donné le courage d'agir. Il ne faut pas qu'il
« soit parjure. Il ne le faut pas!

« L'huissier accourt pour lui arracher la Bible.
« Tout ce qui touche au tribunal lui inspire une
« crainte immense, et elle croit assurément que
« ce qu'elle vient de faire va la conduire en pri-
« son, mais elle ne lâche pourtant pas la Bible.
« Coûte que coûte, il ne prêtera pas le serment!

« Lui, qui tient à le prêter, accourt aussi pour « s'emparer du livre; mais elle résiste à tous les « deux.

« — Tu ne dois pas prêter serment, crie-t-elle. « Tu ne dois pas!

« Cette scène provoque naturellement la plus « grande stupeur. Le public se bouscule pour « mieux voir, les jurés commencent à remuer, « le greffier se lève précipitamment, l'encrier à « la main de peur qu'on ne le renverse.

« Alors le juge s'écrie à voix haute et indi- « gnée: Silence! Et tout le monde s'arrête, immo- « bile.

« — Qu'est-ce qui vous prend? Que voulez- « vous faire de la Bible? demande le juge à la « demanderesse du même ton sévère et cour- « roucé.

« Ayant pu enfin par ce geste désespéré donner « libre cours à son anxiété, elle arrive à ré- « pondre:

« — Il ne doit pas prêter serment!

« — Tais-toi et remets le livre en place, or- « donne le juge.

« Mais elle n'obéit pas, au contraire, elle retient « le livre des deux mains.

« — Il ne doit pas prêter serment, crie-t-elle « avec une violence frénétique.

« — Tu es donc bien acharnée à gagner ton

« procès? lui demande le juge d'une voix tou-
« jours plus cassante.

« — Je veux abandonner le procès, s'écrie-
« t-elle; et sa voix se fait aiguë, déchirante. Je
« ne veux pas le forcer à jurer.

« — Qu'est-ce que tu cries? demande le juge.
« As-tu perdu la raison?

« Elle respire violemment en essayant de se
« ressaisir. Elle s'aperçoit elle-même du son aigu
« de sa voix. Le juge va croire qu'elle est de-
« venue folle, si elle ne peut pas dire posément
« ce qu'elle a à dire. Encore une fois elle lutte
« contre son émotion pour arriver à dominer sa
« voix, et cette fois elle y réussit. Elle dit len-
« tement, posément, tout en regardant le juge
« bien en face:

« — J'abandonne le procès. C'est lui le père
« de l'enfant. Mais je l'aime toujours. Je ne veux
« pas qu'il soit parjure.

« Elle se tient droite et résolue devant le tri-
« bunal et continue à fixer son regard droit sur
« le rude visage du juge. Celui-ci la regarde
« longuement, [et peu à peu une émotion s'em-
« pare de lui]. Le greffier, le commissaire et la
« longue rangée des jurés tendent le cou pour
« regarder la jeune fille. Et on aperçoit une
« lueur sur leurs figures, comme s'ils venaient
« d'entrevoir quelque chose de très beau qui leur
« fait du bien jusqu'au plus profond de l'âme. »

Fermons le livre sur cette belle page et gardons dans nos yeux l'image de la jeune paysanne serrant la Bible dans ses bras. Helga, Karin, Gertrud, Bô, Ingmar, ce groupe de paysans apôtres ne s'effacera plus de notre souvenir.

Portraits idéalisés, peut-être, mais où l'on trouve l'accent de vie qui ne saurait tromper. Comme des hommes de génie ont fait entrer le paysan russe dans la vie de l'art, la romancière a fixé l'image du paysan suédois en des œuvres durables, et c'est un de ses plus beaux titres à la reconnaissance de son pays.

VIII

En quittant Selma Lagerlöf nous allons quitter la Suède; et il est bon que ce soit cette main qui nous conduise aux frontières du royaume, car la personnalité littéraire de la conteuse résume les principaux traits du caractère national, et nous pouvons, en lui jetant un regard d'adieu, considérer l'ensemble de la physionomie du Suédois dans un portrait où il a consenti à se reconnaître.

Le voilà donc, avec sa foi chrétienne inébranlable, chevillée à l'âme depuis des siècles, et que d'autres siècles ne parviendront pas à en détacher; avec son intransigeante honnêteté, sa rude franchise, sa froide pureté dans les choses de l'amour. Le voilà, enseveli dans son silence séculaire, âme isolée qui ne communique avec le prochain que par Dieu et pour Dieu; peu capable de joie, incapable d'insouciance, fréquemment tourmenté, sous son apparence paisible, par les orages de la conscience et l'inquiétude de l'au-delà. La conscience, dans le sens chrétien de ce mot, c'est là le guide et le bourreau de toutes les âmes de Suède. Malgré les conseils d'Ellen Key, dans aucune des œuvres que nous avons parcourues, nous n'avons trouvé la recherche de la joie, l'élan vers la passion; partout, au contraire, nous avons rencontré les problèmes de la conscience, la recherche du devoir au prix du sacrifice.

Et pourtant ce n'est pas une tristesse qui se dégage de ces œuvres, et le regard des clairs yeux bleus dans lesquels nous avons plongé les nôtres n'était pas douloureux, mais rêveur.

C'est que le Suédois (bien qu'il soit protestant austère) a dans l'âme des éléments qui ne se trouvent pas dans l'âme sombre de certains protestants anglais ou américains.

Nulle part on ne trouve en lui la sèche et lugubre conception religieuse si bien définie par

William James, l'esprit borné qui veut « que cet immense univers avec ses millions de planètes soit construit sur les principes du Code pénal (1). »

Le Suédois n'a pu enfermer son imagination de poète dans un cadre aussi mesquin. La fantaisie, le rêve viennent sans cesse chez lui déborder les contours de la réalité visible. L'amour de la nature, la passion pour tous les êtres animés, viennent noyer sa vie individuelle dans la conception plus vaste d'une vie universelle, parfois dans un panthéisme tout oriental.

La science l'expliquerait peut-être. Une peuplade asiatique est venue, on le sait, se fixer en Finlande; sa poésie s'est infiltrée dans tous les pays scandinaves, et c'est peut-être grâce à elle que vient de temps en temps passer sur le visage sévère du paysan de Suède un sourire calme et doux qui nous rappelle un peu le sourire bouddhiste. Ce sourire est sur les lèvres de Selma Lagerlöf, ce panthéisme est dans son âme:

« Je crains, dit-elle, de blesser la terre en marchant sur elle, de déchirer l'eau en la touchant avec la rame. Dans les plantes, dans les animaux, je sens une âme fraternelle, j'espère que la terre s'ouvrira amicalement pour me recevoir (2)

(1) William James. *Les Variétés de l'expérience religieuse.*

(2) Gösta Berling.

Et ce trait, légèrement marqué dans l'âme nationale, cette quiétude produite par l'amour du grand Tout dont nous ne sommes qu'une parcelle, ce trait s'est sans doute accentué en Selma Lagerlöf. Elle est plus paisible, plus sereine que ses compatriotes, et c'est en ce sens que son miroir les modifie en les reflétant.

Et cela se comprend. Elle est poète et femme, elle a puisé son inspiration dans son cœur féminin; il est bien naturel qu'elle ait jeté sur le noble et austère visage de son frère suédois le voile brillant de sa poésie, qu'elle en ait un peu adouci les traits par sa grâce et par son sourire.

APPENDICE

Les dimensions et le plan de cette étude ne nous permettaient pas de citer toutes les femmes écrivains suédoises qui eussent mérité l'attention. Le choix des œuvres citées a été souvent dirigé par l'ordre des idées exprimées plutôt que par la valeur absolue des ouvrages. Cet appendice a pour but de combler, dans la mesure du possible, les lacunes inévitables, en désignant les principaux écrivains féminins contemporains et leurs œuvres principales.

Je remercie ici de son extrême obligeance M. Fritiof Palmér, Bibliothécaire au Fonds scandinave, sans lequel mon travail eût été impossible ; Mme Anna Levertin, qui m'a rendu dans mon travail d'inappréciables services ; le docteur Ruben Berg, et les très nombreuses personnes qui ont bien voulu, en Suède et à Paris, m'éclairer de leurs conseils et de leur érudition.

AGRELL (Alfhild), née en 1849.

Principaux ouvrages :

Bilder fran Italien (*Croquis d'Italie*), 1883.
Räddad (*Sauvée*, drame), 1883.
Dömd (*Condamnée*, drame), 1884.
Fran land och stad (*Scènes de la campagne et de la ville*), 1884.
Smastadslif (*Vie provinciale*), 1884.
Hvad ingen ser (*Ce que personne ne voit*), 1885.
Ensam (*Seule*, drame), 1886.
Pa landsbygden (*A la campagne*), 1887.

Var (*Printemps*, drame), 1889.
I Stockholm (*A Stockholm*), 1892.
Hemma i Jockmock (*Chez nous à Jockmock*), 1896.
Nordanfran (*Dans le Nord*), 1898.
Norrlandsgubbar och Norrlandsgummor (*Vieux et vieilles du Norrland*), 1899-1900.
Ingrid, en döds kärlekssaga (*Ingrid, histoire amoureuse d'une morte*), 1900.
Guds drömmare (*Rêveurs de Dieu*), 1904.
Norrlands-humör (*L'Esprit des gens du Norrland*), 1910.

Akerhielm (Annie Quiding-), née en 1869.

Principaux ouvrages :

Natt jämte andra dikter (*La nuit et autres poèmes*), 1899.
Hvidehus, 1899.
En droppe ur hafvet (*Une goutte dans la mer*), 1900.
Bröderna (*Les frères*), 1901.
Ett främmande namn (*Un nom étranger*), 1902.
Fru Fanny (*Madame Fanny*), 1905.
Fru Fannys son (*Le fils de Madame Fanny*), 1905.
Den stora lyckan (*Le grand bonheur*), 1906.
De gamlas roman (*Le roman des vieux*), 1907.
Riktiga människor (*Vraies braves gens*), 1909.
Don Juan Tenorio, 1909.

Benedictsson (Victoria) [Ernst Ahlgren], née en 1850, morte en 1888.

Principaux ouvrages :

Fran Skane (*Récits de Scanie*), 1884.
Pengar (*L'Argent*), 1885.
Fru Marianne, 1887.
Folklif och smaberättelser (*Vie populaire et Petites histoires*), 1887.
Berättelser och utkast (*Nouvelles et Esquisses*). 1888.
Efterskörd (*Ecrits posthumes*), 1890.

En själfbiografi ur bref och anteckningar (*Autobiographie d'après lettres et notes*), 1890.

Traductions : En allemand : Geld [Pengar], Berlin, 1889 ; Frau Marianne, Stuttgart, 1890.

BRANTING (Anna), née en 1885.

Principaux ouvrages :

Lena, 1893.

Sju martyrer fran den husliga härden (*Sept martyrs du foyer familial*), 1894.

Staden (*La Ville*), 1901.

Romresan (*Voyage à Rome*), 1907.

Fafänglighet (*Vanité*), 1910.

BREMER (Fredrika), née en 1801, morte en 1865.

Principaux ouvrages :

Teckningar utur hvardagslifvet (*Esquisses de la vie de tous les jours*), 1828-1831.

Nya teckningar ur hvardagslifvet (*Nouvelles esquisses de la vie de tous les jours*), 1834-1848.

Hemmen i den nya verlden (*Les foyers au Nouveau Monde*), 1866.

Hertha, eller en själs historia (*Hertha ou l'Histoire d'une âme*), 1856.

Lifvet i gamla verlden (*La Vie au Vieux Monde*), 1860-1862.

Sjelfbiografiska anteckningar (*Notes autobiographiques*), 1868.

Traductions : Presque toutes les œuvres de Fredrika Bremer ont été traduites en allemand et en anglais, quelques-unes en français.

CARLÉN (Emilie Flygare), née en 1807, morte en 1892.

Principaux ouvrages :

Fosterbröderne (*Les Frères de lait*), 1840.

Rosen pa Tistelön (*La Rose de l'Ile du Chardon*), 1842.

Enslingen pa Johannisskäret (*Le solitaire de l'Ilôt de Jean*), 1846.

Jungfrutornet (*La Tour de la Vierge*), 1848.
Ett köpmanshus i skärgarden (*Une maison de commerce de la côte*), 1860-61, etc.
Traductions : La plupart des ouvrages cités ont été traduits en allemand, anglais, français, etc.

ELGSTRÖM (Anna Lenah).

Principaux ouvrages :

Gäster och främlingar (*Hôtes et étrangers*), 1911.
Havsboken (*Le Livre de la mer*), 1912.

ELKAN (Sofie), née en 1853.

Principaux ouvrages :

Dur och moll (*En majeur et en mineur*), 1889.
Med sordin (*En sourdine*), 1891.
Rika flickor (*Jeunes filles riches*), 1893.
Säfve, Kurt et Co, 1894.
Skiftande stämningar (*Rêves changeants*), 1896.
John Hall, 1899.
I fagelperspektiv (*A vol d'oiseau*), 1901.
Drömmen om österlandet (*Le rêve de l'Orient*), 1901.
Konungen (*Le roi*), 1904-1906.
Fran östan och västan (*De l'Orient et de l'Occident*), 1908.
Anckarström, 1910.

FAHLSTEDT (Amalia) [Rafael], né en 1853.

Principaux ouvrages :

I flygten (*Au vol*), 1883.
Ax och halm (*Epis et paille*), 1887.
Ismaël, 1895.
En passionshistoria (*Histoire de passion*), 1897.
I dödvattnet (*Dans l'eau dormante*), 1899.

FITTINGHOFF (Laura), née en 1848.

Principaux ouvrages :

En liten verld bland fjellen (*Un petit monde parmi les montagnes*), 1885.

Taflor ur lifvet och naturen (*Tableaux de la vie et de la nature*), 1886.
I Rosengard (*Parmi les roses*), 1890.
I löfsprickningen (*A l'époque de la feuillaison*), 1891.
Varluft (*Air de printemps*), 1892.
Gamla Näset, 1895.
Brittsommar (*Eté de Saint-Martin*), 1896.
I fjelluft (*Dans l'air de la montagne*), 1899.

FOGELKLOU (Emilia).

Principaux ouvrages :

Allvarstunder (*Heures de recueillement*), 1903.
Frans av Assisi (*Saint François d'Assise*), 1907.

GERNANDT-CLAINE (Jane), née en 1862.

Principaux ouvrages :

Fata morgana, 1893.
Hella, 1896.
Det främmande landet (*Le pays étranger*), 1898.
Hemlös (*Sans foyer*), 1901.
I pagodernas land (*Au pays des pagodes*), 1903.
När sjön gar hög (*Par mer démontée*), 1905.
Dikter (*Poésies*), 1908.
Lifsmakter (*Forces de la vie*), 1908.
Syner i natten (*Visions nocturnes*), 1908.
Morgondagens äktenskap (*Le mariage de demain*), 1912.

GRANQUIST (Ida).

Principaux ouvrages :

Ett hem (*Un foyer*), 1901.
Reflex (*Reflet*), 1901.
O finske broder! (*Oh! Frère finlandais*), 1902.
Den osynliga kören (*Le Chœur invisible*), 1902.
Korsfararsanger (*Chansons de croisés*), 1903.
Skiftande röster (*Voix changeantes*), 1905.

HOLMGREN (Ann' Margret), née en 1850.

Principaux ouvrages :

Fru Strahle (*Madame Strahle*), 1894.
När riddar Ulf suckar (*Quand Ulf le chevalier soupire*), 1896.

IDSTRÖM (Ellen), 1857.

Principaux ouvrages :

Tvillingsystrarne (*Les sœurs jumelles*), 1893.
Vinddrifne (*Naufragés*), 1894.
Mlle Blanche, 1896.
Kvinnor (*Femmes*), 1899.
Thorild och Louise, 1901.

JOHANSON (Klara) [Huck Leber].

Principal ouvrage :

Oskuld och arsenik (*Innocence et arsenic*), 1901.

JOUVIN (Maria).

Principal ouvrage :

Värdshuset (*L'Auberge*), 1905.

KERFSTEDT (Amanda), née en 1835.

Principaux ouvrages :

Vid vägkanten (*Au bord de la route*), 2 vol., 1880 et 1883.
Kärlek och andra berättelser (*L'amour et autres contes*), 1885.
Eva (*Eve*), 1888.
Holger Vide, 1893.
Bland fält och ängar (*Parmi les prés et les champs*), 1895.
Bränningar (*Brisants*), 1899.
Reflexer (*Reflets*), 1901.
Susanne (*Suzanne*), 1903.

Traductions : Plusieurs de ces ouvrages sont traduits en finnois, norvégien et hollandais.

KEY (Ellen), née en 1849.

Principaux ouvrages :

Nagra tankar om hur reaktioner uppsta (*Quelques réflexions sur l'origine des réactions*), 1889.

Om yttrande-och tryckfrihet (*Sur la liberté de la parole et de la presse*), 1889.

Skönhet för alla (*La beauté pour tous*), 1889.

Ernst Ahlgren, 1889.

Sonja Kovalevski, 1892.

Anne-Charlotte Leffler, 1893.

Individualism och socialism, 1895.

Missbrukad kvinnokraft (*Faux emploi des forces féminines*), 1896.

Kvinnopsykologi och kvinnlig logik (*Psychologie et logique féminines*), 1896.

C. J. L. Almqvist, Sveriges modernaste diktare (*C. J. L. Almqvist, l'auteur le plus moderne de la Suède*), 1897.

Bildning (*Culture morale*), 1897.

Tankebilder (*Pensées-Images*), 1898.

Människor (*Figures humaines*), 1899.

I Finland och Ryssland (*En Finlande et en Russie*), 1900.

Barnets Arhundrade (*Le siècle de l'enfant*), 1900.

Lifslinjer (*Lignes de la vie*), 1903-1906.

Rahel Varnhagen, 1907.

Fredrörelsen och kulturen (*Le mouvement pacifiste et la culture*), 1908.

Kvinnorörelsen (*Le mouvement féministe*), 1909.

Verk och människor (*Œuvres et figures humaines*), 1910.

Tal till sveriges ungdom (*Discours à la jeunesse suédoise*), 1911.

Traductions : La plupart des œuvres d'Ellen Key sont traduites en allemand, en anglais, etc.

En français :

De l'Amour et du Mariage, Paris, chez Flammarion, 1907.

Le Siècle de l'Enfant, trad. par Mlle Damad, Paris, chez Flammarion, 1908.

L'Individualisme [*Images idéales*], trad. par J. de Coussange, Paris, chez Flammarion, 1910.

KNORRING (Sophie von), née en 1797, morte en 1848.

Principaux ouvrages :

Cousinerna (*Les Cousins*), 1834.

Torparen och hans omgifning (*Le Métayer et son milieu*), 1843.

Traduction : Les Cousins, en français.

KRÆMER (Lotten von), née en 1828.

Principaux ouvrages :

Dikter (*Poésies*), 1863.

Den kämpande anden (*L'Ame qui lutte*), 1892.

Hermes och Diotima, 1892.

Skadespel och berättelser (*Drames et Nouvelles*), 1893.

KUYLENSTIERNA (Elisabeth), née en 1869.

Principaux ouvrages :

Bubblor (*Bulles*), 1901.

Gungfly (*Sol mouvant*), 1903.

Lifvets röster (*Les Voix de la Vie*), 1905.

I elfte timmen (*A la dernière Heure*), 1905.

LAGERLÖF (Selma), née en 1858.

Principaux ouvrages :

Gösta Berlings saga (*La Saga de Gösta Berling*), 1891.

Osynliga länkar (*Liens invisibles*), 1894.

Antikrists mirakler (*Les Miracles de l'Antechrist*), 1891.

Drottningar i Kungahälla (*Reines de Kungahælla*), 1899.

En herrgardssägen (*Légende du vieux Manoir*), 1899.

Jerusalem, I et II, 1901-1902.

Kristuslegender (*Légendes du Christ*), 1904.

Herr Arnes pengar (*L'Argent de M. Arne*), 1904.

Nils Holgersons underbara resa genom Sverge (*Voyage merveilleux de Nils Holgerson*), 1906-1907.

En saga om en saga (*Histoire d'un Conte*), 1908.
Hem och stat (*Le Foyer et l'Etat*), 1911.
Liljecronas hem (*La maison de Liljiecrona*), 1911.

Traductions : La totalité des œuvres de S. Lagerlöf est traduite en allemand ; la plupart en anglais, italien, etc.

En français : *La Légende de Gösta Berling*, trad. par André Bellessort, Paris, chez Nilsson, 1905.

Jérusalem, I: en Dalecarlie, trad. par André Bellessort. Paris, chez Nilson, 1904.

Les Liens invisibles, trad. par André Bellessort. Paris, chez Perrin, 1909.

Le Livre des Légendes, trad. par Fritiof Palmér. Paris, chez Perrin, 1910.

Le vieux Manoir, trad. par Marc Hélys. Paris, chez Perrin, 1911.

Le Voyage merveilleux de Nils Holgerson, trad. par T. Hammar, Paris, chez Perrin, 1912.

LANDSORT (Frida).

Principaux ouvrages :

Rytmer och rim (*Rythmes et Rimes*), 1905.
Utanför hvirfveln (*En dehors du Tourbillon*), 1908.

LEFFLER (Anne-Charlotte), née en 1849, morte en 1892.

Principaux ouvrages :

Händelsevis (*Par aventure*), 1869.
Pastorsadjunkten (*Le Vicaire*), 1876.
Ur lifvet (*Scènes de la Vie*), 1882-1893.
Elfvan (*L'Elfe*), 1883.
Sanna kvinnor (*Femmes vraies*), 1883.
Skadespelerskan (*L'Actrice*), 1883.
Hur man gör godt (*Comment on fait du bien*), 1885.
Kampen för lyckan (*La Lutte pour le Bonheur*), 1887.
Tre komedier (*Trois Comédies*), 1891.
Sonja Kovalevsky, 1892.
Efterlämnade skrifter (*Œuvres posthumes*), 1893.

Traductions : La plupart des ouvrages cités sont traduits en allemand, quelques-uns en italien.

En français : *Biographie de Sonja Kovalevsky*. Paris, chez Hachette, 1895.

LINDBERG (Elsa).

Principaux ouvrages :

Ann-Lis, 1901.
Kvinnor fran minareternas stad (*Femmes de la ville aux minarets*), 1908.

LINDHÉ (Wilma), née en 1838.

Principaux ouvrages :

Tvenne julmorgnar (*Deux matins de Noël*), 1877.
Sma taflor ur minnet (*Petits tableaux faits de mémoire*), 1882.
Ebb och flod (*Flux et reflux*), 1883.
Vid gassken och dagsljus (*A la Lumière du Gaz et à la Lumière du Jour*), 1885.
Mödrar (*Mères*), 1887.
Motvind (*Vent contraire*), 1891.
Ragnhild, 1896.
Elsa Vang, 1900.

LUNDBERG (Ellen), née en 1869.

Principaux ouvrages :

Lyriska stämningar (*Sensations lyriques*), 1895.
Nya dikter (*Nouvelles poésies*), 1892.
Sanger och syner (*Chansons et visions*), 1906.
Bland Italienare (*Parmi les Italiens*), 1907.

MALLING (Mathilda), née en 1864.

Principaux ouvrages :

Berta Funke, 1885.
Alice Brandt, 1888.
En roman om Förste Konsuln (*Un roman sur le Premier Consul*), 1894.
Fru Guvernören af Paris (*Madame la Gouverneur de Paris*), 1895.
Eremitage-idyllen (*L'Idylle de l'Ermitage*), 1896.

Skyttes pa Munkeboda (*La famille Skytte de Munkeboda*), 1897.
Fru Leonora (*Madame Léonore*, drame), 1897.
Dona Ysabel, 1898.
Malin Skytte, 1900.
Damerna fran Markby (*Les Dames de Markby*), 1901.
Daggryning (*L'Aube*), 1902.
Nina, 1903.
Lilla Marica och hennes man (*Petite Marica et son mari*), 1904.
Lady Elisabeth Percy, 1905.
Hennes hjälte (*Son héros*), 1906.
Maria Stuart, 1907.
Ninas bröllopsresa (*Voyage de noce de Nina*), 1908.
Karl Skyttes hustru (*La Femme de Karl Skytte*), 1909.
Systrarne pa Ribershus (*Les Sœurs de Ribershus*), 1910.

NORRMAN (Fanny).

Principaux ouvrages :

Galläpplen och paradisäpplen (*Noix de galle et Pommes d'api*), 1901.
Brita fran Osterby, 1904.

NORRVALL (Nella).

Fädernas missgärningar (*Les Péchés des parents*), 1904.
Gifta sig för pengar...! (*Se marier pour de l'argent*), 1905.

NYBLOM (Helena), née en 1843.

Principaux ouvrages :

Noveller (*Nouvelles*), 1875, 1876, 1879 et 1884.
Kvinnoöden (*Destinées de femmes*), 1888.
Dikt och verklighet (*Rêve et Réalité*), 1890.
Fantasier (*Fantaisies*), 1896.
Det var en gang (*Il y avait une fois*).

En sagokrans (*Une couronne de contes*), 1903.
Högvalla, 1907.

RIECK-MULLER (Maria), née en 1863.

Principaux ouvrages :

Fjällbyfolk (*Les gens de la montagne*), 1899.
Mellan haf och fjäll (*Entre la mer et la montagne*), 1901.
Livs sanger (*Les Chansons de Liv*), 1902.
Gunnar Gran, 1903.
I snön (*Dans la neige*), 1904.
Flyttfaglar (*Oiseaux de passage*), 1905.
Vildvin och barr (*Vigne vierge et Aiguilles de pin*), 1907.

ROOS (Anna Maria), née en 1862.

Principaux ouvrages :

I gryningen (*A l'Aube*), 1894.
Tysta djup (*Profondeurs silencieuses*), 1895.
I Hvitavall, 1895.
Luve Lulls sagor (*Les contes de Luve Lull*), 1898.
Prinsessan Li-Hong-Tse, 1899.
Gräshoppans visor (*Les Chansons de la sauterelle*), 1899-1900.
Marika, 1901.
Mariä Nyckelpigas visbok (*Chansons de la Bête à bon Dieu*), 1901.
Aderton ar (*Dix-huit ans*), 1902.
Fariseismen i vara dagar (*Le Pharisaïsme de nos jours*), 1902.
Valands saga (*La saga de Valand*), 1903.
Syster Dione (*Sœur Dione*), 1907.
Pa sällsamma vägar (*Sur les routes mystérieuses*), 1908.
Framtidens religion och framtidens kvinna (*La religion et la femme de l'avenir*), 1908.
Ett gammalt familjearkiv (*Vieilles archives de famille*), 1909.

Traductions : Quelques-uns de ces ouvrages sont traduits en allemand.

En français : *Cœurs sauvages* [Tystadjup], Paris, 1897.

SCHWARTZ (Marie Sophie), née en 1819, morte en 1894.

Principaux ouvrages :

Mannen af börd och kvinnan af folket (*L'Homme noble et la Femme du peuple*), 1858.

Skuld och oskuld (*Crime et Innnocence*), 1861.

Positivspelarens son (*Le Fils du Joueur d'orgue*), 1863.

STARNBERG (Märta).

Principal ouvrage :

Marianne Roeder, en nutidskvinna (*Marianne Roeder, femme d'aujourd'hui*), 1903.

STÉENHOFF (Frida) [Harold Gote], née en 1865.

Principaux ouvrages :

Lejonets unge (*Le Lionceau*), 1896.

Sin nästas hustru (*La Femme du prochain*), 1898.

Arkefienden (*Le pire Ennemi*), 1900.

Det heliga arfvet (*L'Héritage sacré*), 1903.

Den reglementerade prostitutionen (*La prostitution légale*), 1904.

Öknen (*Le désert*), 1904.

Humanitet och barnalstring (*Philanthropie et Procréation*), 1906.

Den hvita dufvans samfund (*La Société du Pigeon blanc*), 1908.

Fosterlandskänslan (*Le Sentiment patriotique*), 1907.

Stridbar ungdom (*Jeunesse combative*), 1908.

Penningen och kärleken (*L'Argent et l'Amour*), 1908.

Den smala vägen (*La Voie étroite*), 1910.

STJERNSTEDT (Marika), née en 1875.

Principaux ouvrages :

Sven Vingedahl, 1894.

Fyra berättelser (*Quatre histoires*), 1896

Elise, 1897.

Slätten (*La Plaine*), 1899.
Janinas hjärta (*Le Cœur de Janina*), 1905.
Det röda inslaget (*La trame rouge*), 1907.
Gena, 1909.
April (*Avril*), 1909.
Lilas äktenskap (*Le Mariage de Lila*), 1910.
Landshöfdingens dotter (*La Fille du Préfet*), 1911.

STRANDBERG (Hilma Angered), née en 1855.

Principaux ouvrages :

Västerut (*Dans l'Ouest*), 1887.
Den nya världen (*Le Nouveau Monde*), 1898.
Pa prärien (*Sur les prairies de l'Amérique*), 1898.
Fran det nya och gamla landet (*Du nouveau et du vieux Pays*), 1899.
Lydia Vik, 1904.
Under söderns sol (*Sous le Soleil du Midi*), 1905.
Trollmark (*Terre de Lutins*), 1907.
Traductions : En allemand : *Die Neue Welt,* dans la revue *Aus fremden Zungen,* 1900.

WÆGNER (Elin), née en 1882.

Principaux ouvrages :

Fran det jordiska muséet (*Du Musée terrestre*), 1907.
Nortullsligan (*La Ligue de la Porte du Nord*), 1908.
Pennskaftet (*Le Porte-plume*), 1910.
Traductions : En allemand : *Die Liga der Kontorfraülein.* München, 1910.

WAHLENBERG (Anna), née en 1858.

Principaux ouvrages :

Teckningar i sanden (*Dessins sur le Sable*), 1882.
Sma själar (*Petites Ames*), 1886.
Underliga vägar (*Voies mystérieuses*), 1887.
I hvardagslag (*Vie de tous les jours*), 1889.
Pa vakt (*En garde !* comédie), 1890.
Stora barn och sma (*Grands et petits enfants*), 1891.
Tva valsprak (*Deux Devises,* comédie), 1892.

Lönndörren (*La Porte secrète*, comédie), 1893.
Tolf skizzer (*Douze esquisses*), 1893.
En stor man (*Un grand homme*), 1894.
Farbror Pal (*Oncle Paul*), 1896.
Sa hände det sig... (*Il arriva ceci que...*), 1896.
Bindande band (*Liens qui attachent*), 1898.
Tva hustrur (*Deux épouses*), 1899.
Interiörer (*Intérieurs*), 1900.
Med lyftad vinge (*Les Ailes déployées*), 1901.
Skymtande ansikten (*Visages entrevues*), 1902.
För vind och vag (*A vau l'eau*), 1902.
En ny dag (*Un jour nouveau*), 1904.
Den syndiga gamla människan (*Le vieux Pêcheur*), 1905.
Tva slags folk (*Deux espèces de Gens*), 1905.
Förbrytare (*Criminels*), 1906.
Sömngangerskan (*La Somnambule*), 1907.
Kärlekens förgardar (*Les Parvis de l'Amour*), 1910.

WESTER (Ellen).

Principaux ouvrages :

De slutna händerna (*Les Mains fermées*), 1902.
Anna Elisabeth Lindon, 1905.

WETTERGRUND (Josefina) [Lea], née en 1830, morte en 1903.

Principaux ouvrages :

Smabitar pa vers och prosa (*Bagatelles en vers et en prose*), 1858-69.
Valda berättelser (*Contes choisis*), 1878-88.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS 5

INTRODUCTION. 13

CHAPITRE PREMIER. — De 1845 à 1880. 31

De Sainte-Brigitte à Fredrika Bremer. — Enfance de Fredrika au château d'Arsta. — Les voisins. — Hertha. — *Les voyages et les Œuvres de Mamsell Fredrika. — Baronne von Knorring. — Emilie Flygare Carlén.*

CHAPITRE II. — L'Ecole naturaliste de 1880 . . 71

Progrès sociaux de la femme suédoise. — Baronne Sophie d'Adlerparre. — L'irruption du naturalisme : Anne-Charlotte Leffler. — Gustave obtiendra le pastorat. — *Œuvres diverses. — Le roman de la suédoise italienne. — Anne-Charlotte épouse le duc de Cajanello. — Sa vie à Naples. — Sa mort.*

Pages

CHAPITRE III. — L'Ecole naturaliste de 1880 (*Suite*) 104

Ernt Ahlgren (*Victoria Benedictsson*). — Ses Récits scaniens — *Son* Journal. — *Enfance de Victoria*; *son mariage*. — *Le village de Horby*. — *Une amitié littéraire* : *Axel Lundegyard*. — *Maladie et douleurs*. — *Suicide*. *Une lettre d'adieu*.

CHAPITRE IV. — Féminisme suédois en 1895. — Les idées d'Ellen Key. — Ellen Key : Ses amis et ses ennemis 165

Brochure de combat : Faux emploi des forces féminines. — *Violentes polémiques*. — Le mouvement féminin. — *Individualisme dans l'*Amour et le Mariage, *le* Siècle de l'enfant, *les* Lignes de la vie, *etc.* — *Théorie du bonheur*.

CHAPITRE V. 214

Anthologie d'Ellen Key. — *Ses œuvres de critique*. — *Almqvist*. — *Au bord du lac* Vättern.

CHAPITRE VI. — Hilma Angered Strandberg . . 234

Une méconnue. — *Une vie douloureuse*. — *Nouvelles paysannes*. — Le Nouveau Monde. — Idéalisme et égoïsme.

CHAPITRE VII. — Ecrivains de gauche 263

Alfhild Agrell. — *Harald Gote*. — *Anna Branting*. *Marika Stjernstedt*.

Pages

CHAPITRE VIII. — Ecrivains de droite. — Ecrivains sans parti 299
Mathilda Roos. — Baronne Akerhjelm. — Anna-Maria Roos. — Anna Wahlenberg. — Mme Gernandt-Claine.

CHAPITRE IX. — Les deux Benjamines 326
Elin Wagner. — Anna Lena Elgstrom.

CHAPITRE X. — Selma Lagerlof 352

CHAPITRE XI. — Selma Lagerlof (*Suite*). 418
Récits italiens. — Nils Holgersson. — Les contes. — Conclusion.

APPENDICE 469

Paris. — Imp. G. GAMBART & Cie, 52, avenue du Maine.

Universitas

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

NOV 16

a39003 003236121b

CE PT 9315
.C78 1912
COO CRUPPI, LOUI FEMMES ECRIV
ACC# 1285699